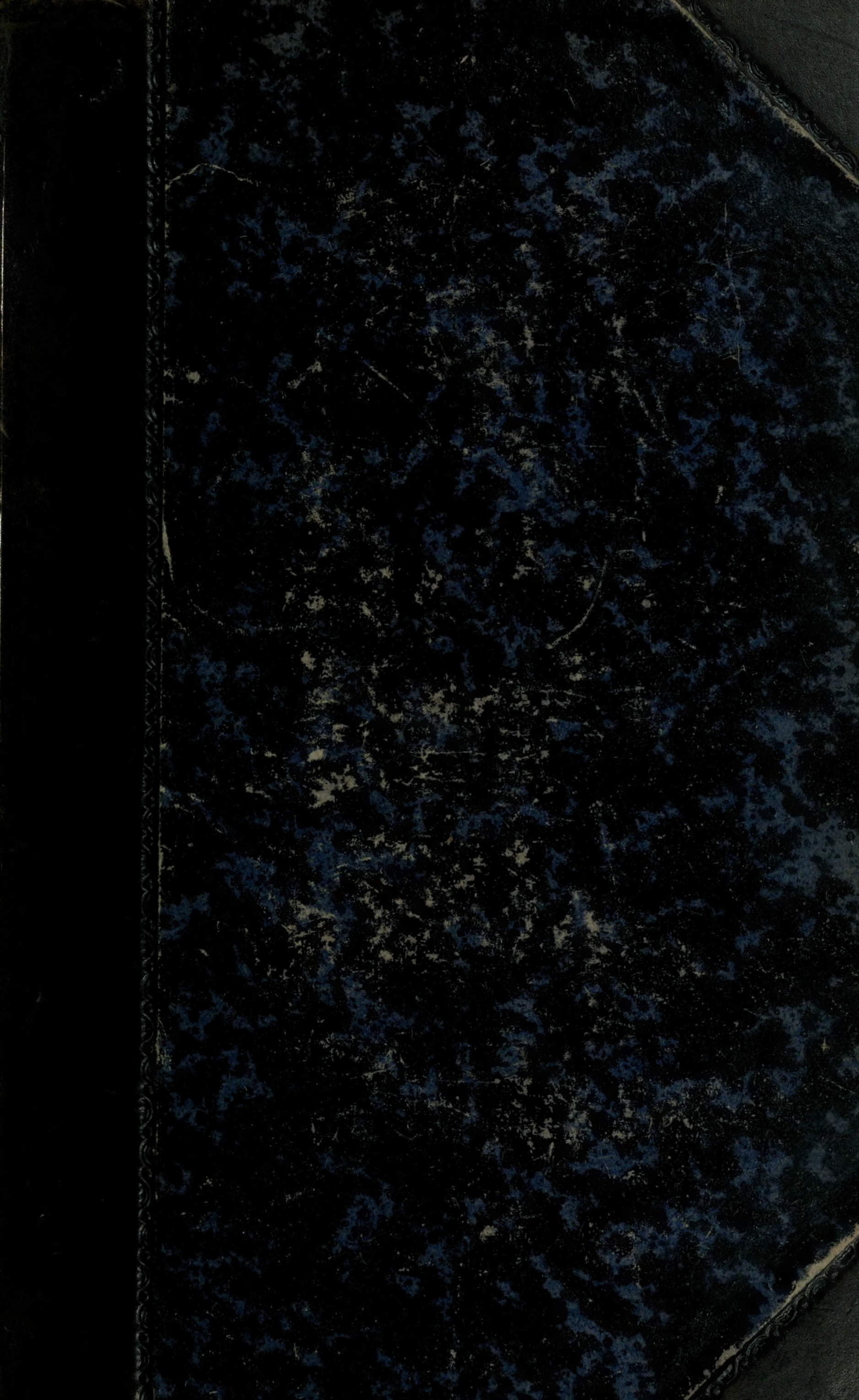
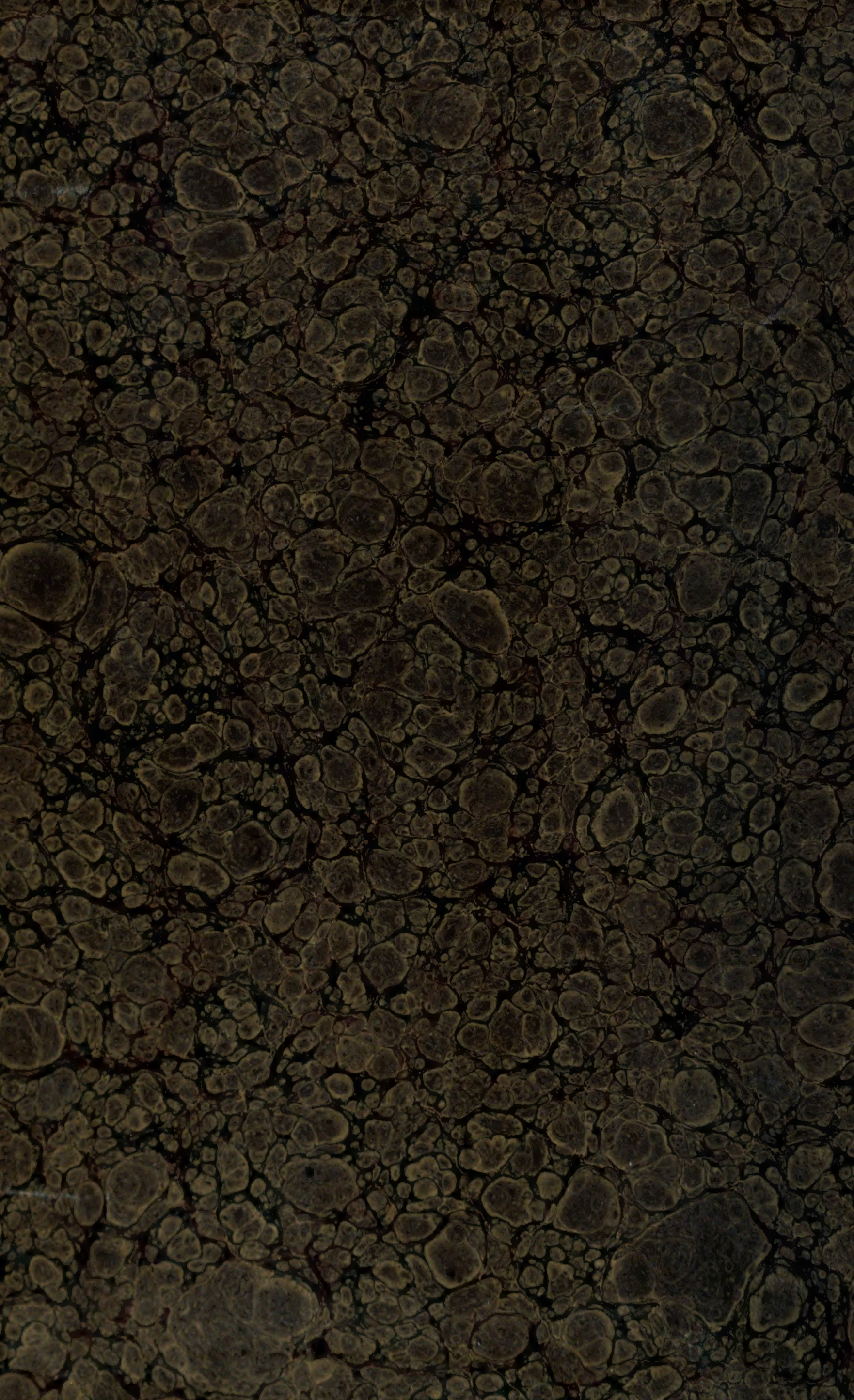





WILLIAMSON
& Co.
5 KING St WEST,
TORONTO.

HISTOIRE

DU PEUPLE D'ISRAËL

II

Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

HISTOIRE
DU
PEUPLE D'ISRAËL

PAR

ERNEST RENAN

Membre de l'institut, professeur au Collège de France

TOME DEUXIÈME



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1889

PRÉFACE

Ce volume renferme la partie que je regarde comme la plus importante dans l'histoire du judaïsme. Iahvé, le dieu national d'Israël, y subit une complète transformation. De dieu local et provincial, il devient, par une sorte de retour à l'ancien élohisme patriarcal, le Dieu universel qui a fait le ciel et la terre. Il devient surtout un Dieu juste; ce que les dieux nationaux, nécessairement pleins de partialité pour leur clientèle, ne sont jamais. L'entrée de la morale dans la religion est un fait accompli : Amos, Osée, Michée, Isaïe, à la date où s'arrête ce volume, l'ont proclamée en tirades dont la beauté n'a jamais été surpassée.

Au premier abord, le judaïsme semble une religion née avec le monde, ou, pour mieux dire, qui n'a pas eu de commencement. C'est là une conception bien erronée. Le judaïsme, comme toutes les religions, a

commencé, et il a mis à peu près quatre cents ans à se constituer. Vers 1000 ans avant Jésus-Christ, la religion israélite, ce qu'on a depuis appelé le judaïsme, n'existait pas encore. La religion de David et de Salomon ne différait pas sensiblement de celle des peuples voisins de la Palestine. Certes, un œil sagace aurait pu apercevoir dès lors les germes qui devaient se développer plus tard. Mais, à raisonner de cette manière, rien ne commence et ne finit nulle part. Les traits de prédestination à une vocation religieuse qu'on peut entrevoir en Israël, dès l'époque la plus reculée, ne se dessinent nettement qu'à partir du IXe siècle avant Jésus-Christ. Les prophètes deviennent alors des créateurs dans le sens le plus éminent du mot. Élie et Élisée sont les représentants légendaires de cette grande révolution. Puis le mouvement se continue par des hommes que nous touchons en quelque sorte et dont nous possédons les écrits. En réalité, à l'avènement d'Ézéchias, vers 725 ans avant Jésus-Christ, le judaïsme est complètement formé. Ce que l'époque de Josias, les restaurateurs du temps de Zorobabel, la réforme d'Esdras y ajouteront, c'est une organisation sectaire d'une merveilleuse solidité.

J'essayerai de montrer, dans le prochain volume, comment s'accomplit cette œuvre d'organisation, qui fut achevée environ 450 ans avant Jésus-Christ. Le judaïsme dès lors résume tout le travail religieux de l'humanité, puisque le christianisme et l'islamisme

n'en sont que des branches latérales. L'œuvre du génie israélite n'a été vraiment atteinte qu'au XVIII[e] siècle après Jésus-Christ, quand il est devenu fort douteux pour les esprits un peu cultivés que les choses de ce monde soient gouvernées par un Dieu juste. L'idée exagérée de Providence particulière, base du judaïsme et de l'islam, et que le christianisme n'a corrigée que par le fond de libéralisme inhérent à nos races, a été définitivement vaincue par la philosophie moderne, fruit non de spéculations abstraites, mais d'une constante expérience. On n'a jamais observé, en effet, qu'un être supérieur s'occupe, dans un but moral ou immoral, des choses de la nature ou des choses de l'humanité. Une forte transposition demande dès lors à être opérée dans toutes les idées religieuses que nous a léguées le passé ; on ne peut pas dire que la formule, satisfaisante pour tous, en ait encore été trouvée.

Je dois une explication sur les dates courantes que j'ai mises, pour la commodité du lecteur, au haut des pages. Ces dates, hors celle de la prise de Samarie, ne doivent jamais être considérees que comme des approximations. La date de la prise de Samarie est certaine à un an près. Mais toute la chronologie des événements qui vont de David à la destruction du royaume d'Israël souffre de graves difficultés, venant presque toutes des fautes que les abréviateurs, les compilateurs et les copistes ont introduites dans les textes hébreux. Il suffit de faire remarquer que les durées de règne des rois de Juda et

d'Israël, depuis la séparation des deux royaumes jusqu'à la fin de celui du Nord, additionnées séparément, ne donnent pas le même total. Pour les temps de David et de Salomon, on estime que l'amplitude de l'erreur peut être de près de cinquante ans. Nous pensons qu'avec le système de moyennes que nous avons adopté, l'erreur possible des chiffres proposés au haut de nos pages ne va pas au delà d'une vingtaine d'années. Pour les derniers événements racontés en ce volume, l'erreur est bien moindre. Telles qu'elles sont, ces indications chronologiques fixent les idées, et peuvent aider l'imagination à espacer convenablement la succession des faits.

HISTOIRE

DU PEUPLE D'ISRAËL

LIVRE III

LE ROYAUME UNIQUE

CHAPITRE PREMIER

LE GOUVERNEMENT DE DAVID.

Le pouvoir de David, définitivement établi roi de Juda et d'Israël, en sa forteresse de Sion, à Jérusalem, dépassait de beaucoup celui d'un *sofet*. Tout le monde le craignait ; un ordre de lui était exécuté de Dan à Beër-Séba. Ses commandements pouvaient paraître très absolus ; mais ils s'étendaient à

peu de chose. Il n'y avait ni religion, ni législation écrite ; tout était coutumier. La vie de famille fortement constituée chez les sujets enlève beaucoup de soucis au souverain. Le gouvernement de David peut ainsi être conçu comme quelque chose de très simple et de très fort. On peut se le figurer sur le modèle de la petite royauté d'Abdelkader à Mascara, ou d'après les essais dynastiques que nous voyons, de nos jours, se produire en Abyssinie. La façon dont les choses se passent à la cour de tel *négus*, à Magdala ou à Gondar, est la parfaite image de la royauté de David, dans son *millo* de Sion. La distribution et le rôle des fonctionnaires, l'organisation des revenus, la fidélité des serviteurs, le rôle des écritures, encore assez réduit, offriraient probablement à un voyageur instruit des choses bibliques qui visiterait l'Abyssinie de curieux rapprochements.

Ce règne, à la fois flexible et fort, patriarcal et tyrannique, dura trente-trois ans [1]. David garda sur

1. Les documents sur le règne de David, compilés dans le deuxième livre dit de Samuël, sont de trois sortes : 1° les notes contemporaines de David même et provenant, si l'on veut, des *mazkir*, tels que les courtes notes des chapitres VIII, XXI, XXIII ; 2° un long fragment d'une histoire écrite avec art et prolixité : c'est le récit de la révolte d'Absalom ; 3° des fragments d'une ou deux *Vie de David*, écrites dans les cercles prophétiques, et dont

le trône les qualités qui l'y avaient fait parvenir. Il ne paraît pas avoir jamais commis de crime inutile; il n'était cruel que quand il avait un profit à tirer de sa cruauté. La vengeance, dans ce monde passionné, était considérée comme une sorte de devoir; David s'en acquittait consciencieusement. Les fondateurs de dynasties nouvelles, quand ils se trouvent en présence de restes considérables d'anciennes dynasties, sont toujours amenés à être défiants. Les transfuges des anciens partis qui viennent à eux excitent chez eux une suspicion bien légitime. Ils sont mieux placés que personne pour avoir la mesure des fidélités humaines. Pourquoi les convertis apporteraient-ils à leurs nouveaux engagements plus de constance qu'ils n'en ont eu pour les premiers?

La famille de Saül, quoique très riche encore, était assez abaissée pour que David pût sans danger se montrer généreux envers elle. Naturellement cette générosité n'excluait pas certaines arrière-pensées.

les parties les plus modernes paraissent remonter au temps d'Ézéchias. — Pour ce qui concerne les *Chroniques*, il en faut user comme de Josèphe. Ce que ces historiographies modernes ajoutent aux anciens récits des livres de Samuël et des Rois n'a que peu de valeur. Parfois, cependant, l'auteur des *Chroniques* paraît avoir eu entre les mains des textes plus complets que ceux que nous avons.

Dans les premiers temps, David affecta beaucoup de bienveillance pour Meribaal, le fils boiteux de son ami Jonathas. Après la mort d'Esbaal, les biens de Meribaal, à Gibéa, avaient été usurpés par un de ses intendants, nommé Siba. Meribaal vivait indigent dans un petit endroit nommé Lodebar, au delà du Jourdain, près de Mahanaïm. David lui fit rendre ses biens, le fixa à Jérusalem, voulut qu'il mangeât à sa table. Mais les ambitions implacables de l'Orient ne laissent qu'un sens bien affaibli à ce que nous appelons amitié, reconnaissance, voix du sang. Ni David ni Meribaal ne se trompèrent sans doute un moment l'un l'autre. Meribaal, tout en faisant régulièrement sa cour à David, gardait de secrètes espérances. David couvait des yeux ce rival possible, et ne cherchait qu'un prétexte pour perdre le fils de son meilleur ami [1].

Les deux fils que Saül avait eus de sa concubine Rispa causaient à David encore plus de préoccupations. Il en était de même des cinq fils que Mérab, fille de Saül, avait eus de son mari Adriel. La façon dont David fut débarrassé de ces personnages dangereux nous est racontée par l'antique historien avec une grandiose candeur [2].

1. II Sam., IX.
2. *Ibid.*, XXI, 1-14.

Du temps de David, il y eut une famine pendant trois années consécutives, et David vint consulter la face de Iahvé. Et Iahvé dit : « C'est la faute de Saül et de sa maison, la conséquence du meurtre que Saül commit sur les Gabaonites[1]. » Alors le roi fit appeler les Gabaonites et leur dit : « Que dois-je vous faire, et quelle compensation vous donnerai-je pour que vous bénissiez le peuple de Iahvé ? »

Les Gabaonites lui répondirent : « Il ne saurait être question d'or et d'argent entre nous et la maison de Saül ; d'un autre côté, nous n'avons pas le droit de faire mourir quelqu'un en Israël. » Et David dit : « Que voulez-vous donc que je fasse? » Ils répondirent au roi : « Cet homme qu nous a massacrés, et qui s'était proposé de nous exterminer du territoire d'Israël, qu'on nous livre sept d'entre ses fils, pour que nous les crucifiions à Iahvé, dans Gibeat-Saül, selon la parole de Iahvé[2]. » Et David dit : « Je vous les livrerai. » Et le roi épargna Meribaal, le fils de Jonathan, à cause du serment que lui et Jonathan s'étaient juré réciproquement au nom de Iahvé. Et le roi prit les deux fils de Rispa fille d'Aïa, qu'elle avait eus de Saül, savoir Armoni et Meribaal, et les cinq fils de Mérab fille de Saül, qu'elle avait eus d'Adriel fils de Barzillaï le Meholatite. Et il les remit entre les mains des Gabaonites, qui les crucifièrent sur la montagne devant Iahvé, et ils périrent tous les sept ensemble.

Ils furent mis à mort dans les derniers jours de la moisson, au commencement de la moisson des orges. Et Rispa fille d'Aïa prit le saq dont elle était revêtue et l'étendit sur le rocher, depuis le commencement de la moisson jusqu'à ce que l'eau du ciel tombât sur les cadavres, et elle ne

1. Voy. t. I[er], p. 408.

2. כרבר pour בחיר, excellente correction de Houbigant.

permettait ni aux oiseaux du ciel de s'abattre sur eux pendant le jour, ni aux bêtes sauvages de s'en approcher la nuit.

Lorsqu'on rapporta à David ce qu'avait fait Rispa fille d'Aïa, la concubine de Saül, il alla prendre les os de Saül et de son fils Jonathan, de chez les gens de Iabès en Galaad, qui les avaient enlevés de la place de Beth-San, où les Philistins les avaient suspendus le jour où ils avaient battu Saül au Gelboé. Et, lorsqu'il eut fait ramener de là les os de Saül et ceux de son fils Jonathan, on ramassa aussi les os de ceux qui avaient été mis en croix, et on enterra les os de Saül et de son fils Jonathan à Séla, sur le territoire de Benjamin, dans le tombeau de son père Kis, et on fit tout ce que le roi avait ordonné. Et Dieu cessa d'être inexorable pour le pays après cela.

David aimait à paraître avoir été forcé aux actes qu'il désirait le plus. Il était bien dans l'habitude de sa politique de se faire le vengeur de Iahvé, même pour des crimes où il avait été de connivence; ce qui lui procurait le double avantage de servir Iahvé comme il l'entendait et de se débarrasser des gens dont la vie le gênait.

Le harem de David, qui semble avoir été peu de chose à Hébron, s'augmenta, à Jérusalem, d'un grand nombre de femmes et de concubines. Onze fils au moins lui naquirent pendant cette nouvelle période : Sammoua, Sobab, Nathan, Salomon, Ibhar, Élisoua, Néfeg, Iafia, Élisama,

Éliada, Éliphélet[1]. La maison royale devint bientôt assez riche. Ainsi nous voyons Absalom posséder, à Baal-Hasor en Éphraïm, des troupeaux et un établissement considérable[2].

Le palais du *millo* était une vaste maison, où l'on mangeait et buvait aux frais du roi. Les habitués de la maison royale passaient pour des privilégiés[3]. Ces festins revêtaient souvent une apparence de fête; les chanteurs et les chanteuses y avaient un rôle. Le rêve du bonheur était de passer sa vie dans ce luxe et d'en jouir tous les jours[4].

L'importance des femmes qui composèrent le sérail du roi fut évidemment très inégale. La plus active sans contredit fut la célèbre Bath-séba ou Bethsabée, fille d'Éliam, qui paraît avoir été une femme capable, exerçant une grande influence sur l'esprit de son mari. On expliqua par un adultère et un crime son entrée dans le harem[5]. Il est difficile de dire si ce récit renferme quelque parcelle de vérité; David n'était pas un saint; cependant on a tout à fait le droit de décharger sa mémoire du

1. II Sam., V, 14-16.
2. *Ibid.*, XIII, 23.
3. Épisodes de Meribaal, de Barzillaï; préfets de Salomon, etc.
4. II Sam., XIX, 36 et suiv.
5. *Ibid.*, XI et XII. Cette légende fut peut-être un effet de la malveillance d'une partie de la nation contre Salomon.

meurtre, abominablement concerté, de son serviteur Urie le Hittite. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Bethsabée fut assez puissante pour assurer le trône à son fils. Sous le règne de Salomon, nous la verrons jouer le rôle d'une puissante sultane Validé.

Le côté administratif et judiciaire faisait presque entièrement défaut dans un tel gouvernement. La centralisation n'existait guère. L'action du roi était faible dans les tribus autres que Juda et Benjamin, dans ce qu'on appelait déjà *Israël* par opposition à *Juda*[1]. Un recensement fut présenté comme une chose énorme et criminelle[2]. Nulle conscription : l'armée permanente de David était presque toute composée de Judaïtes, de Benjaminites et d'étrangers, surtout de Gattites, qui suivaient David depuis son premier séjour à Gath[3]. Dans les tribus du Nord, on ne s'apercevait du changement de régime que par une sécurité jusque-là inconnue. C'était le gouvernement d'une tribu arabe, avec son extrême simplicité de moyens. Les affaires particulières continuaient de se traiter à la porte de la ville, par l'avis des anciens. Aux environs de Jérusalem, cependant, beaucoup de procès

1. II Sam., XIX, 41 et suiv.; XXIV 1.
2. *Ibid.*, XXIV. Comp. Exode, XXX, 11 et suiv.
3. *Ibid.*, XV, 18.

étaient portés au tribunal du roi, qui les jugeait en souverain absolu [1].

Une seule ville, Jérusalem, entra dans la voie des grandes constructions. La royauté y marqua sa place par un palais, un arsenal [2], un trésor formé des métaux enlevés aux peuples étrangers, surtout aux Araméens. La monnaie n'existant presque pas à cette époque, le butin consistait à prendre au vaincu ses objets en or ou en bronze [3]. Il semble que déjà David se fit un commencement de cavalerie [4]. Le pays prêtait si peu à la manœuvre des chars armés de fer, que cette arme ne prit jamais en Juda de développements considérables [5]. Quant aux chevaux richement parés, ils vinrent d'Égypte sous Salomon [6].

Le personnel gouvernemental de David était très restreint. Toute son organisation ministérielle, si l'on peut s'exprimer ainsi, est décrite en trois lignes [7]. Joab, fils de Serouia, était son *sar-saba*

1. II Sam., XIV, 3 et suiv.; XV, 2 et suiv. Le verset II Sam., VIII, 15, est un résumé légèrement exagératif.

2. Cant., IV, 4.

3. Osée, X, 5.

4. Voir ci-après, p. 39.

5. Voir ci-après, p. 39.

6. Cant., I, 9.

7. II Sam., VIII, 16-18, et XX, 23-25.

(comme on dirait en Turquie, son sérasquier). Benaïah, fils de Joïada, était chef des *Kréti-Pléti*, c'est-à-dire des gardes du corps étrangers. Adoniram ou Adoram, fils d'Abda, était préposé aux corvées et prestations en nature. La rareté de l'argent ne permettait pas encore de parler de finances. Seraïah [1] était *sopher*, c'est-à-dire secrétaire d'État, chargé de l'ordre et de l'expédition des affaires. Josaphat-ben-Ahiloud était *mazkir*, c'est-à-dire grand chancelier, archiviste, historiographe [2]. Ces deux dernières fonctions supposaient notoirement l'usage de l'écriture.

Il n'est pas douteux, en effet, que l'écriture ne fût largement employée au temps où nous sommes arrivés. Parmi les morceaux qui composent actuellement la biographie de David dans les livres historiques hébreux [3], nous possédons probablement plus d'une page qui remonte au temps même de David, et qui peut avoir été tracée par le stylet de

1. Nom présentant des variantes entre lesquelles il est difficile de se décider. Comp. II Sam., VIII, 17; XX, 25, les anciennes versions, les passages parallèles des Chroniques, et I Rois, IV, 3.

2. Nous avons des mentions de la charge de *mazkir* pour David (II Sam., VIII, 16; XX, 24), pour Salomon (I Rois, IV, 3), pour Ézéchias (II Rois XVIII, 18, 37; II Chron., XXXIV, 8; Isaïe, XXXVI, 3, 22).

3. Surtout deuxième livre de Samuël.

Seraïah ou de Josaphat-ben-Ahiloud. Tels sont les listes des *gibborim* et les anecdotes qui s'y rattachent [1], certaines courtes notes sur les expéditions de David [2]. Les pièces d'État, les généalogies, les documents importants pour la transmission de la propriété devaient être également dans les attributions du *mazkir*.

David ne paraît avoir eu que peu de relations avec l'Égypte; il en eut encore moins avec l'Assyrie, dont l'action à cette époque n'arrivait pas jusqu'aux bords de la Méditerranée. Ses relations avec les villes phéniciennes de la côte paraissent avoir été amicales. Mais David ne s'ouvrit pas, comme Salomon, au goût des civilisations étrangères. Il était trop bien l'homme idéal d'une race pour songer à se compléter; à peu près comme Abdelkader, de nos jours, n'a jamais voulu rien apprendre en dehors de sa discipline première. Les Philistins seuls furent pour David de vrais maîtres; les Philistins représentant une Grèce primitive et barbare, ce fut ici la première fissure par laquelle l'influence aryenne s'exerça sur Israël.

Bien plus sage que Saül, David se montra juste pour les Chananéens, qui formaient, à la surface

1. II Sam., XXI, XXIII.
2. *Ibid.*, V et VIII.

d'Israël, des flaques de populations distinctes. David favorisa la fusion de ces vieux habitants du sol avec les Israélites. Il semble qu'il considérait les hommes des deux races indistinctement comme ses sujets [1]. Il a des Hittites, en particulier un certain Uriah, parmi ses officiers les plus braves et les plus en faveur [2]. Il fait aux rancunes des Gabaonites une concession qui serait inouïe si, par ailleurs, elle n'avait répondu aux besoins de sa politique [3]. Les Chananéens et les Hittites étaient aussi portés au iahvéisme que les Israélites [4]. Les Gabaonites, tout en reconnaissant que Iahvé était le dieu des vainqueurs, adoraient Iahvé et lui offraient des sacrifices humains [5]. A Jérusalem, nous voyons, d'après certains textes, un Jébuséen nommé Arevna ou Averna, resté riche et propriétaire après la conquête, dans les meilleurs termes avec David, et prenant part à tout ce que le roi fait pour le culte de Iahvé [6].

1. II Sam., XXIV, 5 et suiv.

2. Voy. t. I[er], p. 444, note. Urie tomba dans la légende ; mais son nom se trouve dans les plus anciennes listes de *gibborim*, II Sam., XXIII, 39.

3. V. ci-dessus, p. 5.

4. Notez le nom d'Uriah. Comp. Zach., IX, 7.

5. II Sam., XXI, 3, 6, 9, récit fort ancien. V. ci-dessus, p. 5.

6. V. ci-après, p. 64-65.

Les conséquences de cette politique de conciliation auraient pu être excellentes. On marchait vers le genre de fusion qui constitue une nation. Les distinctions des anciennes tribus s'affaiblissaient. Les Benjaminites avaient joué un rôle si intimement lié avec celui des Judaïtes dans la confection de la royauté, que les deux tribus devinrent désormais presque indiscernables. Jérusalem était située sur la limite des deux tribus et devenait pour elles une capitale commune [1]. La réunion était d'autant plus facile que Benjamin était petit et ne consistait guère qu'en quelques fiefs militaires. La royauté se rattacha ces fiefs, et Benjamin devint ainsi une sorte de domaine royal à la porte de Jérusalem. Les autres tribus abdiquaient presque devant Joseph ou Éphraïm. Tout se polarisait donc sur Éphraïm et Juda. Mais, entre ces deux grandes moitiés de la nationalité d'Israël, le rapprochement n'était qu'apparent. Le pouvoir de David était peu de chose dans les tribus du Nord. L'importance grandissante de Jérusalem excitait une réaction de jalousie en ces régions, dont la colline jébuséenne n'était nullement la capitale. La gloire de David faisait tressaillir de

1. Sur l'*ében bohan*, voy. Clermont-Ganneau, dans la *Revue archéol.*, août 1870-71, p. 116, et dans *Palestine expl. Fund*, 1874, p. 80 et suiv.

joie les gens d'Hébron, de Bethléhem, même de Benjamin, malgré de nombreux ressentiments saülides; elle n'excitait dans le Nord qu'indifférence ou malveillance. On sent que la déchirure d'Israël se fera le long de cette suture imparfaite, qui laissa toujours visible la dualité primitive des Beni-Jakob et des Beni-Joseph [1].

1. Voy. t. Ier, p. 112, 138, 141, 248 et suiv.

CHAPITRE II

ORGANISATION MILITAIRE.

C'est surtout par la guerre que la royauté naissante d'Israël inaugura une ère nouvelle, essentiellement différente des temps antérieurs. La forte bande que David s'était faite à Adullam et à Siklag devint le noyau d'une excellente armée permanente, qui eut, à son heure, la supériorité dans tout le midi de la Syrie. Jusque-là, Israël avait souffert des attaques perpétuelles de ses voisins, et s'était toujours montré inférieur aux Philistins. Maintenant les Philistins vont être domptés, les peuples voisins rendus tributaires. Israël va former un véritable royaume, en sûreté derrière ses frontières, et pour un temps dominant les États limitrophes.

Ce qui avait caractérisé l'époque des Juges et amené les défaites d'Israël, c'étaient le manque de précaution, l'infériorité de l'armement. David fit

faire des provisions d'armes défensives, que l'on gardait dans la citadelle de Jérusalem [1]. Plus anciennement, le *gibbor* avait été propriétaire de ses armes, lesquelles de la sorte se trouvaient souvent de qualité inférieure ou mal entretenues. L'homme de guerre fut maintenant équipé par le roi, et ces innombrables épisodes où le Philistin, puissamment casqué, avec sa longue lance et ses cuirasses perfectionnées, narguait l'Israélite, armé d'une simple fronde ou d'une courte épée [2], ne se présentèrent plus.

Une armée, dans les temps anciens, avait presque toujours pour origine une bande de pillards, ou, ce qui revient au même, de gens ne voulant pas travailler et résolus de vivre du travail des autres. Naturellement, ces brigands, une fois leur autorité reconnue sur une certaine surface de pays, devenaient les protecteurs-nés de ceux qui travaillaient pour eux. L'ordre, nous l'avons dit souvent, a été créé dans le monde par le brigand devenu gendarme. Les hommes qui réussirent, avec David, à faire d'Israël une patrie avaient partagé sa vie d'aventures. Ces hommes, presque tous Bethléhémites ou Benjaminites, durent avant tout s'armer; le pillage des

1. Cant., IV, 4.

2. Voir t. Ier, p. 406-407, et ci-après, p. 21, 22, 23, 28.

Amalécites[1] les y aida. Beaucoup d'individus énergiques des tribus voisines se mirent avec eux. Les Chananéens ou Hittites paraissent avoir été dans la bande sur le même pied que les Israélites[2]. Il y avait aussi des Arabes, des Araméens, des Ammonites[3]. Enfin les Philistins, comme nous le verrons, fournirent un contingent considérable.

Parmi ces compagnons, que le fils d'Isaï savait retenir autour de lui à force d'habileté, de charme, et surtout en leur procurant de beaux profits, un homme dominait tous les autres par sa capacité militaire ; c'était Joab, fils de Serouïa[4], qui fut le lieutenant de David dans toutes ses conquêtes, comme il avait été le principal instrument de sa fortune. Son frère Abisaï le secondait habilement. Le dévouement de ces hommes à leur chef ne connaissait pas de bornes. David était personnellement d'une grande bravoure ; mais il était petit et ne paraît pas avoir été très résistant à la fatigue. Un jour, dans une expédition contre les Philistins, partie de Jérusalem, il fut obligé de s'arrêter à

1. Voir t. Ier, p. 427-430.

2. Voir ci-dessus, p. 12.

3. II Sam., XXIII. Les noms de tribus qui se lisent dans la liste des *gibborim* paraissent souvent étrangers à Israël. Malheureusement, ces noms sont fort altérés par les copistes.

4. Voy. t. Ier, p. 437.

Nob [1] et faillit être tué par un Philistin. A partir de ce moment, les compagnons firent ce qu'ils purent pour l'empêcher de payer de sa personne, l'assurant que sa vie était trop précieuse pour être ainsi exposée, en réalité parce que la présence de leur ancien chef, devenu roi et légèrement obèse, était pour eux une gêne, un obstacle à la célérité des mouvements.

Un singulière émulation de gloire s'alluma entre ces hommes, qui, n'ayant plus d'autre métier que la bataille, devinrent des soudards de profession, uniquement occupés à se raconter leurs prouesses et à se surpasser les uns les autres. Les *gibborim* (les héros, les braves) devinrent comme un groupe d'élite, dont on aspirait à être. Il y eut une sorte de Légion d'honneur des « Trente », comprenant les plus illustres paladins de David. Parmi ces Trente, on en compta trois, les plus illustres de tous, Joab mis à part. C'étaient Jasobeam le Hakmonite, Éléazar fils de Dodo [2] l'Ahohite, Samma fils de Agé le Hararite, tous de la tribu de Juda ou de Benjamin. Plusieurs plaçaient dans la même catégorie Abisaï et Benaïah. Du vivant même de David, à ce qu'il semble, se fixèrent par écrit des listes,

1. II Sam., XXI, 15-17. Je lis... וישב בנוב ואיש מילידי.
2. Même nom que David.

souvent peu d'accord entre elles, où étaient les noms de ces braves, et les petites anecdotes militaires qui se rattachaient à chacun d'eux [1].

Voici les noms des *gibborim* de David.

Jasobeam le Hakmonite, l'un des capitaines. Ce fut lui qui brandit sa lance sur huit cents hommes tués en une seule fois.

Après lui, Éléazar fils de Dodo, l'Ahohite, l'un des trois *gibborim*. Il fut avec David à Pas-Dammim [2]. Les Philistins se réunirent là pour le combat et les Israélites se retirèrent. Lui, il se leva et frappa les Philistins jusqu'à ce que sa main fût engourdie et comme crispée à la garde de son épée; et Iahvé fit un grand coup de salut en ce jour. Et la masse revint se mettre derrière lui, mais pour piller.

Après lui, Samma fils de Agé, le Hararite. Les Philistins s'étaient rassemblés pour le combat, et il y avait là un champ plein de lentilles, et le peuple fuyait devant les Philistins. Mais lui, il prit position au milieu du champ, et il se défendit, et il battit les Philistins, et Iahvé fit un grand coup de salut.

Et ces trois capitaines descendirent, et ils vinrent trouver David dans la caverne d'Adullam, et la troupe des Philistins campait dans la plaine des Refaïm, et David était alors dans la *mesouda*, et un poste de Philistins était à Bethléhem [3].

1. II Sam., XXI et XXIII (en comparant les passages parallèles, I Chron., ch. XI). On peut y joindre les petits récits des chap. V et VIII.

2. Comp. I Sam., XVII, 1.

3. Tout ce texte est fort obscur, d'abord parce qu'il a été altéré par les copistes, puis parce qu'il est singulièrement contradictoire. On n'était pas d'accord sur l'endroit où se trouvait

Et David eut un désir, et dit : « Ah! si je pouvais avoir un peu d'eau du puits de Bethléhem qui est à la porte[1] ! » Alors les trois *gibborim* se frayèrent un chemin à travers le camp des Philistins, et puisèrent de l'eau du puits de Bethléhem qui est près de la porte, et ils l'apportèrent à David. Mais celui-ci ne voulut pas la boire, et il en fit une libation à Iahvé, en disant : « Iahvé me préserve d'une pareille chose ! Cette eau est du sang d'hommes, qui l'ont conquise au risque de leur vie. »

Voilà ce qu'ont fait les trois *gibborim*[2].

Et Abisaï, frère de Joab, fils de Serouïa, était aussi un capitaine. Et il brandit sa lance sur trois cents tués, et son renom égala celui des Trois. Il fut plus estimé que les Trente, et il fut leur chef; mais il n'arriva pas jusqu'aux Trois.

Et Benaïah, fils de Joïada, fils d'un brave de Qabseël, qui avait fait beaucoup de prouesses. Ce fut lui qui tua les deux Ariel de Moab[3]; ce fut lui aussi qui descendit et tua

David quand il demanda de l'eau de Bethléhem. Les uns croyaient qu'il était à Sion (*mesouda*, comp. II Sam., v, 7, 9, 17), et le récit actuel est conçu dans cette hypothèse. D'autres plaçaient l'épisode à l'époque où David était dans la caverne d'Adullam. Cette observation, d'abord marginale, a passé dans le texte, qu'elle rend incohérent. אל קציר est une intercalation du même genre. Comp. I Chron., xi, 15. Le caprice de David et l'obséquiosité des trois capitaines se comprennent mieux, rapportés au temps où David était roi qu'au temps où il était hors la loi. Toute la topographie de l'incident a pour centre Sion, non Adullam.

1. Cette eau devait être plus fraîche que celle qu'on pouvait boire à Sion.

2. Les trois *gibborim* sont donc les trois héros qui précèdent, connus aussi sous le nom de *ros-salis* ou capitaines.

3. Bizarrerie, que l'inscription de Mésa (lignes 12, 17-18) n'explique nullement.

le lion dans la fosse, par un jour de neige [1]. Il tua aussi l'Égyptien très bel homme, et, dans la main de l'Égyptien, il y avait une lance. Il descendit vers lui avec un bâton, et il arracha la lance de la main de l'Égyptien, et il le tua avec sa lance [2]. Voilà ce que fit Benaïah fils de Joïada. Et son renom égala celui des trois *gibborim*. Il fut plus estimé que les Trente; mais il n'arriva pas jusqu'aux Trois. Et David le préposa à sa garde [3].

Asaël, frère de Joab, fut un des Trente;
Elhanan, fils de Dodo [4], de Bethléhem;
Samma le Harodite [5];
Éliqa le Harodite;
Hélès le Paltite;
Ira, fils de Iqqès, le Thécuite;
Abiézer l'Anatotite;
Sibbekaï de Husa;
Salmon l'Ahohite;
Maharaï de Netofa;
Héleb, fils de Baana, de Netofa;
Ittaï, fils de Ribaï, de la Gibéa des Benjaminites;
Benaïah de Firaton;
Houraï de Nahalé-Gaas;
Abiel de Arba;
Azmaout de Bahourim;

1. Pour prendre les lions, on creusait des fossés, qu'on recouvrait très légèrement. En temps de neige, surtout, le piège était facile à dissimuler.

2. Prototype de la légende de Goliath.

3. Je lis על משמרתו. Ce sont les *Kréti-Pléti*. Voy. ci-après, p. 29 et suiv.

4. Le même probablement que II Sam., XXI, 19.

5. Doublet du second *gibbor*, ci-dessus.

Eliahba de Saalbon;
Hasem le Gilonite;
Jonathan, fils de Samma, le Hararite;
Ahiam, fils de Sacar, le Hararite;
Eliphélet, fils de Ahasbaï, de Maaka;
Eliam, fils d'Ahitophel, le Gilonite;
Hesraï le Carmélite;
Paaraï l'Arbite;
Igaal, fils de Natan, de Soba;
Bani le Gadite;
Seleq l'Ammonite;
Naharaï de Beëroth, l'écuyer de Joab, fils de Serouïa;
Ira le Jitrite;
Gareb le Jitrite;
Ouriah le Hittite.
En tout trente-sept.

Quelques autres anecdotes militaires du temps nous ont été conservées, à ce qu'il semble, par la main même qui a tracé la liste des *gibborim* [1].

Et il y eut encore un combat entre les Philistins et Israël. Et David descendit avec ses gens, et ils combattirent les Philistins. Et David se trouva fatigué, et ils s'arrêtèrent à Nob. Et un homme de la race des *Refaïm* [2], qui portait une lance dont l'airain pesait trois cents sicles, et qui était ceint d'une ceinture de fer [3], parlait de tuer David. Et Abisaï, fils de Serouïa, vint à son secours, et frappa le Philistin, et le tua.

1. II Sam., XXI, 15 et suiv.
2. C'est-à-dire des géants. Voy. t. Ier, p, 406-407.
3. Mot inintelligible, texte défectueux.

Alors les hommes de David lui firent ce serment : « Tu ne sortiras plus désormais avec nous pour la bataille, de peur que le flambeau d'Israël ne vienne à s'éteindre. »

Et il y eut encore après cela un combat à Nob[1] avec les Philistins. Alors Sibbekaï, de la famille de Housa, tua Saf, homme de la race des *Refaïm*.

Et il y eut encore un combat à Nob[2] avec les Philistins, et Elhanan fils de Dodo, de Bethléhem, tua Goliath le Gattite, qui avait une lance dont le bois était de la longueur d'une gaule de tisserand.

Et il y eut encore un combat à Nob, et il y eut là un géant, et les doigts de ses mains et les doigts de ses pieds étaient six et six : en tout vingt-quatre. C'était aussi un fils des *Refaïm*, et il injuriait Israël, et Jonathan, fils de Siméa, frère de David, le tua. Ces quatre étaient nés de la race des *Refaïm*, à Gath, et ils tombèrent par la main de David et par la main de ses gens.

1. Le texte porte Gob ; mais il n'y a pas de localité de ce nom.
2. Le texte porte Gath, leçon invraisemblable, pour Gob ou Nob. Le passage paraît avoir pour but de relever toutes les batailles philistines qui eurent lieu à Nob.

CHAPITRE III

RÔLE DES PHILISTINS DANS L'ORGANISATION D'ISRAEL.

Ces notes d'une épopée qui n'est jamais arrivée à sa pleine éclosion nous donnent, de la vie héroïque d'Israël au onzième siècle avant J.-C., un tableau qui ressemble singulièrement à celui que nous offrent les poèmes homériques de la vie héroïque des Hellènes vers le même temps. Une telle ressemblance vient peut-être en partie de ce que les Philistins, qui furent, dans l'ordre des choses militaires, les maîtres d'Israël [1], étaient eux-mêmes une peuplade d'origine carienne ou crétoise, très analogue aux Pélasges, et que certains rapprochements mettent en rapport avec les bandes du cycle troyen [2]. L'autre épopée d'Israël, celle de Samson,

1. Comp. Exode, XIII, 17.

2. V. t. Ier, p. 157-158, 345-346. Voir surtout Gen. X, 14 (en observant la transposition), et Amos, IX, 7. Le rapprochement

naît aussi d'un contact intime d'Israël avec les Philistins. On dirait que les Philistins possédaient des branches du cycle homérique et inspiraient l'esprit épique autour d'eux.

Une circonstance, en effet, dont la portée ne saurait être exagérée, est la part que les Philistins semblent avoir eue dans l'œuvre organisatrice d'Israël. Ce n'est pas la seule fois qu'on ait vu, dans l'histoire, l'ennemi héréditaire devenir pour la nation rivale un éducateur. La lutte contre les Philistins avait fait la royauté d'Israël; David avait passé dix-huit mois de sa vie au service du roi de Gath, et il avait pris à cette école quelques-unes des données qui firent sa force; Gath lui fournit toujours des hommes de confiance et des auxiliaires[1]. Cet Obédédom, dont la maison servit quelque temps d'abri à l'arche, était de Gath[2]. On apprend beaucoup de ceux que l'on combat. L'intelligence singulièrement ouverte de David sortit, grâce à des relations suivies avec une race plus milicienne qu'Israël, du petit système stratégique dont les tribus sémitiques avaient la plus grande peine à se dégager.

d'*Akis* et d'*Anchises*, insuffisant par lui-même, prend des autres rapprochements une certaine plausibilité.

1. II Sam., XV, 18 et suiv. V. ci-après, p. 30-31.

2. II Sam., VI, 10, 11.

Les premières années de David se passèrent à continuer les guerres qui avaient rempli le règne précédent. Nous avons vu le malheureux Saül finir au cours d'une expédition que les Philistins avaient poussée jusque dans la plaine de Jezraël, et dont l'objectif est difficile à déterminer. Quelle fut la suite de la bataille des monts Gelboé? Que fit l'armée victorieuse, si loin de son centre d'opération? On l'ignore. Il est probable que la victoire des Philistins fut sans conséquence durable. En effet, les campagnes de David devenu roi et de ses lieutenants eurent toutes lieu, non du côté de Jezraël, mais sur les frontières mêmes du pays des Philistins, vers Nob, et dans la plaine qu'on appelait « plaine des Refaïm »[1].

Le récit de ces expéditions a conservé, dans la Bible, sa forme la plus antique[2]. Iahvé s'y montre stratège accompli et prend part lui-même au combat. La bataille de Baal-Peracim, surtout, laissa de profonds souvenirs[3]. Lorsque les Philistins apprirent qu'on avait oint David comme roi de tout

1. Plaine au sud-ouest de Jérusalem.

2. II Sam., v, 17 et suiv. Anecdotes militaires relatives à cette campagne, dans la liste des *gibborim*, II Sam., XXIII, 13 et suiv.

3. Allusion à cette bataille dans Isaïe, XXVIII, 21.

Israël, ils voulurent s'emparer de sa personne. David l'apprit, et il se réfugia dans la forteresse de Sion[1]. Les Philistins, n'ayant pu le saisir, se répandirent dans la campagne. David consulta Iahvé : « Marcherai-je contre les Philistins ? Les livreras-tu en mes mains ? » Iahvé répondit affirmativement. Les Philistins furent complètement battus ; ils s'enfuirent, laissant sur le champ de bataille leurs insignes religieux, qui tombèrent entre les mains de David.

Une autre fois, les Philistins montèrent et couvrirent la plaine des Refaïm. Et David consulta Iahvé, qui lui dit : « Tu ne les attaqueras pas par devant ; tourne leurs derrières, et va jusqu'aux *bekaïm*[2]. Et, quand tu entendras le bruit de pas dans les cimes des *bekaïm*, alors donne vivement ; car c'est le moment où Iahvé se mettra à votre tête pour frapper le camp des Philistins. » Et David agit selon l'ordre que Iahvé lui avait donné, et il battit les Philistins de Géba à Gézer[3]. D'autres expéditions eurent lieu encore ; mais nous n'en possédons pas les détails[4].

1. וירד, leçon fautive, comme l'a bien vu le rédacteur des Chroniques. Il faut un verbe dans le sens de ויחש.

2. Espèce d'arbres, difficile à identifier.

3. II Sam., v, 22-25.

4. *Ibid.*, vi, 1. La suite a été supprimée.

Nob, aux portes de Jérusalem, fut le théâtre de beaucoup de ces luttes héroïques [1]. Les légendes qui roulaient autour de cet endroit se rapportaient, en général, à des combats singuliers entre des Israélites et des géants philistins. David absorba plus tard toutes ces légendes. On supposa que, dans son enfance, fort de l'appui de Iahvé, il avait terrassé avec sa fronde un de ces monstres bardés de fer [2].

A partir de David, les Philistins, tout en continuant leur existence nationale dans leurs cinq villes militaires, et en se montrant par moments des voisins désagréables, cessent d'être un danger permanent pour Israël. David les dompta, mais ne les conquit pas. Il n'est pas certain qu'il ait fait une guerre offensive dans les cantons proprement philistins, ni pris une seule de leurs villes [3]. Mais il leur interdit absolument le pillage d'Israël, et tira de leurs mains « le joug de l'hégémonie [4] ». Les Philistins furent les seuls ennemis avec lesquels David observa les lois de la modération. Il avait conscience de ce qu'il leur devait, et peut-être

1. Voy. ci-dessus, p. 23.

2. I Sam., XVII, 2 et suiv.

3. II Sam., XXI, 20. גת est pour גוב ou נוב. Le passage I Chron., XVIII, 1 est un changement arbitraire du passage obscur II Sam., VIII, 1. Cf. I Rois, II, 39.

4. II Sam., VIII, 1, altéré en Chron.

l'expérience qu'il avait faite de leur supériorité militaire lui inspirait-elle un certain mépris pour les petites bandes hébraïques et araméennes. Cette appréciation de soudard émérite lui suggéra une idée qui eut sur la constitution de la royauté israélite une influence décisive.

Presque tous les États sémitiques, pour durer, ont eu besoin de l'appui d'une milice étrangère[1], la race sémitique de type arabe, par suite de ses habitudes anarchiques, étant incapable de fournir des gendarmes, des gardes du corps. C'est ainsi que le khalifat de Bagdad fut obligé, depuis le IXe siècle, de prendre à son service des milices turques, aucun Arabe ne voulant se prêter à emprisonner un Arabe, encore moins à le mettre à mort. Ce furent, à ce qu'il semble, des pensées de cet ordre qui portèrent David à lever chez les Philistins un corps de mercenaires, dont il fit ses gardes et qu'il chargeait des exécutions. C'est ce qu'on appelait les *Kréti-Pléti*[1]. Le mot *Créti* désignait les Philistins comme originaires de Crète[2]; le mot *Pléti* serait une abréviation populaire pour *Plesti*, « Phi-

1. II Sam., VIII, 18; XV, 18; XX, 7, 23; I Rois, I, 38, 44; I Chron., XVIII, 17.

2. I Sam., XXX, 14; Soph., II, 5; Ezéch., XXV, 16, et les textes relatifs à *Caphtor*, Gen., X, 14; Amos, IX, 7; Jérém., XLVII, 4; Deut., II, 23.

listin ». Des Cariens [1], distincts ou non des Philistins, paraissent aussi avoir figuré parmi ces corps de soudoyés étrangers au service des rois d'Israël. Enfin, nous voyons figurer dans l'armée israélite un corps de *Gittim* ou gens de Gath [2]. L'Aryen militaire primitif égalait le Sémite hébréo-arabe en bravoure; il le surpassait en fidélité, et, quand on voulait fonder quelque chose, on avait recours à lui.

Les *Kréti-Pléti* nous apparaissent comme analogues aux Germains, gardes du corps des empereurs romains; aux Suisses, gardes du corps des rois de France, de Naples; aux Scythes, soldats de police chez les Grecs. Ces *Kréti-Pléti* avaient pour chef Benaïah, fils de Joïada [3], qui figure à côté du *sarsaba*, et ils ne furent établis, paraît-il, que vers la fin du règne de David. La liste des *gibborim* n'en fait aucune mention [4], et désigne par un autre mot les fonctions de Benaïah auprès du souverain. Après David, le corps put subsister sous le même nom, bien que n'étant plus composé de Philistins, comme

1. II Rois, XI, 4, 19, et le *ketib* de II Sam., XX, 23 ; c'est peut être la bonne leçon. Sur le rôle des Cariens comme mercenaires, voy. Hérod., II, 152; V, 66, 111; Tite-Live, XXXVII, 40.

2. II Sam., XV, 18 et suiv.

3. Sam., VIII, 18 (lisez על au lieu de ו); XX, 23.

4. Les *Kréti-Pléti* et les *gibborim* sont mentionnés comme des corps distincts, II Sam., XX, 7.

certaines gardes suisses purent être composées de soldats qui n'étaient nullement nés dans les cantons helvétiques.

L'importance que prirent les *Kréti-Pléti* ou *Carim* fut bientôt de premier ordre. Ce furent eux qui firent échouer les tentatives d'Absalom, de Séba fils de Bikri, d'Adoniah; ce furent eux qui assurèrent le trône à Salomon. Quoique Gath n'ait jamais appartenu à David [1], des Gittites, surtout un certain Ittaï, paraissent être entrés dans sa familiarité la plus intime [2]. Étrangers à l'esprit théocratique, peut-être même au culte de Iahvé, plus étrangers encore au vieil esprit patriarcal, qui faisait du vrai Israélite une matière si réfractaire au principat, ces sbires étaient presque la seule force dont disposât une royauté, toujours battue en brèche par les prophètes, à la fois tribuns exaltés et utopistes réactionnaires. A défaut d'une classe militaire nationale, ils constituèrent une force publique détestée des théocrates, mais au fond très nécessaire; car nul, autant que l'utopiste, n'a besoin du gendarme, qui maintient provisoirement un présent supportable, en atten-

1. Comp. I Rois, II, 39 (le passage II Rois, XII, 18, renferme quelque faute); Amos, VI, 2. Les passages I Chron., XVIII, 1, et II Chron., XI, 8, ont très peu de valeur.

2. II Sam., XV, 19 et suiv.; XVIII, 2 et suiv.

dant une perfection idéale, qui ne vient jamais.

Une nation ne se forme que par l'extinction violente des diversités. L'extinction des diversités se fait rarement sans un noyau de milices étrangères; car la milice étrangère est plus forte que le soldat indigène pour mettre les gens d'accord, pour vaincre les oppositions intérieures, les tendances séparatistes. Les Philistins fournirent cet élément de cimentation à Israël. Ils ne faisaient en cela que continuer le métier de mercenaire, qui paraît avoir été leur premier état [1]. Vers le temps des luttes entre l'Assyrie et l'Égypte, ils furent écrasés, comme Israël, par le passage des grandes armées. Ils eurent cependant une fortune singulière. Plus rapprochés de la côte, et plus connus des Grecs que les Israélites, ils donnèrent leur nom au pays; la terre d'Israël fut désignée dans le monde sous le nom de « terre des Philistins », *Palestine* [2].

Il est rare qu'une grande influence exercée par une nation sur une autre ne laisse pas sa trace dans les mots. Beaucoup de mots philistins furent sans doute introduits dans l'hébreu, à l'époque de David. La langue des Philistins était, comme nous l'avons

1. Voir t. Ier, p. 157-158.
2. Παλαιστίνη. Hérodote.

dit[1], un dialecte pélasgique, inclinant tantôt vers l'hellénique, tantôt vers le latin. Nous sommes portés à croire que c'est à cette influence profonde des Philistins sur Israël, vers mille ans avant Jésus-Christ, qu'il faut rapporter l'introduction dans la langue hébraïque de ces mots d'apparence grecque et latine, désignant presque tous des choses militaires ou exotiques, qui se trouvent dans les textes les plus anciens. Tels sont *prbr* ou *prbl*[2], où je crois reconnaître le mot *peribolos*, le circuit des fortifications d'une ville, la banlieue; *mekéra*, équivalant à *machæra*, épée; peut-être *mekona* qui serait *machina*[3]; *liska* qui a tout à fait le sens de *lesché; captor*, qui rappelle *capitul*[4], chapiteau, et surtout ce singulier mot *pellex*, avec le sens de courtisane[5], qui a fait partie des langues sémitiques dès une époque très reculée[6].

1. Voy. t. I[er], p. 157-158.

2. פרבר, פרור, פרול.

3. מכנה, désignant les bases à roulettes des bassins du temple, est ponctué מְכֹנָה par les massorètes; c'est là sans doute une étymologie artificielle.

4. כפתר peut être pour כפתל, comme פרבר pour פרבל.

5. פילגש. On remarquera l'analogie latine de plusieurs de ces mots.

6. N'est-il pas surprenant aussi que l'endroit de Jérusalem d'où s'élevaient des exhalaisons pestilentielles s'appelât Aorna ou Averna, אורנה (II Sam., XXIV, 16; *ketib* et Septante : Ὀρνά)?

CHAPITRE IV

GUERRES DE DAVID.

La lutte victorieuse contre les Philistins et plus encore l'introduction d'un élément considérable de mercenaires philistins donnèrent à l'armée israélite une force qu'elle n'avait jamais eue jusque-là. Aguerries par de tels adversaires, et renforcées d'auxiliaires qui leur apportaient les qualités d'une autre race, les bandes de David eurent, sur toutes les petites nations voisines du pays de Chanaan, une supériorité incontestée. Les Moabites, les Ammonites, les Édomites le sentirent cruellement. Les guerres de David avec ces peuplades eurent un caractère fort différent des campagnes contre les Philistins. Celles-ci ont quelque chose d'épique et de chevaleresque. Ce sont des luttes de héros jeunes, fiers, animés d'un même mépris de la vie. Les guerres contre les autres tribus sémitiques sont

d'une atroce férocité. Avec les Philistins, David est un Ulysse ou un Diomède, usant de toutes ses supériorités contre l'ennemi, mais traitant l'ennemi en égal. Avec les autres tribus hébraïques, c'est un Agathocle, faisant de la cruauté un moyen de pression. Ces guerres de Peaux-Rouges sont racontées par le narrateur contemporain avec une horrible impassibilité. Un peuple vaincu était alors un dieu vaincu ; pour lui, il n'y avait point de pitié.

On ignore le grief que David avait contre Moab, pays dont il semble qu'il fût originaire par un côté de sa généalogie [1], et auquel, dans la première période de sa vie, il avait demandé un service essentiel [2]. La guerre contre Moab laissa des souvenirs dont la part principale, savoir l'anecdote obscure des Ariel de Moab, se rattachait à Benaïah fils de Joïada [3]. David agit envers une population qui lui était si proche parente avec une cruauté épouvantable. On fit coucher tous les Moabites [4] à terre, sur une même ligne ; on les mesura au cordeau ; on les tua sur les deux tiers de la longueur ; on

1. Si du moins la donnée fondamentale du livre de Ruth n'est pas fictive.

2. Voy. t. Ier, p. 419.

3. II Sam., XXIII, 20. Voir ci-dessus, p. 20, note 3.

4. Sans doute, il s'agit de l'armée seulement.

laissa vivre l'autre tiers [1]. Moab fut réduit à l'état de vassalité et condamné au tribut envers Israël.

Édom ressentit aussi le poids des armes de David[2]. Les Édomites furent défaits dans la vallée du Sel, au sud de la mer Morte. Le pays fut occupé; Édom devint sujet d'Israël. Joab fut chargé de l'extermination de la race, et s'acquitta de cette mission avec sa froide cruauté. Le roi fut tué; son fils, Hadad ou Hadar, s'enfuit avec quelques officiers de son père, à travers le désert de Pharan. Il entraîna avec lui un grand nombre de Pharanites, et toute la bande vint en Égypte, auprès du roi de Tanis. Hadad plut beaucoup à ce prince, qui lui donna une maison, des terres, un revenu, et lui fit épouser la sœur de sa femme, Ahotep-nès [3], dont il eut un fils nommé Genubat. Celui-ci fut élevé dans le palais du roi, avec les fils du roi [4].

La lutte contre les Ammonites présenta un caractère particulier de gravité, et eut pour conséquence des guerres sur des territoires éloignés, qu'Israël n'avait jamais visités en armes. Nahas, le

1. II Sam., VIII, 2.

2. II Sam., VIII, 13-14 (corrigé par le grec), en comparant I Chron., XVIII, 12, 13; I Rois, XI, 14 et suiv.; Ps. LX, titre.

3. Le texte porte אחות תחפנים. Il faut sans doute lire אחותפנים.

4. I Rois, XI, 14 et suiv.

roi vaincu par Saül, avait rendu des services à David. Après la mort de Nahas, David envoya quelques-uns de ses officiers offrir ses condoléances à Hanoun, fils et successeur de Nahas. Les chefs ammonites furent très malveillants, soutinrent que ces ambassadeurs étaient des espions, chargés de préparer une attaque contre Rabbath-Ammon. Les envoyés d'Israël eurent à subir les derniers outrages. Les Ammonites, sentant bien que David tirerait vengeance de l'injure faite à ses représentants, cherchèrent aide et secours du côté des populations de l'Hermon. Ils firent alliance avec les gens de Tob, avec le roi de Maaka [1], et avec les populations araméennes de Rehob [2] et de Soba [3], qui leur donnèrent un contingent de troupes considérable.

Ce fut une sorte de coalition des populations

1. Le Maaka ou Beth-Maaka était la région du Jourdain avant son entrée dans le lac Houlé. Maaka, comme Rehob, est, à l'époque de David, rangé parmi les peuples araméens.

2. Le Rehob ou Beth-Rehob répond probablement au Ouadi Hasbani ou région du Jourdain supérieur, au pied de l'Hermon.

3. Le site de l'Aram-Soba est douteux; nous pensons que c'est le Safa, autrefois bien plus peuplé qu'aujourd'hui. L'Aram-Soba était certainement voisin de l'Aram-Dammesk et du pays d'Ammon. Cf. Schrader, *Die Keilinschriften und das A. T.*, p. 182-183. Il ne pouvait être, comme on l'a supposé, dans le nord de la Syrie. Saül y fit la guerre. I Sam., XIV, 47. Cf. I Chron., XVIII, 3. Voy. t. Ier, p. 407, note 2.

à l'est et au nord de la Palestine, alarmées de la force du royaume naissant. Toute l'armée alliée se réunit devant Rabbath-Ammon [1]. Les Ammonites défendaient la ville et ses portes. Les forces israélites s'avancèrent, sous le commandement de Joab. Cet habile capitaine divisa son armée en deux corps; l'un d'eux, sous les ordres d'Abisaï, devait attaquer la ville; l'autre, sous ses ordres, devait tomber sur les Araméens disséminés dans la campagne. Les Araméens se débandèrent. Les Ammonites, à cette vue, se renfermèrent dans leur ville. Joab ne chercha pas à les forcer et rentra dans Jérusalem.

Les conséquences de l'entrée en scène des populations araméennes de l'Hermon et de l'Antiliban ne s'arrêtèrent pas si vite. Les Araméens de Soba, de Damas, de Rehob, de Maaka, se remirent en ligne contre Israël [2]. Hadadézer, roi d'Aram-Soba, était à la tête de la coalition. Sobak, son *sar-saba*,

1. Aujourd'hui *Amman*, sur la route du pèlerinage de la Mecque. Socin, *Pal.*, p. 319.

2. II Sam., VIII, 3 et suiv.; X, 15-17. Ces deux passages sont deux récits de la même guerre. Les essais pour faire de חילם un nom de ville ont tous échoué, y compris la tentative de M. Sayce pour l'identifier avec Alep (*The Academy*, 1er sept. 1883). La Mésopotamie (II Sam., X, 16, et Ps. LX, 2) n'a rien à faire ici. Rehob, pris pour un nom d'homme (II Sam., VIII, 3, 12), est sûrement le résultat d'une confusion.

conduisait l'armée. David vint en personne combattre ce dangereux ennemi. Il passa le Jourdain à la tête de toute l'armée d'Israël, et livra bataille, sans doute vers le Ledja. La victoire fut complète; Sobak fut tué[1]. David prit, dit-on, mille sept cents cavaliers et vingt mille hommes de pied. Il coupa les jarrets aux chevaux de guerre, et n'en garda que cent pour lui. Jusque-là, Israël n'avait eu ni cavalerie ni chars armés. David jugea sans doute que ces moyens compliqués ne convenaient pas à ses *gibborim*, restés, à beaucoup d'égards, fidèles aux anciennes pratiques militaires de Juda et de Benjamin.

L'Aram de Damas, l'Aram-Soba, l'Aram-Maaka, et tous les rois vassaux de Hadadézer devinrent sujets et tributaires d'Israël. David laissa partout des postes militaires[2]. Ces pays araméens étaient fort riches. David prit les boucliers d'or des officiers de Hadadézer, et les fit porter à Jérusalem. A Tébah et à Berothaï[3], villes de Hadadézer, David trouva une très grande quantité d'airain,

1. Il semblerait résulter de II Sam., VIII, 3 (cf. I Chron., XVIII, 3) que David fit une pointe vers l'Euphrate. Le passage est obscur; en tout cas, il n'a pas de valeur historique.

2. II Sam., VIII, 14. Prendre garde aux confusions de אדם et ארם. Comp., II Sam., VIII, 13, et Ps. LXXVI, 11 (Grætz).

3. Villes inconnues, du côté du Safa. Cf. Gen., XXII, 24.

dont il s'empara. Les valeurs d'une ville ou d'une nation, à cette époque, consistaient principalement en ustensiles d'or et d'airain. Les contributions de guerre se payaient par l'enlèvement des vases de bronze, qu'on cisaillait pour les rendre transportables[1].

Toï, roi de la ville chananéenne de Hamath, adversaire de Hadadézer, ayant appris la victoire de David, envoya son fils Hadadram pour le féliciter. Hadadram, apportait avec lui des objets d'or, d'argent et d'airain, qui allèrent également grossir le trésor de Jérusalem[2].

Cette expédition d'Aramée frappa beaucoup les esprits, et, à son retour, David éleva un monument, sans doute à Jérusalem, pour en conserver le souvenir[3]. Le cercle des relations d'Israël s'étendait; on entrevoyait des mondes placés en dehors de l'horizon visuel des anciens Israélites. Le champ de l'expédition avait été assez restreint. David n'avait pas dépassé le cercle araméen du nord de la Palestine, Soba, Damas, Maaka, Rehob; mais le bruit d'Israël avait été jusqu'à l'Oronte; Hamath s'en

1. II Rois, XXV, 13; *Corpus inscr. semit.*, I[re] partie, n° 5.

2. II Sam., VIII, 9 et suiv.; I Chron., XVIII, 9 et suiv. (הדורם pour הדדרם).

3. II Sam., VIII, 13, sens douteux.

était ému. On commença à parler de pays qui avaient été inconnus jusque-là.

L'imagination s'en mêla, et, plus tard, on prétendit que David avait été jusqu'à l'Euphrate, parcourant en triomphateur des pays qui ne virent jamais un *gibbor*. C'étaient là des exagérations; les armes israélites s'arrêtèrent vers le Nord, à Hasbeya ou Rascheya; du côté de l'Est, elle ne dépassèrent point Damas, la région des tells et le Safa[1].

Les Araméens vaincus cessèrent de secourir les Ammonites. L'année suivante, « au moment où les rois ont coutume de sortir de leurs villes pour se mettre en campagne », David envoya Joab au delà du Jourdain avec toute l'armée d'Israël. Joab ravagea le pays d'Ammon, et mit le siège devant Rabbath-Ammon[2]. Il prit sans beaucoup de peine la ville basse, située sur le bord de l'eau. Il lui restait à prendre la ville haute, avec la résidence royale. Joab, par une adulation qui montre à quel point la royauté était déjà fondée en Israël, fit prévenir David; « pour que ce ne soit pas mon nom, aurait-il

1. Le passage II Sam., VIII, 3, est obscur; le passage I Chron., XVIII, 3, l'explique d'une manière arbitraire. De bonne heure, on perdit la notion vraie de la situation de Soba, et c'est ce qui fit supposer des expéditions de David dans le nord de la Syrie.

2. Notez que II Sam., XI, 1, et XII, 26, se font suite.

ajouté, qui soit prononcé à ce sujet ». David vint et prit la ville. Il enleva la couronne d'or, enrichie de pierres précieuses, de dessus la tête du roi vaincu et la mit sur la sienne. Le butin fut immense. On fit sortir tout le peuple, et on le massacra de la façon la plus cruelle. Les uns furent sciés, les autres mis sous des herses de fer ou des faux de fer, qu'on promena sur eux; d'autres furent jetés dans les fours à briques. Toutes les villes d'Ammon subirent le même traitement.

La cruauté a toujours fait partie de la guerre en Orient. La terreur y est considérée comme une force. Les Assyriens, dans les bas-reliefs des palais, représentent les supplices des vaincus comme un acte glorieux. Le royaume des saints, d'ailleurs, ne fut pas fondé par des saints. Rien encore, à l'époque où nous sommes, ne désignait Israël pour une vocation spéciale de justice et de piété.

On a tout à fait faussé l'histoire, en présentant David comme le chef d'un royaume puissant, ayant à peu près embrassé toute la Syrie [1]. David fut roi de Juda et d'Israël; voilà tout. Les peuples voisins, hébreux, chananéens, araméens, philistins, jusqu'à la hauteur de l'Hermon et jusqu'au désert, furent

1. Notez la conception du royaume de David dans Amos, IX, 12.

vigoureusement assujettis, et plus ou moins ses tributaires. En réalité, sauf peut-être la petite ville de Siklag[1], David ne fit aucune annexion de pays non israélite au domaine israélite. Les Philistins, les Édomites, les Moabites, les Ammonites, les Araméens de Soba, de Damas, de Rehob, de Maaka, furent après lui ce qu'ils avaient été auparavant, seulement un peu affaiblis. La conquête n'était pas dans l'esprit israélite. La prise de possession des terres chananéennes paraissait un fait d'un autre ordre. On s'habituait, de plus en plus, à l'envisager comme l'exécution d'un décret de Iahvé. Ce décret ne s'étendant pas aux terres d'Édom, de Moab, d'Ammon, d'Aram, on se croyait autorisé à traiter les Édomites, les Moabites, les Ammonites, les Araméens avec la dernière dureté, à leur enlever leurs richesses métalliques, leurs objets de prix, mais non à prendre leur terre[2], ni à changer leur dynastie. Aucun des procédés des grands empires à la façon assyrienne n'était connu de ces petits peuples, à peine sortis de l'état de tribu. Ils étaient aussi cruels qu'Assur, mais infiniment moins

1. Les hésitations sur l'attribution de Siklag aux tribus de Juda ou de Siméon (Josué, XV, 31 ; XIX, 5) sont là preuve d'une rédaction postérieure à David.

2. Juges, XI.

politiques et moins capables d'un plan général.

L'impression produite par l'apparition de cette royauté nouvelle n'en fut pas moins extraordinaire. L'auréole de David resta comme une étoile au front d'Israël. Nous avons si peu de poésies de ces temps reculés, que la gloire de David ne nous est arrivée que par des chants bien postérieurs. Un écho de l'ancien lyrisme nous est cependant parvenu dans les cantiques traditionnels, où presque toujours le nom de Juda provoque une explosion d'enthousiasme.

Juda, toi, tes frères te loueront [1],
Ta main sera sur la nuque de tes ennemis,
Les fils de ta mère se prosterneront devant toi.

C'est un petit de lion que Juda;
Tu montes repu du carnage, ô mon fils;
Le voilà qui s'étend, qui se couche,
Comme un lion, comme une lionne;
Qui osera le réveiller?

Le bâton ne sortira pas de Juda,
Ni le sceptre d'entre ses pieds,
Jusqu'à ce que vienne le pacificateur [2],
Auquel toutes les tribus obéiront.

Il attache son âne à la vigne [3],
Au plan de Soreq le fils de son ânesse;

1. Jeu de mots étymologique.

2. Traduction conjecturale. Le texte est probablement altéré.

3. Juda est si riche qu'il gâche les choses précieuses d'une manière insensée.

Il lave son vêtement dans le vin,
Dans le sang du raisin sa tunique;

Les yeux rouges de vin,
Les dents blanches de lait [1].

Les oracles rythmés de Balaam étaient comme des cadres ouverts où toutes les fortes émotions nationales inséraient leur expression. On cita, parmi les paraboles du prophète araméen, la strophe que voici [2]:

Je le vois; mais ce n'est pas encore;
Je l'entrevois, mais non de près.

Une étoile se lève [3] de Jacob,
Un sceptre sort d'Israël.

Il broie les cantons de Moab,
Il écrase tous les orgueilleux [4].

Édom sera sa possession,
Ses ennemis lui seront soumis,
Israël remportera la victoire,
Jacob dominera sur eux tous,
Et perdra les restes de Seïr [5].

1. Gen., XLIX, 8-12.
2. Nombres, XXIV, 17-19.
3. Lisez זרח, au lieu de דרך.
4. שת est impossible. Peut-être שאת.
5. Les versets 18 et 19 sont pleins de fautes. Je lis שעיר pour מעיר, au verset 19; je le supprime comme dittologique au v. 18. Au second membre de ce verset, ירשה paraît aussi dittologique. Au commencement du v. 19, il faut sûrement lire וירדם יעקב au lieu de וירד מיעקב.

Certes, il n'est pas impossible que David, qui avait du goût pour la poésie, ait composé quelques chants exprimant son allégresse triomphale et sa reconnaissance envers Iahvé. Mais aucun des Psaumes ne paraît sérieusement pouvoir lui être attribué. Une exception semblerait devoir être faite pour le Psaume XVIII, qu'on lui prêtait, au moins dès le temps d'Ézéchias [1]. La plus grande partie de ce morceau est l'ouvrage d'un anavite ou piétiste. Il y a cependant quelques versets dont on peut dire que, s'ils ne sont pas de David, David du moins en a dû souvent proférer de semblables. — Un fragment, répété dans deux Psaumes [2], aurait plus de chance de nous représenter une éructation poétique du temps du premier roi d'Israël :

Dieu a dit en son sanctuaire :
Or sus ! je veux me partager Sichem,
Mesurer au cordeau la vallée de Succoth.

A moi Galaad ! à moi Manassé !
Éphraïm est la tour crénelée de ma tête,
Juda est mon sceptre.

Moab est le bassin où je lave mes pieds ;

1. II Sam., XXII.

2. Ps., LX, 8-11 ; CVIII, 8-11. Les tentations qu'on pourrait avoir d'attribuer à David le Ps. CX ne doivent pas être écoutées. La question sera traitée dans le t. III.

Sur Édom, je jette ma sandale [1];
Sur les Philistins je pousserai des cris de triomphe.

Qui me conduira à la ville forte [2]?
Qui saura me mener à Édom?

Pendant des siècles, ce genre dithyrambique, fondé sur la sonorité des noms géographiques et l'agencement habile d'un petit nombre de mots poétiques, continua de fleurir, presque dans les mêmes termes, chez les nations sémitiques de la Syrie. La date de pareils poèmes est souvent difficile à assigner, et elle est presque indifférente à savoir. Que le petit morceau que nous venons de citer soit ou ne soit pas de David, cela n'a pas grande portée, puisque, si David ne composa pas mot pour mot ce morceau tel qu'il est, il chanta ou plutôt il déclama d'une manière qui avait avec ledit morceau la plus complète analogie.

1. En guise de prise de possession.
2. Peut-être Pétra.

CHAPITRE V

LA RELIGION SOUS DAVID.

Le règne de David marqua dans le progrès du iahvéisme un pas considérable[1]. David paraît avoir été un serviteur de Iahvé bien plus exclusif que Saül. Iahvé est son protecteur ; il n'en veut pas d'autre. Il a un pacte avec Iahvé, qui doit lui donner la victoire sur ses ennemis, en retour de l'assiduité de son culte. Pas un mouvement de piété pure ne paraît s'être fait jour dans cette âme essentiellement égoïste et fermée à toute idée désintéressée. Entre David et Iahvé, comme entre Mésa et Camos[2], il y a un prêté-rendu d'une exac-

1. La partie religieuse du règne de David ne nous est connue que par des documents postérieurs de trois cents ans à peu près. Il n'en faut tenir compte que pour le fait de la translation de l'arche à Sion, qui pourrait presque se conclure de l'érection du temple de Salomon.

2. Inscription de Daibon.

titude absolue. Iahvé est un dieu fidèle, solide, sûr; David est un serviteur fidèle, solide, sûr [1]. Les succès de David sont les succès de Iahvé. La fondation du nouveau royaume fut de la sorte censée être une œuvre de Iahvé. Le iahvéisme et la dynastie davidique se trouvèrent intimement associés.

Nul sentiment moral, du reste, chez Iahvé, tel que David le connaît et l'adore. Ce dieu capricieux est le favoritisme même; sa fidélité est toute matérielle; il est à cheval sur son droit jusqu'à l'absurde. Il se monte contre les gens, sans qu'on sache pourquoi. Alors on lui fait humer la fumée d'un sacrifice, et sa colère s'apaise [2]. Quand on a juré par lui des choses abominables, il tient à ce qu'on exécute le *hérem*. C'est une créature de l'esprit le plus borné; il se plaît aux supplices immérités. Quoique le rite des sacrifices humains fût antipathique à Israël, Iahvé se plaisait quelquefois à ces spectacles. Le supplice des Saülides, à Gibéa, est un vrai sacrifice humain de sept personnes, accompli devant Iahvé, pour l'apaiser [3]. Les « guerres

1. Notez les sens du mot אמן, également applicable à Dieu et à l'homme.

2. I Sam., XXVI, 19.

3. II Sam., XXI, 6, 9, לפני יהוה, ליהוה. Comp. ריה לכמש. Inscription de Mésa, lignes 11-12.

de Iahvé » finissent toutes par d'affreux massacres en l'honneur de ce dieu cruel [1].

De cette préférence, hautement proclamée et presque affectée, pour Iahvé, s'ensuivait-il, de la part de David, une négation formelle des autres dieux? Non certes. Un très ancien narrateur [2] lui met dans la bouche, quand il est persécuté, un discours où il maudit ses ennemis, qui, en le chassant du pays de Iahvé, le forceront à servir des dieux étrangers; tant il était reçu qu'on pratiquait la religion du pays où l'on entrait. Durant son règne, David ne paraît pas avoir commis un seul acte d'intolérance religieuse. Iahvé ordonne quelquefois des massacres, des actes sauvages [3]; mais il n'est pas encore jaloux, fanatique de son culte exclusif, comme il le sera plus tard. Pas une des atrocités que Iahvé conseille à David n'a pour but de chasser un dieu rival. Bethsabée et Benaïah parlent à David de Iahvé comme de son patron ou de son dieu domestique, jamais comme du dieu absolu : « Iahvé, ton Dieu...; Iahvé, le dieu de monseigneur le

1. Comparer Mésa, lignes 16-18.

2. I Sam., XXVI, 19.

3. Noter surtout l'épisode du recensement (II Sam., XXIV, fort ancien, du même auteur que le ch. XXI, où est raconté l'épisode des Saülides crucifiés).

roi[1]... » Aucune dénomination divine n'était encore exclusive des autres. Parmi les noms des fils de David, il en est plusieurs où l'on mettait indifféremment *Baal* ou *El*. Ainsi celui qui est appelé *Éliada* dans certains textes historiques, est nommé dans d'autres *Baaliada*[2].

On peut comparer une telle situation religieuse à celle d'un franciscain exalté du moyen âge. Aux yeux de ses fidèles, François d'Assise avait, sur tous les autres patrons célestes, une immense supériorité. Le dévot de saint François ne perdait pas une occasion de déclarer qu'il ne voulait pas de protection en dehors de celle de saint François, que toutes les protections lui paraissaient peu de chose auprès de celle-là, qu'il voulait devoir son salut à saint François tout seul; assertions qui l'entraînaient à une sorte de dédain apparent pour le commun des bienheureux. Cela impliquait-il, cependant, que, dans sa pensée, il fallût détruire les églises des autres saints, les chasser du paradis? Non; c'était l'expression ardente d'une adulation qui impliquait bien dans la forme quelque chose de peu flatteur pour la foule des personnages surhumains, mais non la négation directe de leur existence. Le francis-

1. I Rois, I, 15 et suiv., 37 et suiv.
2. Voy. t. Ier, p 398, 450.

cain le plus convaincu n'en invoquait pas moins saint Roch en temps de peste, ou saint Nicolas en ses voyages de mer. Ainsi David put très bien n'avoir ostensiblement le culte que d'un seul dieu protecteur, sans trouver mauvais qu'un de ses fils s'appelât Baaliada, ni qu'on sacrifiât à Milik sur les hauteurs voisines de Jérusalem, ni que, tour à tour, dans un même endroit, on sacrifiât à Iahvé, à Baal et à Milik. Sur les cachets hébreux provenant de Jérusalem, et qui paraissent remonter aux temps anciens de la royauté, le composant *Milik* se présente souvent [1].

Ce n'est pas directement, d'ailleurs, cest indirectement et par voie de conséquence que David exerça une influence de premier ordre sur la direction religieuse d'Israël. Par la construction de Jérusalem, il créa la future capitale du judaïsme, la première ville sainte du monde. Cela ne fut guère dans ses prévisions. Sion et les lourds bâtiments qui la couronnaient furent pour lui une forteresse, rien de plus. Cependant il posa la condition de la destinée religieuse de cette colline ; car il commença d'y centraliser le culte national. Iahvé s'acheminait

1. De Vogüé : *Mél. d'arch. orient.*, p. 138 ; Lévy (de Breslau), *Gemmen*, p. 38, 44 ; Clermont-Ganneau, dans le *Journal asiat.*, mars 1883, p. 130.

lentement vers la colline qu'il avait choisie. Grâce à David, l'arche d'Israël trouva sur la colline de Sion la fin de ses longues pérégrinations.

Nous avons laissé le meuble sacré à Kiriat-Iearim, dans la maison d'Abinadab, sur la hauteur. Par suite de la funeste bataille d'Afek [1], l'arche avait été perdue pour Silo et la tribu d'Éphraïm, qui l'avaient gardée auparavant. David tenait essentiellement à doter sa nouvelle capitale de cet objet, dont l'importance politique ne pouvait échapper à son esprit clairvoyant. La cérémonie de translation fut solennelle [2]. La distance de Kiriat-Iearim à Jérusalem est d'environ deux lieues. On fit un char neuf, sur lequel on mit le précieux coffre avec ses *keroub* : des bœufs le traînaient. Les deux fils d'Abinadab, Uzza et Ahio, marchaient en tête. David et le peuple dansaient devant Iahvé, au son des cinnors, des harpes, des tambourins, des sistres et des cymbales.

Iahvé était un dieu terrible; on se rappelait que les Philistins n'avaient pas voulu garder chez eux cet hôte redoutable, et l'avaient renvoyé pour qu'il devînt ce qu'il voudrait. Un accident qui survint dans le cortège troubla l'enthousiasme joyeux. Un

1. Voy. t. I[er], p. 377.

2. II Sam., VI, récit vrai au fond, entouré de circonstances légendaires.

des fils d'Abinadab, ou peut-être simplement un des hommes du cortège, tomba évanoui, et, dit-on, mourut. Cela parut une marque du mécontentement de Iahvé. On s'arrêta. « David eut peur de Iahvé ce jour-là, » et, ne voulant point amener l'arche à Sion, il la fit déposer dans la maison d'un certain Obédédom [1], qui devait être située vers les abords nord-ouest de la ville actuelle. Obédédom était un de ces Gattites qui s'étaient attachés à la fortune de David. Sa qualité de non israélite faisait peut-être croire que Iahvé serait moins exigeant et moins sévère envers lui qu'envers ceux qui avaient à son égard un pacte plus spécial; peut-être aussi Obédédom, étranger à la religion de Iahvé, fut-il moins effrayé que les autres des responsabilités qu'il encourait, et laissa-t-il faire.

L'accident de la route donna bien vite naissance à des légendes. On raconta qu'Uzza, ayant vu les bœufs broncher et l'arche sur le point de tomber, porta la main pour la soutenir. Or Iahvé ne souffrait pas plus d'être touché que regardé. Il n'aimait pas qu'on se mêlât de ses affaires, même pour l'aider. Il frappa de mort l'indiscret. On fit des remarques

1. Nom singulier. Il faut peut-être lire Abdadam. Cf. *Corpus inscr. semit.*, 1re partie, n° 295, et *Journal asiat.*, avril-juin 1887, p. 469-471 (Berger).

sur les noms de lieux. L'endroit où l'accident était arrivé s'appelait *Pérès-Uzza*, et il y avait là une aire dite *Gorn-Nakon* ou *Gorn-Kidon*, noms auxquels on trouva des sens fâcheux.

L'arche resta trois mois dans la maison d'Obédédom, et fut pour cette maison une source de bénédictions. David alors se ravisa, et, voyant que le coffre portait bonheur, le voulut près de lui, dans sa ville de Sion. La distance était très peu considérable. David organisa une translation à bras, plus solennelle encore que la première, et dont on raconta également des merveilles. De six pas en six pas, on immolait un taureau et un veau gras. David, revêtu d'un éfod de lin, dansait de toute sa force devant Iahvé. Le peuple dansait, criait, sautait à l'entour, au son des trompettes et des instruments. L'arche fut ainsi amenée jusqu'à Sion, où on lui avait préparé une tente, sans doute dans le *millo*, à côté du palais [1].

On sent encore le rythme de ces danses sacrées dans un cantique, remanié à plusieurs reprises, qui nous a été conservé dans le livre des Psaumes. Le début du cantique nous reporte aux temps les plus antiques du culte d'Israël [2] :

1. II Sam., VI, 17.

2. Ps. LXVIII, Voy. t. Ier, p. 194, 207-208. Quelques-unes des

Que Dieu se lève, et que ses ennemis se dissipent[1]; que ceux qui le haïssent fuient devant sa face. Comme disparaît la fumée, qu'ils disparaissent; comme la cire se fond à l'aspect du feu, ainsi périssent tes adversaires, ô Iahvé!...

Chantez à Iahvé, célébrez son nom. Aplanissez la voie à celui qui s'avance sur son char dans la plaine. Iah est son nom ; dansez devant lui.

O Dieu, quand tu sortis à la face de ton peuple, quand tu t'avanças dans le désert, la terre trembla, les cieux se fondirent, à la vue de Dieu... ce Sinaï... à la vue du dieu d'Israël.

Montagnes de Dieu, montagnes de Basan ; montagnes aux sommets dentelés, montagnes de Basan, pourquoi jalousez-vous, montagnes dentelées, la montagne où Iahvé a choisi de demeurer. Oui, il y demeurera durant toute l'éternité.

Char de Dieu... myriades et milliers d'Israël[2], le Seigneur vient[3] du Sinaï dans le sanctuaire...

Le monde a vu ta marche triomphale, ô Dieu, la marche de mon Dieu, de mon roi, dans son sanctuaire.

En tête, sont les chanteurs, puis viennent les joueurs d'instruments, au milieu des jeunes filles battant du tambour.

Dans vos groupes, bénissez Dieu, bénissez Iahvé, vous tous qui êtes de la source d'Israël.

Ici, le petit Benjamin, qui dirige les autres ; ici, les princes

strophes qui suivent peuvent aussi avoir servi pour l'inauguration du temple sous Salomon. Le psaume en question paraît composé de fragments liturgiques de diverses époques.

1. Voir t. Ier, p. 207 et suiv.

2. Lisez sûrement אלפי ישראל. Comp. Nombres, x, 36. Voy. t. Ier, p. 208, note 2.

3. Lisez בא מסיני. Cf. Deut., xxxiii, 2.

de Juda et leur troupe; là, les princes de Zabulon, les princes de Nephtali...

Planez la route[1] à celui qui roule son char sur la voûte des cieux éternels. Quand il fait éclater sa voix, c'est une voix forte.

Sa puissance s'étend sur Israël, sa force sur les nuées.

On offrit de nombreux sacrifices. On distribua des pains, des gâteaux de raisins secs, les viandes des sacrifices, et tout le monde fut rassasié. Les femmes et le peuple furent enchantés de voir David danser avec eux. Les dames du harem, au contraire, ne purent s'empêcher de sourire. Au moment où l'arche entra dans la ville de David, Mikal, la fille de Saül, regardait par la fenêtre du palais, et vit son mari sauter devant Iahvé, selon l'usage antique, à la grande joie des servantes et des petites gens. En le retrouvant, elle eut des railleries amères, auxquelles David répondit fort sensément : « J'aime mieux ce qui me relève aux yeux des servantes que ce qui me préserverait du ridicule à vos yeux. » On prétendit que, si Mikal n'eut pas d'enfants, ce fut à cause du peu de respect qu'elle témoigna en cette circonstance pour Iahvé.

Cette jolie légende paraît être éclose dans le

1. Versets 33-34, lisez סלו לרכב.

monde prophétique du temps d'Ézéchias. Elle semble répondre à l'antipathie de Hamoutal et des femmes de la cour pour les dévotions iahvéiques, et à l'espèce de respect humain qui empêchait les gens du monde de s'y livrer. Si David fit à Mikal la réponse que l'on dit, il eut certes mille fois raison. Par l'installation de l'arche à Jérusalem, il venait d'accomplir un acte de politique d'importance capitale.

CHAPITRE VI

L'ARCHE A SION.

A partir du jour où l'arche devint ainsi sa voisine et presque sa vassale, David fut essentiellement l'homme de Iahvé et d'Israël. Sa royauté prit un caractère religieux que n'avait pas eu celle de Saül. David fut l'élu de Iahvé par excellence ; sa fonction devint une lieutenance de Iahvé. L'idée de la royauté de droit divin était fondée. Tout fut permis au roi, qui donnait à Iahvé un établissement stable, à la porte de sa propre demeure. En retour de ce service, Iahvé allait lui accorder le privilège alors le plus désiré et le plus rare [1], celui de voir sa postérité s'asseoir sur son trône, par une sorte de dévolution incontestée.

Ce fut ici la grande consécration de David, ce fut

1. Nous avons la liste des rois d'Édom (Gen., XXXVI, 31 et suiv.). Pas un n'est fils de son prédécesseur.

aussi la consécration de la colline de Sion. Désormais, l'arche n'en bougea plus. Il fut reçu que, entre tant de montagnes, bien plus désignées en apparence, c'était la petite colline de Sion qui avait été choisie par Iahvé, et pourquoi? Justement parce qu'elle était petite et que Iahvé, étant très grand, très fort, aime les petits et les faibles, qui n'osent pas s'enorgueillir contre lui. Avoir l'arche à côté de soi, être le voisin de Iahvé et en quelque sorte son hôte, quelle incomparable faveur!

Dans les conceptions religieuses de presque tous les peuples sémitiques, une idée de haute faveur s'attachait au voisinage du temple ou de l'autel d'un dieu. Ces dieux antiques n'avaient qu'une sphère de puissance assez restreinte ; leur vue surtout était bornée, si bien qu'il fallait souvent se rappeler à eux [1]. C'était ce qu'exprimait le mot *ger*, joint au nom de la divinité dans des noms comme *Gérel*, *Géro*, *Géresmoun*, *Gérastoreth*, etc. [2]. Par ce titre de *ger*, on devenait le protégé du dieu ; on demeurait à son ombre, dans la zone de sa protection [3]. La divinité était souvent

1. Voir *Revue archéol.*, juin 1879.

2. Voy. *Revue des études juives*, oct.-nov.-déc. 1882, p. 167-168; *Corpus inscr. semit.*, 1re partie, p. 95, t. I.

3. Ps., XCI, 1.

conçue comme ailée [1]; sous ses ailes, le mal ne pouvait vous atteindre. Le voisinage d'un dieu était, de la sorte, une chose fort recherchée. Combien plus devait l'être l'avantage de le tenir en quelque sorte à côté de soi, d'être maître de ses oracles ! L'imagination israélite travailla fort en ce sens.

> O Iahvé ! qui peut être le *ger* de ta tente ?
> Qui peut habiter sur ta montagne sainte ?

On ne répondait pas encore par la belle formule du Psaume xv : « Le vrai *ger* de Iahvé, c'est l'honnête homme »; mais une grande intensité d'amour commençait déjà à se produire autour de cette colline; l'élection de Sion était faite pour l'éternité.

La pose de l'arche dans sa tente sur le mont Sion fut donc une heure décisive dans l'histoire juive, bien plus décisive en un sens que l'érection du temple lui-même. L'un de ces actes, d'ailleurs, était la conséquence de l'autre. Pour la nécessité des sacrifices, un autel fut élevé devant la tente. C'était un autel taillé, ayant des acrotères [3]. Il paraît que

1. Ps., xvii, 8; xxxvi, 8; lvii, 2; lxi, 5; lxiii, 8. Comp. la patère de Palestrine, *Corp. inscr. semit.*, 1re part., n° 164, pl. xxxvi.

2. Ps., xv, 1. Cf. v, 5.

3. I Rois, i, 50.

David pensa souvent à élever autour de l'arche une maison permanente en pierre [1]. L'idée de ces maisons des dieux, très vieille en Égypte [2], faisait en ce moment le tour du monde. Les Grecs s'en emparaient et dressaient de petits habitacles à leurs *xoana*. Les anciennes populations chananéennes n'avaient pas de temples; mais Tyr et Sidon, plus influencées par l'Égypte, en avaient ; les Philistins en avaient [3]. Quand même des textes, modernes il est vrai, ne nous diraient pas que David eut l'idée de bâtir une maison pour y mettre l'*aron*, il faudrait le supposer *a priori*. Les métaux précieux que David rapporta de ses expéditions contre les Araméens, les Ammonites et les autres peuples, furent consacrés à Iahvé, pour être convertis en ustensiles religieux [4]. Mais les revenus nécessaires pour de grandes constructions n'étaient pas encore assez assurés. Peut-être aussi la désorganisation momentanée qui marqua les dernières années de David empêcha-t-elle la réalisation du dessein qu'il avait formé. Les restes des écoles de prophètes de Rama étaient, d'ailleurs, très contraires à l'érec-

1. II Sam., VII.
2. La vieille Assyrie n'avait pas de temple proprement dit.
3. Juges XVI, 23 et suiv. ; I Sam., V, 2 et suiv. ; XXXI, 10.
4. II Sam., VIII, 11-12.

tion d'un temple [1]. L'ancienne simplicité du culte leur convenait bien mieux. Quant aux tribus du Nord, elles avaient toutes sortes de raisons politiques et religieuses pour voir l'érection d'un temple, à Jérusalem, de très mauvais œil.

C'est également à David qu'il faut faire remonter la première organisation, très rudimentaire encore, du sacerdoce de Iahvé. Jusque-là, il n'y avait pas en Israël de sacerdoce national. Chaque sanctuaire avait ses lévis et ses *cohanim*, plus ou moins héréditaires, maniant l'éphod avec un droit presque égal. L'arche n'était nullement le point unique où l'on trouvait Iahvé et où l'on venait le consulter. Pendant que l'arche est à Kiriat-Iearim, en particulier, on ne voit pas du tout que ce point ait été un grand centre religieux. Abinadab et ses fils suffisaient au culte. Les prêtres de Silo et les prêtres de Nob avaient plus d'importance : les premiers descendant d'Éli, les seconds de cet Ahimélek qui donna à David l'épée de Goliath, et que Saül fit mettre à mort. Par la translation de l'arche à Jérusalem, le sacerdoce se régularise. Dans le court tableau que nous possédons des grands fonctionnaires de David, à la suite du *sar-saba*, du *sofer* et du *mazkir*, figurent

1. Prescriptions du livre de l'Alliance. Voy. ci-après, p. 374.

deux *cohanim* [1], Sadok, fils d'Ahitoub, et Abiathar, fils d'Ahimélek, le prêtre de Nob [2]. Un certain Ira le Jitrite, qu'on trouve dans la liste des *gibborim* [3], est ailleurs qualifié « prêtre de David [4] », comme s'il s'agissait d'un emploi de domesticité. Le sacerdoce, du reste, était libre encore. Ainsi tous les fils de David sont qualifiés de *cohanim* [5].

David prépara donc pour l'avenir l'unité de lieu de culte et l'unité du sacerdoce ; mais il ne les réalisa pas. Les anciens lieux religieux continuèrent de fleurir. En face de Jérusalem, sur le haut du mont des Oliviers, on adorait Dieu librement [6].

A la porte même de son palais, David érigea un autel dans les circonstances les plus particulières [7]. Il y avait là une aire qui appartenait, dit-on, à un Jébuséen nommé Arevna ou Averna [8]. Une maladie épidémique décimait la ville, et on croyait voir au-dessus de ladite aire se dresser l'ange de Iahvé la

1. II Sam., VIII, 17 ; XX, 25-26.

2. Même dans les documents les plus anciens, il y avait sur ces personnages beaucoup de confusions. Voy. t. Ier, p. 420, note 1.

3. Voy. ci-dessus, p. 22.

4. II Sam , XX, 26. Lisez sûrement היתרי. La confusion de א et ת était très facile dans l'ancienne écriture.

5. II Sam., VIII, 18.

6. II *Ibid.*, XV, 32.

7. II *Ibid.*, XXIV, 14 et suiv.

8. Voy. ci-dessus, p. 12, 33, note.

main étendue pour exterminer [1]. Le prophète Gad conseilla d'élever un autel à Iahvé sur cette aire. Arevna, s'il faut en croire la tradition, voulut donner l'emplacement. David tint à l'acheter, ainsi que les bœufs, les herses, les bois d'attelage qui étaient là, et qui servirent à l'holocauste. Il bâtit ensuite l'autel, et y offrit de beaux sacrifices. L'aire d'Arevna est l'endroit même où fut bâti, quelques années après, le temple de Salomon.

Silo, Béthel, Nob, perdirent, par suite de ces innovations, une partie de leur importance religieuse. Hébron, au contraire, resta la ville sainte de Juda. C'était un des principaux centres du culte de Iahvé ; si bien qu'on y allait même de Jérusalem pour accomplir certains vœux faits à Iahvé [2]. Ce qui fut centralisé dans la tente sacrée, ce furent, à ce qu'il semble, les consultations par l'oracle. Passé David, on ne voit plus d'éphod, d'*urim* et *tummim* privés. Par la marche de la raison publique, et surtout par l'influence des prophètes, ce grossier usage commençait à tomber en désuétude.

1. La rédaction de cette tradition n'étant pas fort ancienne, on pourrait être tenté de faire un rapprochement entre ce méphitisme et le nom d'*Averna* ou *Orna* ; mais tout cela est fort douteux. Voir ci-dessus, p. 33, note 6, et ci-après, p. 141, note 2.

2. II Sam., XV, 8 et suiv.

Sans le savoir et sans le vouloir, David travailla donc au progrès religieux. Le sentiment religieux ne paraît pas avoir été, chez lui, supérieur à ce qu'il fut chez Saül et chez ses contemporains. Mais son esprit était plus rassis; il vit l'inanité de certaines superstitions où se noya le pauvre Saül. Dans la première période de sa vie, il abuse de l'éphod, comme tout le monde. Depuis son établissement définitif à Jérusalem, on dirait que ces folies sont supprimées. Les *téraphim*, intimement liés à l'éphod, disparaissent également.

Nous possédons certainement, dans l'histoire de David, plus d'une page du temps de David même. Ces pages ont un ton raisonnable, presque rationaliste, qui surprend. Il n'y a pas un miracle proprement dit dans le fond de l'histoire de David. Tout le récit de la révolte d'Absalom, en particulier, morceau si suivi, et qui peut être l'œuvre d'un *mazkir*, ne présente pas un seul acte superstitieux, une seule consultation de l'éphod. Tout s'y passe entre politiques, discutant en politiques et militaires sensés [1]; le ton est celui d'une piété éclairée comme celle du *Télémaque* de Fénelon. Ce n'est plus la religion à recettes du temps des Juges, rap-

1. Il en est de même de I Rois, I. Il n'y a là ni prophéties ni oracle.

pelant par sa matérialité le paganisme italiote ou gaulois. Les enfantillages du temps de Samuël et de Saül sont démodés. Les idées se clarifiaient; l'ancien élohisme, oblitéré par les scories iahvéistes, reparaissait; une école de sages déistes se formait, à Jérusalem, autour de la royauté.

La liturgie de ces temps reculés était très simple, et sans doute celle de Iahvé ne différait pas de celle qui se pratiquait en l'honneur de Baal ou de Milik. Les prières et les hymnes se composaient de ces formules déprécatives qui remplissent les Psaumes, criées à tue-tête, avec des danses et de grands éclats de voix. Il s'agissait de forcer l'attention du dieu, de se faire remarquer de lui à tout prix[1]; pour cela, on faisait le plus de bruit possible; c'était ce qu'on appelait *teroua*. Un rudiment de musique sacrée existait peut-être déjà[2]. Plus tard, on prêta à David un rôle de chorège et de législateur musical très exagéré[3].

David paraît, en effet, avoir aimé la musique, joué des instruments et pratiqué l'orchestrique à la

1. Les danses religieuses des nègres partent du même principe.

2. Ps. LXVIII, 26; Amos, V, 23; VIII, 3, 10.

3. En général, tous les détails musicaux donnés par les Chroniques appartiennent au second temple. Voir ci-après, p. 163.

manière des anciens [1]. Il fit des poésies. L'élégie sur la mort de Jonathan et celle sur la mort d'Abner sont très probablement de lui. Il n'est pas impossible que, dans le petit poème méconnaissable *II Sam.*, XXIII, 1-7, il y ait aussi quelques bribes de poésies du vieux roi [2]. David appartenait à l'ancienne école d'où proviennent les cantiques du *Iasar*. Sa manière n'était pas la strophe banale et amplifiée, sans rien de circonstanciel, qui domine dans la plupart des psaumes. De bonne heure, cependant, on s'habitua à lui prêter des compositions de ce genre [3]. Plus tard, à l'époque relativement moderne où l'on fit des collections de psaumes [4], son nom fut mis sans discernement en tête de pièces du genre *sir* ou *mizmor*, qui ont avec lui aussi peu de rapports que possible.

Porté au trône en partie par l'influence des prêtres de Nob et des prophètes de Rama, David aurait dû, d'après notre manière de raisonner, être fort livré aux influences que nous dirions clé-

1. Amos, VI, 5; I Sam., XVI, 14 et suiv, II Sam., VI, 14 et suiv.; XXIII, 1.

2. A l'époque où ce morceau fut composé, David était déjà censé l'auteur des Psaumes (verset 1).

3. II Sam., ch. XXII, morceau qui se retrouve dans le Psautier, ps. XVIII.

4. Vers 200 ou 300 ans avant Jésus-Christ.

ricales. Il n'en fut rien. Comme Charlemagne, David fut le roi des prêtres, mais en même temps le maître des prêtres. Les tracasseries qui troublèrent la vie de ce pauvre Saül n'existèrent pas pour lui. Comme le roi de France, il tint en bride la théocratie, tout en partant d'un principe fortement théocratique.

Le prophétisme, qui était arrivé par Samuël à une si grande importance, se vit rejeté dans l'ombre sous David. Un pouvoir laïque exista. Aucun inspiré de Iahvé ne pouvait prétendre à rivaliser avec un favori de Iahvé, tel qu'était David. Les prophètes Gad et Nathan ont auprès du roi un rôle tout à fait secondaire[1], que, plus tard, les historiens de l'école prophétique cherchèrent à grossir[2]. Gad, intitulé bizarrement le « voyant de David[3] », figure comme un officier de la cour. Ni Gad ni Nathan n'eurent dans la direction du règne aucune influence appréciable. C'est après l'abaissement du principe royal, dans une centaine d'années, que le principe prophétique se

1. Noter surtout, I Rois, I, 22 et suiv., combien Nathan est subordonné.

2. L'épisode de Nathan et d'Urie (II Sam., ch. XI, XII) paraît inventé de toutes pièces.

3. חוזה דוד. II Sam., XXIV, 11.

relèvera et prendra une influence directrice, parfois prépondérante, jusqu'au jour où, par la disparition complète du pouvoir civil, il deviendra l'essence même et le tout de la nation.

CHAPITRE VII

VIEILLESSE DE DAVID. AFFAIBLISSEMENT DE SON POUVOIR.

L'Orient sémitique n'a jamais su faire une dynastie durable[1], si l'on prend pour échelle de la durée nos uniques et merveilleuses maisons royales du moyen âge, et notamment la première de toutes, la maison capétienne, incarnant la France pendant huit ou neuf cent ans. En Orient, la décadence vient très vite. La floraison d'une dynastie ne compte guère que deux ou trois règnes. L'essai de Méhémet-Ali, que le XIXe siècle a vu naître et mourir, nous donne à cet égard une mesure qui est rarement dépassée. Souvent même le fondateur aperçoit à l'horizon les nuages noirs qui menacent son œuvre.

1. La dynastie ottomane, qui tranche si fortement sur les dynasties musulmanes, doit sa solidité non à l'islamisme, mais à ce fond de fidélité tartare que rien n'a encore pu ébranler.

La fin des grands conquérants asiatiques est presque toujours attristée.

David fit à cette loi de l'instabilité orientale une exception apparente. Ses descendants occupèrent le trône quatre siècles, sans solution de continuité démontrable. Mais il faut remarquer que l'œuvre de David était la fusion de Juda et d'Israël, qui ne dura que deux règnes; en outre, l'avènement de Salomon fut irrégulier, comme nous le verrons. David lui-même, dans sa vieillesse, eut à l'intérieur de singulières difficultés à vaincre. Ceci surprend au premier coup d'œil; mais on n'en saurait douter. La fin du règne de David vit des défaillances que l'entrée en scène triomphante du jeune roi d'Hébron n'avait nullement fait présager.

La cause de cette faiblesse des dynasties orientales est toujours la même; c'est la mauvaise constitution de la famille, la polygamie. La polygamie, affaiblissant beaucoup les liens du père au fils, et introduisant dans le palais des rivalités terribles, rend impossibles ces longues successions de mâle en mâle et d'aîné en aîné, qui ont fondé les nationalités européennes. A mesure que David vieillissait, son harem devenait un insupportable nid d'intrigues. Bethsabée, capable

de toutes les ruses, était arrivée au rang d'épouse préférée. Dès lors, ce fut chez elle un plan arrêté que Salomon, son fils, serait, après la mort de David, l'unique héritier de la monarchie d'Israël.

Ce monde de jeunes et vigoureux adolescents, que ne retenait aucune loi morale, était comme une atmosphère orageuse où se nouaient et se dénouaient de sombres tragédies. Amnon, le fils aîné de David, semblait destiné au trône, et excitait par là de fortes jalousies. C'était une nature entièrement dominée par l'instinct sexuel. Il devint éperdument amoureux de Thamar, sa sœur, née d'une autre mère, feignit d'être malade pour être soigné de sa main, et, comme elle lui apportait dans l'alcôve le remède qu'elle lui avait préparé, il la saisit, la viola, puis la prit en horreur et la chassa odieusement. Thamar se réfugia chez son frère Absalom [1], et lui demanda vengeance.

David se montra faible et ne punit pas Amnon, parce qu'il l'aimait comme son aîné[2]. Absalom tua

1. Tout l'épisode de la révolte d'Absalom (II Sam., XIII-XX) frappe par son unité et l'artifice savant de la narration, qui rappelle les historiens grecs. Il y a de l'arrangement dans les faits, mais sûrement un grand fond historique.

2. II Sam., XIII, 21, d'après le grec.

Amnon, puis se réfugia chez son grand-père maternel, Talmaï fils d'Ammihour, roi de Gessur[1]. Il y resta trois ans. Absalom était un des plus beaux jeunes hommes qu'on pût voir. De la plante des pieds à la tête, son corps n'avait pas un défaut. Sa chevelure surtout était un miracle. Tous les ans, il la coupait, car elle devenait trop pesante; ainsi coupée, elle pesait deux cents sicles royaux. Au moral, c'était un tempérament colère, un homme absurde et violent. Dans son exil volontaire de Gessur, il conçut le projet de refaire pour son compte ce que son père avait fait : de prendre l'investiture royale à Hébron, comme David, de chasser ensuite ce dernier de Jérusalem, et de gouverner avec d'autres conseillers, dans le sens voulu par les mécontents du régime établi.

Une telle pensée, en effet, n'aurait pu être conçue même par une tête aussi légère que celle d'Absalom, si elle n'avait trouvé de l'appui dans les dispositions de certaines parties du peuple et surtout de quelques membres de la famille royale. David, en veillissant, s'affaiblissait[2]. Comme Auguste, il devenait doux et

1. II Sam., XIII, 37. Les difficultés topographiques sur Gessur sont presque insolubles.

2. Nul doute que l'épisode de la révolte d'Absalom ne doive être placé vers la fin de la vie de David.

humain, depuis que le crime ne lui était plus nécessaire. La longue royauté de David, d'ailleurs, provoquait de sourdes impatiences. La tribu de Juda, qui l'avait élevé au trône, était froissée des faveurs qu'il accordait aux Benjaminites, anciens partisans de Saül. Quelque étrange que cela paraisse, Juda, qui avait été la force du pouvoir naissant de David, fut l'âme de la révolte d'Absalom. La désaffection, à Hébron et dans la tribu, était générale. Les dépenses que l'on faisait pour Jérusalem rencontraient beaucoup d'opposition, et sans doute les satellites étrangers de David provoquaient l'antipathie qui s'attache, d'ordinaire, à ces sortes de milices.

Les restes de la famille de Saül étaient aussi une cause d'agitation. Un certain Sémeï fils de Géra, qui demeurait à Bahourim, près de Jérusalem, Meribaal lui-même, quoique comblé de bienfaits par David, n'attendaient qu'une occasion. Des parents ou des alliés de David, tels que Amasa, fils d'Abigaïl, sœur de Serouïa, qui était par conséquent cousin germain de Joab, des brouillons comme un certain Ahitofel, de Gilo, n'aspiraient qu'à des nouveautés. Absalom donnait à tous ces mécontentements disséminés un centre de ralliement. Amasa était au plus mal avec Joab. On

disait que son père Jitra était un Ismaëlite[1], qui n'avait pas été régulièrement marié avec Abigaïl. Ahitofel, grand donneur de conseils, mêlé à toutes les affaires, était particulièrement dangereux.

Joab vit le danger et essaya d'amener un rapprochement entre le père et le fils. La colère du vieux roi ne pouvait être abordée de front. Joab employa une voie détournée. Une femme de Thékoa, à laquelle il avait fait la leçon, prouva au roi qu'un père se punit en punissant son fils. Absalom fut rappelé à Jérusalem; après de très longues hésitations, la réconciliation fut opérée, grâce aux instances réitérées de Joab.

Mais un esprit agité ne sait pas attendre la fatalité des choses. Absalom voulait être sûr de succéder au trône, et il aspirait à y monter le plus tôt possible. Il se procura un char, des chevaux et cinquante *saïs* qui couraient devant lui. Il se plaçait le matin sur les routes qui conduisent à Jérusalem, s'adressait aux gens qui venaient trouver le roi pour une affaire, dépréciait la justice royale et faisait entendre que, s'il gouvernait, tout irait bien mieux. Beaucoup de gens lui rendaient hommage. L'opinion répandue qu'il serait roi après

1. *Ismaélite* est la bonne leçon. Comp. le nom arabe *Jétro*. Si ce personnage eût été israélite, il se fût appelé *Jitr, Jéter*.

David lui faisait un parti de tous ceux qui voulaient se donner l'avantage d'avoir été les premiers à saluer le soleil levant.

Résolu à brusquer les événements, Absalom feignit un vœu qu'il avait fait à Iahvé, étant à Gessur, et qu'il ne pouvait accomplir qu'à Hébron; David le laissa partir. Ces vœux de personnes royales, entraînant d'énormes tueries de bêtes, étaient de grandes parties de plaisir, où l'on invitait ses amis. Deux cents Jérusalémites sortirent avec Absalom pour participer à ses sacrifices et à ses festins. Absalom se mit alors en révolte ouverte, se fit proclamer à Hébron, et annonça qu'au signal de la trompette, il serait roi d'Israël. Ahitofel de Gilo (Gilo était un village voisin d'Hébron) se joignit à son parti. L'affaire grossit avec une rapidité inouïe. Entre un souverain près de mourir et un héritier présomptif dont l'avènement paraît certain, l'égoïsme humain n'a pas coutume d'hésiter. Jérusalem même ne fut bientôt plus sûre. David résolut d'en sortir et d'aller chercher un refuge au delà du Jourdain.

La sortie de la ville fut lugubre. Tout la maison du roi le suivit, excepté dix concubines, qui restèrent pour garder le palais. Les *Kréti-Pléti* et le corps de soldats de Gath qui s'était attaché à David lui demeurèrent fidèles. David fit remarquer à Ittaï

le Gattite, leur chef, que des étrangers avaient moins de devoirs envers lui que ses propres sujets. Il l'engagea à rester avec « le roi ». Les mercenaires philistins voulurent suivre leur maître dans le malheur. Le défilé commença : on sortit par le nord de la ville ; toute la troupe passa le Cédron en versant des larmes, et commença la montée de la colline des Oliviers[1]. Là se plaça, selon des récits peut-être légendaires, une scène touchante. On vit arriver Sadok, Abiathar et la troupe des lévites portant l'arche d'alliance, ce semble, avec l'intention d'accompagner David. Les lévites déposèrent l'arche à terre, jusqu'à ce que tout le peuple fût passé. Mais David dit à Sadok : « Fais rentrer l'arche de Dieu dans la ville. Si je trouve faveur aux yeux de Iahvé, il me ramènera et me la fera revoir, ainsi que la tente où elle demeure... Retourne donc en paix à la ville, toi et ton fils Ahimaas, et Jonathan, le fils d'Abiathar. » Sadok et Abiathar obéirent et réinstallèrent l'arche dans sa tente, près du palais.

David monta, dit-on, la pente des Oliviers nu-pieds et la tête voilée. Tous ceux qui l'accompagnaient pleuraient en montant. A ce moment, David

1. A peu près la route actuelle, sortant de la ville par la porte Saint-Étienne et passant par Gethsémani.

apprit la trahison d'Ahitofel. Ce fut pour lui le coup le plus grave. Ahitofel avait la réputation d'un sage, que l'on consultait comme Iahvé lui-même[1]. David arriva au sommet, à l'endroit « où l'on adorait Dieu[2] ». Là, il rencontra Housaï, homme prudent, qui se disposait à le suivre ; mais le vieux roi, fidèle à sa politique de renard, voulut qu'il rentrât dans la ville pour assister aux conseils d'Absalom et d'Ahitofel, et lui rapporter ce qui se dirait, par l'intermédiaire de Sadok et d'Abiathar.

David, alors, traversa toutes les épreuves de la mauvaise fortune, trompé par les uns, injurié par les autres. Les Saülides avaient leurs propriétés sur le versant du mont des Oliviers, près de la route que suivaient les fugitifs. Des rancunes qui se dissimulaient depuis trente ans se crurent libres d'éclater. A Bahourim, Séméï se mit à accabler d'injures le roi détrôné et à lui jeter des pierres. Abisaï voulait tuer cet insolent ; David montra une patience admirable. La conduite de Meribaal fut équivoque. Lorsqu'on eut un peu dépassé le sommet du mont des Oliviers, l'intendant Siba[3], qui souffrait impatiemment la position subordonnée

1. II Sam., XVI, 23.
2. II *Ibid.*, XV, 32. Vers l'endroit prétendu de l'Ascension.
3. Voy. ci-dessus, p. 4.

qui lui avait été faite, vint dénoncer son maître, faisant remarquer à David que Meribaal n'était pas sorti de Jérusalem avec les fidèles, sans doute parce qu'il espérait rentrer en possession de la royauté de son père. David crut, un peu précipitamment, à ces insinuations, et donna en toute propriété à Siba les biens de Meribaal.

Absalom entrait dans Jérusalem, comme David contournait les derniers sommets du mont des Oliviers. Ahitofel l'accompagnait, et était en quelque sorte son ministre dirigeant. Le premier conseil qu'il donna au pauvre égaré fut de violer les concubines que son père avait laissées pour garder le palais. La prise de possession du harem du souverain vaincu était la marque qu'on succédait à son pouvoir. On dressa donc une tente pour Absalom sur la plateforme[1], et le jeune fou « coucha avec les concubines de son père, à la face de tout Israël ». Ahitofel, en conseillant cet acte odieux, établissait une haine à mort entre le père et le fils, et fermait la porte à une réconciliation dont il eût payé les frais. Son second conseil — et celui-ci était assez politique, — fut de poursuivre David sans délai. Housaï était présent au conseil; il avertit

1. Cf. II Sam., XII, 8.

Sadok et Abiathar de l'avis qui venait de prévaloir[1]. Jonathan et Ahimaas étaient postés près de la fontaine dite *En-Rogel*[2]. Une servante alla les informer, et ils coururent apprendre l'état des choses à David. Celui-ci passa le Jourdain au plus vite avec toute sa troupe, et gagna Mahanaïm.

Absalom avait pris pour *sar-saba* son oncle, Amasa fils d'Abigaïl. Il passa le Jourdain, peu après David. Le théâtre de la guerre fut ainsi le pays de Galaad. David, à Mahanaïm, était entouré de marques d'attention et de respect. Des provisions et même des délicatesses lui venaient de Lodebar, de Roglim et de Rabbath-Ammon. Un certain Barzillaï le Galaadite surtout, homme très vieux et très sage, se fit remarquer par son empressement. Les petits jeunes prêtres, Ahimaas et Jonathan, allaient et venaient, espionnant, portant les nouvelles[3]. Les prêtres s'abstenaient de verser le sang; mais ils avaient d'autres moyens de se rendre utiles.

David retrouva, dans ces circonstances difficiles, toute son habileté stratégique. Il divisa sa troupe en corps de mille et en corps de cent hommes, donna le commandement d'un tiers à Joab, d'un

1. II Sam., XVII. Le récit est légèrement contradictoire.
2. Aujourd'hui *Bir Eyoub* ou « Puits de Néhémie ».
3. II Sam., XVIII, 17.

autre tiers à Abisaï, d'un autre tiers à Ittaï le Gattite. Il voulut aller à la bataille; on l'en empêcha. Il resta à la porte de la ville, avec des réserves qui devaient donner en cas de danger. Il recommanda, dit-on, de tout faire pour sauver la vie d'Absalom.

Le combat se livra dans ce qu'on appelait *Iaar Ephraïm*, « la forêt d'Ephraïm », vaste espace boisé situé au nord-ouest de Mahanaïm. La victoire des généraux de David fut complète. La forêt fut fatale aux fuyards; les rebelles s'embrouillèrent dans les massifs et furent massacrés. Absalom voulut s'engager avec sa mule dans un fourré de chênes; il se prit dans les branches; la mule s'échappa ; il fut tué.

On jeta son corps dans un trou, et on accumula dessus un grand tas de pierres. Un autre monument à la porte de Jérusalem, dans la vallée du Cédron, porta longtemps le nom d'Absalom. Plusieurs années avant sa révolte, comme il n'avait pas d'enfant, il voulut avoir un cippe pour perpétuer son nom, près de la ville où il avait vécu[1], et il se fit de son vivant un *iad*, qui exista longtemps après sa mort[2].

1. Comp. Isaïe, LVI, 5.

2. Inutile de dire que ce *iad* n'avait rien de commun avec le

Pour la vingtième fois, David fut désolé d'une mort qui le tirait d'embarras, et les récits furent arrangés de façon qu'il n'en fût pas responsable. Toute l'armée défila devant le vieux roi, assis au milieu de la porte de Mahanaïm, et la royauté d'Israël fut sauvée ; ajoutons : la destinée d'Israël. En effet, si le règne du fondateur de Jérusaleu eût fini d'une aussi triste manière, David n'eût pas été le personnage légendaire qu'il est devenu, et, d'un autre côté, Iahvé n'eût pas été le dieu fidèle envers ses fidèles, le dieu entre tous qu'il vaut le mieux servir; car il est un dieu sûr.

Quand Ahitofel et les rebelles maîtres de Jérusalem apprirent la victoire de David, ils se débandèrent. Ahitofel revint à Gilo, mit ordre à ses affaires, s'étrangla et fut enterré dans le tombeau de ses pères. L'ensemble des tribus, ce qu'on appelait Israël, ne s'obstina pas dans la révolte. La tribu de Juda, qui était la plus coupable, fut plus difficile à ramener. Ce fut l'œuvre des prêtres Sadok et Abiathar. Amasa fut maintenu dans son commandement militaire. Le politique David sembla quelque temps réserver ses faveurs pour ceux qui l'avaient trahi ; il était sûr des autres. Cela

tombeau asmonéen ou hérodien de la vallée du Cédron, qu'on appelle « Tombeau d'Absalom ».

causa plus d'un mécontentement. La masse de la tribu de Juda accourut au-devant de l'armée royale, quand elle repassa le Jourdain, à Galgal. Semeï de Bahourim vint avec mille Benjaminites demander grâce; tous furent pardonnés.

Le cas de Meribaal était embarrassant. Ce malheureux vint de Jérusalem trouver le vainqueur, affectant de n'avoir ni fait sa barbe, ni nettoyé ses habits depuis le départ du roi. Siba, cependant, continuait à le charger. David hésitait. Il partagea les biens de Saül entre Meribaal et Siba. Meribaal n'accepta pas cette solution injurieuse. On ne sait ce qu'il devint. Il ne paraît pas, en tout cas, avoir retrouvé les faveurs que David lui avait accordées.

Barzillaï le Galaadite était aussi descendu de Roglim et vint passer le Jourdain avec le roi, pour l'accompagner jusqu'à l'autre bord. C'était lui qui avait fourni des provisions au roi pendant son séjour à Mahanaïm. Et le roi dit à Barzillaï : « Viens avec moi de l'autre côté du Jourdain : je pourvoirai à tes besoins chez moi, à Jérusalem. » Mais Barzillaï répondit : « Combien d'années ai-je donc encore à vivre, pour aller avec le roi à Jérusalem ? J'ai quatre-vingts ans, à l'heure qu'il est. Je ne discerne plus l'agréable du désagréable; je ne sens plus ce que je mange ni ce que je bois; je n'en-

tendrais plus la voix des chanteurs et des chanteuses... Laisse-moi donc repartir, pour que je meure dans mon endroit, près du tombeau de mon père et de ma mère. Voici, par exemple, ton serviteur Kimeham [1], qui pourra passer le Jourdain avec le roi mon maître ; traite-le comme il te plaira. » Alors le roi dit : « Ce sera donc Kimeham qui viendra avec moi. » Toute la troupe passa ensuite le Jourdain. Quand le roi eut passé aussi, il embrassa Barzillaï, et lui fit ses adieux. Puis le roi marcha vers Gilgal, et Kimeham l'accompagna.

Éphraïm et les tribus voisines n'avaient pas pris part, comme nous l'avons vu, à la révolte d'Absalom. Ces tribus restaient indifférentes à un conflit qui n'était, à leurs yeux, qu'une querelle domestique. Mais l'empressement des Judaïtes à rétablir le roi qu'eux-mêmes avaient déposé les blessa profondément. Ce fut comme si les Parisiens, après avoir chassé Charles X, en juillet 1830, se fussent avisés de le rétablir, sans consulter la province. On se plaignit vivement que Juda réglât tout par son caprice. « Nous avons dix parts du roi, disaient les mécontents ; David nous appartient plus qu'à vous. » La discussion fut très vive. Le feu al-

1. C'était le fils de Barzillaï.

lumé par Absalom était évidemment mal éteint.

Un Benjaminite nommé Séba fils de Bikri, sembla tout remettre en question. Il sonna de la trompette en criant :

Nous n'avons rien de commun avec David,
Rien à faire avec le fils d'Isaï.
Chacun à ses tentes, ô Israël !

C'était un appel à la dissolution du royaume fondé avec tant de peine. Les tribus se retirèrent en effet, et plusieurs suivirent Séba. Les Judaïtes seuls reconduisirent David à Jérusalem. Le harem souillé par son fils lui fit horreur. Il fit placer les dix concubines dans un lieu de détention, où on les nourrit jusqu'à la fin de leurs jours comme des veuves.

Il s'agissait de réduire Séba fils de Bikri. La principale difficulté de David était de faire marcher d'accord ses fidèles et ceux des rebelles à qui il avait accordé l'aman. Joab et Amasa, surtout, étaient à l'état de rivalité ouverte. Le vieux roi ne savait que devenir. Il chargea Amasa de lever en trois jours les hommes de Juda. L'essai de mobilisation fut mal exécuté ; David alors donna l'ordre à Joab de sortir de Jérusalem avec les *Kréti-Pléti* et les *gibborim*, pour combattre Séba. Joab et Amasa se

rencontrèrent près de la grande pierre qui est à Gabaon. Ils affectèrent l'un pour l'autre la plus tendre amitié; Joab s'avança pour baiser la barbe d'Amasa, et en même temps il lui perça le ventre de son épée. Les entrailles se répandirent à terre. Amasa se roulait dans son sang au milieu du chemin. Tout le monde s'arrêtait pour le regarder. On le tira dans un champ, on jeta un manteau sur lui, et il expira. Sa troupe se joignit presque tout entière à celle de Joab, pour se mettre à la poursuite de Séba.

Séba recula jusqu'à l'extrémité du pays d'Israël, et se renferma dans Abel-Beth-Maaka, au nord du lac Houlé. Joab fit le siège de cette petite place. Les habitants, voyant les malheurs que les rebelles allaient attirer sur eux, coupèrent la tête de Séba et la jetèrent à Joab par-dessus le mur. Alors chacun des hommes qui composaient l'armée rentra chez lui, et Joab revint à Jérusalem.

Amasa, qui aurait pu être une si grande gêne pour David, avait encore disparu de ce monde sans que David y fût directement pour rien. C'était Joab seul qui était responsable de l'assassinat. Nous verrons bientôt comment David se fit sur Joab l'exécuteur de la justice divine, pour un crime dont il avait touché les fruits.

CHAPITRE VIII

MORT DE DAVID.

« Et le roi David était vieux[1], avancé en âge, et, bien qu'on le couvrît de vêtements, il n'avait pas chaud. Et ses serviteurs lui dirent : « Qu'on cherche pour monseigneur le roi une jeune fille » vierge, et qu'elle se tienne devant le roi ; et » qu'elle lui serve de compagne, et qu'elle couche » dans son sein ; ainsi monseigneur le roi aura » chaud ». Et l'on chercha la jeune fille dans toute l'étendue d'Israël, et on trouva Abisag la Sunamite, et on l'amena au roi, et elle le servait ; mais le roi ne la connut pas comme épouse. »

Cette pauvre fille n'aurait guère mérité de figurer dans l'histoire, sans une circonstance qui lui prêta un rôle tragique. Sa beauté inspira une vio-

1. I Rois, I, 1 et suiv., 15.

lente passion à l'un des fils de David, qui se consola par elle de la perte d'un royaume et joua pour elle sa vie. Nous verrons ces événements se développer à leur jour.

A mesure que le roi vieillissait, les intrigues se multipliaient autour de lui. Depuis la mort violente d'Amnon et d'Absalom, la succession à la couronne préoccupait tout le monde. David envisageait Salomon comme son successeur. Ce n'est pas qu'il fût l'aîné; mais le roi trouvait en lui beaucoup de traits de sa nature, et, d'ailleurs, Bethsabée, dont l'entrée dans le harem avait été irrégulière, peut-être criminelle, exerçait le plus grand ascendant sur l'esprit de son mari. La tenue de Salomon était assez correcte. Il n'en était pas de même de celle d'Adoniah, fils de Haggit, l'aîné après Absalom, très bel homme avec cela, qui affectait tous les airs d'Absalom, sauf la révolte. C'était le personnage à la mode, le jeune premier de Jérusalem; or la haute nouveauté du moment était le luxe des chevaux. Adoniah avait un char, des cavaliers, des coureurs, qui écartaient la foule devant lui; et il disait sans cesse : « Je veux être roi. » Son père ne le reprenait pas comme il l'aurait dû. Adoniah ourdit son complot avec Joab et Abiathar. Mais Sadok, Benaïah, le prophète Nathan et

la plupart des *gibborim* n'étaient pas avec lui.

Sans attendre la mort du roi, Adoniah voulut se faire proclamer, et, à l'insu de David, il fit préparer un grand festin dans les jardins qui étaient au sud de Jérusalem, à la jonction des deux vallées, près de la roche de Zohéleth et de la fontaine dite *En-Rogel*[1]. La vallée était pleine des bœufs, des veaux, des moutons égorgés. Adoniah invita ses frères, excepté Salomon, ainsi que les Judaïtes officiers du roi; mais il n'invita ni Benaïah, ni les *gibborim*, ni Nathan. On criait déjà : « Vive le roi Adoniah! »

Nathan prévint Bethsabée, qui entra sur-le-champ dans la chambre où le roi était seul avec Abisag. Bethsabée se plaignit amèrement de la faiblesse du roi, qui laissait tout faire, et lui demanda de désigner officiellement son successeur. Nathan insista dans le même sens.

Le vieux roi prit son parti. Il réunit Sadok, Nathan, Benaïah et les *Kréti-Pléti*, fit monter Salomon sur sa mule, et ordonna de le mener solennellement de la hauteur de Sion au Gihon, c'est-à-dire à la source qui était à l'orient de la ville, versant

1. Sur la roche de Zohéleth, voir Clermont-Ganneau, endroits cités ci-dessus, p. 13, note.

ses eaux dans le val du Cédron[1]. Là eut lieu le sacre. Nathan oignit Salomon comme roi d'Israël; les trompettes sonnèrent; on cria: « Vive le roi Salomon! » Tout le peuple répéta ce cri. Puis l'on remonta au palais de Sion; le peuple suivait le cortège, au son des fifres. On entra dans le palais; Salomon s'assit sur le trône de David. David, étendu sur son lit, faisait des signes d'assentiment. Salomon reçut l'hommage des *Kréti-Pléti* et des officiers du palais. La joie était extrême; une immense clameur retentissait à l'entour.

Adoniah et ses invités achevaient, en ce moment, leur festin à un quart de lieue de là. Joab, qui était avec eux, entendit le son de la trompette et tressaillit. Au même moment, Jonathan, fils du prêtre Abiathar, entra et apprit aux conjurés que la ville était en fête par suite de la proclamation de Salomon. Les invités se levèrent troublés et se dispersèrent. Adoniah monta rapidement à Sion, et saisit les acrotères de l'autel qui était devant la tente sacrée. Salomon réussit à les lui faire lâcher, par des promesses évasives, qui lui laissaient au fond sa liberté de vengeance pour l'avenir.

On ne sait pas combien de temps David survécut

1. C'est l'endroit qu'on appelle maintenant « la Fontaine de la Vierge ».

à cette espèce d'abdication. Son entente avec Salomon paraît avoir été complète. Le caractère de ces deux hommes était, au fond, assez analogue ; ce furent les événements qui firent entre eux toute la différence. La vie de brigand que le père avait menée lui donnait sur son fils, élevé dans le sérail, une grande supériorité. David recommanda à son successeur quelques personnes qui lui avaient fait du bien, surtout les enfants de Barzillaï le Galaadite, qui durent avoir leur place à la table royale. Il montra la noire perfidie de son âme hypocrite, en ce qui concerne Joab et Sémeï. Il avait pardonné à Sémeï dans un moment où la générosité lui était imposée [1]. Il n'osa ensuite retirer la grâce consentie, parce qu'il l'avait scellée d'un serment au nom de Iahvé ; mais, avant de mourir, il demanda à Salomon de trouver un biais pour faire mourir cet homme, qui l'avait blessé à mort : « Tu es un homme habile, lui dit-il ; tu sauras ce que tu dois faire pour que ses cheveux blancs descendent au scheol avec du sang. »

La commission qu'il donna à Salomon relativement à Joab fut encore plus odieuse. Il devait tout à cet énergique soldat ; mais il ne l'avait jamais aimé.

1. V. ci-dessus, p. 79.

Dans une foule de circonstances, il l'avait vu commettre des crimes dont au fond il n'était pas fâché, d'abord parce qu'il en profitait, ensuite parce qu'il pensait, selon la croyance d'alors, que ces crimes vaudraient à Joab une mort violente, de la part des élohim vengeurs. David n'aurait jamais osé le punir ; il avait trop besoin de lui, et, d'ailleurs, il se trouvait lié envers lui par des serments solennels. Mais il pensa que ces serments n'obligeaient pas Salomon. Dans le secret des derniers entretiens, il ne se crut plus obligé de dissimuler : « Tu feras selon ta sagesse, dit-il à Salomon, et tu ne laisseras pas ses cheveux blancs descendre en paix au scheol [1]. » Ces raisonnements nous révoltent, et pourtant de pareils scrupules impliquaient l'idée de dieux justes. La casuistique naissait assez logiquement de l'idée d'un pouvoir méticuleux avec lequel l'homme a un compte ouvert de crimes tarifés. Le débiteur cherche toujours à échapper à son créancier par des raisonnements subtils.

David mourut, à l'âge d'environ soixante-dix ans, après trente ans de règne, dans son palais de Sion. Il fut enterré près de là, au fond d'un caveau creusé dans le roc, au pied de la colline qui portait la Ville

1. I Rois, II, 3 et suiv.

de David . Tout cela se passait environ mille ans avant Jésus-Christ.

Mille ans avant Jésus-Christ! C'est ce qu'il ne faut pas oublier, quand on cherche à se représenter un caractère aussi complexe que celui de David, quand on cherche à concevoir le monde singulièrement défectueux et violent qui vient de se dérouler sous nos yeux. On peut dire que la religion vraie n'est pas encore née. Le dieu Iahvé, qui prend chaque jour dans le monde israélite une importance hors de pair, est d'une partialité révoltante. Il fait arriver ses serviteurs; voilà ce qu'on a cru remarquer et ce qui le rend très fort. Il n'y a pas encore d'exemple de serviteur de Iahvé que Iahvé ait abandonné. La profession de foi de David se résume en ce mot : « Iahvé qui a sauvé ma vie de tout danger[2]... » Iahvé est une forteresse sûre , un rocher[4], d'où l'on peut

1. Le tombeau de David et des rois ses successeurs était vers l'extrémité sud d'Ophel, un peu au-dessus de la piscine de Siloé. (Néhém., III, 16). Des fouilles faites à cet endroit seraient sûrement fructueuses. Voir le passage cité comme de Josèphe par Théodoret, *Quæst. in III Reg.*, quæst. 6. Cf. Clermont-Ganneau, *Revue crit.*, 7 nov. 1887.

2. I Rois, I, 29.

3. II Sam. XXII, 2 suiv. Ce psaume (ps. XVIII) n'est pas de David; mais le ton des premières strophes convient bien à David.

4. De là, l'habitude de désigner Dieu par le nom de *sour* « rocher ».

défier ses ennemis, un bouclier, un sauveur. Le serviteur de Iahvé est en toute chose un être privilégié. Oh! combien il est sage d'être un serviteur exact de Iahvé.

C'est surtout en ce sens que le règne de David eut une extrême importance religieuse. David fut la première grande fortune faite au nom et par l'influence de Iahvé. La réussite de David, confirmée par ce fait que ses descendants lui succédèrent sur son trône, fut la démonstration palpable de la puissance de Iahvé. Les succès des serviteurs de Iahvé sont les succès de Iahvé lui-même; or le dieu fort est celui qui réussit. C'était là une idée peu différente de celle de l'islam, dont l'apologétique n'a guère qu'une seule base, le succès. L'islam est vrai; car Dieu lui a donné la victoire. Iahvé est le vrai dieu par preuve expérimentale; il donne la victoire à ses fidèles. Un réalisme brutal ne laissait rien voir au delà de ce triomphe du fait matériel. Mais qu'arrivera-t-il le jour où le serviteur de Iahvé sera pauvre, honni, persécuté pour sa fidélité à Iahvé? Ce qu'aura, ce jour-là, de grandiose et d'extraordinaire la crise de la conscience israélite se laisse dès à présent entrevoir.

CHAPITRE IX

SALOMON.

La conséquence de la polygamie orientale, c'est au sein de la famille, la prépondérance de la mère, et, quand il s'agit des souverains, l'importance majeure de la sultane Validé. En ce qui concerne Salomon, la chose dut être particulièrement sensible. La préférence que témoignait David à ce fils, qui, selon quelques récits, aurait dû lui rappeler un crime odieux, venait en grande partie de l'amour dominant qu'il eut toujours pour Bethsabée. Un tel amour tenait non seulement à la beauté de celle qu'il conquit, dit-on, par un adultère, mais aussi à la supériorité de son esprit. Cette maîtresse femme prit, en effet, dans la royauté nouvelle, une place éminente. Son fils voulut être couronné de sa main [1].

1. Cant., III, 11.

Quand elle entrait, le roi se levait, allait au-devant d'elle, et, s'inclinant, faisait placer pour elle à sa droite un trône égal au sien [1]. Mariée d'abord, selon certaines traditions, à un Hittite, et peut-être à peine Israélite de sang, Bethsabée n'inspira sans doute à son fils qu'un zèle modéré pour le culte de Iahvé. Les femmes, en général, se montreront, dans cette histoire, iahvéistes assez tièdes. Le iahvéisme était, comme l'islamisme, une religion presque exclusivement virile [2].

Salomon commença son règne, à la manière des monarques asiatiques, en faisant disparaître ceux qui pouvaient lui causer le moindre ombrage. C'est là une pratique qui, dans les mœurs de l'Orient, n'entraîne pas le plus léger blâme. Adoniah était peu dangereux. Il s'était pris d'un amour éperdu pour Abisag, la jeune Sunamite qui avait réchauffé la vieillesse de son père. Selon les idées du temps, Abisag devait appartenir au successeur de David. Cette jeune fille, en effet, était passée avec le harem de David, entre les mains de Salomon. Elle était le joyau du sérail; Adoniah, qui l'avait vue soigner son vieux père, avait compté sur elle. Il

1. I Rois, II, 19.
2. Voir ci-dessus, p. 57-58.
3. Voy. ci-dessus, p. 80.

se consolait de la perte de la royauté ; mais il ne se consolait pas de la perte d'Abisag. Un jour, il vint trouver Bethsabée, qu'il supposait comme femme capable de le comprendre, et il lui dit : « Tu sais bien que le trône m'appartenait et que tout Israël avait les yeux sur moi pour la royauté future. La royauté m'a échappé et est allée à mon frère ; c'est la volonté de Iahvé. Et, maintenant, je te demande une seule chose ; ne me la refuse pas. Dis, je te prie, au roi Salomon, qui ne sait rien te refuser, qu'il me donne Abisag la Sunamite pour femme. » Bethsabée promit d'en parler au roi ; Salomon s'emporta : « Fais mieux, dit-il à sa mère ; demande aussi la royauté pour Adoniah, puisqu'il est mon frère aîné ; demande-moi aussi quelque grâce pour le prêtre Abiathar et pour Joab, le fils de Serouïa. » Et, s'animant toujours davantage, il jura par Iahvé, que, ce jour-là même, Adoniah serait mis à mort. En effet, Salomon envoya sur-le-champ Benaïah, chef des *Kréti-Pléti*, pour le tuer. Peut-être aimait-il Abisag ; peut-être aussi ne cherchait-il qu'un prétexte pour se débarrasser d'un rival.

Abiathar, qui avait été dans le parti d'Adoniah, était odieux à Salomon. Le roi, pourtant, n'osa pas le faire exécuter, à cause de sa qualité de prêtre,

« parce qu'il avait tenu l'éphod d'Adonaï-Iahvé devant son père[1] », et qu'il avait été le compagnon de toutes ses mauvaises fortunes. Il le chassa de Jérusalem, le priva du sacerdoce et l'exila à Anatoth, au nord de Jérusalem, dans ses terres. De la sorte, le sacerdoce officiel, si l'on peut s'exprimer ainsi, appartint exclusivement à Sadok.

Joab, apprenant la mort d'Adoniah et la disgrâce d'Abiathar, comprit que son sort était écrit. Salomon, pour le faire exécuter, n'aurait pas eu besoin des recommandations de son père mourant. La part qu'il avait eue à la tentative d'Adoniah aurait suffi à le perdre. Joab alla se réfugier auprès de la tente sacrée et saisit les acrotères de l'autel. Salomon envoya Benaïah pour le tuer. Benaïah hésita. Violer l'hospitalité de Iahvé paraissait un crime horrible. Salomon ordonna de passer outre, par ce raisonnement de casuiste, qu'en tuant Joab on ne commettait pas un assassinat, que c'était Iahvé qui faisait tomber sur Joab le sang d'Abner et de Amasa, « deux hommes meilleurs que lui, qu'il avait tués, sans que David en sût rien ». Sa mort devait ainsi dégager la maison de David d'un

1. I Rois, II, 26. Le texte porte « l'arche ». La confusion de ארון et de אפוד se retrouve dans I Sam., XIV, 18, et est facile à expliquer paléographiquement.

sang qui aurait pesé sur elle. Benaïah, tranquillisé par cette manière de voir, tua Joab. On enterra le vieux guerrier dans sa propriété, près de Bethléhem. Benaïah lui succéda dans les fonctions de sérasquier.

Quant à Sémeï, Salomon l'interna dans Jérusalem, et lui promit la vie sauve. Puis il trouva moyen de se prouver à lui-même que ce serait une bonne action de le tuer, que Iahvé l'ordonnait, que la maison de David en tirerait toutes sortes de bénédictions et que, par de si bonnes actions, son trône serait consolidé à jamais. Benaïah fut encore chargé de l'expédition de l'affaire, et ainsi disparut le dernier survivant de la race de Saül. Un effroyable mélange de raison d'État et de sophistique sacrée autorisait ces atrocités.

Salomon, tout à fait affermi sur le trône, organisa son gouvernement. Les listes que nous avons de ses fonctionnaires montrent qu'il conserva dans un grand nombre de services les ministres de David ou qu'il donna la survivance de leurs fonctions à leurs fils. Benaïah fut, comme nous l'avons vu, son *sar-saba;* Adoniram continua de gérer les revenus de l'impôt; Josaphat-ben-Ahiloud était toujours *mazkir*[1]. Elihoref et Ahiah, fils de Saraïah,

1. On peut soupçonner ici quelque erreur. Le rédacteur paraît

le *sofer* de David, avaient le titre de *sofer* à leur tour. Ahisar était intendant de la maison royale. Sadok, ou plutôt, à ce qu'il semble, son fils Azariah, était *cohen* [1]; Zaboud fils de Nathan, prêtre intime du roi; Éliab, fils de Safat, chef des gardes [2]; Azariah fils de Nathan, chef des *nissabim* ou préfets.

Ces *nissabim* étaient avant tout des agents fiscaux, chargés de faire contribuer tout Israël aux lourdes charges de la maison royale. Pour cela, on divisa le pays en douze départements, ne répondant presque pas aux divisions des anciennes tribus. La liste de ces départements et de leurs préfets, vers la fin du règne de Salomon, nous a été conservée [3] :

1° Montagnes d'Éphraïm.......	Ben-Hour.
2° Maqas, Saalbim, Bet-Sémès, Élon, Beth-Hanan.............	Ben-Deqr.
3° Arubbot, avec Soco et la terre de Hefr..................	Ben-Hésed.

avoir prolongé indûment sous Salomon les fonctionnaires de David.

1. Le texte dit « Sadok et Abiathar », en contradiction avec ce qui précède. Les fautes et les incohérences sont nombreuses dans tout ce passage, I Rois, IV, 1-6.

2. Voy. Thenius, *Die Bücher der Kœnige*, p. 30-31.

3. I Rois, IV, 7 et suiv. ; V. 7.

4° Le Naphat-Dor..........	Ben-Abinadab, qui avait pour femme Tafat, fille de Salomon.
5° Taanak, Megiddo, tout le district de Beth-San, vers Sartan, au-dessous de Jezraël, depuis Beth-San jusqu'à Abel-Mehola, d'un côté, et jusqu'à Jokmeam, de l'autre....................	Baana, fils d'Ahiloud.
6° Ramoth-Galaad, les bourgs de Jaïr, le canton d'Argob, soixante grandes villes à murailles et verroux d'airain......	Ben-Géber.
7° Mahanaïm...............	Abinadab, fils de Iddo.
8° Nephtali................	Ahimaas ; celui-ci avait épousé Basemat, fille de Salomon.
9° Aser et les échelles........	Baana, fils de Housaï.
10° Issachar................	Josaphat, fils de Parouah.
11° Benjamin..............	Sémeï, fils d'Ela.
12° Le pays de Galad...	Géber, fils d'Uri.

Juda n'est pas nommé dans cette liste, sans doute parce que c'était une terre privilégiée, exerçant l'hégémonie sur les autres tribus. Chacun de ces départements fournissait les dépenses d'un mois. La table du roi, toujours ouverte, consommait par jour trente kors de fine farine, soixante kors de farine ordinaire, dix bœufs gras, vingt bœufs ordinaires, cent moutons, sans compter le

gibier et la volaille. Les *nissabim* faisaient, en outre, arriver l'orge et la paille aux différents postes de cavalerie[1].

Outre ces prestations en nature, il y avait des impôts directs, des douanes sur les trafiquants et le transit des caravanes, sans parler des tributs payés par les rois vassaux. On n'a sur tous ces points que des renseignements obscurs[2], des hyperboles trahissant l'ignorance de chroniqueurs bornés, pour qui ces choses administratives sont insolites et qui les voient avec les yeux grossissants de l'étonnement. Il faut même ici faire une grave réserve. Nous n'avons pas pour l'histoire de Salomon, comme pour l'histoire de David, de pièces originales. Une partie du récit est empreint d'un sentiment malveillant, où perce l'intention de présenter Salomon tantôt comme un tyran machiavélique, tantôt comme un roi avide et prodigue, pressurant son peuple pour l'entretien d'un harem monstrueux et d'une table de Gargantua. Si l'histoire, telle qu'elle est racontée au premier livre des Rois, était vraie, le gouvernement de Salomon aurait été un des plus rudes et des plus tyranniques

1. I Rois, v, 8.

2. I Rois, x, 14-15, passage moderne ; le mot פחות est assyrien.

qui aient existé. Les personnes étrangères aux affaires (et notre historien est sûrement un naïf au premier chef) ne comprennent rien aux impôts, aux finances, aux charges d'un État. Les dépenses les mieux justifiées leur paraissent des fantaisies de despote. Le contribuable d'esprit simple (et combien y en a-t-il !) croit que l'argent qu'il paye au souverain, le souverain le dépense, comme il ferait lui-même, en bombance et en plaisirs. L'historien de Salomon dont nous parlons décrit avec prolixité des prodigalités puériles ; à côté de cela, il mentionne d'un mot et comme en passant des dépenses parfaitement sérieuses (villes rebâties, docks, magasins, arsenaux, ports, haras, organisation de certaines branches de commerce).

Nous qui savons comment les choses se sont passées à la suite du règne de Louis XIV, nous voyons bien que ces brillants développements de puissance monarchique sont à double visage. Avantageux pour une partie de la nation, ils pèsent lourdement sur l'autre partie. Les uns en souffrent, les autres en profitent. De là toujours deux courants contraires de jugements historiques sur ces grands faits. Salomon fut, évidemment, détesté des uns, admiré des autres. L'opinion des contribuables s'est traduite par le ressentiment des

prophètes et des historiens sacrés, chez lesquels perce une opposition sensible contre le roi profane et dur au peuple. Il était cruel pour ces fiers Israélites des tribus du Nord, qui n'avaient jamais subi aucune domination, d'être ainsi traités en gens taillables et corvéables à volonté. Cela était d'autant plus pénible que la ville de Jérusalem et la tribu de Juda bénéficiaient seules de ces charges imposées à la nation. L'État, quand il fait son apparition dans une société, se présente sous une forme très vexatoire. On voit ce qu'il coûte; on ne voit pas ce qu'il rapporte. Les populations décimées ou affamées pour les plaisirs et les grandeurs de Louis XIV ne pouvaient se douter qu'elles souffraient pour autre chose qu'un égoïsme démesuré. Israël devait d'autant moins se payer de cette consolation fragile que l'œuvre de Salomon était antipathique à son génie et qu'elle fut éphémère. Ces grandes choses veulent être jugées par le revers; or, cette fois, le revers fut triste. Si, le lendemain de la mort de Louis XIV, la France se fût disloquée, le jugement de l'histoire sur le grand roi serait fort différent de ce qu'il est.

L'opinion contraire à Salomon était donc légitime à beaucoup d'égards. Toute la littérature du royaume du Nord en fut imprégnée; en Juda même,

les iahvéistes de l'ancienne école lui furent hostiles. Et pourtant ces justes récriminations n'ont pu étouffer le concert des voix favorables, qui placent sous ce règne un énorme accroissement de la population, de la richesse publique, du bien-être général. « Les habitants de Juda et d'Israël étaient nombreux comme les grains de sable des bords de la mer. On mangeait, on buvait, on se réjouissait[1]... Juda et Israël demeuraient en sécurité, chacun sous sa vigne et son figuier, de Dan à Beerséba[2]. » A Jérusalem, l'or et l'argent circulaient avec une abondance dont on ne s'était pas fait une idée jusque-là[3].

Ce furent surtout les populations chananéennes, encore distinctes des Israélites, qui souffrirent de ce régime de travaux forcés et de fiscalité. David, avec beaucoup de raison, avait travaillé à l'assimilation de ces vieux restes d'indigènes. Salomon fut amené, par les exigences du trésor, à une politique toute contraire. Pour rendre les charges moins lourdes aux Israélites, il fit des serfs avec ce qui restait des anciens Hittites et Chananéens. Ces malheureuses populations se virent assujet-

1. I Rois, IV, 20.
2. *Ibid.*, V, 5.
3. *Ivid.*, X, 27.

ties à des levées périodiques pour les travaux[1]. Les Gabaonites, en particulier, furent faits serfs du temple[2]. L'armée, qui sous David compta des officiers hittites[3], fut désormais uniquement composée d'Israélites[4]. Les populations chananéennes disparaissent de l'histoire. Quand vint l'orthodoxie, Israël ne souffrit plus d'esclaves incirconcis dans son sein; tout le monde reçut en sa chair l'estampille de fils d'Abraham. La race inférieure fut ainsi entraînée dans le courant de la race la plus forte. Elle joua, dans l'histoire d'Israël, le rôle de démocratie opposante et fut mêlée d'une manière latente à toutes ses convulsions.

La légende voulut qu'en songe, à Gabaon, Salomon, ayant le choix des dons les plus rares, eût demandé à Iahvé la *hokma*, mot qu'on a l'habitude de traduire par « sagesse »[5]. Il ne faut pas s'y méprendre. La *hokma* dont il s'agit ici, c'est l'habileté politique, l'art de gouverner, selon les idées de l'Orient. C'est parce que Salomon est un *hakam* qu'il sait trouver un prétexte pour tuer Joab et tourner le

1. I Rois, IX, 15, 20 et suiv. Au ch. V, verset 27, la distinction de race n'est pas faite.

2. Josué, ch. IX. Comp. Esdras, II, 55, 58; Néh., VII, 57, 60.

3. V. ci-dessus, p. 12.

4. I Rois, IX, 22.

5. *Ibid.*, III, 5 et suiv.

serment prêté à Sémeï. Une sorte d'escobarderie politique était tenue alors pour le comble de l'intelligence. Salomon n'avait pas besoin pour l'acquisition de ce don d'une faveur divine particulière. Les instructions que son père lui donna en mourant étaient bien l'idéal de ce que Iahvé fut censé lui avoir révélé. Ici encore, nous croyons qu'une distinction est nécessaire entre le caractère réel de Salomon et la manière dont l'historien l'interprète. Réduites en maximes générales et commentées par la façon dont Salomon les exécute, ces instructions de David sont le code de l'absolutisme théocratique le plus épouvantable. La manière dont les meurtres d'Adoniah, de Joab, de Sémeï sont expliqués suppose que ce qui réussit est le bien. La cause que Iahvé aime est la cause juste; il la fait juste en l'aimant. Le droit abstrait n'existe pas; il n'y a pas de victimes dans le monde; celui qui est tué a tué. Sémeï, qui s'est trompé de parti, et qui a eu des torts envers l'élu de Iahvé, est un coupable. Le *hattâ*, « le pêcheur »[1], est le disgrâcié, celui à qui les événements donnent tort[2], « celui qui sent mauvais aux narines de Iahvé ».

1. Bien étudier les sens de חטא, surtout Eccl., II, 26.
2. I Rois, I, 21.

Tout cela était la conséquence de ce principe que le crime est nécessairement puni en ce monde. Quand on professe une telle croyance, on doit supposer que l'on sert Dieu en menant le criminel à sa perte. Toute sévérité royale est, de la sorte, l'exécution d'une volonté divine et mérite une récompense de Dieu [1]. Le gouvernement qui frappe est un agent de Iahvé [2]. S'il ne frappe pas, il manque à son devoir. En punissant, il se soustrait lui-même au châtiment. Joab a commis des crimes; David en a bénéficié, et, pour cette raison, n'a pas dû le tuer. Mais le fils de David doit tuer Joab, pour que la race de David soit sauve à tout jamais [3]. Le roi est justicier de Dieu. La direction qu'il donne au glaive est l'effet même de la volonté de Iahvé. A une époque plus ancienne, Iahvé tuait directement par lui-même. Maintenant, il tue par le roi... On voit que les plus sombres cauchemars de la

1. Dans les pays très primitifs comme la Bretagne, où l'on croit volontiers que certains crimes, le parjure, par exemple, sont punis ici-bas, on se trouve amené, pour faire honneur à la Providence justicière (représentée là par saint Yves), à tuer le coupable, quand on a la certitude intime, indémontrable aux autres, du parjure commis (Crime de Hengoat).

2. Comparez la doctrine de saint Paul, dans l'Épitre aux Romains, XIII, 1 et suiv.

3. I Rois, II, 33.

politique ont troublé le cerveau humain longtemps avant Philippe II.

Nous avons peine à croire que Salomon, dont le défaut ne paraît pas avoir été le fanatisme, ait eu de pareilles pensées, empreintes d'un iahvéisme sombre. On les lui prêta, parce qu'elles étaient les idées dominantes du temps. La justice dans le monde était l'abîme où se perdait la conscience israélite. N'ayant pas la ressource, comme le christianisme, de « renvoyer le coupable à son juge naturel », le penseur israélite était réduit à interpréter à sa guise l'arrêt souvent obscur de Iahvé. Disons-le à l'honneur du peuple hébreu, il n'a jamais été jusqu'à l'absurdité de l'ordalie ; l'*urim* et *tummim*, qui a couvert tant d'impostures, ne paraît pas avoir fait mourir un innocent[1]. La *hokma* de Salomon a pu souvent impliquer beaucoup d'arbitraire ; il ne semble pas qu'elle ait jamais rien livré au pur hasard.

Quelque chose émergeait de ce chaos de sophismes. Telle idée qui nous paraît maintenant ar-

1. Le cas de Jonathas n'est pas un cas de justice ordinaire ; ce n'est là, d'ailleurs, qu'une historiette piquante. L'expression לפני יהוה n'implique pas toujours un tirage au sort. Les jugements par Iahvé étaient l'analogue des oracles grecs, non des ordalies.

riérée a pu être autrefois en progrès sur le passé. Les vieilles langues sémitiques impliquaient un sentiment de justice mal analysée, un principe de moralité grossière, mais forte. Le crime était considéré comme une énormité contre nature, qui entraînait fatalement la peine[1]. Peu à peu on arrivait à faire une part aux divinations intuitives. L'art de rendre la justice, de discerner promptement et sûrement le vrai coupable, passait pour un don divin, pour une part de la sagesse qui vient de Dieu. La légende supposa que Salomon avait excellé en ce genre[2]; elle n'avait peut-être pas tort. Les gouvernements très égoïstes aiment à se montrer justes, quand leur intérêt n'est pas en cause; l'intelligence qui sert à faire réussir un calcul politique peut aussi servir à trouver avec sagacité le nœud d'une cause compliquée.

1. Voir t. Ier, p. 132.
2. I Rois, III, 16-28.

CHAPITRE X

DÉVELOPPEMENT PROFANE D'ISRAËL.

Ce qui caractérisa le règne de Salomon, ce fut la paix. Les Philistins, alliés de la dynastie nouvelle, et avantageusement employés par elle comme mercenaires, n'étaient plus tentés de passer la frontière. L'armée conserva l'organisation du temps de David, naturellement en s'affaiblissant, comme cela arrive pour toutes les organisations militaires. Ni Juda ni les autres tribus ne virent, durant quarante ans, un visage ennemi.

L'affaiblissement militaire ne se fit sentir que dans la zone des pays tributaires du royaume. Hadad ou Hadar, l'Édomite, le vaincu de Joab [1], qui s'était réfugié en Égypte, ayant appris la mort de David et surtout celle de Joab, quitta le Pharaon

1. Voy. ci-dessus, p. 36.

dont il avait épousé la belle-sœur[1]. On ignore les détails de cette guerre, qui ont été supprimés à dessein par les historiographes hébreux, sans doute parce qu'ils n'étaient pas à l'honneur de leur nation. On sait seulement que Hadad brava Israël pendant tout le règne de Salomon, qu'il lui fit tout le mal possible, et qu'il fut souverain indépendant au moins d'une grande partie d'Édom.

Un adversaire encore plus redoutable fut Rézon, fils d'Éliada, guerrier araméen, qui, après la défaite de son maître Hadadézer, roi de Soba, avait rassemblé autour de lui ceux qui s'étaient sauvés devant l'épée de David. Peut-être, avant la mort de David, avait-il réussi à tenir la campagne avec ces bandes aguerries. Un coup de main heureux les rendit maîtres de la ville de Damas, et ils réussirent à s'y maintenir. Pendant tout le règne de Salomon, Rézon ne cessa de guerroyer contre Israël. Le royaume de Soba, néanmoins, ne paraît pas s'être rétabli. Damas devint désormais le centre unique de l'Aramée, voisine de l'Hermon.

L'horizon de David ne s'étendit jamais hors de

1. I Rois, XI, 14-22. Le verset 14 présente ce qui suit comme un châtiment. La seconde moitié du verset 15 est transposée. Il faut sûrement lire ואת et ארם. La confusion d'*Aram* et *Édom* est fréquente. Voy. ci-dessus, p. 39, note 2.

la Syrie. Avec Salomon, des perspectives nouvelles s'ouvrirent pour les Israélites, surtout pour Jérusalem. Israël n'est plus un groupe de tribus, continuant dans ses montagnes la vie patriarcale. C'est un royaume bien organisé, petit selon nos idées, mais assez grand d'après les habitudes du temps. La vie mondaine du peuple de Iahvé va commencer. Si Israël n'avait eu que cette vie-là, on ne parlerait plus de lui. Au sens matérialiste, heureux le peuple qui n'a pas d'histoire! Au sens idéaliste, heureux le peuple qui a sa place dans les annales de l'esprit! Un peuple est glorieux le plus souvent par ses révolutionnaires, par ceux qui le perdent, par ceux qu'il a conspués, tués, vilipendés.

Une alliance avec l'Égypte fut le premier pas dans cette carrière de la politique profane que, plus tard, les prophètes semèrent de tant d'impossibilités. Les rois de Tanis relevaient en ce moment le prestige fort abaissé de l'Égypte en Syrie. Par suite d'une expédition dont nous ignorons les circonstances, le roi de Tanis, Psioukhanou II[1], d'accord sans doute avec les Philistins, avait conquis l'ancien territoire de Dan et en particulier la ville chananéenne de Gézer. Il extermina la population

1. Maspero, *Hist. anc.*, 4e édit., p. 333, 356.

chananéenne et brûla la ville. Ce fut Israël qui bénéficia de cette conquête. Le roi d'Égypte donna Gézer en dot à sa fille et la maria à Salomon. Gézer fut ainsi acquis au domaine israélite et dépendit directement du roi de Jérusalem [1].

La fille du roi de Tanis vint demeurer à Sion. Salomon n'avait pas encore commencé ses grandes constructions. La princesse égyptienne habita d'abord dans le palais de David, qui dut lui paraître mesquin auprès des merveilles qu'elle venait de quitter. Il n'est pas trop hardi de supposer que le goût de cette princesse pour un luxe raffiné eut une grande influence sur l'esprit de son mari; d'autant plus qu'elle eut toujours dans le palais une situation supérieure à celle des autres femmes du harem.

Les relations de Salomon avec Tyr exercèrent une action encore plus civilisatrice. Tyr, récemment détachée de Sidon, était alors au moment de sa plus grande activité, et en quelque sorte dans le feu de sa fondation première. Une dynastie de rois du nom de Hiram ou plutôt Ahiram [2] était à la tête de ce mouvement. L'île se couvrait de con-

1. I Rois, IX, 16.
2. Voy. *Corpus inscr. semit.*, 1re partie, n° 5.

structions imitées de l'Égypte. On admirait surtout ce grand temple central de Melkarth, qui devait être l'ombilic du monde tyrien, comme son frère jumeau de Jérusalem fut le centre attractif du monde juif[1]. Déjà, sous David, nous avons vu des rapports établis entre les deux peuples. Sous Salomon, ces rapports furent bien plus suivis. Hiram est l'allié intime du roi d'Israël; c'est lui qui envoie à Salomon les artistes qui manquaient à Jérusalem, les matériaux précieux pour les constructions de Sion, des marins pour la flotte d'Asiongaber.

La région du Jourdain supérieur, conquise par David, semble être restée tributaire de Salomon. Ce qu'on dit d'une plus vaste extension du royaume de Salomon est empreint de beaucoup d'exagération[2]. Ni la Syrie du Nord, ni la région du bas Oronte et d'Alep, ni même Hamath, n'ont jamais été vassales de Salomon. Ces mots « jusqu'à l'Euphrate, jusqu'à l'Égypte,... d'une mer à l'autre », sont, sous la plume des écrivains hébreux, le fait d'une géographie complaisante, qu'il ne faut pas prendre à la lettre[3]. Les fables sur la prétendue

1. *Mission de Phénicie*, p. 527 et suiv.

2. I Rois IV, 20; V, 4; VIII, 65; II Rois, XIV, 25, 28. Inutile de rappeler que les livres des Chroniques sont ici de nulle autorité.

3. Comp. Ps. LXXII, 9 et suiv.

fondation de Palmyre par Salomon viennent d'une lettre ajoutée à dessein au texte de l'ancien historien par le compilateur des Chroniques [1]. La construction de Baalbek par Salomon repose sur une identification encore plus inadmissible [2]. Ces hyperboles furent imposées à l'historiographie juive par les prophètes du temps de Jéroboam II, qui rêvèrent pour Israël une idéal de frontières naturelles, qu'on supposa avoir été réalisé sous David et Salomon [3]. Ce furent là, en quelque sorte, des clichés qu'on exhuma à diverses reprises, sans se soucier de leur conformité avec le vrai.

En réalité, le domaine de Salomon ne comprenait que la Palestine. Édom et Aram s'étaient totalement émancipés du joug que leur avait imposé David. Moab et Ammon étaient à l'état de pays vaincus, mais non annexés. La liste des *nissabim* que nous avons donnée porterait à douter si ces provinces payaient un tribut réel. Les terres d'Israël sont seules présentées, dans cette liste, comme subvenant aux frais de la royauté.

1. Comp. I Rois, IX, 18, et II Chron., VIII, 4. Le *ketib* est la vraie leçon. Il s'agit de Tamar du côté de Pétra, non de Tadmor.

2. Baalath = Baalbek.

3. Amos, VI, 14; VIII, 12; II Rois, XIV, 25-28 (Thenius, p. 347). Cf. Ézéch., XLVII, 16; XLVIII, 1; Nombres, XXXIV, 8; Josué, XIII, 5.

Ce qui valait mieux que des peuples retenus de force, les brigands arabes étaient réfrénés dans leurs pillages. Les Amalécites, les Madianites, les Beni-Quédem et autres nomades trouvaient, autour d'Israël, une barrière infranchissable. Les Philistins conservaient leur indépendance. Les villes phéniciennes de Jaffa, Acre, Tyr, Sidon, Gébel, Hamath, traitaient Salomon comme un puissant voisin, mais ne lui étaient nullement asservies. Cela faisait un petit État de cinquante lieues sur vingt-cinq environ, avec une zone de tributaires ou d'alliés. Quand on suppose que Salomon régna sur toute la Syrie, on grossit les choses au moins au quadruple. Le royaume de Salomon était à peine le quart de ce qu'on appelle maintenant la Syrie.

L'historiographie légendaire n'attribua à Salomon que des bâtisses frivoles et disproportionnées avec les ressources de la nation. D'autres constructions, mentionnées moins longuement, furent utiles ou nécessaires. La ville de Gézer était en ruine, par suite de l'expédition égyptienne; Salomon la rebâtit. Les deux Béthoron, qui peut-être avaient souffert de ladite expédition, furent également rebâties. Il en fut de même du bourg danite de Balaath [1], de Hasor et de Megiddo, dans le Nord.

1. Nom bien banal; site douteux.

Salomon construisit enfin des « villes de magasins », sortes d'entrepôts, dont le but commercial ou militaire ne saurait être exactement défini [1]. Il y avait, en particulier, une localité de Tamar, du côté de Pétra [2], dont Salomon fit une ville et qui devint un lieu de station pour les caravanes. Ces postes commerciaux répondaient à une des principales préoccupations du temps, préoccupations analogues à celles qui ont fait, de nos jours, attacher tant d'importance au percement de l'isthme de Suez.

Avec une haute raison, en effet, Salomon eut toujours les yeux tournés vers la mer Rouge, large canal qui mettait les essais de civilisation méditerranéens en rapport avec l'Inde, et ouvrait ainsi un monde nouveau, celui d'Ophir [3]. La baie de Suez

1. I Rois, IX, 19.

2. *Ibid.*, IX, 18. Voy. ci-dessus, p. 117, note 1.

3. Le système de M. Lassen, identifiant Ophir avec l'Inde des embouchures de l'Indus, loin d'avoir été ébranlé, est devenu une thèse approchant de la certitude. Si Ophir, dans les textes hébreux, est souvent mis en relation avec l'Iémen et le détroit de Bab-el-Mandeb, cela vient d'une illusion dont il y a le plus grand compte à tenir dans les questions de géographie ancienne. Les cartes faites d'après les récits des marins sont essentiellement fautives, le marin ne comptant que les escales et mesurant les distances d'après la peine qu'il a eue d'un port à un autre. Le phénomène des moussons, par exemple, trompe complètement le marin sur l'éloignement réel du point de départ et du point d'arrivée. Il a dormi

appartenait à l'Égypte; mais le golfe d'Akaba était en quelque sorte à prendre. Élath et Asiongaber [1], selon toutes les apparences, avaient été peu de chose dans les temps antérieurs. Sans occuper régulièrement le pays, Salomon s'assura la route par la vallée d'Araba. Il construisit une flotte à Asiongaber. Les Israëlites eûrent toujours peu de goût pour la navigation [2]; Hiram donna des marins à Salomon, ou, ce qui est plus probable, les deux flottilles voyageaient de conserve [3]. En sortant du

dans l'intervalle; il prend ainsi pour des ports voisins des ports séparés par des cinq ou six cents lieues. Aux premiers siècles de notre ère, l'Iémen est couramment appelé *Inde*. (Voir *Marc-Aurèle*, p. 462-463.) Dans un manifeste du récent mahdi (*Journal des Débats*, 19 février 1884), Suez et Constantinople sont traités comme deux villes rapprochées l'une de l'autre, parce qu'un Africain de la Nubie s'embarque à Suez pour Constantinople. Clysma et l'Inde étaient de même, autrefois, intimement associées, et, de nos jours, certains quartiers de Suez semblent un prolongement de Madras ou de Calcutta. Les têtes des grandes navigations sont réunies par une sorte de fil électrique qui crée, à ses deux extrémités, des polarisations similaires.

1. Villes très voisines. Voir la carte du duc de Luynes, Paris, 1866.

2. Psaume CVII, 23 et suiv.

3. I Rois, IX, 28; X, 11, 22, la flotte est appelée « la flotte de Hiram ». Ophir (l'Inde) et Tharsis (l'Espagne) étant les pays extrêmes du commerce tyrien, on les confondait quelquefois, et la flotte de la mer Rouge fut appelée par extension « la flotte de Tharsis » (I Rois X, 22); comme si, de nos jours, « navire transatlantique » ou « péninsulaire » était devenu synonyme de

détroit d'Aden, elles allaient à Ophir, c'est-à-dire à l'Inde occidentale, au Guzarate ou à la côte de Malabar.

La flottille appareillait une fois tous les trois ans, à l'époque de la mousson. On sait combien, à cette époque de l'année, la navigation est facile ; il n'y a qu'à fixer la voile une fois pour toutes et à s'abandonner au vent ; on est porté, pendant son sommeil, au point que l'on veut atteindre[1]. Si, de Bombay ou de Goa, les expéditions étaient revenues directement à Asiongaber, c'eût été l'affaire de quelques mois. Le fait que la course durait trois ans prouve que la flottille faisait le tour de l'Inde, peut-être de l'Indo-Chine. Mais tout ce que la flottille rapportait de ces contrées lointaines était naturellement censé venir d'Ophir.

Quels étaient donc les objets que les navigateurs tyriens et israélites rapportaient d'Ophir ? Rien de bien sérieux, beaucoup de frivolités. D'Ophir, les navigateurs tyriens et israélites tiraient de grandes quantités d'or, d'argent, des pierres précieuses, du bois de santal (hébreu *algum*, sanscrit

« vaisseau de haut bord ». Cet abus de langage des textes anciens a induit l'auteur des Chroniques en une étrange erreur (II Chron., IX 21 ; XX, 36, 37).

1. Voir *Sefer-nameh*, édit. Schefer, p. 123-124.

valgum), de l'ivoire (hébr. *sen habbim*, sanscr. *ibha*, éléphant), des singes (hébr. *kopim*, sanscr. *kapi*), des paons (hébr. *toukiim*, tamoul *togeï*). Ces objets frappèrent beaucoup les gens de Syrie. Le bois de santal surtout, par sa belle couleur rouge et son parfum, produisit une impression extraordinaire. On en fit des balustrades pour le temple et le palais royal, des cinnors et des nébels pour les musiciens. Passé ce temps-là, on ne vit plus de bois de santal à Jérusalem [1].

Que donnaient les marchands sémites à Ophir, en échange de ces métaux précieux et de ces autres produits, dont la valeur vénale pouvait n'être pas fort élevée. C'est ce qu'on ne nous dit pas. Les portions de l'Inde que visitait la flottille pouvaient n'être pas, à cette époque, plus organisées que n'était l'Amérique à l'époque de l'arrivée des Espagnols. L'or et les autres produits pouvaient être pris violemment aux indigènes. Cela est d'autant plus supposable que ces expéditions ne furent peut-être pas bien des fois répétées.

En même temps que Salomon se créait une marine, il se créait une cavalerie [2] et des équipages de

1. I Rois, x, 12.
2. *Ibid.*, v, 6; ix, 19; x, 26.

chars de guerre. Il eut de plus un grand nombre de chevaux de selle [1] et des chars de luxe pour son usage personnel [2]. En ce qui concerne les chars de guerre, il n'avait qu'à imiter les Chananéens des plaines et les Philistins. Quant aux chevaux de selle et aux chars de luxe, c'est d'Égypte qu'on les tirait [3]. Le cheval arabe, à ce qu'il semble, ou du moins l'équitation à la façon arabe n'existaient pas encore. Alors, comme de nos jours, le centre de l'Arabie gardait jalousement ses chevaux. Les bêtes usuelles des tribus arabes voisines de la Palestine, Ismaélites, Amalécites, Beni-Quédem, étaient l'âne et le chameau.

Une grande partie de la cavalerie israélite résidait auprès du roi, à Jérusalem. Salomon établit, cependant, en divers endroits, des postes ou quartiers pour la cavalerie, *Aré ha-rékeb*, *Aré hap-parasim*. Nous trouvons mentionnés, du côté du sud de la Palestine, un *Bet-mercabot*, ou remise de chars, et un *Haçar sousim* (sorte de haras [4]). Il y avait un service de courtiers, qui allaient prendre les che-

1. I Rois, V, 6; X, 26. Comp. II Chron., I 14; IX, 25. Les chiffres, en ces vieux textes, sont toujours douteux.

2. Cant., I, 9.

3. Voy. ci-dessus, p. 9. Comp. Gen., XLV, 27; XLVI, 5, 29; L, 9.

4. I Chron., IV, 31.

vaux en Égypte et les menaient en Judée[1]. Un cheval rendu ainsi en Judée revenait à cent cinquante sicles (environ quatre cent quatre-vingt-dix francs). Un équipage attelé coûtait le quadruple. Ces courtiers, qui payaient sans doute un impôt au roi, fournissaient également de chevaux les rois khétas[2] et araméens.

Ces modes nouvelles excitaient naturellement une vive antipathie chez les conservateurs de l'ancien esprit agricole ou nomade, opposés au luxe et au développement de la richesse. Ces sublimes arriérés blâmaient surtout la cavalerie et les chars, qui blessaient leurs habitudes patriarcales et leur paraissaient une injure à Iahvé. Certes, il faudrait se garder d'attribuer aux temps reculés le piétisme exalté du VIIIe et du VIIe siècle. Personne n'osait affirmer encore que le vrai serviteur de Iahvé n'a aucun besoin de ces secours extérieurs, qui inspirent à l'homme une confiance exagérée en ses forces et le détournent de rapporter toute gloire à Dieu[3]. Cependant le germe de pareils sentiments existait déjà. Les prophètes se taisaient; mais ils

1. I Rois, X, 28-29.

2. Expression abusive (cf. II Rois, VII, 6), reste d'un usage antérieur.

3. Ps. XX, 8 et suiv.

murmuraient. Les progrès dans l'ordre profane leur paraissaient de profonds abaissements dans l'ordre moral. Salomon n'avait aucun égard pour ces fanatiques et les tenait soigneusement éloignés de ses conseils; mais les fanatiques savent attendre.

Ce qui, en effet, donnait raison aux adversaires de la royauté, c'est que les mœurs subissaient une grande altération. Le roi était très adonné aux femmes [1]. Son harem était immense; on parlait de sept cents femmes en titre, nommées *saroth*, « dames », de trois cents concubines, esclaves achetées, servantes des *saroth*. Les calculs les plus modérés allaient à soixante reines, quatre-vingts concubines et des *alamoth* non comptées. Salomon fut, en particulier, très porté vers les femmes étrangères. Outre la fille du roi de Tanis, il aima des femmes moabites, ammonites, édomites, sidoniennes, hittites. Quoique, à cette époque, les règles rigoureuses qui furent faites plus tard sur les mariages mixtes n'existassent pas encore, les vrais Israélites voyaient de tels mariages de mauvais œil. Les zélés de Iahvé prétendaient que les femmes étrangères, gardant leur culte dans le sein de la famille israélite, étaient pour leur mari des causes

1. I Rois, XI, 1 et suiv.; Cant., VI, 8-9.

perpétuelles de prévarication. Or on remarquait avec scandale que c'était à ces femmes que Salomon donnait tout son cœur. Dans sa vieillesse, nous les verrons prendre sur lui un ascendant extrême et l'amener à une sorte d'oubli du culte de Iahvé.

CHAPITRE XI

CONSTRUCTIONS A JÉRUSALEM.

Les édifices de Jérusalem furent l'œuvre de Salomon la plus admirée, celle qui frappa le plus les contemporains et la postérité. Les constructions de David s'étaient bornées à peu de chose ; grâce aux richesses et à l'activité de son successeur, Jérusalem put rivaliser avec les villes égyptiennes et les villes phéniciennes les plus brillantes. Rien de très original ne caractérisa cette éclosion d'art. L'Égypte donna les modèles ; Tyr fournit les tailleurs de pierre, les architectes, les ornemanistes, les fondeurs de bronze. Mais l'époque était bonne. Un style, sévère dans les ensembles, très élégant dans les détails, s'était formé en Phénicie, sous l'influence de l'art égyptien. Des murs lisses, très soignés, en formaient l'âme. Des revêtements de bois sculpté et doré, d'innombrables appliques

d'airain, une vigoureuse polychromie, de riches tentures, donnaient à ces constructions infiniment de grâce et de vie [1].

Le sous-sol de Jérusalem fournissait des pierres excellentes, le *maléki*, calcaire dur, encore si estimé aujourd'hui [2]. Mais le bois de contruction que produisait la Judée était médiocre. Un traité de commerce fut conclu entre Hiram et Salomon. Les espèces métalliques étaient rares, et l'échange direct dominait encore. Il fut convenu que Salomon fournirait à Hiram des denrées brutes (froment et huile) pour l'entretien de sa maison, et qu'en retour, Hiram fournirait à Salomon tous les bois de cèdre et de sapin dont il pourrait avoir besoin. Le Liban était couvert alors de ces arbres résineux, dont l'arrivée d'une population plus dense l'a dépouillé depuis quelques siècles [3]. C'étaient de beaucoup les plus beaux matériaux de construction qu'il y eût au monde. Les Sidoniens [4] savaient admirablement les couper, amener les troncs à la mer et, là, en composer des radeaux, qu'on dirigeait en-

1. *Mission de Phénicie*, concl.

2. Grandes cavernes sous Jérusalem. De Vogüé, *le Temple de Jérusalem*, p. 4 et suiv.

3. *Mission de Phén.*, p. 219 et suiv.

4. *Sidonim* était encore le nom générique pour désigner les Phéniciens.

suite où l'on voulait. Le travail se fit pour Jérusalem sur une grande échelle. Salomon payait le salaire des ouvriers phéniciens, et envoyait pour les seconder des escouades d'Israélites, qu'on formait à ce genre de besogne. Les radeaux était conduits à un point de la côte voisine de Jérusalem, à Jaffa par exemple. Là, les Phéniciens déliaient le radeau, et les gens de Salomon faisaient emporter les troncs.

Tout cela constituait pour Israël de très lourdes corvées, dont le légendaire Adoniram a porté la responsabilité historique. A vrai dire, le poids de la main-d'œuvre devait tomber principalement sur les populations chananéennes. Les équipes étaient organisées de façon que les hommes pussent passer, à tour de rôle, un mois dans le Liban et deux mois chez eux. Les transports se faisaient à force de bras [1]. Des surveillants armés de bâtons activaient la force nerveuse des malheureux attelés à ce travail [2].

Pendant ce temps, les tailleurs de pierre perforaient le sous-sol de Jérusalem et des environs [3]. La

1. Nombre énorme des נשאי סבל. I Rois, v, 29.

2. Comparez les bas-reliefs assyriens.

3. I Rois, v, 29. Le mot הר désigne la montagne de Judée, ou plutôt d'une façon générale le haut pays, opposé à la plaine et aux bords de la mer. Ce n'est pas, en tout cas, le Liban. La pierre

pierre de Judée, comme en général celle de Syrie, prête à l'extraction de blocs de plusieurs mètres[1]. On se servait de ces parallélipipèdes énormes pour les soubassements et les fondements des édifices. Ils se tiraient principalement des carrières qui se voient aujourd'hui sous Jérusalem, mais qui alors étaient hors ville. Les Phéniciens sciaient la pierre avec un art surprenant[2]. Les gens de Gébel en particulier avaient une réputation pour la taille de ces sortes de blocs, bien équarris et biseautés sur les angles[3]. Des Giblites, à ce qu'il semble, dirigeaient l'œuvre dans les carrières de Jérusalem. Sous leurs ordres, travaillaient des Israélites et des Tyriens. L'élément phénicien dominait; ces gens parlaient et écrivaient entre eux le phénicien[4]. Ils paraissent avoir demeuré sur l'emplacement actuel du village de Siloam[5].

de Jérusalem vaut mieux que celle du Liban, et, d'ailleurs, on ne trouve pas, parmi les débris de la vieille Jérusalem, de matériaux étrangers au sol même du pays.

1. Le grand bloc de Baalbek a plus de vingt-trois mètres de long. Comp. Jos., *Ant.*, XV, XI, 3.

2. *Mission de Phén.*, index, p. 881.

3. *Ibid.*, p. 170. Lire attentivement I Rois, V, 32 (le passage prête à bien des doutes).

4. Voir ci-après, p. 143, 144.

5. Les nombres d'ouvriers donnés I Rois, V, 30, et IX, 23, paraissent fort exagérés.

La première construction ordonnée par Salomon fut le palais de la fille de Pharaon. Il semble que le roi était pressé d'offrir à cette princesse une demeure moins indigne d'elle. Puis il reprit les murs du *millo*, que David avait laissés inachevés. Il donna aussi à la ville une enceinte continue, moyen de défense qui lui avait manqué jusque-là.

La ville, qui, avant le choix de David, était bornée au sommet de la colline orientale, s'étendit rapidement vers l'Ouest, remplit l'intervalle des deux collines, et couvrit l'autre mamelon, qui était plus large. Le mur offrait, au Nord, une ligne à peu près droite allant du temple à la porte d'Angle, qui répondait à peu près à la porte actuelle de Jaffa. L'angle était sûrement marqué par quelque gros ouvrage, qu'a remplacé plus tard l'imposante tour nommée aujourd'hui *el-Kalaa*. Le mur se dirigeait ensuite vers le Sud, longeant la naissance des pentes, jusqu'à l'extrémité de la colline occidentale, qu'il contournait. Le mur descendait alors et allait rejoindre les dernières pentes de la Ville de David, vers les tombeaux de la famille royale. Cela faisait, comme étendue, à peu près la moitié de la ville actuelle ; mais l'aire de la ville ancienne ne coïncidait pas avec l'aire de la ville moderne; car le mur embrassait, au Sud, des parties que

l'enceinte du moyen âge a laissées en dehors. Un tel périmètre devait pouvoir contenir une population d'environ dix mille habitants.

En même temps que se poursuivaient ces grands travaux publics, le roi faisait rebâtir entièrement la maison forte, mais petite, qui avait suffi à la royauté naissante de David[1]. Les constructions durèrent treize ans, dit-on. Certains palais de Karnak, de Louqsor, surtout de Médinet-Abou[2], peuvent encore donner quelque idée du palais de Salomon.

D'abord il y avait ce qu'on appelait *oulam ha-ammoudim*, la « salle des colonnes » sorte de galerie à piliers avec un perron[3]. Cette salle servait de propylées à l'*oulam hak-kissé*, salle du trône, où le roi rendait la justice et donnait ses audiences solennelles. Cette dernière salle était lambrissée de cèdre ouvragé, depuis le plancher jusqu'au plafond[4].

Le trône, posé sur une estrade de six marches, passait pour une merveille. Il était revêtu d'ivoire, incrusté d'or et surmonté par derrière d'une sorte

1. I Rois, VII, 1 et suiv. On croit que l'angle sud-est du haram actuel marquait un des angles du palais de Salomon.

2. *Descr. de l'Égypte*, Antiq., II, pl. 2; III, pl. 1-5, 16-26.

3. I Rois, VII, 6.

4. *Ibid.*, VII, 7.

de niche ronde. Les bras posaient sur des lions. Douze autres lions étaient rangés sur les marches, six de chaque côté. Le buffet du roi n'excitait pas moins d'admiration. Toute la vaisselle était d'or pur. « Rien n'était d'argent; l'argent n'était compté pour rien du temps de Salomon[1]. »

Voilà la partie en quelque sorte publique, ouverte à tous. Puis venait, dans une autre cour, l'habitation du roi, décorée comme la salle du trône; puis le palais de la reine, fille de Pharaon, analogue aux salles précédentes; puis le harem, dont le narrateur, selon l'usage de l'Orient, ne fait aucune mention. Le palais de Salomon était entouré, comme le temple, d'une enceinte formée au moyen de trois rangées de pierres de taille, surmontées de poutrelles de cèdre, qui formaient probablement une espèce d'auvent.

Outre ce grand ensemble de bâtiments, rattachés les uns aux autres, il y avait ce qu'on appelait « la forêt du Liban ». Le rez-de-chaussée de ce singulier édifice présentait, en effet, l'aspect d'une forêt. Qu'on se figure une cour rectangulaire comme la grande construction d'Hébron[2], en pierres co-

1. I Rois, x, 21.

2. *Mission de Phén.*, pl. XL. Rien de plus commun en Phénicie que des murs d'appui, formés le plus souvent de la roche

lossales, avec une seule porte, presque sans fenêtres. Quatre rangs de colonnes de cèdre, dressées parallélement au mur, dessinaient de chaque côté quatre allées. Ce promenoir, recouvert d'un plancher, servait de support à trois étages de chambres, qui montaient le long du mur. Il y avait quinze chambres à chaque étage, en tout quarante-cinq. Les fenêtres étaient encadrées de linteaux de cèdre. De telles constructions devaient rappeler beaucoup les maisons d'Asie-Mineure, construites en bois entrelacés, avec un gros mur pour appui.

La « forêt du Liban » était un arsenal[1]. On y conservait deux cents grands boucliers[2] et trois cents petits boucliers dorés[3], armes de parade destinées aux gardes, qu'on ne leur livrait que les jours où ils devaient en faire usage[4].

Rien, dans notre art moderne, ne saurait donner une idée du style de ces constructions bizarres,

verticale, avec des trous pour les poutres, qui s'amorçaient autrefois à une devanture légère. Le rectangle d'Hébron servit peut-être aussi, dans le principe, à épauler des appentis intérieurs.

1. I Rois, x, 16, 17, 21; Isaïe, XXII, 8. C'est, si l'on veut, la Tour de David du Cantique, IV, 4.

2. *Sinna,* boucliers rectangulaires, couvrant tout le corps.

3. *Magen,* boucliers ronds ou ovales.

4. I Rois, XIV, 26 et suiv.

présentant le contraste des masses les plus lourdes et des accessoires les plus légers, sortes d'appentis, parfois à plusieurs étages, accolés à des murs colossaux[1]. Les bois de premier ordre que Jérusalem tirait du Liban donnèrent à ces constructions un caractère que ne connurent ni l'Égypte ni la Grèce. Un seul bloc de pierre formait toute l'épaisseur du mur; aussi le bloc était-il layé sur toutes ses faces, avec un soin extrême. Il n'y avait pas de parties négligées. Les bases étaient en pierres de huit ou dix coudées; les assises supérieures en pierres plus petites, à refend, toutes égales, rangées selon le mode que les Grecs appelaient *isodome*. Un type parfait de ce genre de bâtisse est la grande enceinte d'Hébron, qui n'est peut-être que l'armature extérieure d'un palais[2], analogue à celui que, du temps de Salomon, on appelait « la forêt du Liban ».

Outre ses grandes constructions de Jérusalem, Salomon paraît s'être fait bâtir des maisons de plaisance dans le Liban[3], peut-être dans la vallée du

1. *Mission de Phén.*, p. 822 et suiv.

2. L'idée d'y voir une enceinte, entourant les tombeaux des patriarches, put venir plus tard, quand les constructions légères eurent disparu.

3. I Rois, IX, 19; Cant., VII, 5.

Jourdain supérieur, du côte de Hasbeya. C'est ce qu'on appelait « les Délices de Salomon »[1]. La vie humaine, la vie sémitique du moins, avait été jusque-là si austère, que ce fait d'un homme ne se refusant aucun caprice[2] parut quelque chose d'étrange, de nouveau, presque d'impie. On se figura comme un âge d'or matérialiste, d'éclat trompeur, ce temps « où l'argent fut à Jérusalem aussi commun que les pierres, où les cèdres y furent aussi nombreux que les sycomores de la plaine ». On accumula comme en un rêve tout ce que le luxe enfantin comporte et aime : or, pierres précieuses, parfums, vases ciselés, chevaux, chars, riches vêtements. Une légende naquit, pleine à la fois de colères et de regrets, sur ces quarante ans de vie profane, où, laissant dormir sa vocation religieuse, Israël trouva qu'il est bon de jouir.

Le charmant épisode — probablement légendaire — de la reine de Saba servit de cadre à cette première édition des *Mille et une Nuits*. L'homme, devenu vieux, aime à se reporter vers un état d'imagination où nulle philosophie n'est encore venue troubler ses goûts d'adolescent. Un roi, en même temps sage et voluptueux, un mondain favorisé

1. חשק שלמה.
2. Eccl., ch. II.

des révélations célestes, une reine qui vient des extrémités du monde pour voir sa sagesse et lui dire tout ce qu'elle a sur le cœur, un sérail hyperbolique à côté du premier temple élevé à l'Éternel, tel a été, avec le Cantique des cantiques, le divertissement et la part du sourire, dans ce grand opéra sombre qu'a créé le génie hébreu. Il y a des heures, dans la vie la plus religieuse, où l'on fait une halte au bord de la route, et où l'on oublie les devoirs austères, pour s'amuser un moment, comme les femmes du sérail de Salomon, avec les perles et les perroquets d'Ophir.

CHAPITRE XII

LE TEMPLE.

Salomon ne compte pas dans l'histoire de la théologie et du sentiment religieux en Israël, et pourtant il marque dans l'histoire religieuse un moment décisif; il donna une maison à Iahvé. Comme son père, Salomon tenait Iahvé pour le dieu protecteur d'Israël; il l'honorait dans tous les endroits consacrés, faisait des offrandes sur les points élevés, y brûlait de l'encens. Le haut-lieu le plus renommé à cette époque était celui de Gabaon. Salomon s'y rendait souvent, y faisait de superbes sacrifices [1]. C'est là que la légende plaça le songe où Iahvé lui aurait donné la sagesse. Le peuple

1. I Rois, III, 4; II Chron., I, 3, 13. Cf. I Chron., XVI, 39; XXI, 29. L'auteur des Chroniques, embarrassé du tabernacle créé par les additions les plus récentes de l'Hexateuque, prend le parti bizarre de réléguer ce prétendu temple portatif à Gabaon.

sacrifiait de son côté sur tous les hauts-lieux.

La légère tendance raisonnable que David porta dans le iahvéisme, Salomon paraît l'avoir continuée. Il ne consulte jamais Iahvé par l'*urim* et *tummim* ni par les prophètes. Le songe seul est tenu par lui pour significatif[1]. Or le songe, moyen tout personnel de se mettre en rapport avec Dieu, supprimait le lévi et tous les ustensiles des vieux oracles. C'était la révélation par excellence de l'âge élohiste, tel qu'il nous est représenté par le livre de Job, âge où l'homme voyait les visions de Dieu directement, sans intermédiaire d'homme ni mécanisme quelconque. Aussi les prêtres et les prophètes sont-ils fort abaissés sous Salomon. Les prêtres sont de simples fonctionnaires du roi; les prophètes sont réduits à cacher leur mécontentement contre tout ce qui se fait et à murmurer en secret. Le roi, comme élu de Iahvé, occupe seul, en religion et en toute chose, le premier rang dans la nation.

L'arche était toujours à côté du palais royal, dans une situation provisoire. La tente qui l'abritait devenait, chaque jour, de plus en plus un sanctuaire palatin, où résidait la principale force de la royauté. Salomon y faisait de beaux sacrifices (*oloth*

1. I Rois, III, 5 et suiv. Notez v. 15.

et *selamim*); ces sacrifices étaient suivis par les officiers de la maison [1], qui se livraient autour de l'autel à de somptueux festins. C'était comme une religion de cour; le peuple, à ce qu'il semble, y prenait peu de part. Il fallait pour cela forcer les consignes du palais : ce qui, à aucune époque, n'a été facile pour le peuple. La politique de la dynastie ne pouvait manquer d'exploiter, en vue de ses idées centralisatrices, ce *palladium*, à l'ombre duquel en quelque sorte elle était née.

La construction du temple paraît avoir été décidée du temps de David. Elle fut l'œuvre capitale de Salomon. Le monde, vers l'an 1000 avant Jésus-Christ, était en train de se couvrir de temples. Tyr avait l'avance dans les pays sémitiques, et possédait des *béthélim* [2], sans doute imités des temples égyptiens. L'idée de loger Iahvé autrement que sous la tente, surtout quand le roi demeurait dans une maison de grandes pierres, s'imposait en quelque sorte. L'airain était employé avec prodigalité dans les temples tyriens de cette époque. Or David avait conquis, par ses guerres contre les Araméens et les autres populations de

1. I Rois, III, 15.

2. בתאלם = temple. Inscr. phénicienne du Pirée (*Revue archéol.*, janvier 1888, p. 5, 7).

la Cœlésyrie, de grandes richesses métalliques[1]. Tout était mûr pour donner à Iahvé la récompense à laquelle les dieux protecteurs de ce temps-là tenaient le plus, une maison à part où leur majesté résidât et où ils fussent seuls adorés.

Pour l'emplacement de l'édifice, Salomon choisit l'aire de l'*Arevna* ou *Averna*[2], sur laquelle il y avait déjà un autel à Iahvé, érigé à propos d'exhalaisons pestilentielles qu'on prétendait sortir de ce lieu[3]. Ledit emplacement était tout à fait voisin de la citadelle et du palais. Un terrassement offrit aux constructions une base solide et exactement nivelée. On ne visa nullement alors à ce que le temple se dégageât et fît perspective. L'édifice, en forme de rectangle, couvrait l'espace actuel de la mosquée d'Omar. De tous les côtés, il était serré par d'autres constructions. L'entrée était du côté de l'Orient. L'édifice se trouvait ainsi très peu en rapport avec

1. Voy. ci-dessus, p. 39, 40.

2. II Sam., XXIV, 16 et suiv. Le *ketib* du verset 16, porte l'article, *ha-averna*, pour désigner l'endroit où se tenait l'ange de mort. Que ce vieux mot eût été changé par les rédacteurs piétistes en celui d'un Jébuséen, cela n'aurait rien d'extraordinaire. D'autre part, nous avons vu des mots grecs ou latins pénétrer à Jérusalem par influence philistine. Voir ci-dessus, p. 33, 35.

3. Les excavations du rocher *Sakhra* peuvent remonter à ce temps.

la ville. Au contraire, dans tout l'agencement de l'œuvre, le lien avec le palais est visible. Le roi a son escalier à part, son estrade, pendant les sacrifices; tout est disposé pour que le roi trône et fasse de l'effet. Jamais édifice ne fut moins national; c'est un temple domestique, une chapelle de palais, non le temple d'un grand peuple, ou d'une cité ayant en elle-même un énergique principe municipal. Il faudra des siècles pour que cet édicule devienne un centre de vie et un objet d'amour.

Les efforts des architectes modernes pour reconstruire le temple de Jérusalem d'après les données des livres historiques[1], prises comme exactes, ont échoué, et échoueront toujours. Ces descriptions, faites de souvenir par des narrateurs étrangers à toute notion d'architecture, sont pleines d'impossibilités et de contradictions; pas un seul chiffre n'y est juste[2]. La physionomie générale du temple,

1. I Rois, VI et VII; II Chron., III et IV. Le texte hébreu du livre des Rois est très altéré. Ici, comme toujours, les Chroniques doivent être utilisées avec une extrême réserve. Il en faut dire autant de Josèphe. La description d'Ézéchiel XL-XLII, XLVI, 19-24, est presque toute idéale et ne peut servir de base à un véritable travail d'architecture.

2. En général, tous les chiffres de la Bible sont sujets à caution. Les Orientaux ne comptent jamais, et néanmoins allèguent toujours un chiffre précis.

au contraire, apparaît avec certitude. C'était un temple égyptien, de moyennes dimensions, avec un vestibule formé par les antes, l'architrave et deux grosses colonnes d'airain [1].

Ces deux colonnes, œuvre supposée de Hiram le fondeur [2], en tout cas œuvre tyrienne, frappèrent les Hébreux et, ainsi qu'il a coutume d'arriver chez les peuples peu artistes, firent naître beaucoup d'imaginations singulières. On leur donna des noms; on les appela *Iakin* et *Boaz*. Il n'est pas impossible que ces deux mots eussent été écrits, comme des *graffiti* talismaniques, par les fondeurs phéniciens, sur les colonnes :

𐤉𐤊𐤍 𐤁𐤏𐤆

Que [Dieu la] fasse tenir droite par [sa] force [3],

1. L'idée de deux colonnes ne portant rien et ayant par elles-mêmes une valeur symbolique, est tout à fait contraire aux idées hébraïques. Mettons, que de tels fétiches eussent pu être élevés sous Salomon ; ils eussent certainement été abattus sous Ézéchias. Cf. Amos, IX, 1 ; Jér., LII, 17. On n'a trouvé, il est vrai, en Égypte aucun temple ayant des colonnes d'airain. Mais ce pouvait être là une modification que les fondeurs tyriens auraient introduite dans le style égyptien. Le portique avait sûrement deux colonnes pour porter les coupures de l'architrave; or toutes les colonnes du temple étaient d'airain.

2. On donnait, un peu à tort et à travers, à tous les Tyriens le nom de Hiram.

3. Peut-être ces mots sont-ils phéniciens, le verbe כן étant pris pour le verbe « être ». La phrase, continuée d'une colonne à

et qu'ensuite les deux mots magiques aient été pris pour les noms des deux colonnes par des personnes peu au courant des choses phéniciennes.

C'étaient deux colonnes égyptiennes, du galbe qu'on trouve au Ramesseum de Thèbes[1], à chapiteau treillissé, formé de gerbes de lotus et de grenades[2]. Elles étaient creuses; mais l'épaisseur du métal était de quatre doigts; par conséquent, elles formaient un appui solide pour l'architrave qui posait dessus. Peut-être, d'ailleurs, recouvraient-elles une chaîne intérieure de maçonnerie.

La grande porte était encadrée de linteaux de bois d'olivier sauvage; les battants étaient en cyprès. Une petite baie à charnière, pratiquée dans les grands battants, permettait d'entrer, sans qu'on fût obligé d'ouvrir ces valves gigantesques. Les boiseries étaient couvertes d'images de keroubs, de palmes, de corolles de lotus. Ces sculptures ou, si l'on veut, ces dessins au trait s'enlevaient en plaqué d'or sur des fonds probablement revêtus d'une teinte plate.

La cella (*hékal*) n'était éclairée que par de petites

l'autre, serait alors l'équivalent de יהי בעז, « qu'elle soit en force ».

1. *Descr. de l'Ég.*, Ant., II, pl. 28, fig. 1; comp. pl. 30, fig. 4.
2. Cf. II Rois, xxv, 17.

baies grillagées, placées au haut de l'édifice. Elle était coupée par un écran, qui laissait au fond un petit sanctuaire, le *debir*, appelé plus tard Saint des saints [1]. Le plafond était en poutres de cèdre, recouvertes de planches du même bois. Le parquet était en bois de cyprès ou de sapin, orné de lignes d'or. Les murs étaient lambrissés de boiseries de cèdre, qui allaient du sol aux poutres, si bien qu'on ne voyait nulle part le mur de pierre. Ces boiseries étaient couvertes de figures de petits keroubs, de palmes, d'oves et de fleurs de lotus, gravées au trait ou sculptées en faible relief. Le tout était recouvert d'une dorure probablement à plusieurs tons.

On ne sait pas bien comment le *debir* était éclairé. A l'intérieur, la hauteur était, ce semble, moindre que celle du *hékal*. Peut-être le réduit n'était-il pas éclairé du tout, comme cela a lieu dans les temples égyptiens. Il est dit souvent que Iahvé aime l'ombre, l'obscurité, le mystère [2], par opposition au plein air des hauts-lieux.

L'objet capital que le *debir* était destiné à renfermer, c'était l'arche. Ce vieux coffre avait probablement subi bien des restaurations, et il est probable

1. Cette seconde expression paraît postérieure à la captivité.
2. I Rois, VIII, 12.

qu'il en subit encore sous Salomon. Les keroubs qui l'ornaient pouvaient paraître mesquins. On y ajouta, dans le *debir*, un décor splendide. C'étaient deux autres keroubs en bois doré, de taille gigantesque, qui remplissaient presque le réduit, leurs ailes intérieures se joignant sur l'arche, et leurs ailes extérieures allant toucher le mur.

La baie de communication entre le *debir* et le *hékal*, était fermée par une porte en bois d'olivier sauvage, où l'art de la sculpture en bois avait été porté à ses derniers raffinements. Les battants étaient couverts de figures de kéroubs [1], de palmes, de corolles de lotus. Ces légères figures, relevées en or [2], se détachaient sur le fond olivâtre et devaient être du plus bel effet. Il paraît que la porte était recouverte d'un rideau, glissant sur des ganses d'or [3].

Devant la baie de communication, se trouvait un autel de cèdre, revêtu d'or, destiné aux fumigations d'encens. Sur une table dorée, près de là, étaient les pains de présentation, que l'on renouvelait chaque semaine. Enfin, le long des parois du

1. Comparez le fragment trouvé à Ruad. *Mission de Phénicie*, pl. IV, fig. 7 et 8.

2. I Rois, VI, 32.

3. *Ibid.*, VI, 21, corrigé d'après le grec.

hékal[1], s'élevaient dix candélabres à sept branches, en or pur, cinq de chaque côté. C'étaient de beaux objets d'orfèvrerie, portant aux extrémités des bras sept godets, sortant de calices de fleurs. Les bras étaient articulés, dans leurs courbures semi-circulaires, par des boutons de fleur. Des mouchettes d'or étaient suspendues par des chaînettes.

Le mur extérieur de la cella n'était pas dégagé : il était entouré, dans presque toute sa hauteur, de trois étages de chambres, destinées aux prêtres[2]. Devant la porte, en plein air, s'élevait l'autel d'airain où se faisaient les sacrifices. Le roi avait une tribune à lui, pour présider aux sacrifices qu'il offrait[3].

Tout cet ensemble était entouré, au moins de trois côtés, d'une cour peu large[4], dont le pourtour était marqué par trois rangs superposés de gros blocs équarris[5], sur lesquels posait un auvent en

1. I Rois, VII, 49, ferait croire que c'était devant le *debir* ; mais, à la réflexion, on trouve la chose impossible.

2. Il faut se rappeler que les descriptions du temple se rapportent à la dernière période de son existence. Peut-être ces appendices extérieurs ne se développèrent-ils qu'avec les complications toujours croissantes du système sacerdotal.

3. II Rois, XI, 14 ; XXIII, 3 ; II Chron., XXIII, 13.

4. I Rois, VIII, 64.

5. Comparez l'enceinte de Ramet el-Khalil, près d'Hébron.

poutrelles de cèdre, procurant de l'ombre à l'intérieur [1]. Cette cour fut avec le temps réservée aux prêtres, qui y avaient leurs demeures. Plus tard, il se forma une seconde cour pour les fidèles et un second portique extérieur [2].

Tel était ce petit édifice, qui a joué dans l'histoire un rôle si extraordinaire. On mit, à ce qu'il paraît, sept ans à le bâtir. Nous pouvons nous le figurer de la grandeur de Notre-Dame de Lorette, à Paris, et non sans analogie extérieure avec cette grande chapelle. L'exécution fut extrêmement soignée. Les matériaux étaient apportés à pied d'œuvre, préparés d'avance ; on prétend que, durant toute la construction, on n'entendit pas une seule fois le bruit du marteau, ni le bruit de la hache, ni d'aucun outil de fer.

Le roi, évidemment, s'amusa beaucoup à son petit chef-d'œuvre ; il était presque seul à le prendre au sérieux ; ce qui frappe, en effet, c'est l'absence du peuple en tout cela. Le temple de Jérusalem fut un joujou du souverain, non une création de la nation. Nous voyons bien le plaisir qu'eurent à le construire quelques amateurs d'art phéni-

1. I Rois, VII, 12. Comp. VI, 36. Le palais royal était entouré d'une enceinte analogue. Voy. ci-dessus, p. 133.

2. I Rois, VI, 36, et les raisonnements de Thenius.

cien; nous ne voyons nullement l'enthousiasme des masses. Pas un acte spontané, pas une indice de vraie piété. Le roi travaille pour sa dynastie; la foule se taît et paraît indifférente. L'ancien culte libre des hauts-lieux en plein air restait évidemment le culte cher à la plus grande partie du pays.

On a remarqué que, plusieurs fois dans son histoire, le peuple juif s'est attaché passionnément à des choses qui lui avaient été d'abord imposées [1]. Le temple fut une idée personnelle de Salomon, une idée toute politique, dont la conséquence devait être de mettre l'arche et son oracle dans la dépendance du palais royal. Au point de vue israélite pur, le temple devait sembler une déchéance. Cette localisation de la gloire de Iahvé était si peu dans le vrai développement d'Israël, que, le temple à peine achevé, nous verrons les parties les plus vivantes de la nation s'en séparer, et attester par leur schisme que cet édicule n'appartenait en rien à l'essence du iahvéisme. Le temple fut d'abord une sorte de Sainte-Cha-

1. L'exemple le plus frappant est la circoncision, qui tient si peu à l'essence du judaïsme, et que cependant le judaïsme n'a jamais pu abolir. Dans la circoncision même, l'accessoire a fini par être mis sur le même pied que le principal.

pelle, comme celle de saint Louis, non le rendez-vous de tout Israël. Tout y est fait pour le roi, rien que pour le roi et ses officiers. Les prophètes, les vrais fidèles de Iahvé, voient ces innovations de mauvais œil[1]. Le développement religieux du prophétisme, en Israël et en Juda, se fait hors du temple, jusqu'au jour où le prophétisme s'empare du temple et en fait sa forteresse. La première *Thora* sera conçue en réaction contre le temple[2]; le mosaïsme n'est, en un sens, qu'une réponse à Salomon[3]. Plus tard, le grand résumé vivant d'Israël, Jésus, détestera le temple, voudra le démolir, se déclarera capable de le rebâtir spirituel. La destruction du temple par les Romains sera la condition du progrès religieux et en particulier de l'établissement du christianisme. Tous les abus du judaïsme viendront du temple et de son personnel. Pas un prophète, pas un grand homme ne sortira de la caste lévitique. Le dernier mot d'Israël sera une religion sans temple[4].

Sûrement cette bâtisse d'un art mondain,

1. C'est à tort, cependant, qu'on voit dans le discours de Nathan (II Sam., VII) une opposition de principe contre le temple.
2. *Sépher hab-berith*, Exode, XX, 24 et suiv.
3. Voy. ci-après, p. 374 et suiv.
4. Esséniens, sibyllins, chrétiens, épitre dite de Barnabé.

quand elle sera consacrée par le temps, aura sa poésie, ses fanatiques, ses fervents. Mais que de hontes elle subira, avant que ses souillures soient allées se noyer dans une auréole de sainteté. Presque tous les dieux de Syrie y seront adorés, selon le caprice des rois. Iahvé y aura des parèdres peu dignes de lui. La politique y entrera, avec son cortège de crimes. Toute l'histoire de cet édifice portera l'empreinte de ses origines. Œuvre d'un souverain profane, presque indifférent en religion, toujours en lutte contre l'esprit général de la nation, le temple de Salomon rappelle un peu l'église de Ferney : *Deo erexit Voltaire*, lit-on sur le fronton d'un édifice devenu un grenier à foin. Le temple, si nous pouvions le voir, nous apparaîtrait probablement comme un magasin de décors poudreux; il faudra des siècles pour qu'un véritable sentiment de piété se produise autour de ces machines de théâtre. Ce qui consacre une église, ce sont les saints; or ce temple, tout d'abord, les saints s'en détournèrent; les prophètes ne le bénirent pas; les vrais héritiers des anciens patriarches, les continuateurs de leur esprit simple et fort, vont bientôt le maudire. Comme le Saint-Pierre de Rome de Jules II, il sera l'occasion d'un schisme. Le vrai iahvéiste, à la vue de ce petit *naos*, orné

intérieurement à la manière d'un sérail, se dira en lui-même : « L'autel de pierres non taillées, en plein air, valait mieux que cela[1] ! »

1. *Sépher hab-berith.* Exode, XX, 24 et suiv.

CHAPITRE XIII

LE CULTE.

L'influence égyptienne, qui est si évidente sous Salomon, se borna, dans l'ordre des choses religieuses, à l'idée même du temple et au style de cet édifice. Certainement, la croyance que Iahvé résidait dans le *debir*, entre les keroubs, devenait entraîner des conséquences. Un temple est toujours le principe d'une grande matérialisation du culte. Le temple suppose au dieu qui y demeure des besoins plus ou moins humains. Dès que le dieu a une maison, il est naturel de lui rendre cette maison commode et agréable. Les pains de proposition, adoptés par les Hébreux pour leurs sanctuaires, dès une époque fort ancienne, représentaient, comme idée première, la nourriture du dieu, la table richement servie que les Égyptiens mettaient devant tous les êtres divins. Dans les

sacrifices des hauts-lieux, de telles offrandes n'étaient pas nécessaires; le dieu, c'est-à-dire l'air, le ciel, le feu cosmique, mangeait directement la viande de la bête immolée. Le dieu qui demeure dans un espace clos a d'autres besoins. Mettre devant lui les pièces de viandes et les y laisser jour et nuit, eût entraîné d'affreuses putréfactions. Des pains, symétriquement disposés, remplirent le même office. Les offrandes des prémices semblent, à cette époque ancienne, avoir été peu réglées. Il est possible qu'on les déposât dans la cella, d'où les prêtres les enlevaient nuitamment.

Les fumigations d'encens étaient aussi un rite qui ne pouvait guère se développer que dans un sanctuaire fermé. Il était naturel que la maison du dieu fût imprégnée d'une bonne odeur, comme la maison des rois, et que, par conséquent, il s'y trouvât un réchaud pour y brûler des parfums. Cela était d'autant plus nécessaire que la cella, humide et presque sans fenêtres, devait terriblement sentir le renfermé.

Il est hors de doute que le peuple n'entrait jamais dans le *debir*. On s'imagina vite que les prêtres eux-mêmes s'interdisaient d'en franchir le seuil hors certains cas solennels. Un culte plus froid ne saurait guère se concevoir. A quoi, par exemple, ser-

vaient les candélabres dans une salle qui ne pouvait guère être visitée de nuit que par les chauves-souris? Au fond, la construction du temple amena dans le culte très peu de modifications. Ces processions, ces liturgies variées, qui donnaient tant d'éclat aux sanctuaires de l'Égypte, restèrent inconnues en Israël. Le sacrifice continua d'être, comme au temps patriarcal, l'essence de la religion, et sans doute le rite n'en fut pas changé. Les sacrifices se passaient, comme toujours, en plein air. L'autel du temple était un *bama* entre tant d'autres, à portée du roi et de la cour. L'idée ne vint pas un moment que ce *bama* supprimât les autres *bamoth*; cette idée-là mettra encore près de quatre cents ans à mûrir.

Les sacrifices d'animaux nécessitaient une vaisselle d'airain considérable. C'était la principale richesse des temples phéniciens [1]. Le temple de Salomon égala sûrement sous ce rapport les plus riches sanctuaires du temps. Tous les travaux de ce genre furent mis sur le compte d'un certain Hiram, homonyme du roi ou des deux rois de Tyr contemporains de Salomon [2]. La légende le suppose issu du mariage d'un Tyrien avec une veuve

1. *Corp. inscr. semit.*, 1re part., n° 5.
2. Voy. ci-dessus, p. 143.

Nephtalite, et semble dire qu'il se forma à l'école de son père dans l'art de travailler les métaux [1]. Salomon l'aurait fait venir, et lui aurait confié ses travaux d'airain.

Tout l'outillage de bronze, œuvre censée de Hiram, fut l'objet d'une universelle admiration. L'imagination s'exerça principalement sur le grand bassin d'airain qu'on appelait *Iam mousaq*, « la mer fondue ». C'était une énorme vasque, aux rebords labiés comme ceux d'une coupe en forme de nénufar, décorée d'oves, et portée sur douze bœufs, répartis en quatres groupes de trois, se présentant de front. On peut se figurer la forme de la vasque par la cuve d'Amathonte, au musée du Louvre. L'appareil était placé devant l'entrée du temple, à gauche en entrant, non loin de l'autel des sacrifices. C'était le réservoir central de l'eau nécessaire au service du temple. Les esclaves du temple le remplissaient et y puisaient au moyen de seaux, en montant sur des marchepieds.

Le transport de l'eau se faisait ensuite au moyen de petits bassins, qui n'étaient que le cinquantième de la grande vasque. Ces bassins étaient posés sur des *mekonoth* mobiles [2], ou trains à quatre roues,

1. I Rois, VII, 13 et suiv. Comp. II Chron., II, 12-13.

2. מכנה. Serait-ce le mot *machina*, μηχάνη? Voir ci-dessus, p. 33.

qu'on conduisait à la main où l'on voulait. Les trains passaient pour des petits chefs-d'œuvre de sculpture. Les roues tournantes étaient ajustées à leurs essieux par le système de leviers coudés le plus élégant et le plus perfectionné[1]. Des écussons sculptés offraient les motifs ordinaires de la décoration salomonienne : lions, bœufs, kéroubs, palmes, guirlandes festonnées. Le récipient des bassins semblait une sorte de chapiteau évasé. Ces dix élégants appareils étaient rangés, cinq par cinq, des deux côtés de l'entrée.

Les autres ustensiles des sacrifices, les pots, les pelles, les patères, furent faits du même travail[2]. Nous n'avons qu'une notice insuffisante sur quarante-huit colonnes que Hiram aurait en outre fait fondre pour le temple et pour le palais de Salomon[3]. Ces immenses travaux de fonte d'airain ne furent pas faits à Jérusalem, où le sol ne s'y prêtait pas. Ils furent coulés dans le terrain argileux de la vallée du Jourdain, entre Succoth et Sarthan.

L'orfèvrerie d'or n'était pas moins prodiguée.

1. Comparez les trépieds vivants, ouvrages d'Héphæstos, dans *Iliade*, XVIII, 373 et suiv.

2. I Rois, VII, 23 et suiv. Cf. II Rois, XXV, 13 et suiv.

3. *Ibid.*, VII, 45, selon le grec.

Outre les chandeliers d'or, il y avait des lécythes, des couteaux, des jattes, des plateaux, des éteignoirs en or fin. Les gonds des portes, dit-on, étaient d'or. De plus, le trésor du temple contenait les objets précieux que David avait rapportés de ses expéditions dans l'Aram et le Nord, et qu'il avait consacrés à Iahvé [1].

Déjà, on le voit, l'art d'Israël répugnait aux représentations de la figure vivante, aux scènes de la vie humaine, aux images d'objets réels, bornant volontairement ses ressources aux fleurs conventionnelles [2], aux animaux conventionnels aussi, aux êtres fantastiques. C'est là un fait capital ; car il est bien difficile d'admettre que, sur ce point, le piétisme du temps d'Ézéchias ait eu un effet rétroactif, et que toutes les œuvres salomoniennes aient été retouchées d'après les nouvelles idées. On a ainsi la preuve que le iahvéisme puritain, prêché par les prophètes, avait ses racines dès l'époque de David et de Salomon. C'est l'anthropomorphisme, surtout, qui était redouté. La plastique était admise, pourvu qu'elle ne s'appliquât à rien d'existant dans la nature. Les keroubs étaient un emblême tout païen ;

1. I Rois, VII, 51. Cf. I Chron., ch. XXIX.

2. Comparer les ivoires phéniciens ; par exemple, *Miss. de Phén.*, p. 500.

à l'époque de Salomon, c'étaient des sphinx; plus tard, ce furent des monstres assyriens. Les palmes, les grenades, les coloquintes, qui formaient les motifs principaux des décorations murales, avaient des liens avec le culte du soleil. En admettant que les piétistes aient pu marteler d'anciens reliefs plus vivants, il est douteux qu'ils y eussent substitué une décoration qui elle-même était de nature à soulever dans leur esprit des scrupules fondés.

Quand le temple fut achevé, l'installation de l'arche s'y fit avec pompe, au mois d'*étanim*, à la date du *hag* qui se faisait en ce mois. Salomon y présida; des bêtes innombrables furent tuées en sacrifice. L'arche fut posée sous les grands keroubs; on conserva dans leurs anneaux les longues barres qui avaient servi autrefois à la porter.

Quels objets contenait l'arche à cette époque? Voilà ce qu'il est fort difficile de dire. Le *nehustan* ou serpent d'airain qu'on rapportait à Moïse s'y trouvait probablement [1]. Il en était de même de l'éphod et de quelques *téraphim*. Si jamais l'arche renferma des écritures [2], il faut supposer

1. II Rois, XVIII, 4. Le passage I Rois, VIII, 9, est bien plus récent et sans valeur.

2. Voir t. I, p. 384.

qu'on les en retira, au moment où le coffre sacré fut mis dans le *debir*.

A partir du moment de l'installation de l'arche, Iahvé fut censé demeurer dans le *debir*, assis entre les ailes des anciens keroubs de l'arche et à l'ombre des nouveaux keroubs. Là était, dans une ombre mystérieuse, la gloire de Iahvé ; une nuée permanente était censée remplir le sanctuaire [1]. Le dieu résidait au sein de la terreur. Aucun œil humain ne le voyait. Plus tard, il ne fut permis qu'au chef des prêtres d'entrer dans le *debir*, et cela seulement une fois l'an.

Le service religieux que Salomon établit paraît avoir été des plus simples. Trois fois par an, aux fêtes qui répondaient alors à Pâque, à la Pentecôte et à la fête des Tentes, il montait avec ses officiers [2], et offrait des *oloth* et des *selamim* sur l'autel d'airain qui était devant le temple. Il entrait dans le *hékal*, s'y prosternait [3], et brûlait de l'encens sur l'autel doré qui était devant la porte du *debir* [4]. Outre ces trois occasions solennelles, il est pro-

1. I Rois, VIII, 11, 12.

2. Circonstance conclue de II Rois, V, 18.

3. *Ibidem*.

4. I Rois, IX, 25, passage très ancien, qui, plus tard, parut embarrassant et fut altéré, au moins quant à la ponctuation.

bable que le roi offrait souvent des *oloth*, peut-être même en offrait-il tous les jours[1], ou du moins aux néoménies et le jour du sabbat[2]. Roboam, le fils de Salomon, se rendait au temple avec ses gardes, armés de leurs boucliers de parade. Le tour de la phrase semble supposer que cela arrivait assez fréquemment[3]. Le sacrifice journalier du matin et du soir ne fut établi que bien postérieurement[4].

Salomon et ses successeurs immédiats paraissent avoir présidé directement aux actes de culte qui se pratiquaient dans le temple. Le temple, on ne peut trop le rappeler, n'est guère, à cette époque, que le sanctuaire domestique de la royauté. Pour les sacrifices, cependant, on avait besoin d'hommes spéciaux, et, d'ailleurs, quand le roi était absent, il fallait le remplacer. La classe des *cohanim*[5] gagnait ainsi chaque jour en importance. Logés autour du temple, ils vivaient dans l'oisiveté d'une bombance perpétuelle, entretenue par les offrandes. Le gros

1. I Rois, x, 5.
2. II Rois, iv, 23.
3. I Rois, xiv, 28.
4. *Ibid.*, xviii, 36; II Rois, iii, 20; xvi, 15.
5. Le nom de lévites ne paraît pas convenir, dès ces temps anciens, aux officiers du temple de Jérusalem. Il était réservé aux desservants des hauts-lieux de province.

travail ne leur incombait pas. Ils avaient pour cela des esclaves, les Gabaonites, attachés au service de la maison de Dieu comme bûcherons et porteurs d'eau[1].

Le rôle liturgique d'un « grand prêtre », ayant une prééminence fonctionnelle sur ses confrères, n'existait pas à cette date reculée. Le roi avait un *cohen* parmi ses hauts fonctionnaires[2], comme, plus anciennement encore, les gens riches avaient un lévi à leur service[3]: mais c'était là une charge de cour, non un titre hiérarchique, ni un pontificat supposant sous lui un clergé organisé. Sadok fut le premier *cohen* du temple. Sa postérité est censée l'avoir desservi jusqu'à l'an 167 avant J.-C. Même après cette date, l'aristocratie sacerdotale continua de s'appeler sadokite, et de là vint ce nom de « sadducéen » qui joua un si grand rôle dans les luttes du christianisme naissant.

Un temple crée toujours un culte compliqué et des services nombreux. Il était écrit que Jérusalem serait un grand centre liturgique. Salomon fut la cause éloignée du cérémonial pompeux qui se montre cinq cents ans plus tard, lors de la recon-

1. Josué. ch. IX.
2. Voy. ci-dessus, p. 64 et p. 101.
3. Voy. t. I, p. 351 et suiv.

struction du temple après la captivité. Tout ce qui se rapporte au costume des prêtres, lequel se borna d'abord au simple éfod de lin, ces surcharges de lourds ornements, pour la plupart imités du vestiaire sacré de l'Égypte [1], sont des innovations des grands liturgistes du VIe siècle. La musique sacrée était, dans l'ancien temple, peu développée. Les détails sur les brigades de chanteurs que David aurait organisées, ces célébrités musicales d'Asaph, d'Éthan, de Héman [2], sont des rêves du chroniqueur ecclésiastique de Jérusalem, transportant au temple de Salomon ce qui ne fut vrai que du second temple. La musique était, au temps de Salomon, l'accompagnement obligé de la vie des palais [3]. Il était naturel qu'on lui donnât une place, comme aux parfums, dans le palais de Iahvé. Mais il en est peu question dans les textes anciens [4] : C'est seulement aux processions qu'on trouve des joueurs d'instruments et des jeunes filles tambourinaires (*toféfoth*) [5] ; or, justement, le rituel du temple ne

1. Voy. les descriptions de l'Exode et du Lévitique.

2. I Chron., XV et XXV. *Iduthun* est une altération de copiste pour *Ethan*.

3. II Sam., XIX, 36 (voir ci-dessus, p. 7). Comparez Amos, VI, 5.

4. Amos, V, 23, se rapporte au culte du Nord, vers 800 avant Jésus-Christ.

5. II Sam., VI, 5, 15; Ps. LXVIII, 26.

paraît jamais avoir admis de femmes musiciennes.

Que devint l'*urim* et *tummim* dans toutes ces transformations ? On peut le supposer gisant au fond de l'arche. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, depuis la construction du temple, on ne le consulta plus. Après la captivité, on le vit reparaître dans le pectoral du grand prêtre [1]; mais, du temps des rois, l'éclat du prophétisme réduisit tout à fait l'odieux tourniquet au silence. L'édification du temple fut le premier acte dans la destruction successive des scories superstitieuses du vieil Israël.

L'étonnante précocité de l'esprit hébreu a souvent fait apparaître chez les Israélites certains phénomènes intellectuels et moraux, avant qu'il fussent mûrs chez les autres peuples. Il n'est pas déplacé, à propos de Salomon, de parler de raison et de tolérance. Le fanatisme, du moins, fut tout à fait absent du caractère de ce roi. On ne trouve sous son règne aucun de ces massacres nationaux, vrais sacrifices humains en bloc, qui déshonorèrent le temps de Saül et de David. Parfois Salomon alla même jusqu'à une sorte d'éclectisme religieux. Les orthodoxes crurent ensuite tout expliquer en attribuant cette tolérance à l'influence

1. Voy. t. Ier, p. 280 et suiv.

des femmes étrangères [1], qui, selon eux, devint plus impérieuse sur Salomon, à mesure qu'il vieillissait [2]. Ces femmes lui auraient inspiré de la froideur pour le culte de Iahvé, et l'auraient entraîné vers les cultes exotiques. Ainsi les Sidoniennes le rendirent pieux envers Astarté ; les femmes ammonites lui firent révérer Milik ou Milkom. C'est là sans doute une imagination enfantine. La tolérance de Salomon fut la conséquence de toute la direction de son règne. Dans l'intérieur de Jérusalem, Iahvé, à ce qu'il semble, n'eut pas de concurrent. Mais la colline des Oliviers, vis-à-vis de Sion, compta beaucoup de sanctuaires païens, que l'on retrouve aujourd'hui [3]. Camos, le dieu moabite, eut aussi son haut-lieu [4]. De tous les côtés, les femmes brûlaient de l'encens et sacrifiaient à leurs dieux. Les nombreux étrangers de Jérusalem, notamment les ouvriers phéniciens, faisaient de même [5]. Aucun dieu n'était encore assez exclusivement le vrai dieu pour chasser absolument les autres. A Tyr, le

1. C'est le système favori des historiens piétistes, quand ils ont à rendre compte d'une défection religieuse. Nombres XXV, 1 et suiv. ; Néh., XIII, 23 et suiv.

2. I Rois, XI, 1 et suiv. ; II Rois, XXIII, 13,

3. De Saulcy, *Premier voyage*, II, 312-113.

4. Peut-être sur le sommet du *mons Offensionis*.

5. Voy. ci-dessus, p. 130.

temple de Melqarth, dieu aussi jaloux que Iahvé, n'empêchait pas qu'il n'y eût dans les faubourgs des chapelles à d'autres dieux, tels qu'Esmoun, Astoreth. Loin de mettre Iahvé hors de pair, le temple de Salomon proclamait au fond que Iahvé n'était qu'un dieu comme un autre, non inférieur, mais de peu supérieur à tous les autres, au moins hors de l'espace de terrain qui lui était spécialement consacré.

CHAPITRE XIV

VIEILLESSE DE SALOMON. — SA LÉGENDE.

Les grands règnes coûtent très cher. Israël n'avait ni commerce, ni industrie, pour couvrir ses dépenses. Les bois de construction, les artistes et les ouvriers, Salomon était obligé de les demander aux Tyriens, qui profitaient du besoin qu'on avait d'eux. Nous avons déjà vu Salomon s'acquitter envers Hiram par des livraisons de céréales et de bestiaux. Vers la fin du règne, il fallut procéder à des aliénations de territoire. Salomon dut céder à Hiram vingt villes de la Galilée, à l'ouest du lac Houlé, dans la région de Iaron et de Maron. C'était ce qu'on appelait le pays de Caboul [1]. Il paraît que Hiram fut mécontent du payement. C'est pourtant un très beau pays, bien supérieur

1. I Rois, IX, 10-13, récit entièrement faussé dans II Chron., VIII, 1-2.

comme richesse au reste de la Palestine[1]. La créance devait évidemment être énorme.

Le mécontentement éclatait de toutes parts. L'opposition ne s'attaquait pas seulement au gouvernement de Salomon ; elle atteignait la monarchie elle-même. On faisait d'amères réflexions. On prétendait savoir les paroles que Samuël prononça, quand le peuple vint lui dire : « Donne-nous un roi pour nous gouverner. » Le discours qu'on prêtait au vieux prophète était la satire anticipée du règne de Salomon. « Voici, aurait dit Samuël, quelle sera la conduite du roi qui règnera sur vous. Vos fils, il les prendra pour cochers, pour palefreniers, pour courir devant son char, ou bien pour en faire des centeniers, des dizeniers, ou bien encore pour labourer ses champs, pour moissonner ses moissons, pour construire ses engins de guerre et ses chars. Vos filles, il les prendra pour en faire des parfumeuses, des cuisinières, des boulangères. Ce qu'il y aura de meilleur dans vos champs, vos vignes, vos plantations d'oliviers, il le donnera à ses serviteurs. De vos semailles et de vos vignes, il prélèvera la dîme, pour faire des gratifications à ses eunuques et à ses valets. Il prendra vos esclaves et vos

1. *Miss. de Phén.*, p. 750 et suiv.

servantes, l'élite de votre jeunesse et vos ânes, pour les appliquer à ses besognes. Il dîmera vos troupeaux, et vous serez vous-mêmes ses esclaves. Je dois vous prévenir, ajoutait Samuël, que, le jour où, mécontents du roi que vous vous seriez choisi, vous élèveriez vos cris vers Iahvé, Iahvé ne vous écouterait pas [1] ».

On commençait à trouver que Samuël avait eu raison. A Jérusalem, tout se bornait à des murmures. Les turbulents chefs de bandes du temps de David, les Abner, les Joab, avaient disparu. La monarchie absolue avait affaibli les caractères; personne n'osait lever l'étendard de la rébellion. Mais le travail matériel n'avait pas encore eu ses effets abrutissants; l'esprit de fierté et d'indépendance vivait dans les tribus du Nord. Parmi les ouvriers qui travaillaient à la construction du *millo* et du mur de Jérusalem, Salomon remarqua un vigoureux Éphraïmite, fils d'une veuve de Séréda, qui s'appelait Jéroboam fils de Nebat. Frappé de l'air de résolution avec lequel ce jeune homme faisait sa tâche, il le mit à la tête des travailleurs de Joseph (c'est-à-dire d'Éphraïm et de Manassé). Il ne se doutait pas que, ce jour-là, il donnait un

1. I Sam., VIII.

chef à la révolte [1]. Les Josèphites ne se voyaient qu'avec rage assujettis à de durs travaux, qui ne servaient qu'à la plus grande gloire de Juda et d'un roi qui leur était étranger. Jéroboam attisa le feu qui couvait, et partit pour le Nord. A Silo, il se mit en rapport avec le prophète Ahiah, qui faisait la guerre la plus déclarée à Salomon. On raconta plus tard que, le prophète l'ayant rencontré sur la route, ils se trouvèrent tous deux seuls dans la campagne, qu'alors Ahiah prit le manteau neuf qu'il portait, le partagea en douze pièces et dit à Jéroboam : « Prends-en dix pour toi, » voulant signifier par là que Juda seul et Benjamin resteraient attachés au roi de Jérusalem.

La révolte n'était pas mûre encore. Jéroboam ne réussit pas à opérer un soulèvement effectif. Salomon essaya de le faire tuer; Jéroboam réussit à se sauver en Égypte et trouva un asile auprès du roi Sésong. Mais les prophètes commençaient à parler haut. Ahiah de Silo n'était sans doute pas le seul à battre des mains sur la prochaine ruine de toutes ces splendeurs et à prédire que les tribus rurales auraient bientôt leur revanche.

La force d'Israël, en effet, la base même de sa

1. I Rois, XI, 26 et suiv. L'arrangement anecdotique est trop sensible dans ce récit pour qu'on l'adopte à la lettre.

conviction morale, étaient profondément atteintes. Cet éclat extérieur n'était obtenu que par des entassements d'iniquités. La noblesse antique, la fierté de l'homme libre étaient perdues. Tous étaient serfs. Il y avait des riches ; mais il y avait aussi des pauvres. La lutte éternelle allait s'ouvrir; c'en était fait de l'ancienne fraternité patriarcale. Et quel était le profit net de la révolution accomplie? Que Jérusalem voyait d'assez brillantes parades; que des milliers d'hommes gémissaient dans les carrières de Juda, dans les forêts du Liban, au fond des galères de la mer d'Oman, pour procurer à quelques satisfaits des habitations commodes et approvisionner les bazars de Jérusalem de joujoux de harem. C'était trop peu vraiment. Ce n'est pas Salomon qui a écrit : *Vanitas vanitatum;* mais *vanitas vanitatum* est bien le résumé de son règne. Nul plus que lui n'a contribué à la démonstration de cette grande vérité, que tout ce qui ne contribue pas au progrès du bien et du vrai n'est que bulle de savon et bois pourri.

C'est au milieu de ces graves symptômes de dissolution que Salomon mourut, après avoir régné, comme son père, environ quarante ans. Il fut enterré à côté de David, dans les grottes royales situées au pied des rochers de la Ville de David.

Si la destinée d'Israël eût été la richesse, le commerce, l'industrie, la vie profane en un mot, Salomon eût été un fondateur; il donna, en effet, une assez brillante vie matérielle à une petite nation qui n'avait pas eu d'existence mondaine avant lui. Mais c'est toujours un rôle ingrat pour un souverain d'avoir travaillé au rebours de l'histoire. L'œuvre de Salomon fut viagère. Il n'en resta presque rien après lui. De tribus encore patriarcales, il avait voulu tirer sans transition une culture à la manière de Sidon et de Tyr. Dans l'état de civilisation d'alors, et surtout avec les dispositions morales du peuple israélite, cet étalage de luxe et de caprice excita une terrible réaction. La mémoire de Salomon resta odieuse dans les tribus. Son harem fut l'objet d'amères railleries, et, dans les dialogues d'amour qu'on récitait ou chantait en certaines occasions, le sujet était toujours le même. Une jeune fille des tribus du Nord, renfermée de force dans le harem de Salomon, restait fière, obstinée, et, malgré toutes les séductions du sérail, gardait sa fidélité à son amant, à son village, à ses souvenirs de vie champêtre. Dans ces scènes improvisées, on n'avait pas assez d'enthousiasme pour la bergère; on n'épargnait pas la honte au vieux débauché. D'ordinaire, l'héroïne

s'appelait Sullamith, et on a pu voir en ce nom une allusion à Abisag la Sunamite, qui joua un rôle si touchant dans les derniers jours de David et à l'avènement de Salomon[1]. Ce qui n'est pas douteux, c'est que le petit poème, écrit bien plus tard, qu'on désigne par le nom de *Cantique des cantiques*, renferme l'expression des sentiments malveillants du vrai Israël, resté simple de mœurs, envers un règne dont il avait payé les dépenses et dont il avait peu profité.

Le règne de Salomon doit être considéré comme une erreur dans l'ensemble de l'histoire d'Israël. La fin de cette opération mal concertée fut une terrible banqueroute. Mais, en politique, il n'y a pas d'action perdue. Tout ce qui est grand rapporte tôt ou tard son bénéfice. Même les grandes fautes deviennent avec le temps de grandes fortunes; on en peut tirer gloire et profit. Louis XIV, la Révolution et Napoléon Ier, qui ont perdu la France, comptent entre les capitaux les plus assurés de la France. L'homme, pour se consoler de sa destinée le plus souvent terne, a besoin d'imaginer, dans le passé des âges brillants, sortes de feux d'artifice qui n'ont pas duré, mais ont eu de charmants reflets.

1. Voy. ci-dessus, p. 88-89, 97-98.

Malgré les anathèmes des prophètes et les dénigrements des tribus du Nord, Salomon laissa, dans une partie du peuple, une admiration qui s'exprima, au bout de deux ou trois cents ans, par l'histoire, à demi légendaire, qui figure dans les livres des Rois. Les malheurs de la nation ne firent qu'exciter ces rêves d'un idéal perdu. Salomon devint le pivot de l'*agada* juive. Pour l'auteur de l'Ecclésiaste[1], il est déjà le plus riche et le plus puissant des hommes. Dans les Évangiles[2], il résume en lui toute splendeur humaine. Une ample floraison de mythes se produisit autour de lui. Mahomet s'en nourrit; puis, sur les ailes de l'islam, cette volée de fables aux mille couleurs répandit dans le monde entier le nom magique de Soleyman.

La réalité historique qui se cache derrière ces récits merveilleux fut à peu près ceci : Un millier d'années avant Jésus-Christ, régna, dans une petite acropole de Syrie, un petit souverain, intelligent, dégagé de préjugés nationaux, n'entendant rien à la vraie vocation de sa race, sage selon l'opinion du temps, sans qu'on puisse dire qu'il fût supérieur en moralité à la moyenne des monarques orientaux de tous les temps. L'intelli-

1. Vers 100 avant J.-C.
2. Matth., VI, 29; XII, 27.

gence, qui évidemment le caractérisa, lui valut de bonne heure un renom de science et de philosophie. Chaque âge comprit cette science et cette philosophie selon la mode qui dominait. Salomon fut ainsi tour à tour paraboliste, naturaliste, sceptique, magicien, astrologue, alchimiste, cabbaliste. Un seul passage ancien présente à cet égard une demi-valeur historique :

Dieu donna à Salomon une science et une sagesse extraordinaires, et un esprit aussi étendu que le sable des rivages de la mer. Et la science de Salomon surpassa celle de tous les Arabes et toute la science de l'Égypte. Il s'éleva en sagesse au-dessus de tous les hommes, au-dessus d'Éthan l'Ezrahite, de Héman[1], de Calcol, de Darda fils de Mahol, et son nom se répandit chez les nations environnantes. Et Salomon prononça trois mille *masal* (proverbes ou paraboles) et composa cinq mille *sir* (chants lyriques[2]). Et il traita de tous les arbres, depuis le cèdre qui croît sur le Liban, jusqu'à l'hysope qui sort des murailles, et il traita des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles et des poissons. Et on venait de tous les pays entendre la science de Salo-

1. L'auteur des Chroniques (I Chron., II, 6; XV, 17, 19; XXV, 1 et suiv.) et les scoliastes qui ont mis les titres des Psaumes (Ps. LXXXVIII et LXXXIX) n'ont fait qu'user de ces noms, qu'ils ont trouvés dans les livres des Rois. Ils ne possédaient aucune donnée originale sur ces personnages réels ou supposés.

2. Le texte porte : « mille cinq ». Ce chiffre a quelque chose de singulier. Je suppose qu'il faut lire חמשת אלפים.

mon, de la part des rois qui avaient ouï parler de sa sagesse[1].

Ce passage a été écrit à une époque où Salomon était déjà devenu un personnage légendaire et où l'on ne se refusait à son sujet aucune exagération. La seule partie de la littérature hébraïque actuellement conservée qu'on pourrait attribuer à Salomon, c'est la partie du livre des Proverbes qui s'étend du verset 1er du chapitre x au verset 16 du chapitre XXII. Mais, si ce petit recueil de proverbes remonte effectivement au temps de Salomon, ce n'est pas là une œuvre personnelle; tout au plus, pourrait-on admettre que Salomon fit faire la collection. Jamais personne n'a composé des proverbes comme un ouvrage suivi et de propos délibéré. Non seulement nous n'avons aucun écrit de Salomon; mais il est probable qu'il n'écrivait pas[2]. Nous nous le figurons bien plutôt comme un khalife de Bagdad, amusé par les lettrés qui compilaient selon ses idées, comme un Haroun-al-Raschid, entouré de chanteurs, de conteurs, de gens d'esprit, avec lesquels il prenait volontiers le ton de confrère et de collaborateur.

1. I Rois, v, 9 et suiv.

2. Dans le passage précité du livre des Rois, l'auteur n'emploie pas une seule fois le verbe *katab*, « écrire ».

Un premier recueil de proverbes put être ainsi composé dans l'entourage de Salomon [1]. Peut-être s'y joignit-il une Histoire naturelle enfantine, description des créatures, en commençant par les plus grandes et finissant par les plus petites [2], ou bien des moralités tirées des animaux et des plantes [3]. Les *sir*, de même, n'ont pu être des compositions réfléchies, faites artificiellement dans le loisir de l'homme de lettres. L'essence du *sir* était d'être inspiré directement par une circonstance déterminée. Ici encore, on pourrait supposer qu'il est question d'une compilation, et on aimerait à croire qu'il s'agit du *Iasir* ou *Iasar*, si de fortes raisons n'invitaient à placer la composition de ce recueil après le schisme, dans les tribus du Nord.

Déterminer avec précision l'état de la littérature hébraïque à cette époque, ou, pour mieux dire, énumérer ce que l'on possédait d'écritures à Jérusalem et en Israël, au moment du schisme, serait chose impossible. Quand Juda et Israël séparèrent

1. Un recueil du même genre fut exécuté plus tard par les lettrés d'Ezéchias, Prov., XXV, 1.

2. Comparer, chez les Arabes, les naïves Histoires naturelles de Damiri et autres.

3. Cf. Prov., XXX.

décidément leurs destinées, vers l'an 955 avant Jésus-Christ, il y avait plus de cent ans que l'écriture était d'un usage habituel chez les tribus israélites. Le règne de David laissa des notes d'histoire militaire d'un étonnant caractère de réalité, dont quelques-unes sont venues jusqu'à nous[1]. Il est plus difficile de reconnaître ce qui vient du règne de Salomon dans la prose effacée des histoires postérieures. En quel état existaient, mille ans avant Jésus-Christ, ces *Toledoth* ou généalogies qui devaient servir de base à la future histoire primitive de la nation? On l'ignore tout à fait. Les souvenirs nationaux étaient encore à l'état non écrit. L'imagination se nourrissait des histoires héroïques du temps des Juges; on récitait les beaux cantiques de cet âge; on y voyait un genre près de mourir, que David fut peut-être le dernier à cultiver[2].

Le moment capital pour ces grandes poésies nationales n'est pas celui où on les écrit; c'est celui où on les chante. Quand Isfahani écrivit le *Kitâb el-Aghâni*, la vieille poésie arabe était déjà

1. Voy. ci-dessus, p. 68.

2. Certaines déclamations des prophètes ne sont que des transformations de l'ancien *sir*. Ainsi le chant de Jonas fils d'Amittaï contre Moab (Isaïe, XIV, XV) est bien encore un vieux cantique. Il en est de même du Psaume de Habacuc; mais c'est là une imitation de modèles antérieurs.

morte. Certes, il n'est pas impossible que, dès l'époque de Salomon, il existât un *divan* lyrique; mais ce n'est pas là le recueil dont des parties considérables nous ont été conservées [1], tandis que les recueils paraboliques de Salomon paraissent bien avoir été le noyau des compilations qu'on mit plus tard sous son nom.

N'existait-il pas aussi, dès le temps de David ou de Salomon, un commencement d'Histoire sainte? Le canevas de *Hexateuque* n'était-il pas déjà tracé par écrit? Le vieux fond d'idées babyloniennes, que le peuple portait comme le fond le plus ancien de son bagage traditionnel, n'était-il pas en partie fixé par l'écriture? Cela nous semble peu probable, quoiqu'on ne le puisse dire impossible. L'espèce de carte de géographie du chapitre x de la Genèse paraît se rapporter au temps de Salomon. Le chapitre xiv de la Genèse tranche si fortement sur la prose environnante qu'il faut le supposer antérieur aux plus anciennes rédactions de l'Histoire sainte. L'*Hexateuque* le plus ancien, celui qu'on appelle « jéhoviste », est déjà d'un ton piétiste qui dépasse fort les sentiments religieux du temps de David et surtout de Salomon. Le livre des

1. Voy. ci-après, p. 223 et suiv.

Guerres de Iahvé ou le *Iasar* y est cité. L'Histoire sainte nous apparaît donc tout entière comme une œuvre pieuse, parallèle aux écrits des prophètes, appartenant à l'époque exclusivement religieuse d'Israël, tandis que la littérature du temps de Salomon semble avoir eu un caractère profane. Un retour vers le passé patriarcal n'était pas dans l'esprit de ce temps. Des prophètes, qui vivaient de ces souvenirs, étaient réduits à un rôle secondaire. La Bible n'était pas commencée : il n'y avait pas encore de livres saints ; mais les livres saints de l'avenir engloberont de nombreuses paillettes dues aux *sofer* et aux *mazkir* de ce temps. Si la réputation littéraire de Salomon a été fort usurpée, l'importance de son temps dans l'histoire des lettres hébraïques ne saurait être niée.

Moins fécondes, en un sens, furent les tentatives de Salomon du côté du commerce et de la navigation. De telles ambitions constituaient pour Israël un vrai porte-à-faux. Le pays produisait peu, et consommait à peu près ses produits. Il n'avait ni industrie ni métaux. Ses blés et ses huiles n'avaient de valeur qu'à Tyr. La race, d'ailleurs, n'avait alors aucune aptitude aux besognes lucratives. L'immense majorité voulait, par principe religieux, rester dans l'ancienne vie, peu favorable au déve-

loppement de la richesse, mais faite pour assurer le bonheur de l'homme libre. Nous verrons les tentatives de la navigation de la mer Rouge renouvelées plus tard en Juda par Josaphat. Les habitudes de faste et de vie tyrienne seront reprises, en Israël, par la maison d'Achab. Mais tout ira se briser contre les instincts profonds du peuple de Iahvé. Ce peuple a une mission; jusqu'à ce qu'elle soit remplie, rien ne saurait le distraire. Après cela, il pourra lui arriver de se livrer à des exercices tout opposés.

Ce qu'il y a de singulier, en effet, c'est que ce Salomon, si peu en accord avec l'âme d'Israël dans les temps antiques, s'est trouvé, au contraire, la complète personnification de l'esprit juif, tel que les siècles modernes l'ont connu. Quand Israël aura terminé ou à peu près le cycle de sa période religieuse, quand le parti épicurien et jouisseur, qui a toujours existé en ce peuple à côté du parti exalté pour la justice et le bonheur de l'humanité, retrouvera la parole, Salomon sera vengé des injures vomies contre lui par les prophètes et les piétistes. L'auteur de l'Ecclésiaste prêtera au vieux roi des tirades éloquentes, que celui-ci n'eût pas désavouées, pour exprimer le vide absolu de la vie, quand on la prend uniquement par le côté

personnel. Le sadducéen est juif aussi bien que le disciple exalté des prophètes. Or, au point de vue des sadducéens, qui est devenu celui de la plupart des juifs éclairés des temps modernes, c'est Salomon qui eut raison; ce sont les prophètes qui perdirent la nation. Le sort des grands hommes est de passer tour à tour pour des fous et pour des sages. La gloire est d'être un de ceux que choisit successivement l'humanité pour les aimer et les haïr.

CHAPITRE XV

ROBOAM. — DISLOCATION DU ROYAUME.

Si la royauté des Isaïdes était encore mal établie dans les tribus du Nord, dans le pays qui s'appelait par excellence Israël, elle était au-dessus de toute contestation en Juda. L'hérédité, qui avait été violée de Saül à David, et qui, de David à Salomon, n'avait été ni correcte ni sans orage, est maintenant une loi absolue dans la dynastie de Jérusalem. L'aîné du roi isaïde montera désormais sans rival sur le trône de Sion, pendant quatre cents ans [1]. Ce rare privilège fut considéré comme un don spécial de Iahvé, récompensant ainsi la dynastie qui lui avait érigé une maison stable, au lieu de la tente précaire où il avait résidé jusque-là.

Roboam, fils de Salomon et de Naama, fille de

1. Au moins selon l'histoire reçue. Voy. ci-après, p. 321 et suiv.

Hanoun, roi des Ammonites[1], paraît avoir été un esprit borné et un caractère obstiné. Il eût fallu tout le contraire pour maintenir l'œuvre de David. Il eût fallu surtout exonérer les tribus d'Israël de la corvée et des charges de toute sorte, qui résultaient des dépenses de la cour et des grandes constructions de Jérusalem. Le Nord, bien moins détaché de la vie nomade que Juda et Benjamin, avait en aversion ces villes et ces palais, dont le Sud était fier.

A la nouvelle de la mort de Salomon, Jéroboam accourut d'Égypte et recommença ses agitations dans les tribus joséphites. Roboam se rendit à Sichem, pour recevoir l'investiture des tribus. Là, le mécontentement éclata. On reconnaissait les avantages de la royauté, et on en désirait la continuation; mais on n'en voulait pas les charges. Roboam se trouva entre des conseils opposés. Il avait quarante et un ans; mais il s'était entouré de jeunes étourdis, qui ne songeaient qu'à jouir du règne nouveau. Les vieux serviteurs de Salomon conseillaient de céder, du moins en paroles. Au contraire, la génération de courtisans qui arrivait au pouvoir avec le nouveau roi voulait le gou-

1. Addition du Cod. Vat. après I Rois, XII, 24.

vernement à outrance. Ils persuadèrent au roi de résister. On résume ainsi les paroles, à la fois présomptueuses et provocatrices, que l'extravagant souverain aurait adressées aux tribus : « Mon petit doigt est plus gros que la taille de mon père. Mon père a rendu votre joug pesant; moi, je le rendrai plus pesant encore. Mon père vous a châtiés avec des fouets; moi, je vous châtierai avec des scorpions [1]. »

La révolte alors fut ouverte. L'ancien cri des tribus d'Israël [2] :

> Qu'y a-t-il de commun entre nous et David?
> Qu'avons-nous à faire avec le fils d'Isaï?
> A tes tentes, Israël!
> Maintenant soigne ta maison, David!

ce cri, qui avait déjà servi de mot de ralliement à plus d'une sédition, se fit entendre de toutes parts. Le fédéralisme et le goût de la vie patriarcale reprirent le dessus [3]. Les Israélites quittèrent Sichem avec la résolution de ne plus se prêter à la corvée. Le roi eut de la peine à remonter dans son

1. Fouets armés de dards.
2. I Rois, XII, 16. Cf. II Sam., XX, 1. Voy. ci-dessus, p. 86.
3. Opposition de אהליך et ביתך (passage précité). Notez II Rois, XIII, 5, באהליהם. Cf. Ps. LXXVIII, 55.

char et à regagner Jérusalem. La première fois qu'Adoniram [1] reparut dans les provinces, il fut assommé à coups de pierres. Jéroboam, que sa force corporelle et son courage désignaient pour la royauté, fut proclamé roi d'Israël par une assemblée des tribus.

Que faisait pendant ce temps l'armée royale, dont les chroniqueurs nous racontent tant de merveilles? La preuve que cette armée n'existait plus sérieusement, c'est qu'elle ne fit rien, quand elle aurait eu la meilleure raison d'agir. Roboam s'éternisa en préparatifs pour reconquérir son ascendant sur les tribus du Nord. Mais la forte génération du temps de David était bien morte. L'opinion se montrait indifférente. Les hommes de Dieu, réduits au silence durant tout le règne de Salomon, recommençaient à parler, même du côté de Jérusalem. Un certain Semaïah, prophète, se leva, en Juda, disant que Iahvé lui avait révélé ces mots : « Vous ne vous mettrez point en route pour combattre Israël votre frère. » Il fut convenu que tout ce qui était arrivé avait été l'effet de la volonté de Dieu. A vrai dire, toutes les familles humaines aiment l'indiscipline, et la force seule établit

1. Ce nom était devenu mythique, pour désigner le préposé aux corvées.

l'unité. L'œuvre politique de David et de Salomon était condamnée à jamais. Elle avait duré environ soixante et dix ans.

L'opposition de ces deux dénominations, *Juda* et *Israël*, existait dès le temps de Saül [1]. Elle tenait, comme nous l'avons montré, à des raisons anciennes et profondes. La scission, cette fois, fut irrémédiable. Juda et Benjamin demeurèrent fidèles à la famille de David. Tout le reste acclama Jéroboam. Une ligne passant à la hauteur de Béthel marqua la limite des deux royaumes. Les efforts qui seront tentés pour ressouder les deux moitiés séparées échoueront misérablement. Les alliances des deux royaumes seront elle-mêmes de courte durée. Juda traitera Israël d'infidèle; Israël dépréciera David, raillera Salomon. Tout espoir d'un État sérieux ayant son centre à Jérusalem est perdu sans retour.

On achète toujours cher l'idéal qu'on aime, cet idéal fût-il excellent. L'amour de l'indépendance, de l'autonomie locale, de la vie agricole et pastorale, l'antipathie contre les grandes villes, contre les grandes organisations centralisées, le dégoût

1. Voy. t. I[er], p. 436-437 ; ci-dessus, p. 8. I Sam., xv, 4 (en observant l'omission des trois mots ישראל ואת איש après איש); xviii, 16.

pour les recherches de l'art et pour tous ces joujoux de cuivre et d'or par lesquels Salomon avait cru honorer Iahvé; c'étaient là des sentiments hautement louables. Ils firent la grandeur religieuse d'Israël; mais ils firent aussi sa faiblesse temporelle. Israël, divisé et incapable d'une forte résistance, sera le jouet des empires qui se partageront le monde. En revanche, son rôle spirituel, qu'une puissante royauté profane eût compromis, est désormais assuré.

L'avenir religieux d'Israël, en effet, dépendait de la liberté prophétique. Or cette liberté, absolument inconciliable avec l'existence d'un gouvernement régulier, cette liberté qui eût péri sans aucun doute dans un État fort, le royaume joséphite, malgré des luttes terribles, la garda toujours. Jérusalem, d'un autre côté, capitale d'un territoire extrêmement restreint, se trouva réduite au rôle de tête sans corps. Impuissante dans l'ordre politique et militaire, elle devint une ville toute religieuse. David, qui pensait ne bâtir qu'une ville forte, se trouva en réalité avoir bâti une ville sainte. Salomon, en croyant élever un temple à la tolérance, bâtit la citadelle du fanatisme. Le champ clos fut préparé pour une des luttes les plus surprenantes de l'histoire. Tous les vents

conspirent à enfler les voiles de celui qui accomplit un mandat divin. Ce qu'on fait contre lui tourne pour lui; car ce qu'on fait contre lui, supprimant son rôle égoïste, le force à se replier sur son rôle sacré. Si l'œuvre de Salomon eût réussi, la force d'Israël se fût dissipée dans les orgies des jeunes fous qui entouraient Roboam; il ne serait pas plus question d'Israël et de Juda que des petites royautés éphémères qui ont vécu et sont mortes dans les pays voisins. La hardie sécession des Joséphites détruisit la destinée vulgaire et assura la destinée transcendante d'Israël.

Jusqu'ici, en effet, l'histoire d'Israël n'a pas différé essentiellement de l'histoire des peuples de la même race et de la même région; désormais cette histoire va entrer dans une voie particulière et qui n'a d'analogue chez aucun peuple. Les Moabites, les Édomites, les Ammonites, les Araméens de Damas ont eu des David et des Salomon. Aucun de ces peuples n'a eu de rôle religieux comme celui d'Israël. Le peuple hébreu va se développer d'une façon qui n'appartient qu'à lui. Iahvé cessera bientôt d'être un dieu local ou national; les prophètes le proclameront Dieu universel, juste, unique. Le génie d'Israël fondera ainsi le culte pur, en esprit et en vérité. Et le monde éprouvera

pour ces oracles étranges un attrait invincible. Fatiguée de ses vieilles chimères religieuses, l'humanité, dans mille ans, trouvera qu'elle n'a rien de mieux à faire que de s'attacher au principe obstinément proclamé par les sages d'Israël, d'Élie à Jésus.

LIVRE IV

LES DEUX ROYAUMES

CHAPITRE PREMIER

DÉCADENCE POLITIQUE D'ISRAËL.

Un extrême abaissement fut l'effet de la coupure en deux États rivaux d'un royaume déjà fort petit par lui-même[1]. Tous les progrès matériels accomplis sous les règnes de David et de Salomon furent perdus. L'influence extérieure d'Israël se trouva presque anéantie ; sa force défensive elle-même fut très affaiblie. Si une alliance durable avait

1. La date de la scission des deux royaumes est fort indécise. On peut la placer entre 975 et 950 avant Jésus-Christ. Voy. Duncker, *Gesch. des Alterthums*, II (5ᵉ édit.), p. 87, note, et p. 180, note.

pu exister entre les deux fractions du peuple, le mal eût été beaucoup moindre; mais la guerre des deux royaumes devint un état habituel. Les règnes de Roboam et de Jéroboam, en particulier, furent une sorte de bataille continue entre ces deux princes[1]. Les Philistins, gagnés autant que domptés par David, ne furent plus, il est vrai, pour les Israélites, un fléau aussi terrible qu'ils l'avaient été autrefois. Mais les Araméens, l'Égypte, l'Assyrie, broyèrent successivement un pays qu'aucune institution politique ni militaire ne protégeait plus.

La cause qui avait porté les tribus d'Israël à se séparer du royaume centralisé à Jérusalem avait été le goût dominant de l'ancienne vie libre. Nous avons eu souvent l'occasion de remarquer que l'esprit de tribu, les habitudes de la vie nomade et patriarcale étaient vivaces encore en Joseph. Cet esprit ne se prêtait à aucune grande organisation ni civile, ni militaire, ni religieuse. Aussi les cinquante premières années du royaume séparé d'Israël ressemblent-elles tout à fait aux siècles des Juges. Pas de capitale ni de ville importante, pas de sultanat pompeux, desservi par des fonctionnaires, pas de finances, pas de temple central. Le

1. I Rois, XIV, 19, 30; XV, 6; II Chron., XII, 15.

mouvement de séparation des tribus s'était prononcé à Sichem. Jéroboam continua d'y demeurer. Éphraïm, sa tribu, fut, dans le royaume du Nord, ce que Juda avait été pour le Sud. Jéroboam fit quelques constructions à Sichem, mais rien qui approchât des ouvrages de Jérusalem. Il fortifia Phanuël ou Penouël, en Galaad, peut-être pour tenir ces contrées. Les tribus transjordaniennes, en effet, longtemps alliées de Juda, étaient comme suspendues entre les deux royaumes. Peut-être, vers la fin de sa vie, Jéroboam résidait-il déjà à Thirsa[1]. Cette petite ville, qui fut, pendant une cinquantaine d'années, la capitale du royaume d'Israël, était si peu de chose, qu'on ne sait pas au juste où elle était située. On la place par conjecture à Thalusa, à une ou deux lieues au nord-nord-est de Sichem.

Le temple de Jérusalem n'était achevé que depuis quelques années, et il n'avait pas, à cette époque, le prestige qu'il eut plus tard. Jéroboam ne crut donc nullement commettre un crime religieux en réglant, hors de Jérusalem, les lieux de culte de son royaume. Jéroboam était adorateur de Iahvé; mais sa théologie n'allait pas loin. Il tint conseil; on lui persuada d'élever deux

1. I Rois, XIV, 17.

veaux d'or à Béthel et à Dan[1]. Béthel avait un sanctuaire révéré. A Dan, Jéroboam trouvait le culte matérialiste de Iahvé établi par Mika et une famille sacerdotale acceptée[2]. Béthel et Dan, déjà sacrés depuis longtemps[3], devinrent ainsi les deux centres principaux de pèlerinage. Silo gardait une partie de son importance religieuse. La ville rubénite de Nebo, au delà du Jourdain, avait un culte de Iahvé richement organisé[4].

Soit pauvreté, soit goût pour les vieilles formes du culte, Jéroboam n'éleva pas de temple régulièrement bâti. Les *bamoth*, ou hauts-lieux à l'ancienne manière, subirent cependant quelques transformations. Jéroboam établit des *cohanim* à Béthel et à Dan, sans renfermer ses choix dans une famille déterminée[5]. Il fonda une fête annuelle, analogue à celle qui se célébrait en Juda, mais à une autre époque de l'année, le quinzième jour du huitième mois, à l'époque des vendanges. Lui-même venait à Béthel une fois

1. I Rois, XII, 26 et suiv.; II Rois, X, 29. Cf. Osée, VIII, 4 et suiv.; X, 5; XIII, 2; XIV, 4, 9; Amos II, 6 et suiv.; IV, 1 et suiv.; VIII, 14; Jérém., XLVIII, 13.

2. Juges, XVIII, 30, 31.

3. Voy. t. Ier, p. 117-119, 354.

4. Inscr. de Mésa, lignes 17-18.

5. Fausse représentation dans II Chron., XI, 13 et suiv.

l'an, sacrifiait sur l'autel et brûlait de l'encens. Les sanctuaires de Béthel, de Dan, et quelques autres, par exemple celui de Nebo [1], avaient une vaisselle d'airain pour les sacrifices et sans doute un lieu couvert pour les renfermer. Le rite des pains de proposition y était aussi pratiqué [2]. Or un tel rite supposait au moins une *theca*, une chambre comme les temples phéniciens taillés dans le roc en présentent toujours [3].

Voilà comment, bien que le royaume du Nord n'eût pas de temple comparable à celui de Jérusalem, il est souvent question, dans les affaires religieuses de ce pays, d'une « maison de Iahvé », sise à Béthel ou à Silo [4]. L'habitude d'y apporter les prémices, d'y payer la dîme et d'y venir, trois fois l'an, célébrer le *hag* se régularisa peu à peu [5]. Silo, en particulier [6], fut, pour certaines tribus,

1. Inscr. de Mésa, lignes 17-18, qu'on lise כלי יהוה ou אראלי יהוה. Voy. *Journal des savants*, mars 1887, p. 160 et suiv.

2. Osée, IX, 4.

3. *Mission de Phén.*, p. 62 et suiv. Il est probable que le *bama* dressé par Mésa à Camos était du même genre. Notez, ligne 3, ואעש, non ואבן; cf. lignes 13, 18.

4. Exode, XXIII, 19 (Livre de l'alliance), voy. ci-après, p. 366, 367, 369, 373.

5. Amos, IV, 4, 5. Cf. Exode, XXII, 28-29, XXIII, 16, 19.

6. Juges, XVIII, 31; Jérém., VII, 12 et suiv.; XXVI, 6, 9. Cf. I Sam., I, 3, 9, etc.

une sorte de Jérusalem, où le *hag* se pratiquait avec solennité. La « maison de Iahvé » du royaume du Nord avait une porte avec des jambages en bois [1], un *caphtor* ou chapiteau et un *saf* ou linteau [2]. On l'appelait aussi *miqdas mélek*, « le sanctuaire du roi », ou *beth mamlaka*, « le temple royal [3] ». Ce fut une formule chronologique de dire : « Du temps où la maison de Dieu était à Silo [4] », et cette période fut censée durer jusqu'à la fin du royaume d'Israël [5]. Nulle idée, on le voit, de l'unité du lieu de culte. Les montagnes continuaient d'être adorées. Le Tabor, en particulier, semble avoir été un lieu de sacrifices rituels fort estimés des tribus d'Issakar et de Zabulon [6].

Une localité qu'on appelait le Galgal, probablement à cause de quelque monument mégalithique [7],

1. Exode, XXI, 6.

2. Amos, IX, capital.

3. Amos, VII, 13. Le temple de Moab est aussi appelé *miqdas* (Isaïe, XVI, 12).

4. Juges, XVIII, 31. Cf. Josué, VI, 24; I Sam., I, 7; IV, 3-5; II Sam., XII, 20 (passage important : בית האלהים avant qu'il y eût aucun temple à Jérusalem).

5. Juges, XVIII, 30, 31. Le parallélisme des deux versets ne permet pas de voir le tabernacle des textes lévitiques dans בית האלהים.

6. Deut., XXXIII, 19.

7. Voy. t. I[er], p. 23-24.

datant des anciens temps chananéens, est souvent mise, pour l'importance religieuse, en parallèle avec Béthel. C'était, à ce qu'il paraît, un point culminant, assez voisin de Silo, d'où l'on dominait tout le pays. On prétendait que Samuël y avait fréquemment tenu les assises d'Israël, et, à beaucoup d'égards, le lieu rappelait Mispa. On y venait des alentours ; on y offrait des sacrifices[1]. Les pèlerinages étaient fort dans le goût des tribus israélites. Comme les légendes patriarcales se rapportaient en grande partie au Négeb, en particulier à Beër-Séba, on allait à cette grande distance, malgré la difficulté de traverser le royaume de Juda, se retremper dans les vieux souvenirs et chercher le vent du désert[2]. Ces fêtes étaient, du reste, accompagnées de festins; la jeunesse y prenait largement sa part ; si bien que l'on ne distinguait guère entre les fêtes religieuses et les fêtes profanes. Les pèlerinages

1. Fréquentes mentions chez Amos et Osée, et dans les livres de Samuel. Comp. II Rois, II, 1, et Deut., XI, 30 ; Robinson, *Bibl. Res.*, II, 265-266. Aujourd'hui *Djildjilia*. Ne pas confondre avec le Galgal de Josué, vieux centre idolâtrique près du Jourdain (Juges, III, 19), ni avec la ville chananéenne de Galgal (Josué, XII, 23), près d'Antipatris.

2. Amos, V, 5 ; VIII, 14. Comp. Gen., XXI, 25-34 (pris des Légendes patriarcales).

constituaient, comme au moyen âge, une partie de la joie de la vie [1].

Tout cela faisait du royaume du Nord un champ beaucoup moins favorable que Jérusalem au développement d'un sacerdoce, d'une religion complète. Les fêtes, en particulier, dans le royaume d'Israël, restèrent rudimentaires, et la Pâque ne s'y developpa guère [2]. Mais le prophétisme trouvait, dans ces mœurs si peu différentes des mœurs antiques, un terrain excellent. Les prophètes avaient été contraires au temple et favorables au schisme. Béthel et Silo possédaient un grand nombre de ces inspirés, extrêmement révérés des populations. On parlait surtout de cet Ahiah qui avait prédit, dit-on, la royauté à Jéroboam, et qui resta célèbre dans les annales prophétiques [3]. Ces hommes de Dieu créaient de grands embarras à l'autorité; mais c'est bien en eux que résidait la tradition vraie de l'esprit. Écrasé à Jérusalem par l'autorité de la maison de David, le génie d'Israël se développait surtout dans le Nord. Les montagnes d'Éphraïm et du Carmel vont devenir, pendant plus de deux cents ans, le théâtre du mouvement religieux le plus fécond.

1. Amos, II, 7-8 ; V, 23 ; VIII, 3, 10, 13-14.
2. *Iom moëd, iom hag Iahvé.* Osée, IX, 5.
3. I Rois, XIII, 11 et suiv;. XIV, 1 et suiv.

Pendant que Jéroboam réagissait ainsi contre tout ce qu'avaient fait David et Salomon et replaçait les choses au point où elles étaient du temps de Saül, Roboam essayait, dans Jérusalem, de maintenir ce qui restait de l'œuvre de son père. La puissance, plus apparente que réelle, de Salomon s'évanouissait comme un mirage. Roboam lutta, pendant dix-sept ans, contre cette décadence. Prévoyant des invasions du côté de l'Égypte, il fit fortifier toutes les villes de Juda, et y établit des dépôts de vivres et d'armes. Ces précautions ne servirent de rien. La cinquième année du règne de Roboam (vers 950), le roi Sésonq, le fondateur de la vingt-deuxième dynastie (bubastite), qui déjà avait donné la preuve de sa malveillance pour le roi de Jérusalem, en offrant un asile, dans les derniers temps de Salomon, à Jéroboam révolté, commença une de ces courses à travers la Syrie dont les rois d'Égypte avaient comme perdu l'habitude depuis les Ramsès. Les villes de Juda subirent le premier effort[1]. Le roi d'Égypte entra en maître dans Jérusalem. Il ne détrôna point Roboam[2]; mais

1. Maspero, *Zeitschrift für ægypt. Spr.*, 1880, p. 47; *Recueil de trav.*, t. VII, p. 100.

2. La liste des villes prises par Sésonq qui se lit sur les pylones de Karnak est en très mauvais état, et n'a pas une

il s'empara des trésors du temple et du palais royal, en particulier des boucliers d'or de Salomon, déposés dans le palais « Forêt du Liban », et des peltes d'or des officiers d'Hadadézer, qu'on avait conservés comme trophées de la victoire de David[1].

Le royaume d'Israël ne souffrit pas moins que celui de Juda de l'invasion de Sésonq[2]. Les villes de Taanach et de Megiddo furent prises. Sésonq, à son retour à Thèbes, fit graver sur des tables, dans son palais de Karnak, l'image de sa campagne. Les villes prises, au nombre de cent trente-trois, sont représentées sous la forme d'un captif engaîné dans un cartouche ou bouclier obsidional.

Ainsi, cinq ans après la mort de Salomon, Jérusa-

grande valeur. Elle commence par le Nord, et se compose des listes des conquêtes antérieures, que le scribe adulateur rapporte à Sésonq. Jérusalem n'y est pas nommée. Le mot *Iehoudamélékha*, où l'on voit d'ordinaire le titre « roi de Juda », est une ville; la figure placée à côté n'est pas, comme on l'a cru, le portrait de Roboam; c'est une image symbolique de ville prise. Pas plus en égyptien qu'en sémitique, l'interversion de mots *Iehouda mélek* pour *Mélek Iehouda* ne serait possible [Maspero].

1. I Rois, XIV, 26; II Sam., VIII, 7 (grec). Voy. Thenius, p. 196.

2. Maspero, *Hist. anc.*, p. 340. Ceci écarte l'hypothèse d'une instigation de Jéroboam, qui serait assurément fort admissible, surtout si on attachait quelque valeur au texte grec de I Rois, XII, 24, d'après lequel Jéroboam aurait été gendre du roi d'Égypte. Voy. cependant Blau, dans la *Zeitschrift der d. m. Ges.*, 1861, p. 233 et suiv.; Duncker, *Gesch. des Alt.*, II, p, 181.

lem est humiliée, polluée. Ces splendeurs du temple et des palais, toutes ces belles œuvres, fraîches encore et à peine terminées, sont déshonorées par le contact du vainqueur. Roboam fit remplacer les boucliers d'or par des boucliers d'airain; ces armes de parade, qui servaient aux *racim*, quand ils accompagnaient le roi au temple, furent désormais déposées non plus au garde-meuble royal, mais à la caserne des gardes du corps, près de la porte du palais. La suzeraineté que le roi de Jérusalem avait exercée pendant plus de trois quarts de siècle sur les pays voisins de la Palestine avait à peu près cessé. A cinq ou six lieues de Jérusalem, expirait la puissance du fils de Salomon.

La maison royale, cependant, continuait d'être puissante, et, en un sens, elle était mieux organisée qu'elle ne l'avait été sous les deux premiers règnes. Roboam eut un sérail de dix-huit femmes, dont plusieurs étaient ses tantes et ses cousines. La reine préférée était Maaka, fille d'Absalom [1] ; son fils Abiam fut constitué chef de ses frères et destiné à la royauté. Les autres princes, au nombre de vingt-sept, reçurent des établissements dans les différents

1. Contradiction de I Rois, xv, 2, 10, et de II Chron., xi, 20; xiii, 2.

districts de Juda et de Benjamin. Les places fortes où ils demeuraient furent comme des petites cours, où l'on déploya un luxe royal et qui eurent des harems à la façon de Jérusalem [1]. Cette organisation fut probablement imitée sous les règnes suivants [2], et c'est peut-être pour cela que, depuis Roboam, la cour des rois de Juda n'offre plus les drames terribles qui avaient ensanglanté les palais de Sion sous les règnes de David et de Salomon.

A part la puissance extérieure, le règne de Roboam ne différa pas autant qu'on pourrait le croire du règne de Salomon. Ce fut Louis XV après Louis XIV. Le mouvement prophétique paraît avoir été tout à fait nul. L'espèce de largeur d'esprit, non sans quelque relâchement moral, qui caractérisa les dernières années du règne de Salomon, continua sous Roboam. L'éclectisme religieux couvrit le pays de hauts lieux, de cippes sacrés, d'*aséroth*. Les sommets de collines étaient couronnés de ces symboles; les bocages verts recelaient sous leurs ombrages des mystères que l'on supposait honteux. Au dire des rigoristes, toutes les impuretés chananéennes florissaient. L'ignoble hiérodule des temples phéni-

1. II Chron., XI. 18-23.
2. Cf. Psaume XLV, 17.

ciens, le *qadès*, le *kalb* (le chien [1]), se rencontraient, à ce qu'il paraît, dans le voisinage et presque à l'ombre du sanctuaire de Iahvé. Comme il n'y avait pas d'inquisition religieuse, de tels abus durent effectivement se produire ; mais, plus tard, les historiens orthodoxes exagérèrent tout cela, et peignirent un état religieux qui n'était pas celui de leur temps sous les plus noires couleurs.

Abiam, fils de Roboam, ne règna que trois ans et fut toujours en guerre avec Jéroboam. Il différa peu de son père, eut comme lui un harem considérable, et fut enterré comme lui dans la sépulture royale de la Ville de David. Son fils Asa lui succéda. Jéroboam termina, vers le même temps, sa carrière agitée, et eut pour successeur son fils Nadab (vers 932).

1. Voy. *Corpus inscr. sem.*, 1re partie, n° 86. Cf. Deutéronome, XXIII, 18, 19.

CHAPITRE II

TRAVAIL LITTÉRAIRE DANS LE ROYAUME D'ISRAËL. IDYLLES PATRIARCALES.

Au premier coup d'œil, les tribus du Nord, en se séparant du centre brillant de Jérusalem, portèrent un coup mortel à leur propre développement. Mais l'histoire d'Israël est en tout si particulière, que ce qui semble ailleurs une décadence est ici une condition de progrès. L'esprit israélite, contrarié par Salomon, reprit le dessus avec une élasticité extrême. Les prophètes, qui avaient déclamé contre les travaux de Jérusalem et amené la sécession, furent maîtres du royaume nouveau. On se mit à réchauffer les anciennes traditions, à les rapprocher, à établir entre elles un ordre déterminé. La mémoire, jusque-là, s'était chargée de ce soin ; on commença à éprouver le besoin d'écrire ces récits et de les coordonner selon un plan suivi.

L'usage de l'écriture s'était fort répandu sous David et sous Salomon; mais on ne l'avait pas encore appliquée aux traditions orales. Ces traditions se défendaient par leur notoriété. On n'écrit pas ce que tout le monde sait par cœur. La rédaction de pareilles données ne se fait que quand la mémoire éprouve déjà quelque fatigue et commence à fléchir. Dans les âges antiques, la littérature la plus importante n'était pas toujours celle qu'on écrivait; c'était celle que la nation tenait dans ses souvenirs.

Voilà pourquoi, d'ordinaire, la rédaction d'un ensemble de traditions orales n'est pas, à l'époque où elle a lieu, un fait aussi capital que nous sommes portés à nous l'imaginer. Le livre qui ne fait que fixer un vieux fonds traditionnel n'est jamais, au moment où il est écrit, un événement de sensible importance. Les gens au courant de la tradition ne s'en servent pas et affectent même un certain dédain pour ces sortes d'aide-mémoire; les maîtres s'en soucient peu. Il en fut ainsi pour les Évangiles, pour les Talmuds, devenus plus tard des livres d'une si haute importance, et dont l'apparition ne fit aucune sensation, parce que la génération où ils parurent en savait d'avance le contenu.

Les traditions orales d'Israël étaient de plusieurs

sortes. A l'arrière-plan flottaient, dans un lointain indécis, les récits d'origine babylonienne ou harranienne, ces mythes sur l'histoire primitive et le déluge que les Hébreux avaient emportés avec eux de leur ancien séjour. Les souvenirs d'Our-Casdim et du mythique Abraham, combinés avec ceux d'un ancêtre supposé, Abram (le haut père), fournissaient la vie fabuleuse d'un patriarche, qui était déjà censé parcourir en nomade le pays de Chanaan, surtout la région saharienne de Gérare et de Beër-Séba. La biographie anecdotique de deux autres patriarches, Isaac et Jacob, et des fils de ce dernier, en particulier d'un prétendu Joseph[1], qui traversait, en Égypte, les plus piquantes aventures, remplissait la période suivante. L'imagination israélite, toujours enivrée des parfums de la vie pastorale, groupa autour de ces noms tout ce qu'elle avait de charme et de poésie. Certes, les traditions sur ce passé lointain étaient faibles au point de vue de la vérité historique. Des étymologies fantastiques, de vrais calembours sur les noms de lieux en faisaient tout le fond. Les puits, les tas de pierres, les grottes, les autels, les arbres, dont le pays était couvert, avaient des

1. Ce sont là d'anciens noms de tribus. La forme pleine était Jacob-el, Joseph-el, etc. Voy. t. Ier, p. 107, 112.

noms; avec ces noms on faisait un mythe. Pour la couleur, les traditionnistes possèdaient un document capital, la vie nomade telle qu'elle se continuait chez les Kénites, les Jérahmélites, les Beni-Qédem ou Saracènes. C'est là que plus tard l'auteur du livre de Job puisa les données de son merveilleux tableau. On peut dire que, de nos jours, cette grande pièce justificative de l'histoire patriarcale existe encore, la vie nomade ayant le privilège de rester toujours identique à elle-même et de reproduire les mêmes types dans les siècles les plus divers.

L'histoire vraie, quoique étrangement mêlée de fables encore, s'ouvrait avec le séjour des tribus israélites sur les confins de l'Égypte. La protection particulière de Iahvé sur Israël se montrait en la manière dont il tira son peuple de la captivité et le fit subsister dans le désert. La vie du chef légendaire qui guida le peuple en cette épreuve, Mosé, commençait à se dessiner, et sûrement le miracle y tenait déjà une très grande part; mais l'idée, à ce qu'il semble, n'était encore venue à personne que ce Mosé eût été en quoi que ce soit législateur et qu'aucune loi divine lui eût été révélée. Les souvenirs d'Israël prenaient un degré particulier de précision et de réalité à partir du moment où le

peuple, après avoir traversé le désert, s'approchait du pays de Chanaan.

De cette double série de traditions résultèrent deux écrits qui se faisaient suite, ou que peut-être l'on considérait comme un seul livre. Les idées d'alors sur l'identité des ouvrages n'étaient nullement celles de notre temps. L'un de ces écrits fut une sorte d'histoire patriarcale, qui a été absorbée par les rédactions postérieures [1]. Ce livre n'absorba-t-il pas lui-même des éléments écrits antérieurs [2]? C'est ce qu'on ne saurait dire et ce qu'il serait peu intéressant de savoir, puisque ces documents antérieurs auraient été à peu près contemporains de la rédaction du livre lui-même et que la question d'unité d'auteur, en de telles conditions, n'a pas beaucoup de sens. Le livre dont nous parlons, autant qu'on peut l'entrevoir à travers les remaniements des siècles suivants, n'offrait pas

1. C'est le document B ou « second élohiste » des critiques allemands. On en découvre des passages suivis dans les chapitres IV et VI de la Genèse, puis aux chapitres XIV et XV, puis de longs extraits à partir du chapitre XVIII. Voir, pour l'analyse de détail, le commentaire de Dillmann, résumant les travaux antérieurs, en particulier ceux de Wellhausen.

2. Par exemple, le chapitre XIV de la Genèse, où nous voyons introduit sans préparation « Abram l'Hébreu, qui habitait la Chênaie de Mamré l'Amorrhéen. »

essentiellement le caractère d'un livre sacré. Il n'avait pas de tendance religieuse précise, bien que la préférence de Iahvé pour Israël y éclatât déjà. Dieu y était désigné par le mot *Ha-élohim*; la pluralité impliquée dans ce mot perçait encore en beaucoup d'endroits; l'envoyé de Dieu s'appelait *maleak Ha-élohim*[1]. L'objet voulu avant tout était l'intérêt et le charme de la narration. Les temps primitifs de l'humanité y étaient racontés, bien qu'on puisse douter qu'il y fût question de la création et du déluge. Ces premières pages paraissent avoir offert beaucoup d'analogie avec les fables phéniciennes conservées dans les lambeaux de Sanchoniathon. De là venaient tant de passages qui restèrent inintelligibles pour les rédacteurs d'un âge plus moderne, et qui sont comme des trous obscurs dans le texte actuel de la Bible; par exemple, le IVe chapitre de la Genèse, qui rappelle les mythes phéniciens sur les premiers inventeurs; ce chant de Lamech à ses femmes, problème des plus singuliers; le récit (retouché) sur l'amour des fils des dieux pour les filles des hommes, et sur les géants qui sortent de ce com-

1. Gen., XXI, 17; XXXI, 11; Exode, XIV, 19. Dans une foule d'endroits, le rédacteur jéhoviste a substitué *maleak Iahvé*, par exemple, Gen., XXII, 11; Exode, III, 2, 4.

merce[1] ; l'épisode de l'ivresse de Noé et de la malédiction de Cham ou Chanaan, et la cantilène ethnographique qui s'y rattache; le chapitre XIV de la Genèse, sorte de fenêtre ouverte sur la plus haute antiquité; le chapitre XV du même livre, premier récit de l'alliance de Iahvé et d'Abram, où le sacrifice est raconté avec une étrange sauvagerie.

Et Iahvé lui dit : « Je suis Iahvé qui t'ai fait sortir d'Our-Casdim pour te donner cette terre en possession. » Et il dit : « Seigneur Iahvé, à quoi connaîtrai-je que je la posséderai? » Et Iahvé lui dit : « Prends-moi une génisse de trois ans et un chevreau de trois ans et un bélier de trois ans, une tourterelle et un pigeon. » Et Abram prit tous ces [animaux], et les coupa par le milieu, et il plaça les morceaux vis-à-vis les uns des autres; mais il se garda de couper les oiseaux. Et les oiseaux de proie descendirent sur les corps, et Abram les chassait. Et, comme le soleil allait se coucher, un sommeil tomba sur Abram, et voici qu'une terreur, une grande obscurité, tomba sur lui... Et, quand le soleil fut couché et qu'il fit tout à fait sombre, voilà une fournaise fumante, un brandon de feu qui passe entre les morceaux.

On peut rapporter à la même source le récit de la catastrophe de Sodome, amenée par trois élohim voyageurs, et le très curieux chapitre XX de la Genèse, contenant la première version de l'aven-

1. Voir t. Ier, p. 39.

ture d'Abraham chez Abimélek [1]. On reconnaît la trace du même document dans ce qui concerne Ismaël [2] et dans le récit du sacrifice d'Isaac, sacrifice inspiré non encore par la foi, mais par la crainte des élohim [3]. En ce lointain, le caractère d'Abraham, présenté comme une sorte de *moslin* respectable et grandiose, se dessine avec une surprenante majesté.

La rédaction primitive se retrouve d'une manière presque continue dans l'histoire d'Isaac, et dans toute cette légende de Jacob, empreinte d'un cachet si frappant de mythologie, de sublimité grossière, d'idéalisme concret et de haute naïveté. On se sent bien loin de l'époque prophétique en lisant ces historiettes où Dieu connive aux roueries les plus avouées et fait même pour son favori de légères friponneries [4]. Le Dieu protecteur ne connaît que l'intérêt de son protégé, [5] et, dans le choix de son protégé, il se gouverne par l'arbitraire le plus enfantin; il n'entre dans ses préfé-

1. Notez le pluriel התעו, ayant pour sujet אלהים, Gen., XX, 13.

2. La légende d'Ismaël, selon l'ancien document, se trouve dans Gen., XXI, 9-21.

3. Gen., XXII, 12.

4. *Ibid.*, XXXI entier.

5. *Ibid.*, XXXI, 24, 29, 30, 42; XXXII, 12; XXXIII, 10-11; XXXIX, 2, 3, 5, 23.

rences aucun motif moral. En revanche, il se dérange pour bien peu de chose. Le Dieu de Béthel se met en mouvement pour une affaire de chèvres en chaleur [1]. L'auteur trouve cela tout naturel; comme la petite fille, à qui l'on a appris ses prières, en vient vite à demander au bon Dieu un miracle pour sa poupée.

Avec cela, un polythéisme mal dissimulé, qui se trahit à chaque page. L'auteur admet qu'on rencontre parfois dans la campagne des camps d'élohim; quelques-uns viennent au devant de vous; on cause avec eux [2]. D'autrefois, ils vous visitent en songe; on lutte péniblement jusqu'au lever de l'aurore; dès que la lumière se fait, ils vous quittent en vous disant adieu [3]. L'étonnante beauté de cette partie de la Genèse vient tout entière du vieux narrateur oublié du xe siècle. Le fleuron du livre était ce charmant roman de Joseph, le plus ancien des romans et le seul qui n'ait pas vieilli. Le plan général et les parties essentielles de ce délicieux récit existaient déjà, parfaitement caractérisés, dans la plus ancienne rédaction des dires légendaires du Nord.

1. Gen., XXXI, 10-13.
2. *Ibid.*, XXXII, 2-3 (complété par le grec).
3. *Ibid.*, XXXII, 25 et suiv.

En quel état la légende de Moïse figurait-elle dans ce récit primitif? C'est ce qu'il est d'autant plus difficile de conjecturer que nous ne savons pas au juste si les mentions de Moïse se trouvaient dans le livre des Légendes patriarcales, dans le livre des Guerres de Iahvé, dont nous parlerons bientôt, ou dans les deux. Le singulier passage[1] où Iahvé rencontre Moïse dans une des gorges du Sinaï, veut le tuer et ne lâche prise que quand Sippora a circoncis son fils avec un silex[2], ce passage appartenait sans doute au plus vieux texte[3]. Marie avait son rôle dans ces antiques récits[4], et peut-être dès lors lui prêtait-on le vers qui, plus tard, fut développé en un cantique entier sur le passage miraculeux de la mer Rouge[5]. L'épisode de Jéthro présente aussi un haut caractère d'antiquité[6].

La théophanie du Horeb[7] avait encore des proportions modestes; c'était, à ce qu'il semble, un

1. Exode, IV, 24-26.
2. Voy. t. Ier, p. 125, note 4; 188.
3. Peut-être en était-il de même du passage Nombres, XI, 1-3.
4. Michée, VI, 4.
5. Exode, XV, 20-21.
6. *Ibid.*, XVIII.
7. *Ibid.*, III, 2; XVII, 6; XXXIII, 18; comp. la légende d'Élie. I Rois, XIX, 8. Le deutéronomiste reprit cette désignation géographique. Voir tome Ier, p. 191, note. Le jéhoviste et l'élohiste préférèrent *Sinaï*. Voir Dillmann, *Exode*, p. 24.

simple renouvellement de l'alliance de Iahvé avec son peuple. Ce qui est sûr, c'est que le caractère céraunien de Iahvé était fortement accusé. La foudre, l'éclair, le nuage sombre, la tempête, sont, en ces vieilles pages, l'accompagnement indispensable des apparitions de Iahvé. Dans la traversée du désert, Moïse jouait seulement le rôle de chef entre plusieurs autres chefs [1]. Peut-être quelques données exactes sur la topographie de la péninsule du Sinaï servaient-elles à enchaîner ces récits, et, comme le voyage dans la péninsule fut très court, on arrivait ainsi presque d'un saut à Hésébon et aux talus de Moab, où l'histoire héroïque commençait.

Le livre était essentiellement un livre israélite, dans le sens que le schisme des dix tribus avait consacré [2]. Le but qu'on s'y proposait était de faire valoir les légendes israélites, d'expliquer d'une façon relevée l'origine des lieux saints israélites, d'attribuer aux ancêtres des tribus, à l'exclusion des indigènes et des Philistins, toutes les bonnes vieilles choses du pays, les puits, les bois sacrés, les vieux térébinthes. Joseph, le père d'Éphraïm et de Ma-

1. Voy. tome Ier, p. 167-168, 205.
2. Voir surtout Gen., XLVIII.

nassé, est partout exalté [1]; Éphraïm et Manassé sont l'objet des bénédictions les plus chaleureuses [2]; Éphraïm, quoique censé le cadet, est préféré à Manassé [3]. Ruben paraît intentionnellement ménagé [4]. Béthel est, aux yeux de l'auteur, le vrai sanctuaire d'Israël, et un récit est destiné à établir le devoir qu'ont tous les descendants de Jacob d'y payer la dîme [5]. Sichem est le centre de la famille d'Israël [6]. La région transjordanienne de Galaad et les déserts du côté de Gérare et de Beër-Séba tenaient une grande place dans les récits du conteur. Beër-Séba surtout, est un lieu saint; ses puits et son bois de tamaris sont comme le centre d'une religion que l'on cherche à fonder [7]. Chaque puits du désert au sud de Juda a sa légende, commune presque toujours à Israël et à Ismaël [8].

Le pays de Juda, au contraire, était, ce semble,

1. Gen., XLVIII, 20, 22. Comp. Josué, XVII, 14-18) pris du livre des *Guerres*).

2. Gen., XLVIII, 8 et suiv.

3. *Ibid.*, XLVIII, 17 et suiv.

4. *Ibid.*, XXXVII, 21, 29 ; XLII, 22, 37.

5. *Ibid.*, XXVIII, 19-22, et XXXV, 15.

6. *Ibid.*, L, 25, comparé à Josué, XXIV, 32.

7. *Ibid.*, XI, 22-34 (au verset 33, lisez עליון, au lieu de עולם); XXVI, 25-33. Comp. Amos, V, 5; VIII, 14.

8. Genèse, XVI, XXI, XXV.

à peine mentionné. L'auteur affectionnait les légendes locales; il les connaissait à fond, et, s'il a peu de chose à dire sur Juda, c'est qu'évidemment il tournait un peu volontairement le dos à ce pays. Il est difficile de ne pas voir une intention malveillante dans la légende de Thamar [1], où Juda est si complètement sacrifié, et où la famille de ce patriarche, censée issue du rapt d'une Chananéenne, est présentée comme souillée par tous les crimes. En religion, les idées de l'auteur étaient très larges. Déjà se dessine l'antipathie contre les *téraphim*, les idoles et les amulettes des païens [2]. Mais on ne remarque aucune tendance vers la centralisation du culte. Les autels à Iahvé s'élèvent de tous côtés, sans que l'auteur voie là autre chose que le témoignage d'une légitime piété [3].

Le livre des légendes israélites a été le commencement de la Bible, surtout de la Bible telle que les poètes et les artistes l'entendent. L'empreinte de la légende populaire y est en quelque sorte à fleur de coin. On n'y peut comparer que l'homère des Grecs. L'intérêt que les enfants prennent à ces récits est un éloge suprême. Il y a deux livres

1. Gen., XXXVIII.
2. *Ibid.*, XXXV, 2 et suiv.
3. *Ibid.*, XXVIII, 22; XXXIII, 20.

d'enfants par excellence, Homère et la Bible[1]. Ce sont les deux seuls livres qui aient été faits pour un public analogue aux enfants, un public curieux, aimable, facile à contenter, n'ayant aucune arrière-pensée théologique, soit pour affirmer, soit pour nier.

Si nous possédions l'œuvre entière du conteur de Béthel ou de Sichem, nous verrions sans doute que, dans son écrit, résida tout le secret de la beauté hébraïque, qui a séduit le monde à l'égal de la beauté grecque. Cet inconnu a créé la moitié de la poétique de l'humanité. Ses récits sont comme un souffle du printemps du monde. Leur fraîcheur exquise n'est égalée que par leur grandiose crudité. L'homme, quand ces pages étranges furent écrites, vivait encore dans le mythe[2]. Les aperceptions sur le divin étaient à l'état d'hallucination. Les multiples *élohim* remplissaient l'air, à l'état de souffles mystérieux, de bruits inconnus, de terreurs paniques[3]. L'homme avait avec eux des batailles nocturnes, d'où il sortait blessé. Élohim appa-

1. On peut ajouter, à quelques égards l'Évangile, l'apparition du christianisme ayant ramené pour l'humanité une sorte d'enfance spirituelle et de rajeunissement.

2. Voir surtout les récits sur Jacob.

3. Gen., XXXV, 5.

raît triple[1], et ses fils ont avec les femmes des embrassements féconds[2]. La morale est à peine née; les volontés d'Élohim sont capricieuses, parfois absurdes. Le monde est tout petit. On atteint le ciel avec une échelle ou plutôt une pyramide à échelons[3]. Des messagers vont sans cesse de la terre à l'empyrée. Les théophanies et les angélophanies sont fréquentes. Les songes sont des révélations célestes, des visions de Dieu.

Les mythes ethnographiques de notre narrateur ont surtout une profondeur qui étonne. Sur ce terrain, il semble faire exprès d'être choquant, de violer la nature, pour bien avertir que tout se passe hors de la réalité. Les amours des fils des dieux et des filles des hommes, celles de Lot et de ses filles, Cham riant de la nudité de son père, les batailles de Jacob et d'Ésaü dans le ventre de leur mère, sont de colossales incongruités, qui ne peuvent blesser qu'une étroite pruderie, et qui expliquent mieux qu'aucune formule anthropologique les mystères cachés des races, leurs sympathies, leur inégalité, leurs substitutions, leurs mélanges, leurs haines. Toute l'histoire de Jacob le supplantateur et d'Esaü

1. Gen., VI, 1 et suiv.
2. *Ibid.*, XVIII, 1 et suiv.
3. Mythes de Béthel.

le sauvage est, à cet égard, un chapitre incomparable, le chef-d'œuvre de l'ethnographie [1]. L'opposition de l'homme sédentaire et du chasseur [2], le besoin final qu'a le chasseur, malgré ses superbes captures, de recourir à l'homme de la tente, l'idée que tous les chasseurs mourraient de faim, s'il n'y avait pas des gens tranquilles pour leur préparer un plat de lentilles, le triomphe final du paisible végétarien sur le carnivore ne sauraient être plus parfaitement exprimés. Déjà se dessine en Israël un trait décisif, le goût d'une vie réglée, l'assurance que l'homme pacifique finira par l'emporter sur le brutal. L'antipathie contre l'esprit militaire est sensible. Jacob est d'une couardise avouée; son amour du gain n'est nullement blâmé, et cet amour va parfois jusqu'à de petites coquineries [3]. Joseph fait admirablement son chemin comme bon intendant et bon employé.

Et tout cela est clair, analysé en quelque sorte. Le mythe, qui, chez les Grecs, se montre à nous tout formé et par conséquent obscur, nous apparaît ici dans sa formation même. Le narrateur primitif

1. Gen., XXVI, 22 et suiv.

2. *Ibid.*, XXV, 27: « l'un était chasseur, l'autre galant homme. » Notez la différence de Noé איש אדמה, et d'Esaü, איש שדה.

3. Gen., XXVII, XXX.

de la Genèse nous fait assister à l'acte créateur. Nous voyons le bouton de la fleur en train de se nouer; nous comptons les plis qui s'y superposent, les significations multiples qui s'y pressent, selon l'essence du mythe, qui est de dire trois ou quatre choses à la fois. Le résultat est grandiose, poétique, aimable. C'est une mer sans bords, où l'on se plaît à naufrager.

L'homme rêve toute sa vie des têtes de jeunes filles qu'il a vues de quinze à dix-huit ans. Une race vit éternellement de ses souvenirs d'enfance, ou de ceux qu'une adoption séculaire lui a en quelque sorte inoculés. Le livre des patriarches eut sur l'imagination d'Israël une influence incalculable. Cet écrit primitif donna le ton à ceux qui suivirent, un ton qui n'est ni celui de l'histoire, ni celui du roman, ni celui du mythe, ni celui de l'anecdote, et auquel on ne peut trouver d'analogie que dans certains récits arabes antéislamiques. Le tour de la narration hébraïque, juste, fin, piquant, naïf, rappelant l'improvisation haletante d'un enfant qui veut dire à la fois tout ce qu'il a vu, était fixé pour toujours. On en retrouvera la magie jusque dans les agadas de décadence. Les Évangiles rendront à ce genre le charme conquérant qu'il a toujours eu sur la bonhomie aryenne, peu habituée à tant d'audace

dans l'affirmation de fables. On croira la Bible, on croira l'Évangile, à cause d'une apparence de candeur enfantine, et d'après cette fausse idée que la vérité sort de la bouche des enfants : ce qui sort, en réalité, de la bouche de l'enfant, c'est le mensonge. La plus grande erreur de la justice est de croire au témoignage des enfants. Il en est de même des témoins qui se font égorger. Ces témoins, si fort prisés par Pascal, sont justement ceux dont il faut se défier.

CHAPITRE III

TRAVAIL LITTÉRAIRE DANS LE ROYAUME D'ISRAËL. RÉCITS HÉROÏQUES.

A côté de l'idylle ou, si l'on veut, du roman patriarcal, il y avait la tradition héroïque, celle-ci bien plus près de l'histoire et qui n'était en quelque sorte que la continuation de la légende des pères. Caleb et Josué étaient à la tête de ce cycle nouveau, qui se rattachait ainsi directement à la délivrance censée accomplie par Moïse[1]. Ici, les données traditionnelles abondaient. Un élément capital venait épauler les traditions populaires et leur donnait une cohésion, une solidité, qui manquaient tout à fait pour l'âge patriarcal.

Nous avons, à diverses reprises, développé cette

1. L'influence du récit héroïque se sent dans les Nombres, à partir de l'exploration de Chanaan (ch. XIII). Josué, dans cet épisode, est désigné par le nom de Hoséa, qui paraît être la forme primitive.

idée fondamentale de la critique, qu'il n'y a pas d'histoire avant l'écriture. Ce qui existe souvent avec un grand éclat et un grand développement chez un peuple illettré, ce sont des chants populaires. Israël possédait un riche écrin de ces sortes de chants, remontant à deux ou trois siècles, et se rapportant le plus souvent à des faits historiques dont le souvenir direct s'était perdu. Parfois le chant populaire contenait des indications suffisantes pour reconstruire le récit du fait; parfois ces indications manquaient ou prêtaient au malentendu; alors c'était l'imagination des âges postérieurs qui y suppléait. Le *Kitâb el-Aghâni* des Arabes est le type de ces sortes de compilations, où des chants longtemps gardés par la tradition orale sont enchâssés dans un texte en prose, qui les explique. Le principe, en pareil cas, est que la pièce en vers est antérieure à son préambule en prose, lequel n'en est que le développement, le commentaire souvent erroné.

Les plus anciens chants nationaux d'Israël remontaient à l'origine même de la vie nationale, à ce moment où les Beni-Israël, émancipés de l'Égypte, essayaient de sortir du désert, et contournaient, du côté de l'Arnon, le pays de Moab. Le chant relatif à la source de Beër, le chant sur la prise d'Hésé-

bon, se perdent, comme des étoiles du matin, dans les rayons d'un soleil levant historique. Les petits *masal* de Balaam s'y rattachaient de très près. Le chant sur la bataille de Gabaon[1] ne nous est connu que par un vers, qui donna lieu à une interprétation singulière[2]. Le beau cantique de Débora, au contraire, nous a été conservé à peu près dans son intégrité. Enfin l'élégie sur la mort de Jonathas et le début de l'élégie sur la mort d'Abner, sont cités avec un nom d'auteur; ils sont donnés comme de David.

Sur ces sept ou huit exemples, trois sont rapportés par citation expresse à deux livres, l'un intitulé : *Sépher milhamoth Iahvé*, « le livre des guerres de Iahvé[3] », l'autre *Sépher hay-yasar*, livre du *Iasar* ou *Iasir*[4], titre dont le sens nous échappe tout à fait[5]. Ces deux livres, à n'en pas

1. Voy. t. Ier, p. 242-243.

2. Pas aussi singulière cependant pour l'antiquité que pour nous. Dans les poèmes homériques, le soleil est arrêté pour des enfantillages. Dans l'Odyssée XXIII, v. 241, Athéné retient Eos dans l'Océan et ne lui permet pas d'atteler ses chevaux, pour prolonger la nuit d'Ulysse et de Pénélope. Comp. Iliade, II, v. 413; XVIII, v. 239.

3. Nombres, XXI, 14, 17, 27 et suiv. (Notez מושלים).

4. Josué, X, 13; II Sam., I, 18.

5. La formule אז ישיר (Exode, XV, 1; Nombres, XXI, 17) fait mirage, rien de plus.

douter, étaient composés, pour la plus grande partie, de chants populaires. C'étaient ou deux livres se complétant l'un l'autre, ou un même ouvrage sous deux titres différents. Pour la commodité de l'exposition, nous adopterons cette seconde hypothèse, dont l'inexactitude, si inexactitude il y a, serait de peu de conséquence.

Des citations du *Iasar* et du *Sépher milhamoth Iahvé* se trouvant dans des parties très anciennes de l'Hexateuque[1], qui peuvent avoir été écrites au IXe siècle avant J.-C., il faut en conclure que le *Sépher milhamoth Iahvé*, ou *Sépher hay-yasar*, fut écrit vers le Xe siècle, à la fin même de la période dont il s'agissait de recueillir les chants et les souvenirs.

C'est le propre, en effet, des grands âges héroïques que d'ordinaire l'on commence à se passionner pour eux quand ils sont déjà bien finis. La génération héroïque meurt toujours sans écrire. Mais elle a raconté ses prouesses à une génération souvent très pacifique, qui attache d'autant plus de prix à ces récits épiques qu'elle n'a pour la vertu guerrière qu'une admiration toute littéraire. Les rudes soudards de Joab et d'Abisaï devaient avoir de longues

1. Nombres, XXI, 14 et suiv. ; Josué, X, 13.

histoires à défiler[1]. La vie d'aventures de David, traversée, comme par un fil d'argent, par l'amitié de Jonathas, offrait aux conteurs des épisodes charmants[2]. Une foule de chants et d'anecdotes du temps des Juges, de Saül et de la jeunesse de David allaient périr. C'est alors, selon nous, qu'un ou plusieurs scribes recueillirent cette riche moisson poétique, qui s'étendait sur trois ou quatre siècles, depuis les premières approches de l'Arnon, au sortir du désert, jusqu'à l'avènement de David. David était le dernier de ces héros aventureux qui avaient déployé un courage tout profane au nom de Iahvé[3]. Du moment qu'il fut devenu roi, il cessa de payer de sa personne et de s'exposer dans les combats. Nous pensons donc que la bataille de Gelboé et l'élégie sur la mort de Jonathas occupaient les dernières pages du livre. Assurément, il n'y était question ni des derniers temps de David ni du règne de Salomon.

Tout porte à supposer que le livre des anciennes chansons héroïques des Hébreux fut écrit dans les

1. Voir I Sam., XXI, XXIII.

2. Épisode de Saül devant la vie à la générosité de David, raconté deux fois (I Sam., XXIV et XXVI).

3. Pour le sens précis du mot מלחמות יהוה, voir I Sam. XVIII, 17. Cf. Josué, X, 14.

tribus du Nord bien plutôt qu'à Jérusalem[1]. Le livre avait le caractère franc, libre, un peu barbare, sobre et ferme, de tout ce qui vient du royaume d'Israël. Ce qui est presque décisif, c'est que, dans la partie du livre relative à l'époque des juges [2], il n'était presque pas question de Juda; les aventures héroïques se rapportaient surtout aux tribus du Nord. Les parties messéantes de l'histoire de David, ce qui concerne son singulier entourage dans la caverne d'Adullam, son séjour chez Akis, ses brigandages avoués, ses campagnes contre Israël, se comprennent aussi beaucoup mieux chez un narrateur du Nord, pour lequel David n'était qu'un aventurier hardi, que chez un narrateur de Jérusalem ou d'Hébron, pour lequel David était le fondateur de l'hégémonie de Juda. Peut-être, à vrai dire, la rédaction du livre des héros fut-elle double, comme cela eut lieu plus tard pour l'Histoire sainte. Il y eut peut-être la rédaction du Nord et la rédaction du Sud; il serait même loisible de supposer que *Sépher milhamoth Iahvé* fut le titre de l'une d'elles; *Sépher hay-yasar*, le titre de l'autre. Mais, à cette

1. Notez la locution « Israël et Juda », I Sam., XV, 4; XVIII, 16. Voy. ci-dessus, p. 187.

2. Cette partie nous est représentée par le livre des Juges de la Bible actuelle.

limite, toutes les suppositions deviennent arbitraires; il vaut mieux ne pas trop s'y arrêter.

On comprend qu'un pareil livre, écrit à un point de vue simplement héroïque, ait dû paraître scandaleux à une époque d'orthodoxie, où le *cohen* et le *nabi* conquirent une importance qu'ils n'avaient pas eue dans les âges reculés. En usant comme ils devaient du vieux livre épique, les historiographes d'Israël y firent sans doute de nombreuses coupures ou retouches. Mais les soucis de l'apologétique n'étaient pas, à cette époque, fort rigoureux. Les historiographes laissèrent échapper, surtout dans la partie des Juges, une foule de détails qui prouvaient avec la dernière évidence que la législation supposée de Moïse n'existait pas à cette époque. De la sorte, l'histoire hébraïque, telle qu'elle nous est parvenue, s'est trouvée renfermer sa propre réfutation. D'une part, elle nous affirme que Moïse, avant l'entrée d'Israël en Chanaan, lui donna une législation complète; de l'autre, elle nous raconte une foule d'histoires postérieures à l'entrée d'Israël en Chanaan, qui supposent notoirement que cette législation n'existait pas.

La même chose est arrivée chez les musulmans. Malgré leur injuste mépris pour « les temps de l'ignorance », ils n'ont pas perdu les souvenirs épiques

antérieurs à l'islam. Les saints des mosquées ne lisent pas ces livres de vieille chevalerie; mais tout vrai Arabe s'en délecte. Le système théologique du judaïsme n'admit pas heureusement de « temps de l'ignorance » ; aucun piétisme ne fit oublier la vie enivrante des *gibborim*, et ces brillants récits tout profanes eurent leur place dans l'histoire de la religion. Grâce à la façon, inattentive par trop de respect, dont se lisent les volumes sacrés, les plus pieux protestants, de nos jours encore, se nourrissent avec ferveur d'aventures dans le goût d'Antar, de brigandages héroïques, de petites intrigues habilement conçues et racontées [1].

Moïse et Josué figuraient-ils dans le *Sépher milhamoth Iahvé* ou dans le *Iasar?* Cela est certain pour Josué. Le vers du chant sur la bataille de Gabaon (*Josué*, chapitre x), extrait du *Iasar*, semble supposer que Josué était nommé dans le récit en prose. La vision du *sar-saba* de Iahvé [2] est un des morceaux les plus anciens de la littérature hébraïque. Les aventures de Caleb, qui était évidemment un des héros du *Sépher milhamoth*, ne sont guères séparables de celles de Josué. Quant à

1. Le chef-d'œuvre du genre est le récit de l'entrée en relations de David et d'Abigaïl.

2. Josué, v, 13-15.

Moïse, il est bien remarquable qu'il ne figure pas dans le chant de Beër, chant qui paraît avoir été l'origine des récits où Moïse fait sourdre l'eau avec sa baguette. A Beër, nous voyons seulement figurer les *sarim*, « les chefs », et les nobles du peuple, creusant le sable avec leurs bâtons. Ce qui est bien plus grave, c'est que, dans l'épisode de Balaam, qui suit [1] et que nous supposons extrait en grande partie du *Sépher milhamoth Iahvé* [2], Moïse n'est pas nommé, bien qu'il soit censé encore vivant quand Balaam entre en scène, et qu'il eût toute raison de figurer en une telle histoire. Nous n'oserions cependant pas conclure de là que Moïse ne figurait pas dans le *Sépher milhamoth* ou dans le *Iasar* comme chef militaire et libérateur du peuple. Le récit de l'exploration de Chanaan ne se comprend pas bien sans un chef de la nation, supérieur à Josué et à Caleb. Mais, sûrement, Moïse n'avait pas dans le *Iasar* le caractère d'homme de Dieu et de législateur inspiré qu'il revêtit depuis.

Peut-être les noms des stations du désert faisaient-elles partie de cet ancien document? Les épi-

1. Nombres XXI et suiv. Voir tome I, p. 218, note 1.

2. En général, quand les auteurs arabes avouent un emprunt, cet emprunt a plus d'étendue que leur quotation ne le suppose; la citation s'applique à ce qui suit, pendant plusieurs pages.

sodes étranges ou analogues aux légendes patriarcales, de Iahvé voulant tuer Moïse, du *hatan damim* ou époux de sang, de Moïse chez Jéthro, de ses rapports avec le *cohen* madianite Raguël et sa fille Sippora, sont peut-être aussi de la même provenance. Certains détails de ces vieux récits purent sembler obscurs à ceux qui les rédigèrent, et devinrent bientôt, pour la tradition, des énigmes tout à fait inexplicables.

Bien que le *Sépher milhamoth Iahvé* et le *Iasar* aient dû se perdre de bonne heure comme livres à part[1], on peut dire cependant que les chapitres essentiels des deux livres nous ont été conservés. Le ton général de ces compositions nous est rendu surtout par le livre des Juges, et là est la cause du caractère particulier qui fait saillir si fortement ce livre dans l'ensemble du volume biblique. Ce n'est ni l'histoire *ad narrandum*, ni l'histoire *ad probandum*; c'est l'histoire *ad delectandum*, comme le *Kitâb el-Aghâni* et la partie du *Kitâb al-ikd* relative aux Journées des Arabes. C'est l'histoire anecdotique d'un âge devenu légendaire, entremêlée

1. Osée (IX, 9; X, 9) rappelle des faits qui maintenant se trouvent dans le livre des Juges (catastrophe de Gibéa, lévite d'Ephraïm). Michée (I, 10) fait allusion à l'élégie sur la mort de Jonathas. Il est difficile de dire s'ils avaient entre les mains l'ancien recueil ou les arrangements plus modernes.

d'énigmes, de jeux de mots enfantins[1], telle qu'elle pouvait plaire à un âge naïf, dénué de culture rationnelle. C'est la vie héroïque, peinte en vue d'un siècle qui l'aime encore, par le récit d'une série d'aventures possibles seulement dans une vie brillante et libre. L'auteur voulait, avant tout, intéresser un peuple agricole et guerrier. Le tour de toutes ses anecdotes est militaire et idyllique. Il aime les ruses de guerre, les exploits surprenants, les détails de la vie pastorale ou rustique. Jamais un trait gauche ou de faux goût; jamais un trait piétiste ou de religion réfléchie; toujours le caractère de la plus belle antiquité. La conscience humaine a, dans ces récits, la même limpidité que dans la poésie épique des Grecs. L'homme n'a pas encore un moment fait retour sur lui-même, ni trouvé qu'il avait droit de se plaindre de la vie ou des dieux.

Il est bien probable que, dans le livre hébreu primitif, les cantiques étaient plus nombreux que dans le texte actuel de la Bible. Les histoires de Gédéon, de Samson, surtout celle de Jephté, devaient avoir des parties en vers que le récit actuel a fait disparaître. Ce qui n'a pas changé, c'est le tour de l'a-

1. Les trente ânes de Jaïr; les petites notes, Juges XII, 8 et suiv.

necdote, cette façon d'aiguiser un récit, de le rendre vif, parlant, saisissant. C'est ici le don spécial du narrateur biblique. L'hébreu n'a pas de rythme narratif. Le parallélisme, seul mécanisme poétique de l'hébreu, ne convient qu'au genre lyrique et parabolique. De là cette particularité que les compositions analogues de l'épopée chez les Sémites, tels que l'*Aghâni*, sont écrites non en un mètre continu, mais en une prose mêlée de vers. Le récit en prose tire son ornement du tour heureux de la phrase et surtout des détails, toujours arrangés de manière à mettre en vedette l'idée principale.

Ce talent de l'anecdote est aussi ce qui a fait le succès des conteurs arabes. C'est par là que le récit sémitique a lutté sans désavantage contre l'entraînement charmant de l'*épos* grec. Au moyen de sa métrique savante, l'*épos* grec atteint à une majesté que rien n'égale. Mais la narration sémitique a bien plus de piquant. Elle a l'avantage de n'avoir pas de texte arrêté. La donnée fondamentale seule était fixée; la forme était abandonnée au talent de l'improvisateur. L'*épos* aryen n'a jamais eu cette liberté. Son vers fut toujours d'une facture trop savante pour pouvoir être abandonné au caprice du rapsode. Le conteur sémitique, au contraire, l'*antari*, par exemple, comme le *cantistori* de Naples et

de Sicile, brode sur un cadre donné[1]. Cela est sensible, en particulier, dans l'histoire si épique de Samson, histoire qui nous est parvenue en une dizaine de pages, tandis que, évidemment, chacun des épisodes frappants ou burlesques qui la composent, développés par les conteurs, remplissait des soirées et des nuits. En fait de récits hébreux, nous n'avons guère que des canevas, des titres, des indices d'épopées encapsulées. La matière sur laquelle on écrivait (bandes de cuir, planchettes, papyrus) n'admettait pas les longs et souvent charmants bavardages, qu'une littérature se permet quand la matière à écrire est devenue à bon marché. Comme la langue des paysans d'Israël était une merveille de justesse, de finesse et de force, il est résulté de ces fixés rapides un chef-d'œuvre sans égal.

Israël a donc eu son recueil épique comme la Grèce, dans ce livre primitif des chants et des gestes héroïques, dont certaines parties, reconnaissables encore dans les livres postérieurs, ont fait la fortune littéraire de la Bible. Répondant à un même idéal, la Bible et Homère ne se sont pas supplantés. Ils restent les deux pôles du monde poétique; les arts plastiques continueront indéfini-

1. Chez les Grecs, la fable ésopique resta ainsi à l'état de matière de vers, que chacun traitait à sa guise.

ment d'y choisir leurs sujets; car le détail matériel, sans lequel il n'y a point d'art, y est toujours noble. Les héros de ces belles histoires sont des adolescents, sains et forts, peu superstitieux, passionnés, simples et grands. Avec les récits exquis de l'âge patriarcal, ces anecdotes du temps des juges ont fait le charme de la Bible. Les narrateurs des époques postérieures, les romanciers hébreux, même les narrateurs chrétiens, prendront tous leurs couleurs sur cette palette magique. Les deux grandes sources de la beauté inconsciente et impersonnelle ont été ainsi ouvertes à peu près en même temps chez les Aryens et chez les Sémites, vers 900 ans avant Jésus-Christ. Depuis, on en a vécu. L'histoire littéraire du monde est l'histoire d'un double courant qui descend des homérides à Virgile, des conteurs bibliques à Jésus ou, si l'on veut, aux évangélistes. Ces vieux contes des tribus patriarcales sont restés, à côté de l'épopée grecque, le grand enchantement des âges suivants, formés, pour l'esthétique, d'un limon moins pur.

C'est pour ne s'être pas bien rendu compte de l'importance de cette première étape littéraire d'Israël, que des critiques, plus habiles aux découvertes du microscope qu'aux larges vues d'horizon, n'ont

pas eu d'yeux pour voir, en sa grosseur capitale, ce fait : que les plus anciens rédacteurs de l'Hexateuque citent un écrit antérieur, savoir le livre du *Iasar* ou des Guerres de Iahvé, composé d'après d'anciens cantiques. Nous trouvons les membres épars de ce livre dans les parties dites jéhovistes du livre des *Nombres;* nous le retrouvons dans *Josué;* selon nous, il fait le fond du livre des *Juges*, et il a fourni les plus beaux éléments des livres dits de *Samuël*. Le livre des Juges, en effet, et les livres dits de Samuël nous offrent à la surface la couche de terrain que, dans les plus anciennes parties de l'Hexateuque, nous ne rencontrons qu'en filon et en sous-sol. C'est ce qu'on aurait vu plus tôt, si, au lieu d'être cultivées par des théologiens, ces études eussent été entre les mains de savants habitués au grand air de l'épopée et des chants populaires. On eût reconnu alors qu'avant la rédaction des récits entièrement religieux de l'Histoire sainte, il y eut un *épos* national, contenant les chants et les récits héroïques des tribus. Ce livre s'arrêtait, selon toute apparence, à l'avènement de David [1], à la fin de sa jeunesse aventureuse, quand les brigands de

1. Pour les faits postérieurs à cette époque, le *Iasar* n'est plus cité, aucun chant populaire n'est plus allégué.

Sicéleg sont tous casés et que les aventures des âges antérieurs font place à des soucis beaucoup plus pacifiques et à des calculs plus positifs.

Ce n'était pas un livre sacerdotal, c'était un livre national. Ces histoires furent héroïques et populaires, avant d'être sacrées. Le mot profane serait ici fort déplacé; car ce mot n'a de sens que par son opposition à ce qui est devenu religieux. La distinction des deux vies n'était pas faite; la religion pénétrait tout; comme personne ne la niait, elle n'avait pas à s'affirmer. Le piétisme israélite, œuvre des prophètes, n'était pas encore né. Certes Iahvé remplissait déjà ces vieux récits; mais les dieux remplissent aussi l'*Iliade* et l'*Odyssée*, sans que pour cela l'*Iliade* et l'*Odyssée* soient des livres sacrés. Tout, dans l'*épos* hébreu, était arrangé pour la plus grande gloire de Iahvé; mais le but n'était pas l'édification, ni la propagande, encore moins l'apologétique. On ne songeait nullement à créer des arguments pour des thèses de prédicateur. Ces premiers livres d'Israël étaient des œuvres laïques, comme on dirait aujourd'hui, où l'on ne se proposait qu'une seule chose, confier à l'écriture un trop plein de souvenirs intéressants au plus haut degré, dont la mémoire était surchargée.

Nous exposerons, siècle par siècle, les transformations que subirent ces traditions légendaires et ces récits historiques, qui font encore aujourd'hui notre admiration et notre charme. Qu'il nous suffise pour le moment d'avoir établi que les souvenirs légendaires de l'âge patriarcal et les souvenirs héroïques de la conquête de Chanaan, du temps des juges et de la royauté naissante, se fixèrent, vers 900 ans avant Jésus-Christ, en deux écrits dont nous possédons encore des parties étendues. Ces deux écrits paraissent avoir été rédigés dans le Nord, probablement dans quelqu'une des villes antiques d'Éphraïm. L'un racontait l'histoire mythologique de l'humanité primitive, puis celle d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph; nous le voyons percer en quelque sorte sous le texte actuel, souvent alangui, de la Genèse. L'autre était le *Iasar* ou le livre des Guerres de Iahvé, l'épopée de la nation, expressément citée dans l'Hexateuque et dans les livres dits de Samuel. Ces œuvres exquises et parfaites, à la manière des poèmes homériques de la Grèce, n'étaient point encore des livres religieux. Quoiqu'ils fussent l'éminente expression du génie d'Israël, ce n'étaient pas des livres tellement propres à ce peuple que les nations congénères, Moab, Édom, Ammon, n'en eussent de

semblables. Ammon et Moab n'ont eu ni prophètes ni *Thora;* mais il y a peut-être eu un *Sépher milhamoth Milkom*, un *Sépher milhamoth Kamos*, Ammon et Moab ayant eu leurs souvenirs héroïques comme Israël, et ayant eu, comme Israël, l'habitude de rattacher ces souvenirs à leur dieu national. Comment ces récits idylliques et guerriers d'une petite nation syrienne sont-ils devenus le livre sacré de tous les peuples ? C'est ce qui sera plus tard expliqué. Nous touchons ici au nœud même de l'histoire d'Israël, à ce qui constitue son rôle à part, à ce qui le range parmi les *unica* de l'histoire de l'humanité.

CHAPITRE IV

PREMIER ESSAI D'UN IAHVÉISME MORAL A JÉRUSALEM SOUS ASA.

Asa monta sur le trône de David vers l'an 930 avant Jésus-Christ[1]. Pendant vingt ans, son père Abiam et son grand-père Roboam avaient cherché à continuer, contre la force des choses, le règne de Salomon. Sur un territoire amoindri, ils avaient conservé un appareil de royauté auquel la Palestine entière avait eu peine à suffire. La petite cour de Sion, avec son harem exagéré, ses princes du sang richement apanagés, son culte de parade, perdait toute importance réelle[2]. Jamais années, dans l'histoire

1. I Rois, XV, 9 et suiv. ; II Chron., XIII et suiv., historiographie fort chétive. Ici, comme toujours, les Chroniques ne font pas autorité, mais ne sauraient être négligées tout à fait.

2. Jérusalem et Juda ne sont pas nommés dans l'inscription de Mésa.

juive, ne furent aussi stériles que celles-ci. Iahvé semblait endormi dans son temple, sur ses keroubs. Les cultes chananéens et autres jouissaient d'une entière liberté. Aucun prophète ne se levait pour gourmander les rois et les peuples.

Le iahvéisme était de sa nature exclusif et intolérant. Le triomphe du Dieu jaloux, qui a lieu sous Josias (vers 622), est le dernier terme d'une réaction religieuse qui commence sous Asa. Fréquemment interrompue, reprenant ensuite avec un redoublement d'énergie, cette lutte de trois cents ans est un des plus beaux développements de logique fatale que présente l'histoire. Le ressort intime qui a fait la Grèce pour le génie, celui qui a fait Rome pour l'*imperium*, n'eurent pas plus de force, plus d'originalité.

Par des motifs qu'il nous est impossible d'apprécier, vu l'extrême obscurité de l'histoire israélite au xe siècle avant Jésus-Christ, motifs qui tenaient sans doute à l'influence chaque jour croissante des « hommes de Dieu », Asa suivit en religion une ligne de conduite différente de celle de son père, de son grand-père et de son bisaïeul. Il régna quarante et un ans, et légua, comme nous verrons, ses principes à son fils Josaphat, qui régna vingt-cinq ans. Cette politique religieuse, maintenue

pendant plus d'un demi-siècle, eut de graves conséquences. Le temple prit une signification qu'il n'avait guère eue à l'origine. De chapelle domestique du palais, il devint le lieu de sainteté par excellence, le lieu où Iahvé réside et d'où il émet ses oracles[1]. Les prophètes et les puritains, qui l'avaient d'abord vu de mauvais œil, se réconcilièrent avec lui. Le temps amène le respect; chaque jour donnait à l'édicule salomonien un prestige inconnu jusque-là. Le iahvéisme avait créé le temple; le temple, à son tour, créait le iahvéisme, lui servait, en quelque sorte, de moule et de point d'attache. Personne ne croyait encore que le temple fût l'unique endroit du monde où l'on pût offrir des sacrifices à Iahvé. Mais le roi n'était plus le seul à y officier; les prêtres, qui n'existaient pas devant le roi, prenaient, au contraire, une importance extrême devant le laïque qui se présentait pour une offrande. Déjà peut-être, des usages, des règles, premier noyau d'un lévitique, s'établissaient. Les prêtres inculquaient aussi très probablement l'idée que les sacrifices offerts dans le temple avaient plus de force que ceux qu'on offrait en plein air.

1. Amos, I, 2.

Ce en quoi Asa et Josaphat se distinguèrent nettement de Salomon, de Roboam et d'Abiam, c'est la guerre constante qu'ils firent aux cultes étrangers. A la tolérance de Salomon, imitée par ses deux successeurs, ils substituèrent un régime de proscription contre ce qui, en fait de pratiques religieuses, n'était pas israélite pur. Asa poussa, dit-on, le rigorisme jusqu'à destituer du rang suprême qu'elle occupait sa grand'mère Maaka, la femme préférée de Roboam, à qui son père Abiam avait dû le trône. Cette petite-fille de David [1], qui devait être fort âgée, avait conservé les idées des princesses du temps de Salomon. Elle avait chez elle des *téraphim* en bois, avec des détails phalliques, qui scandalisaient fort la pruderie des générations nouvelles. Asa sacrifia la vieille princesse indévote au parti piétiste. On abattit à coups de hache l'emblème impur, et on le brûla dans la vallée de Cédron. Les cultes phéniciens furent abolis, les *qedésim* chassés des lieux qu'ils souillaient de leur présence. On fit la guerre aux idoles, aux cippes sacrés, aux *hammanim* [2].

1. Voy. t. Ier, p. 443.

2. Cippes à Baal-Hamon, comme on dit chez nous « des vierges, des christs », pour des statuettes de la Vierge, du Christ. Comp. *baalim, asérim* ou *aséroth*.

On n'a rien d'historique sur les prophètes du temps d'Asa. Tout porte à croire qu'ils avaient déjà une grande autorité [1], qu'ils allaient même jusqu'à la violence. Plus d'une fois, à ce qu'il semble, le pieux roi fut obligé de sévir contre ses impérieux conseillers [2]. Le manque de suite était extrême; les idées, cependant, se clarifiaient. Malgré des excès, inséparables d'une société enfantine, sans tact ni sentiment des nuances, le petit État judaïte prenait une remarquable solidité. Le souvenir de David grandissait. Sa race était acceptée comme une sorte d'institution sanctionnée par Iahvé lui-même.

Le temple était pour la dynastie une sorte de palladium. Cette idée de droit divin, acceptée par les prêtres et les prophètes, écartait les compétiteurs. Pas un seul des chefs militaires n'eût osé songer à détrôner celui qu'on tenait pour oint par Dieu lui-même. Nulle révolution n'était possible sous le régime d'une pareille théocratie. — Sous ce rapport, le contraste avec le royaume d'Israël était frappant. L'idée de légitimité, base du royaume de Juda, ne put jamais s'établir en Israël. Nadab, fils de Jéroboam, régna peu de temps. Un Issacharite, nommé

1. II Chron., XV (à prendre avec réserve).
2. II Chron., XVI, 10.

Baésa, le tua, pendant qu'il faisait le siège de la ville philistine de Gibbeton. Ce Baésa extermina ensuite toute la famille de Jéroboam, et fut proclamé roi d'Israël à Thirsa. Il régna vingt-quatre ans.

L'état religieux des tribus du Nord continuait d'être un iahvéisme n'excluant ni les images, ni l'adoration de Dieu sous des noms divers, ni les superstitions impures du culte d'Astarté. Mais le monothéisme est quelque chose d'absolu, qui pousse toujours aux dernières conséquences. Les prophètes ne cessaient de prêcher un iahvéisme plus pur que celui dont se contentait la foule. Jéhu fils de Hanani, relevant le rôle d'Ahiah le Silonite, passe pour avoir joué, sous Baésa, un rôle analogue à celui d'Élie et d'Élisée sous Achab [1].

Asa et Baésa ne cessèrent de se faire la guerre. La cause de leurs luttes fut Rama, à deux lieues de Jérusalem et très près de la frontière des deux royaumes. Baésa s'en étant emparé, la fortifia, et, comme Rama domine toutes les routes du Nord, Asa se trouvait ainsi serré de très près dans sa capitale.

1. I Rois, XVI, 1 et suiv., 7, 12. Ce qui est dit dans II Chron., XVI, 7 et suiv.; XIX, 2; XX, 34, est tout légendaire et plein de confusions. Hanani et Jéhu-ben-Hanani sont le même personnage.

La force de Baésa était son alliance avec le roi de Damas, Benhadad [1], fils de Tabrimmon, fils de Rézon. Asa prit un singulier parti. Il enleva l'argent et l'or qui, depuis le passage de Sésonq, s'était accumulé dans le temple, surtout par les offrandes de son père et par les siennes; il y joignit les trésors du palais royal et fit porter le tout à Benhadad, pour qu'il se tournât contre Baésa. Benhadad se laissa gagner, et envahit en ennemi les districts du Nord, Iyyon, Dan, Abel-Beth-Maaka, tout le pays de Nephtali et les environs du lac de Kinneroth. Quand Baésa apprit ces tristes nouvelles, il interrompit les constructions de Rama et se replia sur Thirsa. Asa convoqua alors tous les hommes de Juda; il les conduisit en masse sur Rama; on enleva les pierres et les bois des constructions de Baésa, et on les employa à fortifier Géba de Benjamin et Mispa.

Sans les déplorables luttes de Juda et d'Israël, le règne d'Asa eût été assez prospère [2]. Il couvrit le pays de villes fortifiées [3]; on voit que ses appréhensions étaient continues et qu'il regardait la paix

1. Maspero, *Hist. anc.* (4e édit.), p. 362. Cf. Schrader, *Die Keil.* (2e édit.), p. 200 et suiv.

2. II Chron., XIV, 5 et suiv., passage qui manque dans les livres des Rois.

3. Comp. I Rois, XV, 23.

comme un don bien précaire. Sa petite armée de Judaïtes[1], armés de grands boucliers et de lances, et de Benjaminites, armés de petits boucliers et tirant de l'arc, tint fort bien tête à une invasion africaine qui envahit le sud de la Palestine. Ces envahisseurs, qualifiés de Cusim (Couschites) et de Lubim (Libyens)[2], et dont le chef est appelé Zarkh le Couschite, furent arrêtés et battus près de Marésa, du côté du pays des Philistins. Asa les poursuivit jusqu'à Gérare. L'armée judaïte frappa du même coup les villes arabes voisines de Gérare et ramena de ce pays un riche butin, qui servit à refaire les objets consacrés dans le temple, objets qu'il avait fallu en tirer pour payer l'alliance de Benhadad[3].

Cette prudente conduite ne fut pas, à ce qu'il paraît, du goût des exaltés. Un prophète en fit de sanglants reproches au roi; il provoqua même, ce semble, un mouvement dans le peuple[4]; car Asa se

1. Exagérations ridicules dans II Chron., XIV, 7.

2. II Chron., XVI, 8 (sujet à caution). On a identifié Zarkh le Couschite avec Osorkon, successeur de Sésonq. Maspero, p. 362; Ewald, III (2e édit.), p. 470. Observez que, pour l'expédition de Sésonq, les peuples nommés sont les mêmes (II Chron., XII, 3).

3. I Rois, XV, 15, transposé selon moi. C'est une scolie marginale répondant à XV, 18.

4. II Chron., XVI, 7-10.

mit fort en colère et fit emprisonner le prophète ainsi que ceux qui avaient pris son parti.

Asa mourut de la goutte dans un âge très avancé[1]. Il s'était fait préparer un tombeau dans les caveaux de sépulture royale de la Ville de David. On l'y enterra, après l'avoir embaumé, et on alluma de grands feux selon l'usage[2]. Il eut pour successeur son fils Josaphat, qu'il avait eu d'Azouba, fille de Silhi, et qui était alors âgé de trente-cinq ans.

Josaphat, pendant un long règne, continua avec une parfaite sagesse le règne de son père Asa. Il extirpa les restes d'hiérodulisme que son père n'avait pu détruire. Le temple eut tous ses honneurs; il semble même que Josaphat l'augmenta et y ajouta la cour extérieure[3]. Mais ce grand centre du iahvéisme n'éteignit pas les cultes locaux. Aucun haut-lieu ne fut supprimé. Le peuple continua d'y sacrifier et d'y brûler de l'encens. Nulle persécution religieuse ne paraît avoir été pratiquée. Les prêtres et les prophètes ne créaient aucun obstacle à l'exercice de la prérogative royale. Ceux qui vivaient des souvenirs

1. L'anecdote II Chron., XVI, 12, vient peut-être du nom de אסא pour אסיה (*quem sanat Iahveus*).

2. II Chron., XVI, 14; XXI, 19, Comparez Amos, VI, 10, et Jérémie, XXXIV, 5.

3. II Chron., IV, 9; XX, 5.

du passé crurent voir revivre les beaux jours de Salomon [1].

Il y eut un point, notamment, sur lequel Josaphat inaugura une politique excellente. Ce fut en ce qui touche aux relations des deux royaumes. Il y avait près de soixante et dix ans que les deux moitiés de Jacob se faisaient une guerre acharnée. Sous le règne de Josaphat, non seulement on ne vit aucune de ces guerres fratricides; mais l'alliance de Juda et d'Israël fut sincère et solide. La différence religieuse des deux pays était insignifiante; la culture intellectuelle et les intérêts étaient les mêmes; la langue offrait de part et d'autre la plus complète identité.

1. II Chron., XVII, 1 et suiv.

CHAPITRE V

LA MAISON D'OMRI. — SAMARIE.

Pendant que le royaume de Jérusalem se reconstituait assez vigoureusement sous le sceptre d'Asa, le royaume d'Israël se tordait dans l'anarchie. Éla, fils de Baésa, ne régna que deux ans à Thirsa. Le gros de l'armée israélite campait de nouveau devant Gibbeton; Zimri, un des officiers, resté à Thirsa, tua le roi dans un festin. Zimri extermina la famille de Baésa, comme Baésa avait assassiné toute la famille de Jéroboam. Ces maisons royales, croulant les unes sur les autres et s'abîmant dans le massacre, excitaient fort l'imagination des prophètes, qui voyaient dans ces effondrements de justes jugements du ciel. Une défaite était toujours alors un châtiment, l'effet de la colère d'un dieu [1].

1. Inscr. de Mésa, lignes 5-6.

Les tribus israélites de ce temps n'avaient pas plus que les tribus arabes, à toutes les époques, le sentiment de la fidélité dynastique. La vie, dans les cercles où dominaient les idées ambitieuses, était un tissu de trahisons. Le iahvéisme n'eut pas plus d'efficacité que n'en eut l'islam, quinze cents ans après, pour arrêter ces débordements de crimes. La religion n'empêchait nullement de commettre des meurtres et des violences abominables. Il s'agissait de savoir si l'on était dans la faveur d'un dieu ; or cette faveur, on l'obtenait non par la justice et la modération, mais par un culte exclusif[1] . Cela faisait un degré de moralité tout à fait analogue à celui des mamelouks du Caire, gens pieux assurément, musulmans très réguliers, mais qui ne croyaient nullement se brouiller avec Allah en assassinant leur maître ou en massacrant des centaines d'innocents. L'assassiné avait toujours tort; c'était un condamné de Iahvé; on ne pouvait être bien coupable en exécutant une sentence du juge suprême. La religion de Iahvé n'avait encore qu'un lien très faible avec la morale. Il en était de même de celle de Camos. Les trois fondateurs de ce temps, David, Omri, Mésa, sont des chefs de

1. Notez le passage I Rois, XVI, 19, où Zimri est tué pour le crime de schisme, non pour le meurtre de son prédécesseur.

dynasties à la façon des Aboul-Abbas et des Ahmed ben-Touloun du moyen âge, non des Hugues Capet, des Rodolphe de Habsbourg. Nos lourdes et bonnes races occidentales ont seules su fabriquer ce ciment à toute épreuve qui a donné à nos maisons royales une base morale de dix siècles. Le trône de David dut sa solidité à des motifs d'ordre religieux, non politiques, qui se développèrent plus tard.

Zimri fut proclamé roi à Thirsa. Mais l'armée qui était devant Gibbeton n'accepta pas cette révolution de palais. Elle proclama roi Omri, son chef, qui vint assiéger Thirsa. Zimri, voyant la ville prise, se retira dans la partie haute du palais, y mit le feu et mourut. Il n'avait régné que sept jours.

Le peuple et l'armée se partagèrent. Une moitié suivit Omri; l'autre moitié proclama Tibni, fils de Ginat. Cette division dura quatre ans. Enfin Omri devint seul roi, par la mort de Tibni (vers 900 avant J.-C.). La durée de son règne est fort incertaine. D'après le texte biblique actuel, il n'aurait régné que six ans; ce qui est peu croyable, vu la trace extrêmement profonde que son règne laissa. Selon des combinaisons qui paraissent plus conformes à la réalité [1], Omri aurait régné vingt-quatre ans. Ce fut, en tout cas, un véritable créateur, une

1. Duncker, *Gesch. des Alt.*, t. II, p. 182 et suiv. (5e édit).

sorte de David, auquel il ne manqua que le prestige religieux. Sa dynastie ne se maintint qu'une quarantaine d'années; mais il en resta un souvenir durable. Le royaume d'Israël n'est jamais appelé dans les textes assyriens que « le pays d'Omri », ou « le pays de la maison d'Omri [1] ».

Grâce à la forte organisation de son armée, Omri put remettre dans sa dépendance les pays qui, depuis Salomon, s'étaient soustraits au joug d'Israël [2]. Il vainquit Camosgad, roi de Moab, et réduisit Moab à l'état de vassalité, « car Camos était irrité contre sa terre [3] ». Ses grandes luttes furent avec Benhadad, roi de Damas, à qui il fut obligé de céder quelques villes, en particulier Ramoth-Galaad et les villes des pays de Tob, de Iaïr [4]. Il paraît même qu'il dut accorder quelques franchises aux Damasquins dans l'intérieur de la ville nouvelle qu'il bâtissait et qui devint très vite un centre de première importance en Syrie [5].

Le principal service, en effet, qu'Omri rendit au royaume d'Israël fut de lui donner ce qui

1. Schrader, p. 188, 189 et suiv.; inscr. de Mésa, lignes 7 et suiv. Cf. II Rois, VIII, 18 et 27.

2. I Rois, XVI, 27.

3. Inscr. de Mésa, commencement et lignes 7-8.

4. I Rois, XX, 1 et suiv.

5. *Ibid.*, XX, 34.

lui manquait le plus, une capitale. La misérable bicoque de Thirsa ne pouvait s'appeler de ce nom, bien qu'elle eût un palais royal[1], et qu'on ait pu, dans les poésies populaires, la mettre en parallèle avec Jérusalem[2]. Jezraël, dans sa riche plaine, semblait désignée pour lui succéder; mais Jezraël n'avait pas ce qui était essentiel à une capitale d'alors, je veux dire une acropole susceptible d'être fortifiée. Omri acheta deux talents d'argent une colline située à deux ou trois lieues de Sichem, vers le nord-ouest, dans une position stratégique très avantageuse. Il l'appela *Someron*[3], « la Garde », voulant en faire le point central de sa royauté. Effectivement, pendant deux cents ans, Someron, que, selon l'usage, nous appellerons Samarie, va être la Jérusalem du Nord. Mais le Nord ne donna jamais à son roi des pouvoirs assez étendus pour que cette ville nouvelle ait pu rivaliser avec Sion. Nous ne savons rien de ses constructions, et les traces en ont à peu près disparu sous les ruines romaines de la moderne *Sébastié*.

Le règne d'Omri et celui de son fils Achab[4]

1. I Rois, XVI, 4, 9, 18.
2. Cant. des Cant., VI, 4.
3. Peut-être la colline portait-elle déjà ce nom.
4. On confondit souvent Omri et Achab. II Rois, VIII, 26. Cf. inscr. de Mésa, lignes 7-9.

offrent beaucoup d'analogie avec le règne de Salomon à Jérusalem. Les tribus du Nord, restées étrangères à la civilisation matérielle, s'y ouvrent tout à coup. Tyr, qui était à ce moment la plus haute expression de la Phénicie, et qui, par son voisinage, devait exercer sur le royaume d'Israël la plus grande influence, devient le modèle qu'on admire et qu'on imite. Le luxe, l'industrie, le goût des grandes constructions, des chars de parade et de guerre, pénètrent dans ces montagnes, où l'on avait, jusque-là, continué la vie pastorale et agricole des jours anciens. Avec la royauté sérieusement organisée, naissent les privilèges : la récolte de la première fenaison est réservée pour la cavalerie royale [1] ; des amendes, des impôts plus ou moins avoués, prennent, aux yeux de ces populations simples, une apparence de prélèvements indus [2].

Comme cela s'était vu sous Salomon, un attiédissement religieux fut, dans le monde officiel, la conséquence de ce développement du luxe et des rapports avec l'étranger. Iahvé, c'était la nation; le culte de Iahvé baissait, quand l'esprit national faiblissait; le Baal phénicien lui était alors préféré. Nous verrons la réaction que cet amoindrissement

1. Amos, VII, 1.

2. Amos, II, 7, 8; V, 11, 12. Comp. I Rois, X, 25; Habacuc, II, 5.

du iahvéisme produisit dans les entrailles religieuses d'Israël.

Omri fut enterré dans les grottes sépulcrales qu'il avait fait creuser aux flancs des rochers voisins de sa ville de Samarie. Achab, son fils, qui lui succéda à l'âge de dix-huit ans [1], est le plus mal famé de tous les rois soit d'Israël, soit de Juda, aux yeux de la tradition iahvéiste . Il passa pour l'ennemi personnel de Iahvé; sa race maudite fut, pour les historiens juifs orthodoxes, le repoussoir destiné à faire ressortir par le contraste la lumière pure de la maison de David [3].

Nul doute qu'il n'y ait, dans cette manière de présenter les choses, beaucoup de partialité. Achab, comme Salomon, ne paraît avoir été coupable que d'un seul crime, mais d'un crime irrémissible aux yeux des fanatiques, la tolérance. Il fit la plus dangereuse chose que pût faire un Israélite selon les prophètes iahvéistes; il s'allia à Ethbaal, roi des Sidoniens (c'est-à-dire de Sidon et de Tyr réunis) et épousa sa fille Izébel ou Jézabel [4]. Ce mariage

1. Inscr. de Mésa, ligne 8.

2. I Rois, XXI, 25-26.

3. Michée, VI, 16.

4. Sur ce nom, qui paraît une forme écourtée de Baalezbel (*quacum Baal cohabitavit*), voyez *Corpus inscr. semit.*, 1re partie, n° 158.

l'entraîna, dit-on, au culte de Baal, ou plutôt des Baalim (Baal adoré sous différents noms, *Baal-Hamon*, *Baal-samaïm*, etc.). Ce qu'il y a de vrai, sans doute, c'est que, pour l'usage d'Izébel et de ses Tyriens, il éleva un temple de Baal à Samarie [1]. Les sacrifices s'y faisaient sur un autel placé devant le temple, et cette circonstance était d'autant plus frappante, que Iahvé n'eut jamais, à ce qu'il semble, de temple à Samarie.

Dans la même ville, s'éleva bientôt un *aséra* ou *astartéïon*. « Les quatre cent cinquante prophètes de Baal et les quatre cents prophètes d'Astarté, qui mangent à la table d'Izébel [2] », sont sûrement une exagération. Mais on conçoit que ces sacerdoces tyriens, organisés avec pompe, aient causé aux partisans de Iahvé d'étranges colères. Le culte de Iahvé (et c'était là sa beauté) avait quelque chose de rustique, qui devait déplaire à des personnes d'un sens religieux superficiel. Ethbaal, le père d'Izébel, avait, à ce qu'il paraît, été prêtre d'Astarté [3]; la fille put être accompagnée à Samarie par toute une clientèle sacerdotale. Les

1. II Rois, x, 21 et suiv.
2. I Rois, xviii, 19.
3. Ménandre d'Éphèse, dans Jos., *Contre Apion*, I, 18. Comp. inscription de Tabnith, *Revue archéol.*, juillet-août 1887, p. 2.

iahvéistes d'Israël, opposés aux applications de l'art à la religion, continuaient de combattre l'idée d'un temple. Ils avaient pour principe fondamental que l'autel doit être en plein air et formé de pierres non dégrossies [1]. D'autres fois, l'autel n'était qu'un entassement de mottes de terre [2]. Le sacrifice se pratiquait librement; on tuait la bête sur le tertre; on la brûlait avec les bois de l'attelage, et on la mangeait en famille [3]. Ce culte, d'une extrême simplicité, excluait les hiérodules, les longues files de prêtres, les pratiques bizarres telles que la tonsure et les cheveux tailladés [4]. Dans les sacrifices, les prêtres de Baal se faisaient des incisions en la chair avec des épées et des piques; ils se donnaient des coups de canif et de rasoir [5]. Cela indignait les iahvéistes, qui tournaient également en ridicule l'habitude qu'avaient les prêtres exotiques de danser et de sauter pendant les sacrifices [6]. Déjà, à Jérusalem, les iahvéistes du Nord éprouvaient un vif

1. Livre de l'Alliance, ci-après, p. 374. Cf. I Rois, XVIII, 31 et suiv.

2. I Rois, XVIII, 30, 32.

3. *Ibid.*, XVIII, 23.

4. Inscription de Larnaka, *Corpus inscr. semit.*, 1re partie, n° 86, A, lignes 12, 15; B, ligne 10.

5. I Rois, XVIII, 26-28.

6. *Ibid.*

mécontentement quand ils passaient devant le temple de Iahvé. Quel devait être leur sentiment en voyant, sur la terre iahvéiste par excellence, un édifice dédié à Baal !

Ce nom de *Baal* n'avait par lui-même rien de messéant pour la Divinité, puisqu'il signifie simplement « le Seigneur », et que des familles israélites l'avaient admis dans leurs noms propres théophores; mais l'antithèse de Baal et de Iahvé s'accentuait chaque jour davantage. *Baal* devint pour les iahvéistes une sorte de mot obscène. On s'habitua, dans les noms propres, à le remplacer par le mot *boset*, « ignominie ». L'association du culte de Baal à celui de Iahvé, qui avait été jusque-là très fréquente, devint, aux yeux des piétistes, le pire des crimes.

Ce crime, Achab le commettait évidemment tous les jours. Ce ne fut nullement un renégat du culte de Iahvé. Comme Gédéon, comme Saül, comme plusieurs personnes de la maison de David, il honora simultanément les deux vocables divins, ou du moins il les laissa honorer autour de lui. Samarie fut, de son temps, une ville éclectique en religion. On y put dire plus d'une fois :

J'ai mon Dieu; je le sers; vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissants dieux.....

C'est ce qu'on appelait : « boiter », ou plutôt « danser[1] sur les deux jambes », être tour à tour à Iahvé et à Baal. Il y avait des prophètes par Baal et Astarté, comme il y avait des prophètes par Iahvé ; peut-être les mêmes prophètes prophétisaient-ils tour à tour par Baal et par Iahvé[2]. Une anecdote du temps, bien que dénuée de valeur historique, fait parfaitement comprendre ce singulier état religieux. Un certain Naaman[3], premier ministre du roi de Damas, est amené, par des raisons bonnes ou mauvaises, à cette conclusion qu'il n'y a de vrai dieu sur la terre qu'en Israël ; ce qui le conduit à l'idée bizarre de prendre la charge de deux mulets de terre israélite pour la transporter à Damas, vu que désormais il ne veut plus faire ni sacrifice, ni holocauste à d'autre dieu que Iahvé. Il se convertit donc au iahvéisme, avec une réserve cependant : c'est que Iahvé lui pardonnera, si, pour accomplir les devoirs de sa fonction, il accompagne son maître au temple de Rimmon, et y fait avec lui les prostrations d'usage. Cette cote mal taillée est acceptée. On admettait dès lors une catégorie religieuse qui, plus tard, jouera un rôle

1. פסח. I Rois, XVIII, 21.
2. Jérémie, XXIII, 13. Cf. Ezech., XIII, 17.
3. II Rois, V.

considérable, je veux dire les païens craignant Dieu [1], des étrangers qui, sans être iahvéistes à la façon de l'Israélite, révéraient Iahvé et s'affiliaient à son culte.

C'est donc une erreur de se figurer Achab comme un adversaire direct du iahvéisme; ce fut tout simplement un souverain tolérant. Dans les légendes prophétiques, Achab est donné pour une sorte d'enragé, poursuivant avec acharnement les serviteurs du vrai Dieu. Dans une autre série de documents, au contraire, on le voit en bonnes relations avec les prophètes de Iahvé [2]. On ne songe pas assez que cet Achab, supposé le type de la haine contre Iahvé, donne à ses enfants les noms de *Ieho-ram*, *Ahaz-iah*, *Atal-iah* [3], impliquant le culte de Iahvé. Enfin, le plus indéniable des docu-

1. Comp. l'épisode de la veuve de Sarepta. I Rois, XVII.

2. I Rois, XXII, 5 et suiv. En général, les chap. XX et XXII n'impliquent nullement une hostilité entre Achab et les iahvéistes. Sur les deux catégories de documents concernant le règne d'Achab, voy. ci-après, p. 282-283, note.

3. Il y a des doutes pour *Athalie*. Comme nom de femme, c'est peut-être le féminin de עתלי (Esdr. x, 28). La forme עתליהו serait alors une erreur de scribe, facile à expliquer. Le ה peut être pour ת ; la forme phénicienne serait עתלת. Comparez عثليت, « Castellum Athaliæ? ». Les noms de femmes où entre le nom de Iahvé sous la forme finale יה sont rares. יכליה, nom de la mère d'Ozias, peut être également un adjectif féminin.

ments, l'inscription de Mésa, contemporaine d'Achab, nous présente Iahvé comme le dieu national du royaume d'Israël au même titre que Camos est le dieu national de Moab[1] .

En réalité, le mécontentement de l'élément prophétique, représentant l'esprit israélite pur, contre la dynastie d'Omri et d'Achab, venait surtout de causes morales. Le vieux parti israélite voulait continuer, en face des sociétés bien plus civilisées de Tyr et de Damas, les mœurs d'une époque simple et pauvre. La richesse des uns paraissait aux partisans de ces idées anciennes un vol fait aux autres; toute complication sociale, rendant assez obscure la justification de la Providence, leur semblait une iniquité . Omri, Achab et tout leur entourage aspiraient à la civilisation, dans le sens complexe que nous attribuons à ce mot. Leur antipathie pour le paysan israélite était extrême; le chef de famille qui tenait obstinément au champ de ses pères, et se faisait tuer plutôt que d'accepter les nouvelles lois sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, leur paraissait un rustre à l'esprit borné[3]. C'étaient des gens du monde, épris

1. Lignes 17-18.
2. Voy. surtout Amos, premiers chapitres.
3. Affaire de Naboth.

d'un certain brillant profane, n'ayant plus la solide moralité des vieux âges, mais comprenant mieux les nécessités du temps et les transformations nécessaires des sociétés.

Le luxe et le goût des arts, qui caractérisaient la nouvelle dynastie, étaient le plus grave des reproches aux yeux d'un peuple encore grossier, qui mettait son point d'honneur à rester le plus près possible de la vie patriarcale. Izébel avait apporté avec elle, de Tyr à Samarie, des parures, des bijoux, des *téraphim* de prix ; peut-être des ouvriers habiles l'avaient-ils suivie. On ne peut affirmer qu'il s'agisse d'elle dans un épithalame hébreu qui nous a été conservé [1]. Mais c'est bien à propos de l'entrée d'une fille de roi comme elle dans le sérail de Samarie qu'un poète de cour improvisa ce beau *sir*.

Mon cœur bouillonne un beau cantique ;
C'est à un roi que s'adressent mes vers ;
Ma langue est le burin du rapide *sopher*.

[Au roi].

Tu es le plus beau des fils de l'homme ;
La grâce est répandue sur tes lèvres ;
Aussi Dieu t'a-t-il béni pour toujours.

1. Psaume XLV. Notez, dans ce morceau, l'absence du nom de Iahvé.

Ceins ton glaive sur ta cuisse, ô *gibbor*,
Ton glaive, ta gloire et ta parure ;

Avance porté sur le char de foi et de justice ;
Quelles belles choses ta droite va t'apprendre !

Flèches aiguës !...
Les peuples tombent sous toi !...
Au cœur des ennemis du roi [1].

Dieu t'a intronisé pour l'éternité ;
C'est un sceptre de droiture que ton bâton royal.

Tu as aimé la justice et haï l'iniquité ;
Voilà pourquoi ton Dieu t'a oint
D'une huile de joie, de préférence à tes pairs.

Myrrhe, aloès et cinname s'exhalent de tes vêtements ;
Du sein des palais d'ivoire [2] des concerts te réjouissent.

Des filles de rois comptent parmi tes joyaux ;
La reine est à ta droite, parée de l'or d'Ophir.

[A la reine].

Écoute, ma fille, et regarde, et incline ton oreille,
Oublie ton peuple et la maison de ton père ;

Et le roi deviendra amoureux de ta beauté,
Car il est ton maître ; tombe devant lui.

1. Images qui semblent empruntées au bas-relief triomphal d'un roi égyptien.

2. Comparez le *beth has-sen* de Samarie (I Rois, XXII, 39, et Amos III, 15).

Et la ville de Tyr t'apportera des présents,
Les gens les plus opulents rechercheront ta faveur.

Toute resplendissante est cette fille de roi;
Son manteau est lamé d'or.

En robe brodée, elle est introduite auprès du roi;
Derrière elle sont les vierges ses compagnes...
[Au roi] C'est pour toi qu'on les amène.

On les introduit avec des cris de joie et des danses;
Elles entrent dans le palais du roi.

[Au roi].

A la place de tes pères seront tes fils;
Tu les établiras princes sur tout le pays [1].

On célébrera ton nom de génération en génération;
Les peuples te loueront à jamais.

Samarie vit ainsi, cent ans après Jérusalem, une riche floraison de vie profane. La base de la politique des Omrides fut la paix des deux royaumes et la bonne entente d'abord avec Asa, puis avec Josaphat. Tout cela promettait à Israël un bel avenir. Samarie et Jérusalem allaient rivaliser avec Tyr et Sidon. La civilisation allait triompher dans un pays qui n'avait connu jusque-là que la barbarie. Mais l'homme qui a une vocation n'est pas bon à autre chose. Israël portait dans son sein l'avenir reli-

1. Cf. ci-dessus, p. 201-202.

gieux du monde. Dès qu'il était tenté de s'oublier dans les voies vulgaires des autres peuples, une sorte de génie sombre lui montrait l'envers de toute chose, et, avec des accents d'amère ironie, proclamait que la justice à l'ancienne manière ne devait jamais être sacrifiée.

CHAPITRE VI

PRÉPONDÉRANCE DU ROLE DES PROPHÈTES EN ISRAËL. PROGRÈS DU MONOTHÉISME. — MOSAÏSME.

Plus que jamais les prophètes, prédicateurs de ces grands dogmes réactionnaires, devenaient les interprètes des vrais sentiments de la nation. Une triple haie de préjugés religieux, moraux, sociaux, éloignait Israël de tout ce que les autres peuples regardaient comme le progrès. Son idéal était en arrière, dans une vie qu'il considérait comme seule digne de l'homme libre, vie pastorale ou agricole, sans grandes villes, sans armée régulière, sans pouvoir central, sans cour ni aristocratie princière, sans luxe ni commerce, avec un culte simple, sans temple ni autel bâti, sans sacerdoce formant caste ; à la base de tout cela, une philosophie d'une clarté enfantine et une théologie tout à fait contradictoire. Le premier fond et le plus vrai

de cette théologie avait été l'idée vague de forces multiples (les *élohim*), agissant parfois comme un être unique (*El* ou *Elohim*), et produisant tous les phénomènes de l'ordre physique et de l'ordre moral. Élohim fait du bien à l'homme qui lui plaît, du mal à l'homme qui lui déplaît, le plus souvent se réglant dans ses sympathies et ses antipathies par des considérations de mérite et de démérite, mais souvent aussi ne donnant aucune raison de son choix. Ce déisme inconscient avait été oblitéré, à une époque ancienne, par le culte d'un dieu particulier, nommé Iahvé, qui était devenu le dieu national d'Israël. Ce dieu particulier était nécessairement un grand égoïste. Il avait des préférences personnelles difficiles à expliquer [1]. Il y a tel qu'il connaît par son nom, tel qu'il ignore [2]. L'essentiel était d'être dans ses bonnes grâces, et souvent il réservait ses faveurs à des scélérats dévoués à son culte. « J'accorde des faveurs à qui je veux, et j'aime qui je veux [3]. » Pour faire réussir son peuple d'Israël, il commettait et conseillait d'horribles barbaries, il perdait des nations entières, il endurcissait les cœurs [4]. Il

1. Exode, XXXIII, 12 et suiv.
2. *Ibid.*, 12, 17.
3. *Ibid.*, 19.
4. *Ibid.*, IV, 21-23.

avait un tel goût pour la terre palestinienne, qu'on se figurait qu'en transportant de cette terre au loin, on pouvait lui offrir des sacrifices aussi agréables que dans le pays même d'Israël [1].

Malgré ces grosses imperfections, inhérentes à sa qualité de dieu national, Iahvé prenait forcément tous les contours de la conscience ethnique qui l'avait adopté; or le trait essentiel de cette conscience ethnique était l'élohisme, le goût pour des dieux censés justes, gouvernant le monde en honnêtes gens. Iahvé, qui avait commencé par être un assez méchant dieu, s'était ainsi amélioré avec les siècles. Comme le primitif El-Élion ou Élohim, il en était venu à aimer le bien et à haïr le mal. Le dieu protecteur national devient facilement le Dieu unique; car il est messéant d'avoir plusieurs protecteurs, et l'adulation, inhérente au culte de *dulie*, ne sait pas s'arrêter. Quand on a proclamé que le dieu national est le seul vrai Dieu, que les autres dieux ne sont rien à côté de lui, on est bien près de proclamer qu'il est l'El suprême, qui a fait le ciel et la terre. En réalité, ni en Juda, ni en Israël, on ne faisait plus grande différence entre Iahvé et Élohim. Les deux mots étaient deve-

1. II Rois, v, 17.

nus absolument synonymes. On rapportait, en général, la révélation du nom de *Iahvé* à Moïse; plusieurs voulaient, cependant, que l'emploi de ce mot comme terme d'adoration fût antérieur au déluge et remontât aux origines de l'humanité [1]. Un très solide monothéisme se constituait ainsi. Non seulement les Élohim se fondaient irrévocablement en un seul être; mais tous ces Élohim, massés et conglutinés ensemble, avaient un nom propre, Iahvé. Élohim était traité comme un singulier [2]; on disait : *Élohim bara*..., comme on disait *Iahvé bara*... A supposer que, à une époque plus ancienne, le mot *Élohim* ou *ha-Élohim* eût été construit avec le pluriel [3], les textes écrits n'en pouvaient offrir la trace, puisque la distinction du singulier *bara* et du pluriel *barcou* n'avait pas lieu dans l'ancienne orthographe, où aucune voyelle ne s'écrivait.

On s'affermissait ainsi dans l'idée que les événements du monde n'ont qu'une seule cause, la

1. Gen., IV, 26.

2. Comp. t. Ier, p. 30. Autre exemple de *Elim* employé comme singulier en phénicien, dans la nouvelle inscription du Pirée (*Revue archéol.*, janv. 1888, p. 7).

3. Voyez notamment Gen., XVIII, XIX, où une idée monothéiste a recouvert, plus tard, la pluralité des *élohim*. Le pluriel a persisté dans Gen., XX, 13.

volonté d'un être unique qui se mêle de tout, si bien que tout ce qui arrive est exécuté par lui, voulu par lui. Cela est faux assurément. On n'a jamais constaté qu'un être supérieur intervienne dans le mécanisme de l'univers. Mais cette idée d'une providence permanente avait une efficacité morale que ne pouvaient avoir les volontés capricieuses des dieux du paganisme. Et puis la superstition avait infiniment moins de marge avec ce monarque absolu qu'avec d'innombrables petits dieux. Plus tard, c'est par les saints, qui sont des petits dieux à leur manière, que la superstition réussit à se réintroduire dans la religion.

L'Être supérieur, parfaitement unifié, portait dans le gouvernement du monde une unité de plan dont les anciens *élohim* n'étaient guère capables. L'Histoire sainte prenait, dans les deux parties de la famille de Jacob, une suite, une fermeté extraordinaire. La création du monde en devenait le préambule obligé; la vocation d'Abraham se dessinait avec une précision absolue. Plusieurs préceptes se rattachaient à cet événement capital. Mais ce qui grandissait le plus, c'était Moïse et la légende du Sinaï. Cet épisode devenait la pierre angulaire de la religion. Déjà on s'habituait à rapporter à Moïse toutes les lois fondamentales, toutes les prescrip-

tions religieuses, tous les rêves théocratiques qu'enfantait le génie national. Le monothéisme, définitivement fondé, engendrait la Thora. Sans être régulièrement écrits, les récits se fixaient en longues laisses orales, permettant à l'imagination créatrice un jeu encore très libre, et offrant de larges pages blanches au goût que les sages d'Israël eurent toujours pour les utopies, pour les codes censés révélés.

Quand il voulait se mettre en rapport avec son peuple, Iahvé se servait surtout du ministère des nabis. L'essence de Iahvé fut toujours d'être un dieu qui rend des oracles. « Chercher Iahvé », avoir recours à Iahvé, était ce qui caractérisait le croyant iahvéiste. Dans les temps anciens, la consultation se faisait par l'énigmatique machine qui répondait *urim* et *tummim*. L'*urim* et *tummim* avait à peu près disparu depuis Salomon. La croyance aux songes révélateurs s'était affaiblie. Le prophète avait ainsi remplacé presque toutes les antiques façons de tirer les sorts.

C'est ici l'originalité propre d'Israël. Les peuples voisins d'Israël et liés avec lui par la plus évidente fraternité, Édom, Ammon, Moab, eurent certainement des littératures, et il est probable que, vers le temps de David et de Mésa, l'observateur le plus attentif n'eût pas remarqué en Israël une appré-

ciable supériorité du génie. L'inscription de Mésa est, à cet égard, un monument décisif. Mésa et David, quoique séparés par un intervalle de plus d'un siècle, ont absolument les mêmes limites intellectuelles, les mêmes idées religieuses, les mêmes tours de langage et d'imagination. Les cantiques, les proverbes, les récits de Moab et d'Édom devaient, vers 900 ans avant Jésus-Christ, peu différer de ceux d'Israël. Le caractère propre d'Israël commence avec les prophètes. Les Édomites, les Moabites, les Ammonites, eurent sûrement des nabis sorciers, comme furent les premiers nabis d'Israël[1]. Mais ce germe fut chez eux infécond. Une littérature, une religion, une révolution radicale ne sortirent pas de ces nabis non israélites. En Israël, au contraire, les nabis prirent de bonne heure une haute influence morale. La lutte s'établit entre eux et les rois; nous verrons qu'ils l'emportèrent. C'est par le prophétisme qu'Israël occupe une place à part dans l'histoire du monde. La création de la religion pure a été l'œuvre, non pas des prêtres, mais de libres inspirés. Les *cohanim* de Jérusalem, de Béthel, n'ont été en rien supérieurs à ceux du reste du monde; souvent même

1. Se rappeler l'épisode de Balaam.

l'œuvre essentielle d'Israël a été retardée, contrariée par eux.

Ce développement extraordinaire du prophétisme, qui est comme le tronc de l'histoire religieuse de l'humanité, eut lieu surtout dans le royaume de Samarie, sous cette dynastie d'Achab, qui, en cherchant à faire dévier Israël du côté de la civilisation profane, ne fit qu'exalter son idéalisme. L'absence de temple et de dynastie légitime donnait carte blanche à l'inspiration individuelle. A Jérusalem, le trône de David était environné d'un tel prestige, que la conscience religieuse de la nation en était éblouie; à peu près comme le souvenir de saint Louis, surtout depuis sa canonisation, donna à la maison de France une force extraordinaire contre le sacerdoce. Le rôle religieux de David grandissait chaque jour. Ses descendants pouvaient prendre contre les hommes de Dieu des mesures qui, en Israël, eussent été taxées d'impiété. On permet au roi légitime contre le clergé des répressions où échouent les républicains et les libéraux.

La dynastie de Samarie, n'ayant pas de caractère religieux, fut toujours minée par les envoyés de Dieu. On semblait revenir aux derniers temps des juges, avant que la royauté eût en partie accaparé,

en partie éteint le don de l'inspiration libre. Les phénomènes caractéristiques du prophétisme qui perdit Saül et que David fit taire, ces phénomènes, dis-je, reparaissaient avec plus de force que jamais. Les écoles de prophètes, sortes de collèges où le fanatisme s'exaltait par l'adjonction à quelques zélateurs sincères de foules grossières et passionnées, couvraient toute la région du Carmel de leurs essaims fougueux. C'est là un des vices endémiques des pays sémitiques ou sémitisés. Le grand obstacle à la civilisation française en Algérie est aujourd'hui celui même que rencontra la maison d'Achab, ces *Khouan*, si analogues aux écoles de prophètes, ces troupes de marabouts errants, demandant à la mendicité religieuse l'exemption de ce que ces pays abhorrent, le travail régulier. Il ne faut pas se dissimuler, en effet, que la paresse était un des facteurs essentiels de ce goût obstiné pour l'ancienne vie et de cette opposition aux mœurs tyriennes. On tenait à maintenir la sainteté d'un ordre social où l'homme était considéré comme ennobli par la faculté de ne rien faire.

En résumé, deux choses constituaient l'essence du prophétisme du Nord à cette époque reculée : d'abord, le goût décidé pour la vie patriarcale, l'antipathie pour la richesse et la civilisation; puis

un iahvéisme ardent, une théocratie absolue, une proclamation frénétique de ce principe que l'homme n'a qu'un seul maître, qui est Dieu. Ces doctrines, nous le répétons, auraient pu difficilement se produire à Jérusalem, où le roi davidique tenait en respect les manifestations trop hardies de l'enthousiasme individuel. Tout était possible, au contraire, dans le Nord, qui n'avait pas de dynastie sainte. Des chefs militaires, faiseurs de coups d'État et de conspirations de palais, laissaient le champ libre aux hommes de Dieu. Sous Jéroboam Ier, qui était imbu d'une forte antipathie contre les idées de Salomon, et dont le pouvoir ne fut jamais une royauté bien dessinée, l'opposition des prophètes ne fut pas très sensible. Il n'en fut plus de même depuis qu'Omri eût créé à Samarie le centre d'un pouvoir fort, organisé militairement. Achab et Izébel firent déborder la haine. Leur luxe, leurs habitudes païennes, leur hésitation entre Baal et Iahvé, provoquèrent dans le royaume d'Israël un mouvement de réaction qui emporta la dynastie, et avec elle tout espoir de long avenir.

CHAPITRE VII

ÉLIE ET ÉLISÉE.

Ainsi que nous l'avons dit, Baal et Astarté avaient, comme Iahvé, leurs prophètes. Les temples d'Égypte et de Phénicie voyaient serrées autour d'eux ces troupes de *gérim* ou « voisins » du dieu, auxquels celui-ci, naturellement, réservait ce qu'il avait à dire. Ces faux dieux ne paraissent jamais avoir fait à leurs familiers aucune confidence digne de mémoire. Iahvé eut, sous ce rapport, une incontestable supériorité. Ceux qu'il honore de ses dictées n'ont rien du sacrificule. C'est loin des temples, dans le creux des vallées et les cavernes des montagnes, que le plus vrai, le plus juste, le plus démocratique des dieux de ce temps inspira des sentiments profonds, des soulèvements de cœur, des colères, qui ont compté parmi les pulsations vitales du cœur de l'humanité.

L'apparence extérieure des écoles de prophètes du temps d'Achab ressemblait fort à ce qu'on avait vu, deux cents ans auparavant, vers le temps de Samuel; mais la portée du phénomène fut, cette fois, bien plus haute. Le nombre des prophètes d'Israël allait jusqu'à quatre cents[1]. L'expression *hitnabbé* « faire le prophète » devint de plus en plus synonyme d'un état de folie [2]. Le bon sens laïque affectait de confondre ces enthousiastes avec les aliénés[3], et, de fait, la différence était peu de chose. Des bandes d'énergumènes couraient le pays, peu différents de ces moines des environs d'Antioche qu'on vit, douze ou treize cents ans plus tard, piétiner « comme des éléphants », le nord de la Syrie, pour détruire la civilisation gréco-romaine. Ces prophètes étaient avant tout des iahvéistes fougueux, acharnés contre le culte de Baal. Mais ce n'était pas seulement un mot qui les mettait en de telles rages. Leur véritable grief était l'intrusion de la civilisation tyrienne, qu'un gouvernement imprudent aspirait à établir, sans préparation suffisante, dans un pays resté obstinément rustique et pastoral.

1. I Rois, XXII, 6, passage ancien, très bon.
2. II Rois, IX, 11; Jér., XXIX, 26.
3. Osée, IX, 7; Voy. Gesenius, au mot התנבא.

Ce qui faisait la principale force du prophétisme iahvéiste, c'était son organisation en corporation, avec des adeptes et des novices, qu'on appelait « fils de prophètes » . Quoique mariés [2], ils vivaient dans des cellules [3], mangeaient ensemble, se réunissaient dans des salles pour leurs exercices en commun, surtout pour écouter leur maître [4]. Le chef faisait des voyages d'inspection de côté et d'autre [5]; les affiliés se divisaient en petites brigades errantes, analogues aux promenades pieuses que faisaient les franciscains primitifs pour édifier les populations de leur extérieur pieux. On les confondait souvent avec les nazirs [6]. Le centre du mouvement était le haut Carmel [7] et la plaine de Jezraël, presque en vue de Tyr. Le pays de Galaad, les bords du Jourdain et la localité de Galgal (d'Éphraïm [8]) paraissent aussi avoir été le théâtre de ces étranges manifestations.

1. II Rois, II, 7, 15 et suiv. ; IV, 38 ; V, 22 ; VI, 1.
2. *Ibid.*, IV, 1.
3. *Navoth*, voy. tome Ier, p. 378 et suiv.
4. II Rois, VI, 1 et suiv.
5. *Ibid.*, IV, 38 et suiv.
6. Amos, II, 11-12.
7. Non le promontoire, qui fut toujours un centre de culte païen. Inscription phénicienne, *Arch. des miss. scient.*, 3e série, t. XI, p. 173 et planche I, 1 (Clermont-Ganneau).
8. II Rois, II, 1 et suiv. Voir ci-dessus, p. 196-197.

L'inspiration, chez les prophètes du royaume d'Israël, comme chez les prophètes du temps de Samuël, était excitée par des moyens extérieurs, des danses, des procédés orgiastiques, analogues à ceux des derviches et des aïssaouas. La musique, surtout la musique des instruments à corde [1], est présentée comme une condition nécessaire de l'extase ; si bien que le prophète lui-même réclame un harpiste, « pour que la main de Iahvé le touche ». Les éructations du Voyant n'étaient plus conçues dans le beau style parabolique de Balaam ; elles n'atteignaient pas encore la grande rhétorique sonore des prophètes du VIIIe siècle. Quoique l'écriture fût déjà fort employée, les prophètes du temps des Omrides n'écrivaient pas. La parole leur paraissait même un moyen insuffisant pour l'expression de leur pensée. Souvent ils recouraient au langage symbolique, à des faits parlants, pour l'intelligence desquels il suffisait d'avoir des yeux [2]. Quelquefois ils ne reculaient pas devant ces charges ou façons bizarres d'accrocher l'œil, qui sont le procédé fondamental de nos affiches et réclames à effet.

L'ancien Voyant était à peine thaumaturge. C'était un maudisseur puissant, un jeteur de sorts.

1. II Rois, III, 15.
2. « Frappe-moi », et le singulier récit, II Rois, XIII, 14-20.

La thaumaturgie des prophètes du temps d'Isaïe se réduira également à peu de chose. A l'époque où nous sommes, au contraire, les hommes de Dieu sont bien plus des thaumaturges, de puissants vékils du ciel, que des prophètes au sens ordinaire. On les suppose revêtus d'un pouvoir absolu sur la nature[1]. Ils ont des recettes, des procédés, qui laissent douter si la base de leur pouvoir est dans l'ordre surnaturel, ou dans des connaissances secrètes[2], des tours de prestidigitation, des passes de magnétiseurs[3]. Le miracle est considéré comme la manifestation essentielle de la Divinité; ce qui n'empêche pas (singulière inconséquence!) que l'action thaumaturgique est toujours accompagnée de moyens naturels[4], qui semblent la réduire à une magie savante. Sûrement, il faut faire, dans ces choquants récits[5], la part d'une rédaction tardive

1. II Rois, v, 8.

2. Contre-poisons, art de bonifier les sources par des sels (II Rois, II, 19-22).

3. L'enfant ressuscité d'Élie et d'Élisée.

4. II Rois, IV, 38 et suiv. Guérison de la lèpre, fait de Naaman, II Rois, V; l'Abana et le Pharphar, II Rois, V, 12. — Singulier récit, II Rois, XIII, 14 et suiv.

5. Choquants, surtout si l'on songe que la thaumaturgie d'Élie et d'Élisée a été le type de la thaumaturgie évangélique, qui fut la grande tache du christianisme naissant. Les récits développés de miracles, dans les Évangiles, viennent de là.

et conçue dans un esprit singulièrement hyperbolique. Il paraît, cependant, que le miracle, avec son accompagnement ordinaire d'imposture et de simagrées, fut un élément de ce prophétisme du temps des Omrides, où le mal et le bien se mêlent en parts presque égales. Babylone et l'Égypte n'étaient pas plus exemptes que le peuple d'Israël de ces chimères. L'idée de dons surnaturels conférés à certains hommes est l'erreur commune des races les plus élevées comme des races les plus déprimées de l'antiquité.

A l'époque, relativement moderne, où s'écrivit la légende de ce mouvement extraordinaire, on tint essentiellement à centraliser l'action prophétique entre les mains de deux chefs, dont l'un, fondateur surhumain, sorte de second Moïse, dépositaire des pouvoirs divins en son temps sur la terre, était censé avoir transmis à l'autre, avec son manteau, ses dons surnaturels[1]. Presque tout ce que nous lisons sur Élie et Élisée, dans les livres des Rois, est tiré de ces Vies de prophètes, empreintes d'un caractère fanatique et d'un dédain absolu de la réalité[2], où se complut l'école théocratique.

1. II Rois, II.

2. Les parties relatives à Élie et Élisée, extraites de l'agada prophétique, sont : I Rois, XVII, XVIII, XIX ; II Rois, I (moins la

Tout cela a été écrit longtemps après les faits. Ces centaines de prophètes tués, fugitifs, cachés dans les montagnes et les cavernes[1], cette espèce de géant en qui se résume tout un âge du génie prophétique d'Israël, sentent manifestement la légende. Le rôle d'Élie surtout, a peu d'attaches sérieuses avec les données authentiques de l'historiographie israélite. Son nom « Iah est mon dieu » semble le résumé de son rôle[2]. On ne donne pas le nom de son père. Il n'est de nulle part ; car ce nom de

première phrase et la dernière), II, IV, V, VI, VII, VIII (jusqu'au v. 15), IX (jusqu'au v. 13), X (de 18 à 30), XIII (v. 20-21); II Chron., XXI (v. 12-15). Il y a, outre cela, des parties non extraites de l'agada, et où il est question d'Élie : I Rois, XXI (Naboth) ; II Rois, III (Mésa, Elisée) ; allusion à la mort de Jézabel, II Rois, IX (cf. I Rois, XXI, 23). Le passage XIII, 14 et suiv., est tout à fait énigmatique et d'une source à part. Notez que, dans le chapitre XX, qui n'est pas de l'agada, et où il est beaucoup question de prophètes, Élie n'est pas nommé. Même observation pour le chapitre XXII. L'historiographe des chapitres XX et XXII exclut Élie. Achab, en ces chapitres, n'est pas trop mal avec les prophètes. La consultation XXII, 5 et suiv., est inconciliable avec les récits sur Élie. Les exagérations et les impossibilités surabondent en ces récits. La vie d'Élisée manque de topographie précise (II Rois, V, 24, העפל ; VI, init.); l'onomastique y est vague (le roi de Syrie, le roi d'Israël) ; l'auteur évite les noms propres.

1. I Rois, XVIII, 4, 13; XIX, 10-14. Tous sont tués excepté Élie. XVIII, 22; XIX, 14. Cf. II Rois, IX, 7.

2. Notez que le préfet du palais, comparse d'Élie, s'appelle aussi *Obadiahou*.

Thesbite, supposant une localité de Thisbé, qui n'a jamais existé, n'est que le résultat d'une erreur de copiste[1]. Sa vie, enfin, semble par moment, n'être qu'un décalque de celle d'Élisée[2]. Il y a donc peu d'histoire à extraire de ces fables grandioses. Élie est, en un sens général, une personnification idéale du prophète puritain de Iahvé, en opposition avec l'éclectisme religieux, dont Salomon avait donné l'exemple en Juda et qu'en Israël Achab s'efforçait d'imiter.

Dans le cas d'Élie, comme dans le cas de Jésus, c'est surtout la légende qui fut féconde. Cette biographie sombre et sans charme, à la fois sublime et côtoyant le ridicule, grotesque même parfois, autant que la haute antiquité permet l'emploi d'un tel mot, resta comme le levain puissant des révolutions futures. Moïse n'est qu'un ministre de Dieu, un porte-parole agréé de l'Éternel. Élie est maître

1. התשבי est une variante redoublée de מתשבי qui est à côté. I Rois, XVII, 1. Voy. Tobie, I, verset 1.

2. Comparez II Rois, II, 13 et suiv., à II Rois, II, 8; — II Rois, VIII, 1, à I Rois, XVII, 1; XVIII, 1; — II Rois, VII, 1 et suiv., à I Rois, XVIII, 44 et suiv.; — II Rois, VIII, 10, à II Rois, I, 4; — II Rois, IX, 7 et suiv., à I Rois, XXI, 21 et suiv.; — II Rois, IV, 2 et suiv., à I Rois, XVII, 14 et suiv; — II Rois, IV, 8 et suiv., à I Rois, XVII, 17 et suiv.; — II Rois, II, 23 et suiv., à II Rois, I, 10 et suiv.

des saisons, de la rosée, de la pluie[1]. Il fait peser sur des pays entiers des années de sécheresse, d'affreuses famines. Il vit en ascète dans le désert, de l'eau de ruisseaux qui ne tarissent pas, nourri par les corbeaux, qui lui apportent sa portion journalière. Son vêtement est une peau de bête avec ses poils, retenue par une ceinture de cuir[2]. Sa thaumaturgie est étrange et pourtant vise à être à demi raisonnable; il ressuscite les morts en se collant sur eux et leur passant son fluide de vie, comme par un courant d'induction. Sa présence est encore plus redoutable que bienfaisante. Elle rappelle les péchés d'une maison, et, le malheur étant la suite du péché, elle porte malheur. Traqué comme une bête fauve par les rois[3], il est avec eux d'une impertinence suprême[4]. Ses défis aux prêtres de Baal sur le Carmel[5] sont le comble de l'orgueil théologique. Il ne meurt pas[6]; enlevé au ciel sur un char de feu, il est réservé pour les fables futures, bien plus hardies encore. Élie sera la base

1. I Rois, XVII, 1 et suiv.
2. II Rois, I, 8.
3. I Rois, XVIII, 7 et suiv.
4. II Rois, I.
5. I Rois, XVIII.
6. II Rois, II.

des mythologies juive, chrétienne et musulmane[1]. Il sera le grand agent divin du messianisme, le préparateur des apparitions célestes[2], le prophète des derniers jours. Jean-Baptiste ne sera qu'un reflet de lui. Jésus, qui ne lui ressembla guère, s'autorisa, dit-on, pour augmenter son prestige, de colloques secrets qu'il aurait eus, sur des montagnes invisibles, avec lui.

On croit sentir, en effet, un souffle anticipé de l'Évangile dans le récit de la vision d'Élie sur le Horeb. Découragé de la mission que Dieu lui a imposée, Élie demande la mort. L'Éternel, pour le reconforter, met à la portée de sa tête un pain et une cruche d'eau. Avec la force que cette nourriture lui donne, il marche quarante jours et quarante nuits, jusqu'à « la montagne de Dieu, le Horeb ». Il entre dans la caverne[3], et y passe la nuit. Une voix l'avertit que Iahvé, dans sa gloire, va passer; il sort pour voir... D'abord, c'est une tempête violente qui fend les montagnes et brise les rochers devant Iahvé; mais Iahvé n'est pas dans la tempête. — Après la tempête, c'est un tremblement de terre; Iahvé n'est pas dans le tremble-

1. Les légendes arabes du Hodhr se concentrèrent sur lui.
2. Malaki, dernier chapitre.
3. Comparez Exode, XXXIII, 22.

ment de terre. — Après le tremblement de terre, c'est un feu; Iahvé n'est pas dans le feu. — Après le feu, c'est un petit bruit doux et léger. A ce signe, Élie reconnaît Iahvé et se voile la face avec son manteau [1]. Le dernier compilateur de ces histoires a si peu le sentiment de l'unité de son récit, qu'il oublie les louanges accordées, quelques pages plus haut, à d'affreux massacres censés commandés par ce même prophète, à qui Iahvé donne ici une si admirable leçon de douceur.

La légende, en ce qui concerne Élie, a-t-elle tout à fait travaillé dans le vide? Nous ne le pensons pas plus qu'en ce qui concerne Jésus. Le prophétisme d'Amos et d'Osée, que nous connaissons par des documents directs, n'est postérieur que de soixante ans à Élie et Élisée. Or le ton en est aussi violent que celui que les agadas prêtent à Élie et à Élisée. Comme Élie et Élisée, Amos arrête les fléaux divins [2]. Le rédacteur dit jéhoviste de l'Hexateuque montre par moments [3] une férocité comparable à celle qu'on prête à Élie. Élisée est certainement un personnage historique, et il était

1. I Rois, XIX.

2. Amos, VII, 3, 6.

3. Exode, XXIII, 29 ; sa théorie sur l'extermination des Chananéens.

question de lui dans les annales sérieuses d'Israël[1]. Élie paraît aussi avoir été un prophète réel, celui qui intervint dans l'épisode de Naboth et dont l'anathème fut censé avoir amené la ruine de la maison d'Achab. Il était, à ce qu'il semble, originaire du pays de Galaad, et demeurait habituellement dans les crevasses profondes du torrent de Crith, à l'est du Jourdain [2]. Sous Jéhu, le souvenir de son opposition le grandit outre mesure. Le prophétisme vainqueur le tint pour son héros; la légende le choisit pour représenter à lui seul l'âge où l'on se figurait que l'esprit prophétique avait été porté à son plus haut point de puissance [3].

C'était le temps où la légende de Moïse atteignait ses proportions colossales. Le géant du Sinaï paraît une création de l'école d'Élie. Les deux légendes se compénétrèrent. Élie a dans le Horeb[4] des visions qui ont avec celles de Moïse, au même lieu, les plus grandes ressemblances.

1. Voy. ci-après, p. 306, 411.

2. Aujourd'hui Wadi Adjlun.

3. Le premier noyau de la légende d'Élie a dû être rédigé en Israël avant 722. Un Judaïte du temps de Josias devait trouver tout cela scandaleux, surtout l'autel dont il est question I Rois, XVIII. Notez aussi I Rois, XIX, 10. Les Chroniques, livre tout hiérosolymite, omettent à peu près ce qui concerne Élie.

4. Voir ci-dessus, p. 286-287.

L'Orient a toujours connu ces types bizarres, dont les derviches musulmans, se livrant impunément à toutes les aberrations de l'inspiration individuelle, sont les représentants de nos jours. Au IXe siècle avant Jésus-Christ, le naziréat, consistant dans l'abstinence de liqueurs fermentées et dans l'interdiction de se couper les cheveux (symbole de la force de la vie sauvage primitive [1]) était déjà répandu [2]. Vers le temps même d'Élie, et dans ces régions transjordaniennes qui paraissent avoir été son pays, se produisit un institut fort analogue au collège ascétique des prophètes du Carmel. De même que le moyen âge, travaillé du désir de revenir à l'idéal primitif du christianisme, créa les ordres mendiants ; de même l'exaltation patriarcale du royaume d'Israël créa de vrais moines, un ordre religieux dans toute la force du terme. Nous avons déjà remarqué que, chaque fois qu'un avenir de civilisation matérielle s'ouvrait pour Israël, la conscience de ce peuple singulier refluait vers un passé idéal de vie nomade. Des gens en vinrent à faire de la vie nomade un vœu, une perfection religieuse. Un certain Jonadab, fils de Rékab, appartenant à ce

1. Samson.
2. Amos, II, 11-12.

qu'il semble à la tribu arabe des Kénites, amis d'Israël[1], donna pour prescription à sa famille d'observer toujours les règles de l'ancienne vie, de demeurer sous la tente, de ne pas cultiver la terre, de s'abstenir de vin[2]. Les Rékabites choisirent pour mener ce genre de vie un des cantons forestiers de la Palestine, du côté du Hauran. L'analogie de leur institut avec celui d'Élie donne lieu de se demander si la légende d'Élie n'est pas une légende rékabite. Nous trouverons bientôt Jonadab jouant, auprès de Jéhu, un rôle analogue à celui des prophètes et travaillant dans le sens du monothéisme le plus pur. Les *nazirs* et les *nabis* devinrent dès lors des catégories de personnes analogues, souvent associées[3].

Une vraie pensée religieuse, très grossière encore et empoisonnée par un fanatisme sombre, animait ces redoutables champions qui assurèrent définitivement la victoire de Iahvé. Les prophètes de cette nouvelle école sont bien supérieurs à l'ancien sorcier, qui, propriétaire de sa faculté prophétique, l'exploitait à sa guise, et qu'on ne pouvait

1. I Chron., II, 55.

2. Jérémie, XXXV. Cf. Diodore de Sicile, passage sur les Nabatéens nomades, XIX, 94.

3. Amos, II, 12, *nazir* en parallélisme avec *nabi*.

aborder qu'une pièce de monnaie à la main. Ceux-ci ne reçoivent rien pour les services surnaturels qu'ils rendent; leur entourage également ne doit rien accepter [1]. L'opposition qu'ils font aux cultes impurs de la Phénicie repose sur un grand sérieux moral. On est ému de les voir prendre la défense du faible et protester à la face du roi contre l'assassinat d'un pauvre homme [2]. Iahvé, dans l'opinion de ces ardents sectaires, est encore, au plus haut degré, un dieu local. Il n'aime que la Palestine [3]; il a un nom; il est quelqu'un et non pas un autre. L'égoïsme farouche d'un nationalisme exclusif qui confisque la Divinité à son profit est loin assurément de l'idéal de la vérité religieuse. Mais la pauvre humanité est ainsi faite qu'elle n'obtient le bien qu'au prix du mal, la vérité qu'en traversant l'erreur. Qui peut maintenant accepter sans réserve l'héritage de Calvin, de Henri VIII et de Jean de Leyde? Et pourtant le protestantisme du XVIe siècle marqua certainement dans le progrès religieux un pas décisif.

1. Élisée et Naaman, fait de Géhasi, II Rois, IV et V.
2. I Rois, XXI, 17 et suiv. (bonæ notæ).
3. Épisode de Naaman.

CHAPITRE VIII

RÈGNES D'ACHAB ET DE JOSAPHAT.

Les détails authentiques nous manquent sur la lutte entre la dynastie omride et les écoles prophétiques[1]. La légende a de beaucoup forcé les choses en ce qui concerne l'étendue des persécutions et le fanatisme de la résistance, au moins sous le règne d'Achab. Il n'est pas douteux, cependant, que les hommes de Dieu n'aient fait à Achab et à Jézabel une guerre ardente. Quand on voit un homme aussi pieux qu'Asa obligé de sévir contre les prophètes, on ne s'étonne guère que le fils d'Omri ait eu besoin de recourir à des rigueurs

1. Les agadas prophétiques insérés dans les livres des Rois sont empreints d'une énorme exagération. Il est remarquable, cependant, que Michée (VI, 16), vers 725, présente les Omrides comme les fondateurs de l'idolâtrie en Israël. L'opinion était donc faite à cet égard avant la destruction du royaume de Samarie.

contre ces corporations puissantes, qui défendaient les anciennes mœurs. La royauté avait des exigences; les prophètes les trouvaient exorbitantes et opposaient aux raisons d'État l'individualisme primitif, intraitable sur le droit personnel. Ils rendaient ainsi tout progrès impossible et forçaient l'autorité à des actes odieux. C'est la tactique ordinaire des partis cléricaux. Ils poussent à bout l'autorité civile, puis présentent les actes de fermeté qu'ils ont provoqués comme d'atroces violences. Le naïf anarchisme des Arabes ne sait pas distinguer entre les nécessités de l'État et l'égoïsme du souverain[1]. Une expropiation pour cause d'utilité publique leur paraît un vol. On prétendit qu'un certain Naboth de Jezraël, qui refusa, par amour du patrimoine héréditaire, de céder son champ pour l'agrandissement des jardins royaux, périt victime d'odieuses machinations. On raconta plus tard les menaces terribles que le prophète Élie aurait proférées, à ce sujet, contre Achab et Jézabel[2]. Naturellement, l'étrangère portait plus lourdement encore que son mari le poids de l'im-

1. Se rappeler le discours de Samuel contre la royauté.

2. I Rois, XXI. Ce chapitre n'appartient pas à l'agada prophétique. Il a une certaine précision historique (v. 22; comp. I Rois, XIV, 7 ; XVI, 4).

popularité créée par les déclamations des prophètes de Iahvé.

Et pourtant, sans aspirer à un rôle au-dessus de ses forces, cette dynastie de Samarie avait, dans le monde syrien, une tenue très ferme et très honorable. Le pays de Moab lui paya tribut et fut strictement maintenu dans la sujétion [1]. Les Ammonites paraissent aussi lui avoir obéi [2]. Le mariage d'Achab avec Jézabel le mettait en rapport avec la famille régnante de Tyr. Le royaume de Damas avait pris, depuis un siècle, une grande importance. Damas était un centre de civilisation industrielle très brillant. « Le bien-être de Damas » était proverbial [3]. On disait dès lors « un damas » pour désigner de riches couvertures damassées [4]. Rézon, Tabrimmon, Benhadad Ier n'avaient plié qu'un moment devant David. La guerre entre Damas et Israël était presque continuelle, et la division des deux royaumes israélites favorisait singulièrement les armes damasquines. Benhadad II [5] envahit le

1. II Rois, VIII, 18. Inscr. de Mésa, lignes 8-9. Voy. *Journ. des sav.*, mars 1887.

2. Duncker, *Gesch. des Alt.*, p. 186.

3. כל טוב דמשק. II Rois, VIII, 9.

4. Amos, III, 12.

5. Son vrai nom peut avoir été Hadadézer (Schrader, p. 201), par la loi d'atavisme des noms propres.

royaume du Nord avec une des armées les plus fortes qu'on eût vues en ces parages. Il avait trente-deux rois dans son armée et une cavalerie redoutable. Benhadad marcha victorieusement sur Samarie. Achab parlementa, accepta d'abord d'assez rudes conditions. Les prophètes s'en mêlèrent. Une vigoureuse sortie des gens de Samarie décida du sort de la première campagne.

Benhadad se retira, bien décidé à revenir et à engager la lutte, non dans les régions montagneuses comme Samarie, où sa cavalerie ne pouvait se déployer, mais dans la plaine de Jezraël. « Leurs dieux sont des dieux de montagnes, lui dirent ses officiers; c'est pour cela qu'ils nous ont vaincus. Attaquons-les dans la plaine; sûrement nous les vaincrons. » On lui donna un conseil beaucoup plus politique, en l'engageant à remplacer ses trente-six rois par autant de *pahot*, ou fonctionnaires sous ses ordres, c'est-à-dire à fortifier son organisation militaire, à peu près comme nous l'avons vu faire de nos jours dans l'empire allemand.

Un an après, en effet, Benhadad marcha de nouveau avec ses Araméens et prit positions dans Afeq, près de Jezraël [1], où résidait Achab. La plaine, lar-

1. On doute de l'idendité des deux Aphek, I Sam., XXIX, 1, et

gement ouverte en cet endroit, était favorable aux Araméens; les Israélites furent pris de grandes hésitations. Les prophètes iahvéistes soutenaient que Iahvé était un dieu de plaine aussi bien qu'un dieu de montagnes, et poussaient à la bataille. Achab, plus prudent, traita sur la base du *statu quo ante bellum*. Benhadad II rendit les places que son père avait prises à Omri, et donna aux Samaritains dans Damas des quartiers francs comme les Damasquins en avaient dans Samarie. Les prophètes, ou plutôt les affiliés de cette congrégation dangereuse, furent mécontents et signifièrent au roi par divers apologues en action qu'il avait mal fait de ne pas exterminer tous les Syriens [1].

Josaphat, à Jérusalem, était dans de bien meilleurs termes avec les hommes de Dieu. Il eut en même temps le grand bon sens de vivre en paix avec le roi de Samarie. L'alliance des deux rois fut scellée par le mariage d'Athalie, fille d'Omri, avec Joram, fils de Josaphat [2]. Trois ans s'étaient écou-

I Rois, xx, 26, 30. La circonstance alléguée par les prophètes porte à croire que l'Aphek ici en question était dans la plaine de Jezraël. C'était l'endroit ordinaire des rencontres entre les Israélites et les Damasquins. II Rois, XIII, 17.

1. I Rois, xx, 35-43, ancien.

2. II Rois, VIII, 18, 26; II Chron., XXII, 2. Voir ci-après, p. 310, note.

lés depuis la deuxième campagne de Benhadad[1]. Il paraît que celui-ci avait mal rempli ses promesses en ce qui concerne la restitution des villes du Galaad[2]. Josaphat vint visiter le roi d'Israël à Samarie. Ils résolurent de marcher ensemble contre Benhadad. L'objectif de la campagne fut la reprise de Ramoth-Galaad. Une communion religieuse sans réserve régnait entre les deux rois.

1. I Rois, XXII, ancien. Josaphat et Achab y professent la même religion; Achab y est assez bien avec les prophètes de Iahvé; Élie ne figure pas. Notez le דרש יהוה comme aux temps anciens. On peut voir dans ce chapitre un extrait de la Vie de Josaphat par Jéhu fils de Hanani, II Chron., XX, 34.

2. C'est ici, d'après M. Schrader et la plupart des assyriologues, qu'il faudrait placer la bataille de Karkar, livrée, en l'an 854, selon la chronologie assyrienne, par Salmanasar II, à une ligue de rois de Syrie, parmi lesquels figureraient Benhadad et Achab (Schrader, *Keilinschr. und Gesch.*, p. 356 et suiv., *Keilinschr. und das A. T.*, p. 193 et suiv.). Je pense, comme M. Wellhausen, qu'il est très difficile d'admettre une alliance de Benhadad et du roi d'Israël à cette date. La Palestine n'a connu l'Assyrie conquérante que cent ans plus tard. En outre, il n'est pas possible qu'un fait aussi important que l'expédition de Salmanasar II n'eût pas laissé de traces dans les annales d'Israël, tout écourtées qu'elles sont. Ces listes assyriennes peuvent, comme les listes égyptiennes des campagnes de Syrie, être des bulletins mensongers, composés *a priori*, où l'on prenait d'office les noms de villes pour en faire des vaincus. Remarquez que les plus anciens prophètes ne parlent jamais d'Assur; or, dès qu'Assur apparaît dans les affaires de Syrie, on en sent le contre-coup chez les prophètes. Rien de plus facile que de classer les prophètes en antérieurs ou postérieurs à l'entrée en scène des Assyriens (vers 750 avant J.-C.).

Achab rassembla ses prophètes au nombre de quatre cents, et leur demanda s'il fallait marcher contre Ramoth-Galaad. Ils répondirent affirmativement. Josaphat eut des doutes. Alors se passa une scène étrange, dont le vivant tableau nous a été conservé[1]; nous nous bornerons à le traduire.

« N'y a-t-il pas, demanda Josaphat, d'autre prophète de Iahvé que nous puissions consulter? — Il y a bien encore quelqu'un, répondit le roi d'Israël, par qui on peut consulter Iahvé; mais je le hais, par ce qu'il ne me prophétise jamais que du mal; c'est Mikaïahou, fils d'Imla ». Et Josaphat dit: « Que le roi ne parle pas ainsi. » Alors le roi d'Israël appela un ennuque et lui dit : « Fais vite venir Mikaïahou fils d'Imla ! » Or, pendant que le roi d'Israël et le roi de Juda étaient assis chacun sur un siège, revêtus de leurs costumes, sur la place à l'entrée de la porte de Samarie, et que tous les prophètes prophétisaient devant eux, Sidkiah fils de Kenaana, qui s'était fait des cornes de fer au front, apparut et s'écria : « Voici ce que dit Iahvé : « Avec ceci [montrant les cornes], tu écraseras les Araméens jusqu'au dernier. » Et tous les prophètes prophétisaient de même, disant : « Marche contre Ramoth-Galaad et triomphe ! Iahvé la livrera au roi ! » Cependant le messager qui était allé appeler Mikaïahou lui parla en ces termes : « Voilà que les prophètes à l'unanimité ont prédit du bien au roi; que ta parole ne soit pas en désaccord avec la leur; prédis aussi du bien ! » Mais Mikaïahou répondit : « Par la vie de Iahvé! ce que Iahvé me commandera, je le dirai. »

Lorsqu'il fut venu auprès du roi, celui-ci l'apostropha :

1. I Rois, XXII, 7 et suiv.

« Mikaïahou ! devons-nous aller à la guerre contre Ramoth-Galaad, ou bien devons-nous n'en rien faire? » Mikaïahou lui répondit [en reprenant ironiquement les paroles des autres prophètes] : « Marche et triomphe : l'Éternel livrera tout au roi. » Le roi continua : « Combien de fois dois-je te supplier de ne me dire que la vérité au nom de Iahvé? » Mikaïahou [rentrant alors dans le sérieux de son rôle] dit : « J'ai vu tout Israël dispersé sur les hauteurs, comme un troupeau sans berger... — Ne t'avais-je pas bien dit, reprit Achab, qu'il ne me prédirait rien de bon? » Mikaïahou ajouta [sur un ton plus haut encore] : « Écoute donc la parole de Iahvé. J'ai vu Iahvé assis sur son trône et toute l'armée du ciel [1] debout autour de lui, à droite et à gauche. Et Iahvé disait : « Qui est-ce qui saura égarer Achab, de façon qu'il » marche contre Ramoth-Galaad et qu'il y périsse? » Et l'un disait ceci, l'autre disait cela. Alors l'Esprit [2] sortit [des rangs], et se présenta devant Iahvé, et dit : « C'est moi qui » l'égarerai ! » Et Iahvé lui dit : « Comment cela? » Et l'Esprit répondit : « Je sortirai, et je serai un esprit de men- » songe dans la bouche de tous ses prophètes. » Et Iahvé dit : « Va, sors et fais ainsi ! » Et maintenant, donc, Iahvé a mis un esprit de mensonge dans la bouche de tous tes prophètes que voilà ; c'est le malheur, en réalité, qu'il a décrété contre toi ! »

Alors Sidkiah fils de Kenaana s'approcha et frappa Mikaïahou sur la joue, en disant : « Par quelle route l'Esprit de Iahvé a-t-il passé pour aller de moi à toi ? » Et Mikaïahou répondit : « Tu le verras bien, le jour où tu courras de chambre en chambre pour te cacher [3]. » Achab or-

1. צבא השמים.
2. L'Esprit [saint], source de l'inspiration des prophètes.
3. Le document primitif contenait sans doute l'anecdote répondant à cette prophétie.

donna de saisir Mikaïahou et de le remettre à Amon, le commandant de la ville, et à Joas, grand vizir du roi, avec cet ordre : « Mettez cet homme en prison, et donnez-lui la ration de pain et d'eau qu'on donne en temps de détresse, jusqu'à ce que je revienne en bonne santé. » Et Mikaïahou dit : « Si jamais tu reviens en bonne santé, ce n'est pas Iahvé qui aura parlé par moi[1]. »

Achab et Josaphat marchèrent ensemble contre Ramoth-Galaad. Benhadad en voulait particulièrement à Achab, et ordonna à ses trente-deux chefs de char de diriger toutes leurs attaques contre lui. Achab alla au combat déguisé, ce qui faillit faire périr Josaphat, qu'on prit pour lui. Les deux rois montrèrent le plus grand courage; mais, au plus fort de l'action, Achab fut atteint d'une flèche au défaut de la cuirasse. Il n'en resta pas moins debout dans son char[2], faisant face aux Araméens. Vers le coucher du soleil, les Israëlites faiblirent, le cri

Is el iro,
Is el arso.

« Chacun à sa ville ! chacun à sa terre ! » courait dans les rangs. Achab mourut dans la soirée; le

1. La fin du verset 28 dans l'hébreu a été ajoutée pour rattacher ici Michée, I, 2, et identifier les deux prophètes de ce nom.

2. Se figurer cette manière héroïque d'aller en char au combat sur le modèle que les poèmes homériques et l'archéologie grecque nous ont rendu familier.

fond de son char fut trouvé plein de sang. On rapporta son corps à Samarie[1]. Il avait régné vingt-deux ans, et n'avait que quarante ans[2].

Josaphat regagna Jérusalem presque seul. Les prophètes trouvèrent moyen de prouver que l'expédition avait été entreprise malgré leur avis. Le danger de désobéir aux prophètes fut ainsi établi par une nouvelle et terrible leçon.

Achab, tant calomnié par les historiens iahvéistes, fut, en somme, un remarquable souverain, brave, intelligent, modéré, dévoué aux idées de civilisation. Il égala Salomon par l'ouverture d'esprit et la « sagesse ». Il le surpassa par la valeur militaire et par la justesse de ses vues générales. Il bâtit plusieurs villes, développa Samarie, embellit le palais commencé par son père, et construisit la demeure appelée *Beth has-seu*[3], « la maison d'ivoire », à cause de la profusion qu'on y fit de cette matière précieuse, dans le travail de laquelle les Phéniciens excellaient. Jezraël prit grâce à lui

1. Ce qui suit, v. 38, a été ajouté pour montrer tant bien que mal l'accomplissement de la prophétie d'Élie.

2. Inscr. de Mésa, ligne 8. Voy. ci-après, p. 303.

3. I Rois, XXII, 39. On doute si la maison d'ivoire était à Samarie ou à Jezraël. Cf. Amos, III, 15; Ps. XLV, 9; Cant., VII, 5. Comp. Odyssée, IV, 72, et ci-dessus, p. 264.

de grands développements, et devint comme la seconde capitale d'Israël. La poésie paraît aussi, sous son règne, avoir jeté quelque éclat[1].

Achab eut pour successeur son fils Ahaziah ou Ochozias, qui, gouverné par sa mère Jézabel, pratiqua le même éclectisme que son père, adorant Iahvé, mais tolérant pour Baal. La malheureuse expédition d'Achab pour reprendre Ramoth-Galaad fut suivie d'un grand affaiblissement; Moab en profita pour se délivrer entièrement de la vassalité d'Israël et pour se soustraire, en particulier, au tribut de bêtes à laine qu'il payait[2].

Moab avait alors un souverain d'une remarquable capacité, Mésa, fils de Camosgad[3], sorte de David, qui ramena Moab à ses anciennes limites en conquérant une à une toutes les villes au nord de l'Arnon, sur les Gadites[4]. Lui-même érigea dans sa ville de Daibon un monument de ses victoires qui nous a été conservé[5]. Voici la traduction de cette

1. Psaume XLV. Voir ci-dessus, p. 263-265.

2. II Rois, I, 1 ; III, 4 ; Mésa, ligne 8 ; Voir ci-après.

3. Le premier composant de ce nom est seul certain.

4. Inscr. de Mésa ; voy. ci-après. Les Rubénites s'étaient presque fondus avec les Moabites, à cette époque.

5. La date de l'inscription de Mésa paraît tomber entre la mort d'Achab (897, chronologie reçue) et la campagne de Joram d'Israël et de Josaphat (vers 895, chronologie reçue). Il est probable

pièce, le plus ancien document certain que nous ayons sur l'histoire vers 875 ans[1] avant J.-C.

« C'est moi qui suis Mésa, fils de Camosgad, roi de Moab, le Daibonite. Mon père a régné sur Moab trente années, et moi j'ai régné après mon père. Et j'ai fait ce *bâmat* pour Camos dans Qarha[2], en souvenir de ma délivrance[3]; car il m'a sauvé de tous les agresseurs et m'a permis de regarder avec dédain tous mes ennemis.

Omri fut roi d'Israël, et opprima Moab pendant de longs jours, parce que Camos était irrité contre sa terre. Et son fils lui succéda, et il dit, lui aussi : « J'opprimerai Moab en mes jours, je lui commanderai et je l'humilierai, lui et sa maison. » Et Israël a été ruiné, ruiné pour toujours. Et Omri s'était emparé de la terre de Mé-deba, et il y demeura, [lui et son fils, et] son fils vécut quarante ans, et Camos l'a [fait périr] de mon temps[4].

Alors je bâtis Baal-Méon, et j'y fis des piscines, et je construisis Qiriathaïm.

Et les hommes de Gad demeuraient dans le pays d'Ata-

qu'elle est du règne d'Ochozias d'Israël. Inutile de rappeler que la chronologie reçue paraît avoir besoin, pour cette époque, d'une assez forte correction.

1. Clermont-Ganneau, *La stèle de Dhiban* (Paris, 1870). Voir *Catal. des monum. de la Palest. au musée du Louvre* (Paris, 1876). La dernière édition est celle de MM. Smend et Socin (Fribourg en Brisgau, 1886). Dans un article du *Journal des savants*, mars 1887, on a rectifié plusieurs des prétendues corrections de ces deux savants.

2. Citadelle de Daibon.

3. Jeu de mots : Mésa veut dire « délivrance ».

4. Il s'agit ici de la bataille de Ramoth-Galaad.

roth depuis un temps immémorial, et le roi d'Israël avait construit pour lui la ville d'Ataroth. J'attaquai la ville et je la pris, et je tuai tout le peuple de la ville, en spectacle à Camos et à Moab, et j'emportai de là l'Ariel de Davdo[1], et je le traînai à terre devant la face de Camos à Qerioth, et j'y transportai les hommes de Saron et les hommes de Maharouth.

Et Camos me dit : « Va ! prends Nébo sur Israël. » Et j'allai de nuit, et je combattis contre la ville depuis le lever de l'aube jusqu'à midi, et je la pris ; et je tuai tout, savoir sept mille hommes et enfants, et des femmes libres, et des jeunes filles, et des esclaves, que je consacrai à Astar-Camos[2]; et j'emportai de là les vases de Iahvé, et je les traînai à terre devant la face de Camos.

Et le roi d'Israël avait bâti Iahas, et il y résidait lors de sa guerre contre moi. Et Camos le chassa de devant ma face : je pris de Moab deux cents hommes en tout ; je les fis monter à Iahas, et je la pris pour ajouter à Daibon.

C'est moi qui ai construit Qarha, le mur des forêts et le mur de la colline. J'ai bâti ses portes, et j'ai bâti ses tours. J'ai bâti le palais du roi, et j'ai construit les réservoirs d'eau dans l'intérieur de la ville.

Et il n'y avait pas de citerne dans l'intérieur de la ville, dans Qarha ; et je dis à tout le peuple : « Faites-vous une citerne chacun dans sa maison, » et j'ai creusé les conduits d'eau pour Qarha, avec des captifs d'Israël.

C'est moi qui ai construit Aroër, et qui ai fait la route de l'Arnon. C'est moi qui ai construit Beth-Bamoth, qui était détruite. C'est moi qui ai construit Bosor, qui était en ruine...

1. Énigme. Comp. II Sam., XXIII, 20. Voir ci-dessus, p. 20.
2. En vue de l'hiérodulie ou prostitution sacrée.

Daibon... cinquante, car tout Daibon m'est soumis. Et j'ai rempli le nombre de cent avec les villes que j'ai ajoutées à la terre [de Moab].

Et c'est moi qui ai construit... Beth-Diblathaïm et Beth-Baal-Meon, et j'ai élevé là le..... la terre. Et Horonaïm, où résidait..... Et Camos me dit : « Descends et combats contre Horonaïm..... » Camos, dans mes jours..... l'année.....

Le reste de cet incomparable monument se perd dans la nuit.

Ochozias d'Israël mourut d'accident après un règne d'un an et quelques mois. Il tomba par une fenêtre de son palais et languit longtemps. Il envoya, dit-on, interroger l'oracle de Baal-Zeboub, de la ville philistine d'Ékron, ce qui blessa fort le patriotisme israélite. « On dirait qu'il n'y a pas en Israël de dieu à consulter ! » murmurèrent les prophètes. La mort du jeune roi d'Israël fut naturellement tenue pour une vengeance de Iahvé[1]. Comme il n'avait pas de fils, il eut pour successeur son frère Joram, qui continua pendant douze ans la ligne de conduite de son père et de sa mère. Il détruisit bien un cippe de Baal (*massébat hab-Baal*[2])

1. II Rois, I. Plus tard, on mêla Élie à ces événements, par une suture maladroite.

2. Comparez les נצב מלכבעל des Phéniciens. *Corpus inscr. semit.*, 1re part., 8, 123, 123 *bis*, 147, 194, 195, 380; *Journ. asiat*, août-sept. 1876, p. 253-270 (Berger).

que son père avait élevé. Mais il ne satisfit pas les puritains. L'opposition du corps prophétique contre la royauté fut de son temps plus forte que jamais.

Joram d'Israël ne manquait pourtant pas d'énergie. Sa première entreprise fut pour arrêter la fortune toujours grandissante de Mésa, roi de Moab. Il fit pour cela alliance avec Josaphat, qui, cette fois encore, montra l'esprit le plus large. L'armée combinée des deux rois prit par le sud de la mer Morte. Ils entraînèrent avec eux le roi d'Édom, qui avait dû récemment recevoir son investiture de Josaphat [1]. Jusque-là, Édom n'avait eu qu'un simple préfet ou *nissab*, dépendant de Jérusalem.

Le prophète Élisée, fils de Saphat, d'Abel-Mehola, en Issachar [2], qui, dit-on, avait été le disciple d'Élie et était considéré comme son successeur, accompagnait l'armée. S'il faut en croire les récits légendaires, mais non entièrement fabuleux [3], que nous avons à ce sujet, le prophète d'Israël, plein d'égards pour Josaphat, aurait été on ne peut plus dur pour Joram [4]. Les couleurs du récit ont été ici faussées

1. Comparez I Rois, XXII, 48, à II Rois, III.

2. Abel-Mehola, du côté de Beth-San, est presque vis-à-vis du Crith, et dans la région ou s'exerça l'activité d'Élie. Voy. ci-dessus, p. 288.

3. II Rois, III.

4. La façon dédaigneuse dont il renvoie Joram « aux pro-

par les préjugés d'un autre âge et par le désir d'amener un nouvel exemple de la thaumaturgie matérialiste et grossière d'Élisée. Mais on sent que l'antipathie des prophètes de Iahvé contre la maison d'Achab allait s'accentuant de plus en plus et que Jérusalem deviendrait un jour le centre d'attraction du iahvéisme militant.

Les Moabites montrèrent beaucoup de courage pour résister à l'agression des trois rois, et se portèrent en masse aux frontières, dans les ouadis au sud de la mer Morte. Ils comptaient que la désunion se mettrait entre les alliés et que les trois rois se battraient entre eux. Il n'en fut rien. L'armée confédérée s'avança victorieuse dans l'intérieur du pays, semant des pierres sur les champs cultivés, bouchant les sources, coupant les arbres fruitiers[1]. Les coalisés arrivèrent ainsi jusqu'à Kir-Haréset ou Qir-Moab[2], capitale militaire du pays, défendue par des remparts formidables. Les frondeurs commençaient déjà à lan-

phètes de son père et de sa mère » ne saurait être vraie. Les prophètes d'Achab étaient bien des prophètes de Iahvé. I Rois, xx, 13; xxii, 5 et suiv. Notre récit est d'un temps où l'on s'imaginait Achab et Jézabel comme fanatiquement voués au culte de Baal.

1. Comp. Deutér., xx, 19-20.

2. Aujourd'hui Kérak.

cer des pierres dans la ville. Mésa, qui y était renfermé, vit que l'attaque était trop forte pour qu'il y pût résister. Il voulut tenter une sortie avec sept cents hommes du côté du camp des Édomites. Mais il ne put réussir. Mésa prit alors le parti désespéré qui était dans les mœurs religieuses de ces races. Un jour, on vit monter sur la muraille de Qir-Haréset une fumée vers le ciel. C'était un holocauste à Camos, et la victime n'était autre que le fils aîné de Mésa, son héritier présomptif. Les Israélites, quoique ne pratiquant pas ces sortes de sacrifices, croyaient à leur haute efficacité. Cette fumée humaine les frappa de terreur; quelques accidents qui survinrent parmi eux furent pris pour des effets d'une colère divine[1]. Ils levèrent le siège précipitamment et retournèrent chez eux.

Josaphat alla, peu après, rejoindre ses ancêtres dans les caveaux de la Ville de David. Ce fut un bon souverain, brave et assez heureux à la guerre[2]. Renonçant à la chimère de reconquérir le royaume du Nord, il s'appliqua judicieusement à maintenir la suzeraineté de Jérusalem sur Édom et les pays du

1. קצף. L'embarras du narrateur est sensible.

2. I Rois, XXII, 46. Le chapitre II Chron., XVII, est mêlé de vrai et de faux. L'invasion ammonite, moabite, séirite, racontée II Chron., XX, est douteuse.

Sud. Le royaume de Jérusalem comprenait, à titre de vassalité, tout le Négeb et le Ouadi Arabah jusqu'à Asiongaber et la mer Rouge. C'est là probablement ce qui inspira l'idée de reprendre les projets de Salomon pour les navigations des mers de l'Inde. Josaphat fit préparer une flotte à Asiongaber en vue des voyages d'Ophir. Ochozias d'Israël demanda que ses gens pussent prendre place à côté de ceux de Josaphat sur ces vaisseaux; mais Josaphat refusa [1]. L'entreprise, du reste, n'eut pas de suite; car les vaisseaux se brisèrent à Asiongaber. On dit qu'un prophète, Éliézer fils de Dodiahou, battit des mains sur cet accident, et le présenta comme une suite de l'alliance coupable avec les rois d'Israël [2]. Ce prophète eut une idée plus juste, s'il vit que le développement de richesses qu'amènerait un commerce lointain empêcherait ce grand enthousiasme pour le droit des pauvres qui a donné à la voix du peuple hébreu une sonorité sans égale entre les voix de tous les peuples.

Josaphat eut pour successeur son fils Joram. Pendant quatre ou cinq ans, les deux royaumes eurent ainsi des souverains portant le même nom. Joram de Juda, comme nous l'avons dit, avait

1. On lit tout le contraire dans II Chron., xx, 35 et suiv.

2. II Chron., xx, 37.

épousé Athalie, fille d'Omri [1], profondément imbue des idées de sa famille, en fait de religion et de civilisation. L'influence de cette femme altière et ambitieuse fit abandonner à Joram la ligne de conduite qu'avaient suivie son père et son grand-père. Il régna à Jérusalem selon les maximes d'Achab, que continuait à Samarie son homonyme, Joram d'Israël. De son temps, les Édomites secouèrent le joug de Juda et se donnèrent un roi [2]. La campagne de Joram contre eux fut malheureuse. Cerné par l'ennemi, il réussit à s'échapper de nuit; mais Édom avait reconquis son indé-

1. Athalie est dite, II Rois, VIII, 18, fille d'Achab, et, VIII, 26, fille d'Omri. Ce second passage est le *locus classicus*, celui qui compte. Cf. II Chron., XXII, 2. Athalie avait de quarante à quarante-deux ans quand elle fit son coup d'État en 884, selon la chronologie reçue (cela résulte de II Rois, VIII, 26). Elle naquit donc de 926 à 924. A cette date, Omri n'était encore que roi partiel d'Israël. L'inscription de Mésa paraît dire qu'Achab avait quarante ans quand il mourut [en 897]; il naquit donc en 937. Il n'a donc pas pu être le père d'Athalie. Dans aucun cas, celle-ci n'a pu être fille d'Izébel, puisque Achab épousa Izébel après son avènement au trône (I Rois, XVI, 31), en 918. Il est bien plus probable qu'Athalie fut fille d'Omri. C'est ce qui explique son ascendant et même son mariage. En toute hypothèse, en effet (les chiffres du texte reçu acceptés), Athalie était plus âgée que Joram de Juda de quatre ou cinq ans (II Rois, VIII, 17). Peut-être le chiffre 32, donné pour l'âge de Joram de Juda quand il parvint au trône, est-il trop faible.

2. II Rois, VIII, 20.

pendance, que les rois de Juda ne réussirent plus à lui enlever [1]. La ville chananéenne de Libna, près du pays des Philistins, fut du même coup perdue pour Juda. Il y eut enfin sous ce règne des invasions de Philistins et d'Arabes, dont l'importance paraît avoir été exagérée [2].

Joram de Juda régna peu d'années et laissa le trône de Jérusalem à son fils Ochozias, âgé de vingt-deux ans. Ce règne fut plus court encore que celui de Joram. Athalie paraît avoir dirigé les affaires. Ochozias de Juda s'allia à Joram d'Israël contre Hazaël, roi de Damas. La reprise de Ramoth-Galaad était toujours le but de ces expéditions, inspirées par un désir de revanche, généreux mais peu éclairé. La dynastie de Damas avait l'avantage de régner sur un pays bien plus riche que la Palestine et qui n'était pas travaillé par le fanatisme religieux. La région orientale du territoire de Manassé comprenait des cantons que les souverains de Damas ont toujours possédés. Benhadad II avait été remplacé par son premier ministre Hazaël, suspect de l'avoir étouffé sous une couverture mouillée [3]. Ce Hazaël paraît avoir été un homme de grande capacité. Il fut

1. Joël, IV, 19; Amos, I, 11, 12.
2. II Chron., XXI, 16-17.
3. II Rois, VIII, 7-15.

sans cesse en guerre avec Israël[1]. L'expédition des deux rois israélites contre Ramoth-Galaad ne fut pas heureuse. Joram d'Israël fut blessé et retourna se faire soigner à Jezraël. Ochozias de Juda vint l'y visiter. Le camp devant Ramoth-Galaad se trouva ainsi momentanément presque abandonné. Cette imprudence eut les conséquences les plus graves; il en résulta une révolution, qui changea de fond en comble la situation du royaume d'Israël.

1. Ces guerres araméennes tiennent une grande place dans la légende d'Élisée, agada qui n'a aucune valeur historique, mais qui montre bien l'importance desdites guerres durant la première moitié du IXe siècle.

CHAPITRE IX

VICTOIRE DU PROPHÉTISME. — JÉHU.

Pendant que les deux rois se préparaient, à Jezraël, à recommencer la lutte, une conspiration militaire, dont le chef était Jéhu, fils de Nimsi, éclata dans l'armée qui était restée autour de Ramoth-Galaad. Il ne paraît pas douteux que ce mouvement n'ait eu pour excitateurs les prophètes. Leur haine contre la dynastie d'Achab était à son comble; la mort de Joram était probablement prévue; il s'agissait d'empêcher qu'aucun des nombreux fils ou petits-fils d'Achab qui étaient à Samarie ne fût proclamé. Selon certains récits, le prophète Élisée aurait envoyé un de ses disciples, un fils de prophète, à Ramoth pour y verser l'huile sur la tête de Jéhu[1]. Ailleurs, c'est

1. II Rois, IX, 2 et suiv., source relativement historique.

Élie lui-même qui désigne Jéhu pour l'onction sainte[1]. Partout où entrent Élie et Élisée, la fable entre avec eux. Élisée cependant pouvait vivre encore, et le récit qui lui attribue une part dans l'avènement de la nouvelle dynastie paraît avoir sa part de vérité[2].

Jéhu, sûr de la connivence des officiers de l'armée de Ramoth-Galaad, partit pour Jezraël et fit en toute hâte sur son char les huit ou neuf lieues qui l'en séparaient. Aucun bruit de la conspiration n'était arrivé en cette ville. Ce fut la sentinelle de la tour qui signala l'approche du danger. Les deux rois sortirent sur leurs chars, et, au moment où Joram d'Israël criait à son allié : « Trahison, Ochozias ! » Jéhu banda son arc et frappa le souverain d'Israël, en pleine poitrine, d'une flèche qui lui traversa le corps. Joram s'affaissa et mourut sur-le-champ.

S'il n'y avait eu dans la conspiration que le fait

1. I Rois, XIX, 16, source agadique.

2. Si ailleurs le fait est attribué à Élie, c'est que la biographie d'Élie n'est souvent qu'un décalque de celle d'Élisée. Il n'est même pas impossible que ces deux biographies légendaires n'en aient d'abord fait qu'une, dont le héros, dans certaines rédactions, s'appelait Éliah et dans d'autres Élisa. En tout cas, les deux récits, I Rois, XIX, 16 et II Rois, IX, 2, ne viennent pas de la même source.

d'un militaire déloyal, voulant se défaire de son maître pour régner à sa place, Jéhu se fût arrêté après l'heureux coup de flèche qui lui assurait le trône d'Israël. Ce qui montre bien que la haine des prophètes contre la maison d'Achab se cachait derrière l'ambition de Jéhu, c'est que celui-ci, qui pourtant ne pouvait aspirer à la royauté de Jérusalem, voulut à tout prix tuer Ochozias. Après la mort de son cousin, près de Jezraël, Ochozias s'enfuit vers le Carmel. Il fut blessé sur la hauteur de Gour, qui est du côté de Ibleam, et mourut à Megiddo. On amena son corps dans son char à Jérusalem, et on l'ensevelit dans la sépulture ordinaire des rois de Juda.

Jéhu, après l'assassinat des deux rois, entra dans Jezraël. Jézabel, qui savait la mort de son fils, fut héroïque de fierté. Elle se fit mettre du fard aux yeux, se para la tête et se mit ainsi à une des fenêtres du palais. Quand Jéhu entra monté sur son char dans la cour, elle lui cria : « Comment se porte Zimri, l'assassin de son maître ? » Jéhu regarda aux fenêtres, en criant : « Qui est pour moi ? Qui ? » Ses yeux se rencontrèrent d'une façon significative avec ceux de deux ou trois eunuques qui étaient près de leur maîtresse. Il leur cria : « Jetez-la en bas. » Ce fut vite fait ; le sang jaillit

contre les murs et sur l'équipage. Jéhu fit piétiner la vieille reine par les chevaux de son char.

Jéhu entra dans le palais, mangea et but. Puis il dit : « Occupez-vous de cette maudite, et donnez-lui la sépulture ; car elle est fille de roi. » On alla chercher le cadavre ; mais on ne trouva que le crâne, les pieds et les paumes des mains. Le reste avait été réduit en fumier par les chevaux.

Jéhu se préoccupait naturellement des survivants nombreux de la famille d'Achab qui étaient à Samarie. Entre fils et petits-fils, cela faisait soixante-dix personnes. Il écrivit aux principaux de la ville une lettre hypocrite : «... Or donc, quand cette lettre vous parviendra, puisque vous avez entre les mains les fils de votre maître et ses chars et ses chevaux, une ville fortifiée et l'arsenal, choisissez parmi les fils de votre maître le meilleur et le plus convenable, et mettez-le sur le trône de son père, et puis battez-vous pour la maison de votre maître. » La cruauté sournoise qui faisait le caractère de Jéhu donnait à cette lettre un accent terrible. Le préfet du palais, le préfet de la ville, les anciens et les *omenim* ou pédagogues des jeunes princes envoyèrent faire leur soumission. Jéhu leur écrivit une seconde lettre : « Si vraiment vous êtes pour moi et que vous vouliez être mes sujets, prenez les

têtes des fils de votre maître, et venez me voir à Jezraël demain à pareille heure[1]. » Les soixante-dix jeunes princes étaient chez les notables de la ville, qui les élevaient. Chacun de ces estimables bourgeois prit son pensionnaire royal et lui coupa la tête. Puis on mit les têtes dans des paniers, et on les envoya à Jezraël. Jéhu donna ordre de les ranger sur deux piles à l'entrée du palais. Le lendemain matin, il sortit, prit place à la porte et dit au peuple : « Vous êtes justes. C'est vrai, j'ai conspiré contre mon maître, et je l'ai tué. Mais tous ceux-ci, qui les a tués? Reconnaissez donc que pas une parole de Iahvé ne tombe à terre... » Quand on est persuadé que le malheureux est nécessairement un disgracié de Dieu, le fait accompli est toujours facile à légitimer.

De Jezraël, Jéhu se rendit à Samarie, qui, malgré l'importance acquise par Jezraël, restait la capitale du royaume. A l'endroit du chemin qui s'appelait *Équed ha-roïm*, il rencontra une troupe de frères d'Ochozias de Juda, qui venaient de Jérusalem à Jezraël voir les princes de leur

1. Ce récit n'a rien que de conforme aux mœurs du temps et de l'Orient. Ce qui peut faire douter de l'exactitude des détails, c'est que, plus bas, x, 17, les massacres de princes ont lieu après l'entrée de Jéhu à Samarie.

famille. Ils ignoraient les sanglantes catastrophes qui s'étaient passées. Jéhu fit saisir la bande entière composée de quarante-deux personnes. Tous furent égorgés et jetés dans une citerne à *Équed ha-roïm*.

Une rencontre plus singulière qu'il fit, dit-on, à ce moment, fut celle de Jonadab, fils de Rékab, qui venait au-devant de lui[1]. Jéhu le salua et lui dit : « Ton cœur est-il d'accord avec le mien, comme le mien l'est avec le tien? — Oui, répondit Jonadab. — Eh bien, si cela est, donne-moi ta main. » Et il la lui donna, et Jéhu le fit monter sur son char et lui dit : « Viens avec moi, et tu verras mon zèle pour Iahvé. » Et il l'emmena sur son char. Et, étant arrivé à Samarie, Jéhu fit mourir ce qui restait de la famille d'Achab, jusqu'à ce qu'il eût tout exterminé, « selon la parole de Iahvé dite à Élie ». Les Rékabites, en effet, paraissent avoir été en rapports directs avec l'école d'Élie.

Ainsi, fort de l'appui de tous les piétistes, Jéhu, dont les sentiments personnels restent dans l'ombre, procéda à de terribles épurations. Le narrateur théocrate, selon lequel ces massacres sont hautement louables et valent à Jéhu la plus

1. Voir ci-dessus, p. 289-290.

enviée des récompenses, celle de faire dynastie[1], les a sûrement exagérés, croyant par là relever son héros. Il paraît bien cependant que Jéhu porta en tout ceci la perfidie cruelle qui fait de lui, dans l'histoire, un des précurseurs de Philippe II. Selon le récit qui nous est parvenu, il convoqua une grande panégyre pour une fête à Baal, et, quand les adorateurs et prêtres de ce Dieu furent réunis dans les cours du temple à Samarie, il fit tout massacrer par les soldats de sa garde. Puis la troupe envahit le temple de Baal, en tira les cippes sacrés, les *masséboth* en bois, et les brûla. Le temple fut démoli et converti en latrines publiques[2]. Jonadab fils de Rékab assista, dit-on, à toutes ces violences, à côté de Jéhu[3].

Dans le vieux iahvéisme grossier, le vaincu a toujours tort, la défaite est toujours un châtiment de Iahvé. A partir de ces sanglantes catastrophes, on trouva que tout ce qui était arrivé à la maison d'Achab était juste et avait été prédit par les prophètes. C'était la punition des goûts profanes de

1. II Rois, x, 30.
2. Si cela est vrai, il faut supposer que les sanctuaires païens se rebâtirent. Amos, VIII, 14.
3. II Rois, x, 23.

ces princes, de leurs alliances étrangères, de leur peu d'égards et même, disait-on, de leurs violences envers les hommes de Dieu. On se rappela l'histoire de ce Naboth dont Achab avait exproprié la vigne, pour agrandir sa résidence de Jezraël, et que Jézabel avait, dit-on, fait périr par son astuce. On rapprocha les lieux, on crut que le corps de Joram avait été jeté sur le champ de ce Naboth. On cita des paroles des prophètes et en particulier d'Élie, annonçant que l'on verrait Achab, Jézabel et toute leur race périr misérablement, que les chiens lècheraient leur sang, se disputeraient les lambeaux de leur chair. Les prophètes étaient victorieux sur toute la ligne. Iahvé triomphait avec eux.

Ces révolutions terribles de Jezraël et de Samarie purent se passer assez rapidement pour qu'on n'en ait été informé à Jérusalem qu'après leur accomplissement. A la nouvelle simultanée de la mort de son fils, de son neveu et de presque tous les princes des deux familles royales, Athalie fit comme Jézabel. Elle s'arma d'esprit royal, et fit face au danger avec une audace extraordinaire. Mais, en se parant de faux cheveux et se peignant les yeux avec le kohol, Jézabel savait qu'elle allait à la mort. La situation d'Athalie à Jérusalem était

loin d'être aussi désespérée. En partant pour l'expédition de Ramoth-Galaad, Ochozias lui avait laissé la régence ; le pouvoir était entre ses mains quand les funestes nouvelles arrivèrent.

Les princes frères d'Ochozias avaient été tués par Jéhu. Il restait néanmoins de la race de David (sans parler de collatéraux éloignés, rentrés dans la vie privée) quelques enfants d'Ochozias trop jeunes pour régner. L'idée d'une royauté féminine était tout à fait en dehors de l'esprit israélite. Le peuple de Juda avait, d'ailleurs, un tel attachement pour la famille de David, qu'il dut s'attacher avec obstination aux enfants en qui le droit légitime vivait encore. Athalie fut reconnue pour régente, pendant la minorité des princes ses petits-fils. C'était une femme d'une vraie capacité, qui avait exercé une grande partie du pouvoir sous Joram et sous Ochozias. Elle régna, pendant sept ans, à Jérusalem. Le pays lui fut évidemment favorable[1]. Loin de détester la famille d'Omri, les Hiérosolymites étaient habitués depuis longtemps à la considérer comme l'alliée fidèle de la maison de David.

Les difficultés du gouvernement d'Athalie vin-

1. Ce qui concerne Mathan et le temple de Baal à Jérusalem, paraît une fable. II Rois, XI, 18.

rent des femmes de la famille royale et surtout de Joséba, fille du roi Joram et sœur d'Ochozias. Athalie eût été un miracle en son temps si elle n'eût fait servir le crime à ses fins politiques. Les jeunes princes, grandissant, étaient une menace journalière pour ce pouvoir auquel elle ne pouvait plus renoncer. Elle l'exerçait en réalité depuis douze ans; elle avait de quarante à quarante-deux ans. Une abdication à cet âge eût été pour elle un supplice, et, vu les haines qu'elle avait amassées contre elle, un trop certain arrêt de mort. On parla d'assassinat de quelques-uns des jeunes princes; on prétendait qu'Athalie faisait successivement disparaître ceux qui approchaient de leur majorité. On se racontait avec horreur une grande scène de meurtre qui aurait eu lieu dans la « chambre des lits », sorte de *nursery* du palais. On arrivait parfois à se demander s'il restait encore des fils d'Ochozias. Les massacres de Jéhu avaient habitué l'imagination populaire à rêver partout des scènes analogues. L'opinion était inquiète et prête à accueillir tous les bruits mystérieux.

Or, un jour, Joséba, d'accord peut-être avec Joïada, le chef des prêtres qui demeuraient dans les appentis du temple, démasqua une intrigue savamment préparée. Elle annonça qu'elle avait sauvé de

la mort un enfant nommé Joas, que son frère Ochozias avait eu d'une Bersabéenne nommée Cibia, et qu'elle l'avait caché dans les logements qui entouraient le temple. Joïada, le commandant des gardes[1], assembla les capitaines des *Carim* et des *racim* dans le temple, et, après les avoir engagés par les serments les plus terribles, il leur montra l'enfant qui représentait la race de David. Les capitaines le reconnurent. Joïada le militaire convint alors avec eux d'une habile manœuvre, qui devait les faire trouver massés au temple, en sortant du palais, sans exciter les soupçons d'Athalie. La garde descendante n'avait pas coutume d'emporter ses armes; on y suppléa au moyen des armes votives du temple. Au moment solennel, on dévoila la scène préparée. Le petit roi apparut au

1. Au verset 4 du chapitre XI, Joïada n'est pas prêtre; il agit en commandant des gardes. Un prêtre n'eût pas eu le droit de convoquer l'armée et de donner des ordres, comme si Athalie n'eût pas eu de *sar-saba*. A partir du verset 9, Joïada est prêtre. On sent ici la duplicité de source. Dans un premier récit, Joïada était le chef des *Carim;* dans un autre récit, on trouva commode de le faire prêtre. Cette transformation était d'autant plus facile que, dans la suite de l'histoire de Joas, on trouvait un *Joïada hac-cohen* (XII, 8 et suiv., partie bien plus historique). La prétendue ingratitude de Joas envers son sauveur disparaît ainsi. Il est remarquable que le nom de *Joïada* ne figure pas dans la liste des grands prêtres du livre des Chroniques (I Chron., V, 30 et suiv.). Le Joïada de Jérémie, XXIX, 26, n'a rien à faire ici.

peuple entre l'autel des sacrifices et le temple, la couronne en tête. On le proclama, on l'oignit, on battit des mains; on cria « Vive le roi! » et les trompettes sonnèrent[1].

Athalie accourut au bruit en criant : « Trahison! trahison! » Tout le monde s'écarta d'elle. On la frappa de l'épée, sous la porte du passage couvert par lequel on introduisait les chevaux dans le palais. On mena ensuite le petit roi au palais et on l'intronisa. La populace, toujours favorable aux coups d'État où on la convie à prendre part, témoigna beaucoup de joie.

1. Le récit de la conspiration qui renversa Athalie, tel qu'on le lit au chapitre XI du IIe livre des Rois, est plein d'anachronismes. Il a sûrement été écrit ou du moins amené à sa forme actuelle après la captivité. Ce qui est dit de la Thora et du pacte (versets 12, 17) est sûrement postérieur au Deutéronome (Deut., XVII, 18 et suiv.). L'organisation du temple, avec un grand prêtre et un personnel nombreux, nous reporte aux temps du triomphe de Josué fils de Josadaq sur Zorobabel. Les réunions au temple et la cérémonie religieuse qui aurait eu lieu le jour du sabbat (v. 49) sont des prolepses évidentes. Les armes de David (v. 10) prêtent également à l'objection. Toute cette histoire, dans le livre des Rois, est combinée en vue de montrer la conservation miraculeuse de la maison de David par les prêtres et par le temple. — Le livre des Chroniques donna au récit une couleur encore plus cléricale. On maria Joïada et Joséba, devenue Josabeth. Tout le coup d'État fut l'œuvre des lévites ; le temple fut conçu sur le modèle de ce qu'il devint à l'époque de la plus pure théocratie.

Ainsi, à quelques années de distance, le iahvéisme remportait deux victoires décisives. A Jérusalem, la force du sentiment légitimiste rétablissait l'ancienne dynastie, devenue sainte. En Israël, le prophétisme renversait une dynastie qu'il jugeait lui être ennemie. Le sort en est jeté. Le parti profane de la civilisation et du progrès, déjà vaincu après la mort de Salomon, l'est de nouveau par l'anéantissement de la maison d'Achab. Un peuple ne joue jamais deux rôles à la fois. Dès 850 ou 860, il est écrit qu'Israël ne sera pas un peuple comme un autre. La royauté est vaincue. Ce peuple sera médiocre dans l'ordre temporel; mais, dans l'ordre religieux, il sera sans pareil. L'avenir ici n'est pas aux rois sages, aux politiques sensés; il est aux visionnaires, aux utopistes, aux démocrates inspirés, commandant les révolutions, faisant et défaisant les dynasties.

La haine, la barbarie souillent trop profondément ce terrible prophétisme du temps des Omrides, pour qu'on ne répugne pas, au premier abord, à placer parmi les précurseurs de Jésus des espèces d'enragés, que l'agadiste a cru relever en leur prêtant des actes abominables de vengeance et de cruauté. Dans la lutte de ces énergumènes avec la royauté, c'est en général la royauté qui a raison. Leurs con-

seils sont toujours les plus implacables et les moins pratiques. Pas de quartier pour l'ennemi; pas d'alliance avec les *goïm*[1]; droit de la guerre poussé à ses conséquences les plus féroces. Tuer tout sans miséricorde, leur paraît l'idéal du guerrier de Iahvé[2]. Épargner le vaincu, obéir à un sentiment d'humanité est le dernier des crimes. En lisant ces hideuses histoires, on est souvent amené à se dire : « Heureusement, ce n'est pas vrai; » ces récits ont été rédigés tardivement par des frénétiques qui ont cru faire honneur à leurs ancêtres en leur prêtant des atrocités.

Un texte de législation idéale à peu près contemporain de l'école d'Élie, et peut-être provoqué par cette école, prononce le *hérem*, c'est-à-dire l'excommunication entraînant la peine de mort, contre l'Israélite qui sacrifie à un autre dieu que Iahvé[3]. Presque toutes les républiques antiques, fondées sur la famille et sur des *sacra* nationaux, eurent de ces anathèmes. Celui qui n'admettait pas le culte de la cité dont il faisait partie s'excluait par là

1. L'emploi de ce mot, qui veut dire « les nations », avec la nuance de « païens », remonte au prophétisme du IXe siècle.

2. I Rois, XX, 35-43. Comparez, dans l'histoire de Saül, l'épisode d'Agag, tiré des même sources.

3. Exode, XXII, 19 (Livre de l'Alliance).

même de cette cité. Mais la crise qui s'accomplissait en Israël amenait des conséquences toutes nouvelles. Le culte de Iahvé en venait à impliquer une croyance et une morale, une foule de choses enfin qui n'étaient ni nationales ni municipales. Ainsi le *hérem* sémitique devint un principe de persécution, de fanatisme. Le dieu national d'Israël sera le Dieu absolu ; son culte ne se bornera pas à d'inoffensives panathénées; l'imposer, ce sera imposer un dogme, c'est-à-dire la chose du monde la moins susceptible d'être commandée.

Ce peuple est voué au fanatisme, cela est clair; mais le fanatisme, entre ses mains, ne sera pas purement destructeur, à la façon de l'islam. Par un miracle dont il n'y a qu'un autre exemple, la Réforme du XVI[e] siècle, le fanatisme juif aboutira un jour à la chose libérale par excellence, à la religion d'un Dieu commun à tout le genre humain.

Le fanatisme, en effet, peut avoir des conséquences très diverses selon le motif qui l'inspire. Il y a une différence sensible entre le fanatisme sacerdotal et le fanatisme d'illuminés laïques. Le protestantisme, qui, à l'origine, impliqua des éléments assez analogues à ceux du prophétisme israélite, est devenu, avec le temps, quelque chose de libéral, tandis que le fanatisme catholique, tel qu'on le voit

dans Philippe II et dans Pie V, n'a fait que du mal et ne s'est jamais transformé. L'inspiration individuelle ne crée rien d'aussi dangereux qu'une Église infaillible, une papauté. Les farouches voyants d'Israël furent des émancipateurs sans le vouloir; car ils combattirent la pire des tyrannies, la connivence des foules ignorantes avec un sacerdoce avili.

CHAPITRE X

CONCEPTION D'UNE HISTOIRE SAINTE.

Le prophétisme qui lutte sous Achab, qui triomphe sous Jéhu, tout entouré qu'il est d'obscurités, est en somme l'événement le plus décisif de l'histoire d'Israël. Il est le commencement de la chaîne qui, dans neuf cents ans, trouvera son dernier anneau en Jésus. Élie et Élisée appartiennent tout entiers à la légende; on ne sait d'eux qu'une seule chose, c'est qu'ils furent grands. Le iahvéisme, qui, à Jérusalem, n'était qu'un culte, devient, dans les écoles des prophètes du Nord, un ferment religieux de la plus haute puissance. Le prophétisme du Nord n'a pas seulement créé Élie; il a créé Moïse; il a créé l'Histoire sainte; il a créé le premier rudiment de la *Thora;* il a été, par conséquent, le point de départ du judaïsme et du christianisme. En tout ce qui touche au progrès de la

religion, Jérusalem, à ce moment de l'histoire, nous paraît en retard sur les tribus du Nord.

Les prophètes du IXe siècle, malgré des passions sombres et ce que nous appellerions de graves malentendus théologiques, méritent donc d'occuper une place de premier ordre dans l'histoire du progrès humain. Ils étaient à deux pas d'affirmer que Iahvé seul est Dieu. Ils revenaient, après une longue suite d'erreurs et de superstitions, à l'élohisme de l'âge patriarcal. Un étonnant orgueil de race devint dès lors le mobile fondamental de la vie d'Israël. Israël est le peuple de Iahvé; c'était là dire peu de chose : Moab, aussi, est le peuple de Camos. Mais tout était changé depuis que Iahvé ne se distinguait plus du Dieu même qui a fait le ciel et la terre, du Dieu qui aime la justice et le droit. Au lieu d'avoir, comme tous les peuples, un Dieu national, Israël devenait ainsi l'élu de Dieu, le peuple de choix de l'Être absolu, le peuple unique. L'histoire de ce peuple ne devait dès lors ressembler à celle d'aucun autre. Iahvé a fait pour Israël des choses qu'aucun dieu n'a faites pour son peuple. Les vieux souvenirs d'Our-Casdim et de Harran remontaient en la mémoire; une histoire sainte se dressait. Les prophètes apparaissaient comme les guides inspirés d'Israël; or, le

premier des prophètes n'était-ce pas ce Mosé qui tira le peuple d'Égypte? Et le premier auteur du pacte n'était-ce pas cet Abraham, issu des fables babyloniennes, qui apparaissait dans le lointain comme le père de la civilisation? La vocation d'Abraham et les promesses qui lui furent faites, encore indécises dans les Légendes patriarcales[1], devenaient le point de départ du iahvéisme dogmatique, la base du pacte d'Israël avec son dieu.

Ces idées s'agitaient dans tout Israël, mais principalement dans les tribus, parce que la liberté et l'activité religieuse étaient là bien plus grandes. A Jérusalem, le temple était une gêne, et le sacerdoce, quoique peu organisé encore, avait ses effets ordinaires d'appesantissement et de lutte contre l'esprit. Le prophète, n'étant pas prêtre, n'avait pas le boulet que traîne aux pieds tout corps sacerdotal. La crise soulevée par l'école prophétique, du temps d'Achab et de Joram, avait donné aux questions religieuses une saillie extraordinaire. On avait bien les livres de Légendes patriarcales et héroïques, rédigés il y avait une centaine d'années; mais ces livres n'avaient point un caractère assez exclusivement religieux. C'étaient des recueils d'anecdotes

1. Gen., XV, et surtout XX, 13, où le caractère polythéiste et païen est encore sensible.

et de chants populaires, pleins d'intérêt et de charme; ce n'était pas le livre sacré dont un peuple fait son tabernacle et sa vie. On sentait le besoin d'un livre contenant le dogme fondamental de la religion. Ce dogme, en Israël, était tout historique; c'était l'exposé des phases successives du pacte de Iahvé avec son peuple. Il était urgent de rédiger en un corps unique les éléments d'histoire que l'on possédait ou croyait posséder. L'œuvre capitale d'Israël grandissait à vue d'œil; une transformation profonde s'opérait; l'Histoire sainte naissait.

Le livre des Légendes, en effet, était loin d'avoir épuisé la tradition orale, et notamment cet ancien fond d'idées babyloniennes dont le peuple vivait depuis des siècles; beaucoup d'éléments de tradition orale flottaient à côté des maigres documents écrits. Il semble, en particulier, que le vieux livre n'avait aucun récit sur la création et sur l'apparition de l'humanité. Les dires, à cet égard, étaient interminables et discordants. Cela se racontait en séries mnémoniques, succeptibles de très fortes variantes [1]. Cela s'enseignait jusqu'à un certaint point, et peut-être les longs loisirs des *navoth* ou séminaires prophétiques étaient-ils occupés à

1. Comp., par exemple, la liste des Caïnites et des Séthites.

réciter ces vieilles légendes. Tout ce qui concernait Moïse manquait de rédaction suivie [1]. La plupart des généalogies, enfilées en chapelet, étaient également sues par cœur; mauvaise condition pour leur intégrité! Plusieurs, cependant, pouvaient déjà être écrites. Le livre des Guerres de Iahvé était un vrai trésor; mais il ne remontait pas au delà des premières batailles que les Israélites livrèrent, en s'approchant de la Palestine, à la hauteur de l'Arnon.

Ce qui faisait surtout défaut dans les livres d'histoire iahvéiste écrits avant cette époque, c'étaient les prescriptions religieuses et morales. Or une idée était devenue tout à fait dominante dans les écoles de prophètes, c'est que Iahvé impose à ses fidèles certaines prescriptions, certaines lois. Un petit code se formait. Ce code était comme la condition du pacte intervenu entre le dieu et son peuple. A côté des faits d'histoire religieuse par lesquels on se proposait de montrer qu'Israël avait un engagement spécial envers Iahvé, il y avait le dispositif de ce pacte, c'est-à-dire les lois qui étaient censées avoir été imposées au peuple par Iahvé. Ces lois étaient en partie les articles divers d'un droit

1. Se rappeler le chant de Beër (Nombres, XXI, 17-18) et l'épisode de Balaam (*ibid.*, XXII et suiv.). Voir ci-dessus, p. 212-213, 230-231.

coutumier d'inégale antiquité, en partie des prescriptions sacerdotales ou rituelles, en partie des lois morales, résultat du mouvement humanitaire qui se produisait déjà dans les écoles prophétiques. Mosé fut envisagé comme l'universel promulgateur de ces lois, censées inspirées par Iahvé.

De tout cela résulta un récit sacré dont voici les lignes essentielles [1].

Au commencement, Iahvé crée le ciel et la terre, les hommes par conséquent. Ces premiers hommes sont des géants. Vivant huit et neuf cents ans, ils créent une première civilisation où le mal l'emporte de beaucoup sur le bien, et qui est balayée par le déluge. Un juste, Noé, est sauvé des eaux et renouvelle l'humanité par ses trois fils : Sem, Cham, Japhet. Sem est la tige des élus ; un de ses descendants est cet Abraham d'Our-Casdin, avec qui Dieu fait un pacte à perpétuité. Son fils et son petit-fils, Isaac et Jacob, errent à l'état de nomades dans le pays de Chanaan, dont Dieu leur promet la possession future. Le pacte est renouvelé avec chacun d'eux, en particulier avec Jacob. Joseph, fils de Jacob,

1. Pour la parfaite clarté de ce qui suit, il faut se servir d'un texte où la rédaction jéhoviste et la rédaction élohiste soient séparées ou imprimées en caractères différents, par exemple de la *Genèse* de M. François Lenormant, ou de la traduction de M. Reuss.

attire ses frères en Égypte, où ils se trouvent, avec le temps, réduits à l'état de servitude. Iahvé les délivre par le grand prophète Mosé, qui les mène au Sinaï. Là, Iahvé leur apparaît dans la plus solennelle des théophanies, renouvelle son pacte avec eux et édicte les lois résultant de ce pacte. Mosé conduit le peuple jusqu'aux confins de la terre promise. Josué effectue la conquête de la terre et la partage entre les fils d'Israël, si bien que la propriété de tout bon Israélite a une origine théocratique, le partage des terres émanant de Iahvé lui-même [1].

Voilà ce qui se racontait, avec des variantes très considérables, soit en Israël, soit en Juda. Le premier crayon de tout cela était déjà dans les livres des Légendes patriarcales et des Guerres de Iahvé ; mais ces livres étaient peu répandus et n'avaient pas éteint dans le peuple la fécondité légendaire. La tradition orale est essentiellement vacillante. L'arrangement des généalogies antédiluviennes n'était pas le même chez deux traditionnistes. Il y avait, au moins, deux Noé, l'un homme vertueux, l'autre qui plantait la vigne. Les aventures attribuées à Abraham étaient souvent mises sur le compte d'Isaac ou

1. Se rappeler l'épisode de Naboth. I Rois, XXI.

de Jacob, et réciproquement. L'histoire d'Ismaël se racontait de trois ou quatre manières. Les récits sur Moïse différaient du tout au tout. Les lois qu'on lui attribuait n'avaient rien de fixe. Il n'y avait d'à peu près uniforme que le récit du déluge. Le canevas de ce récit continuait d'être, trait pour trait, celui que les Hébreux primitifs avaient apporté de Mésopotamie et qu'on a retrouvé de nos jours sur les briques d'un des palais de Ninive[1].

On ignorera toujours les conditions dans lesquelles fut composée cette histoire sainte et nationale à la fois. La seule chose qu'on puisse affirmer est qu'elle fut rédigée de deux côtés, sans que les deux rédacteurs aient eu connaissance du travail l'un de l'autre; à peu près comme la masse des traditions de casuistique juive, douze cents ans plus

1. Les prophètes du commencement du VIIIe siècle, dont nous possédons des écrits authentiques, connaissent la vocation d'Abraham, les mythes de Jacob (surtout Osée, XII, 5, 13-15), la captivité en Égypte, les plaies de l'Égypte, le passage de la mer Rouge, (Osée, XII, 10; XIII, 4; Zach., X, 11), les infidélités et les quarante ans du désert (Amos, II, 10; V, 25-26), Moïse (Osée, XII, 14; Michée, VI, 4), Balaam (Michée, VI, 5), Baal-Peor (Osée, IX, 10), Sihon (Amos, II, 9). Les allusions sont plus nombreuses encore dans Isaïe, IV, 5; XI, 15; XXIX, 22, etc. Des traditions antérieures, les anciens prophètes connaissent le déluge, les fables sur l'origine de la mer Morte, (Amos, IV, 11; IX, 6; Osée, XI, 8; cf. Job, XXVI, 5), Nemrod (Michée, V, 5).

tard, se fixa dans les deux Talmuds, dits de Jérusalem et de Babylone. Beaucoup d'indices semblent faire croire qu'il y eut d'autres rédactions, lesquelles furent plus tard fondues avec les deux premières en un récit suivi. Il en fut de même pour les Évangiles, à la seule différence que les Évangiles n'arrivèrent jamais à l'unité.

Cette multiplicité de rédactions est presque une loi, toutes les fois qu'un ancien fonds de traditions orales est mis par écrit. Une telle rédaction ne se fait jamais officiellement ; elle se fait d'une façon multiple, sporadique, sans entente ni unité. La haute antiquité n'avait pas l'idée de l'identité du livre ; chacun voulait que son exemplaire fût complet ; il y faisait toutes les additions nécessaires pour le tenir au courant. Il n'y avait pas deux exemplaires semblables, et le nombre des exemplaires était extrêmement réduit. A cette époque, on ne recopiait pas un livre, on le refaisait. Quand on voulait rendre la vie à un vieux texte, on le rajeunissait en le combinant avec d'autres documents. La lecture privée n'existait pas. Tout livre était composé avec une objectivité absolue, sans titre, sans nom d'auteur, incessamment transformé, recevant des additions, des scholies sans fin. Le livre, s'il est permis de prendre une comparaison à la science des êtres

vivants, était alors un mollusque, non un vertébré. Cela frappe d'une certaine stérilité les recherches qui ont la prétention d'arriver, dans ces matières, à une précision rigoureusement analytique; les grandes masses seules se distinguent; mais les lois générales peuvent être entrevues quand le détail échappe. A travers mille incertitudes, l'historien arrive à entrevoir la manière dont s'accomplit la mise par écrit de ces antiques documents qui, par un sort étrange, sont devenus, aux yeux de la foi, le livre même de l'origine de l'univers.

CHAPITRE XI

RÉDACTION DU NORD, DITE JÉHOVISTE.

La rédaction du Nord fut sûrement la première en date et la plus originale. Le royaume du Nord avait, dans cette œuvre de rédaction, un très grand avantage; c'est qu'il possédait déjà un canevas excellent, ce livre des Légendes, où l'histoire patriarcale était racontée de la manière la plus exquise. Le nouveau rédacteur[1] prit pour base et pour

1. Pour nous conformer à l'usage, nous l'appellerons le jéhoviste ; c'est le document C des Allemands. Que le document jéhoviste ait été écrit dans le Nord, c'est ce qui résulte, et du caractère général du livre, et d'une foule de particularités où l'on voit des préoccupations éphraïmites bien plutôt que hiérosolymites (Reuss, *la Bible*, I, p. 198-199 ; contre Dillmann). Juda y est déprimé (Gen., XXXVIII), bien qu'il ait un bon rôle dans l'histoire de Joseph (Gen., XXXVII, 26 et suiv. ; XLIII, 3 et suiv. ; XLIV, 16 et suiv. ; XLVI, 28). Noter les efforts pour exalter Béthel. Hébron (Gen., XIII, 18 ; XVIII, 1 ; XXXVII, 14) était, en quelque sorte, une ville commune à tout Israël. Les souvenirs de Gérare

modèle cet écrit capital; il se contenta très souvent de le copier; mais il y ajouta des parties essentielles, surtout en ce qui concernait les commencements de l'humanité. Il combina avec le vieux récit des traditions dont plusieurs étaient écloses récemment. Il adoucit beaucoup de passages dont la crudité était devenue choquante, expliqua à sa manière certains endroits qu'il ne comprenait pas[1], supprima des noms propres qu'il jugea inutiles à l'eurythmie de sa narration[2]. L'histoire de la conquête de Chanaan fut racontée en partie d'après le livre des Guerres de Iahvé, en partie d'après un système légendaire où la conquête et le partage systématique des terres étaient attribués à Josué. Enfin, à propos de Moïse, l'auteur plaça dans son récit un « Livre de l'Alliance », contenant le pacte original de Iahvé avec son peuple, lors de l'apparition du Sinaï.

Ce que le rédacteur jéhoviste eut surtout de personnel, ce qui le distingua essentiellement de ses devanciers, qui ne paraissent pas s'être beaucoup plus souciés que les aèdes homériques d'expliquer le monde et Dieu, ce fut une profonde philosophie,

et de Beër-Séba (comp. Amos, v, 5; VIII, 14) étaient déjà consacrés par les Légendes patriarcales. Voy. ci-dessus, p. 214-215.

1. Par exemple, Gen., XV, 2, 3.

2. Par exemple, Éliézer, Gen., XXIV.

recouverte du voile mythique, une conception triste et sombre de la nature, une sorte de haine pessimiste de l'humanité. Son Iahvé est terrible, toujours irrité; il se repent tant de fois d'avoir créé l'homme qu'une logique méticuleuse arriverait à se demander pourquoi il l'a fait. On croit entendre les doléances de ces derniers hégéliens de nos jours, se délectant dans la méditation du péché et fondant la religion sur l'obsession de l'idée du mal. Les récits de la chute, de Caïn et d'Abel, des géants ou *nefilim*, du déluge, ont pour unique objectif de montrer que la pensée de l'homme aboutit fatalement au mal[1]. Comme tous les prophètes, le jéhoviste a une sorte de haine pour la civilisation, qu'il envisage comme une déchéance de l'état patriarcal. Chaque pas en avant dans la voie de ce que nous appellerions le progrès est à ses yeux un crime, suivi d'une punition immédiate. La punition de la civilisation, c'est le travail et la division de l'humanité. La tentative de culture mondaine, profane, monumentale, artistique de Babel est le crime par excellence. Nemrod est un révolté. Quiconque est grand en quelque chose devant Iahvé est un rival de Iahvé.

1. Gen., VI, 3, 5 et suiv.

Ce qu'on appelle le fatalisme musulman n'est, en réalité, que le fatalisme iahvéiste. Jaloux de sa gloire, susceptible sur le point d'honneur, Iahvé a en haine les efforts humains. On lui fait injure en cherchant à connaître le monde et à l'améliorer. Il ne faut pas essayer de collaborer avec Iahvé. Il aime à se servir, dans l'accomplissement des grandes choses, des veuves, des femmes stériles, pour n'avoir à partager sa gloire avec personne. Il préfère les cadets aux aînés. Jacob, qui a traversé d'abord le Jourdain avec un bâton à la main et qui revient chef de tribu, Jacob lui plaît, parce qu'il est humble[1]. Le développement de l'humanité est, à tous ses degrés, une violence faite à la volonté de Iahvé. Dieu voulait un homme unique, avec sa compagne, habitant à perpétuité un jardin délicieux. L'homme, par son intempestive soif de savoir, dérange ce plan. La première ville naît dans la race du meurtre et du mal. Dieu voulait une humanité unique, une langue unique. La folle entreprise de Babylone amène la dispersion, qui est à sa manière une punition, une déchéance. La beauté des filles des hommes ne sert qu'à tenter les êtres célestes et à procréer une race monstrueuse. Si Dieu regrette un moment d'avoir

1. Gen., XXXII, 11.

amené le déluge, c'est qu'il voit bien que le seul moyen de réformer l'humanité serait de la détruire, et il se résout, après l'expérience manquée, à la laisser désormais suivre ses voies.

Cette tristesse navrante des idées atteint le sublime, grâce à un style de bronze dont on chercherait vainement l'analogue dans la plus haute antiquité. L'allure, tour à tour audacieuse et abandonnée, du récit, fort ressemblante, du reste, à la manière ordinaire du livre des Légendes, rappelle les plus belles rhapsodies homériques. Un mélange habituel de vulgarité et de hauteur, de réalisme et d'idéalité, tient le lecteur toujours en haleine. La prose confine à la poésie par des degrés insaisissables; quelquefois, par exemple dans le récit de Babel, dans le mot d'Adam à la vue d'Ève, dans la cantilène de Noé, dans les bénédictions d'Isaac[1], le rythme naît spontanément, ou plutôt s'entend comme un écho du passé qui se prolonge à l'infini. C'est encore l'enfance de l'esprit humain, mais une enfance pleine des pressentiments d'une vigoureuse jeunesse; par moments, c'est déjà presque l'âge mûr.

Dans la combinaison des sources antérieures,

1. Hâtons-nous d'ajouter que, dans de tels passages, la distinction du livre des Légendes et du jéhoviste, ou, comme

c'est-à-dire du livre des Légendes et du livre des Guerres avec la tradition vivante, l'auteur éprouve plus d'une difficulté. Son embarras se trahit, surtout quand les traditions se contredisent. Alors il procède par juxtaposition, selon un procédé que nous appellerions volontiers diplopique, et dont l'emploi est tout à fait sensible dans la rédaction des Évangiles, surtout de l'Évangile dit de saint Matthieu [1]. Le mythe du jardin d'Éden, par exemple, présentait dans les traditions une assez forte variante. Selon une version, l'arbre central du paradis était l'Arbre de vie; selon une autre, c'était l'Arbre de la distinction du bien et du mal. Le rédacteur jéhoviste prend le parti de les mettre tous les deux au milieu [2]; dans la suite du récit, les deux arbres se confondent et se distinguent tour à tour [3].

On remarque des gauchissements du même genre dans l'histoire d'Ismaël [4], dans le beau récit du voyage du serviteur d'Abraham [5], peut-être dans la

disent les Allemands, du document B et du document C, est bien difficile à faire.

1. Voy. *les Évangiles*, p. 178-180.

2. Gen., II, 9.

3. *Ibid.*, III, 5, 6, 22 (2 fois).

4. Le texte jéhoviste de l'histoire d'Ismaël se trouve dans Gen., XVI, 1-14, moins 3.

5. Gen., XXIV, à partir du verset 63.

légende d'Ésaü fatigué[1]. L'aventure d'Abraham chez Pharaon[2] et celle d'Isaac chez Abimélek[3] sont un même récit qui se présentait sous deux formes, dont le rédacteur n'a voulu négliger aucune. Le « rire » qui sert de base à l'étymologie d'*Isaac* est raconté de deux manières [4]. Pour expliquer comment la perforation des mêmes puits est attribuée par la tradition tantôt à Abraham, tantôt à Isaac, il admet que ces puits ont été creusés d'abord par Abraham, puis comblés par les Philistins, puis creusés de nouveau par Isaac[5]. Béthel est deux fois consacré lieu saint, par Abraham et par Jacob [6]. La supplantation d'Esaü a lieu sous deux formes, grâce à une subtile distinction entre le droit d'aînesse et les bénédictions paternelles[7]. Tout ce qui

1. Gen., XXV, 29 et suiv. Dans l'un des récits, il semble que Jacob exploitait l'appétit d'Ésaü revenant de la chasse, et, dans l'autre, l'état de famine où le met ce mauvais état de chasseur.

2. Gen., XII.

3. *Ibid.*, XXVI. Le chapitre XX est extrait directement de B, soit par le jéhoviste, soit plutôt par le combinateur. Voy. ci-dessus, p. 201.

4. Gen., XVIII, 12 et XXI, 6. Ce dernier trait, il est vrai, paraît pris de B.

5. Gen. XXVI, 18 et suiv. Il n'est pas impossible que cet arrangement soit du combinateur, celui que les Allemands appellent R.

6. Gen., XII, 8, et XXVIII, 18-19.

7. *Ibid.*, XXV et XXVII.

touche à la famille de Moïse est contradictoire au plus haut degré[1]. Dans une foule de cas, le rédacteur, tenu en suspens, ou ne comprenant pas bien ses sources, atténue, altère, explique mal ce dont le sens lui échappe. C'est comme si Masoudi ou tel autre anecdotier arabe, au lieu de donner toutes les traditions bout à bout en terminant l'énumération par la formule sacramentelle : « Dieu sait mieux ce qui en est, » se fût imposé de concilier les données divergentes, en les faussant toutes.

L'Histoire sainte, telle qu'elle sortit de la plume du jéhoviste, ne nous est parvenue que d'une manière fragmentaire. Nous verrons plus tard comment un arrangeur (selon nous, du temps d'Ézéchias) combina l'Histoire sainte du Nord avec un livre analogue éclos à Jérusalem, et, dans cette œuvre de compilation, supprima des pages entières des deux écrits, pour éviter les doubles emplois, les contradictions trop évidentes, ou bien pour écarter certains passages qui répugnaient à ses idées. C'est ainsi que le commencement de l'Histoire sainte israélite a été fort écourté. Le combinateur, après avoir transcrit le beau début du texte hiérosolymite, a supprimé le passage parallèle de

1. Voy. Reuss, *la Bible*, I, p. 43.

la rédaction du Nord. On doit supposer, du reste, que le récit des six jours manquait dans cette première Genèse [1]. Le début était probablement : « Au jour où Iahvé [2] fit la terre et le ciel [3] ... » La création de la lumière, l'ordre établi dans le chaos, la création des astres, remplissaient la partie maintenant supprimée, puis l'auteur prenait la terre en particulier et racontait ainsi son histoire :

... Et d'arbres des champs, il n'y en avait pas encore ; et l'herbe des champs n'avait pas encore germé ; car Iahvé n'avait pas fait pleuvoir sur la terre, et il n'y avait pas d'hommes pour travailler le sol. Et une vapeur montait de la terre et humectait toute la surface du sol. Or Iahvé forma l'homme avec de la poussière tirée du sol, et il souffla dans ses narines un souffle de vie, et l'homme fut âme vivante. Et Iahvé planta un jardin en Éden, à l'orient, et il y plaça l'homme qu'il avait formé. Et Iahvé fit germer du sol toute sorte d'arbres agréables à voir et portant des fruits bons à manger, et l'Arbre de vie était au milieu du jardin (et aussi l'Arbre de la distinction du bien et du mal). Et un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin, et, de là, il se partageait en quatre branches... Et Iahvé prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Éden pour le travailler et le garder [4].

1. Cela résulte de Genèse, II, 4. Voir ci-après, p. 385.

2. *Élohim* après *Iahvé* est une addition du combinateur.

3. Gen., II, 4.

4. Nous avons montré (tome Ier) que ce mythe du paradis primitif n'est qu'une rédaction des idées babyloniennes sur le berceau de l'espèce humaine dans la région du bas Euphrate.

Selon notre rédacteur, la création de l'homme a donc lieu à un moment où la terre est encore sans pluie et sans végétation. Iahvé plante exprès pour l'homme un jardin qu'il fait arroser par un fleuve divisé en quatre rigoles. L'homme est seul, unique au monde, du sexe masculin, non sujet à la mort.

Et Iahvé dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul; faisons-lui un aide semblable à lui. » Et Iahvé forma du sol tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les amena à l'homme pour voir quel nom il leur donnerait, et tous les noms que l'homme leur donna, ce sont leurs noms. Et l'homme donna des noms à toutes les bêtes et à tous les oiseaux du ciel et à tous les animaux des champs ; mais, en tout cela, ne se trouva pas pour l'homme un aide semblable à lui. Et Iahvé fit tomber un sommeil profond[1] sur l'homme, et il s'endormit, et Iahvé prit une de ses côtes et boucha le trou avec de la chair. Et Iahvé bâtit en femme la côte qu'il avait prise de l'homme, et il la présenta à l'homme. Et l'homme dit : « Celle-ci, pour le coup, est un os d'entre mes os et une chair de ma chair ; celle-ci sera appelée *issa*, parce qu'elle est prise de *is*. Aussi l'homme abandonnera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils seront une même chair. » Et tous deux étaient nus, l'homme et sa femme, et ils ne rougissaient pas.

On sait la suite : comment le serpent, le plus

1. *Tardéma*, sommeil mystérieux, durant lequel on est en rapport avec Dieu.

rusé des animaux, induit la femme, puis l'homme, à enfreindre la prescription de Iahvé relativement à l'arbre dont le fruit ferait d'eux des *élohim*; comment, leurs yeux venant à s'ouvrir, ils rougissent et se font des ceintures de feuilles de figuier; comment Iahvé, se promenant dans le jardin à la fraîcheur du jour, les confond. A la suite de cette forfaiture, le serpent est condamné à marcher sur son ventre et à manger de la terre; la haine est scellée entre lui et le genre humain. La femme est condamnée à enfanter dans la douleur; l'homme est condamné au travail et à la mort. S'il réussissait encore à manger du fruit de l'Arbre de vie, ce fruit lui rendrait l'immortalité. Pour prévenir ce second attentat, Iahvé chasse l'homme du jardin d'Éden et place à l'entrée du jardin les *Keroubim* [1] et l'épée de feu tournant [2], pour que personne ne puisse plus prendre le sentier qui mène à l'Arbre de vie.

L'histoire humaine commence alors. L'homme appelle sa femme d'un nom araméen, *Havva* « la donneuse de vie ». Iahvé lui-même, ce costumier à la Michel Ange, leur fait des tuniques de peau et les en revêt. Leur union donne naissance à Qaïn,

1. Monstres conçus sur le modèle des taureaux, gardiens des portes de palais (voir au Louvre).

2. Allusion obscure à quelque mythe assyrien.

puis à Habel (notre rédacteur ne connaît pas Seth) : l'un, pasteur, l'autre, laboureur. Tous deux offrent des sacrifices à Iahvé, qui agrée ceux de Habel et n'agrée pas ceux de Qaïn ; d'où la jalousie des deux frères et le meurtre de l'un deux.

Les Qaïnites peuplent le monde. Qaïn bâtit la première ville et l'appelle du nom de son fils, Hénoch. Nous sommes ici encore sur le terrain de la haute mythologie. Les généalogies qui suivent sont remplies par des personnages fabuleux qui rappellent les dieux inventeurs et civilisateurs de la Phénicie et de la Chaldée [1]. Déjà, dans cette partie, le narrateur jéhoviste fait des emprunts considérables au livre des Légendes ; il lui prend en particulier des rythmes du caractère le plus original [2].

La part du jéhoviste est aussi très difficile à discerner de celle du livre des Légendes dans le singulier récit des fils de Dieu (c'est-à-dire des anges) devenant amoureux des filles des hommes, amour étrange d'où naît une race de géants (*nefilim*), sur lesquels couraient de vieux récits épiques. Le caractère sombre et pessimiste de notre écrivain,

1. Voir les fragments de mythologie phénicienne de Philon de Byblos ou Sanchoniathon.

2. Gen., IV, 23, 24.

sa tendance à voir partout le péché, se retrouvent dans ce qui suit. Le monde est mauvais : de lui-même il va au mal. La corruption du monde étant arrivée à son comble, Iahvé se repent d'avoir créé l'homme et résout de l'exterminer. Noé seul trouve grâce à ses yeux. Ici, la différence avec le livre des Légendes se laisse assez clairement apercevoir. Le livre des Légendes connaissait Noé; mais il n'avait pas de déluge[1]. Son Noé était l'inventeur de la vigne et du vin, « ce grand consolateur qui console l'homme des peines qu'il éprouve à travailler la terre[2]. » Le rédacteur jéhoviste a fait du vieux héros bienfaiteur un juste et le sauveur de l'humanité[3].

Le récit du déluge tel que l'écrivit le rédacteur israélite nous est conservé tout entier dans la narration singulièrement prégnante du texte actuel. Noé, au sortir de l'arche, construit un autel à Iahvé et fait un sacrifice d'animaux dont Iahvé hume la fumée; ce qui le réconcilie avec le genre humain.

1. La preuve en est que, dans le récit du déluge, la combinaison est binaire; on n'y entrevoit jamais, par derrière le texte actuel, le document B, comme cela est si fréquent dans l'histoire des patriarches, dans la légende d'Ismaël par exemple.

2. Gen., v, 29. C'est sûrement le jéhoviste qui a inséré ces mots « que Iahvé a maudite ».

3. *Hénoch* paraît un autre *Noh*, arrêté dans sa formation et détaché par la légende pour un autre emploi.

Nous n'avons que des extraits des pages qui suivaient : une légende chaldéenne, celle de Nemrod, héros chasseur et fondateur de Babel [1], était sans doute un emprunt à ce cycle de fables sur les géants dont il a été question plus haut. Là se trouvait aussi ce curieux récit sur la construction de la tour de Bel et la confusion des langues, récit rythmé, plein d'assonances, de jeux de mots et où respire une haine antique contre Babylone [2]. On sent un emprunt fait, soit au livre des Légendes, soit à quelque autre source à nous inconnue.

L'histoire d'Abraham, d'Isaac, surtout celle de Jacob et de Joseph, histoires essentiellement israélites, toutes formées dans le Nord, furent calquées par le jéhoviste sur le livre des Légendes [3]. L'histoire d'Abraham prend entre ses mains un caractère presque exclusivement religieux. Le sacrifice du premier-né, que l'auteur des Légendes empruntait aux plus vieux souvenirs mythiques, devenait un

1. Genèse, x, 8-9.

2. Genèse, xi ; Hérodote, I, 181. La légende de Babel appartient à la catégorie des contes populaires sur les monuments incompris. Voy. t. Ier, p. 71 et 73. C'est par erreur qu'on avait d'abord cru trouver, dans l'inscription commémorative de la restauration de la tour de Borsippa, la mention de la légende de la confusion des langues.

3. A partir de Genèse, xxvii, surtout.

acte de foi transcendant, un parti pris d'espérer contre toute espérance. Abraham est désormais le pivot du iahvéisme; il a été le fondateur de la religion de Iahvé; il a bâti partout des autels à Iahvé, dont plusieurs se voient encore [1]. En général, partout où l'ancien texte met des cippes, le jéhoviste met des autels [2]. La vocation d'Abraham et les promesses qui lui furent faites figurent au premier plan de la narration, comme l'objet capital que l'auteur a en vue.

Sans avoir les préoccupations généalogiques que nous trouverons bientôt chez le rédacteur de Jérusalem, notre auteur connaît les mythes qui rattachent Israël aux Moabites, aux Ammonites, aux Édomites, aux Arabes, aux Araméens. Il se complaît dans les anecdotes sur Lot, sur Sodome et les villes du bassin Asphaltite. Les lieux saints auxquels il rattache les origines du culte de Iahvé, sont Sichem, Béthel et, dans le Sud, Hébron, Beër-Séba [3]. Tout en restant fidèle aux souvenirs du Sud, il incline à placer en Éphraïm des scènes que le plus ancien rédacteur plaçait à Gérare et dans le Nedjeb. L'erreur d'avoir introduit les Philistins dans l'his-

1. Genèse, XIII, 4, 18.
2. Voir t. Ier, p. 51.
3. Voy. ci-dessus, p. 215 et 339-340, note.

toire patriarcale pourrait bien être de son fait [1]. Au contraire, la double supplantation de Jacob et d'Ésaü, la séparation des Araméens et des Beni-Jacob [2], sont racontées, d'après les Légendes patriarcales, avec un très fin sentiment historique. Les bénédictions des patriarches mourants [3] sont empruntées au trésor de la poésie populaire des différentes tribus.

La légende de Moïse est essentiellement la création de notre auteur. Les récits de la captivité en Égypte et de l'exode existaient avant lui, au moins pour le fond. Mais il y a puissamment imprimé son cachet. Le tableau classique du passage de la mer Rouge paraît son œuvre [4]. Le Iahvé de l'histoire mosaïque est aussi grandiose que celui des premiers jours du monde. Il est avec son peuple, dur, maugréant, et pourtant plein d'indulgence, de tendresse même. Il s'interdit d'accompagner en personne, dans ses marches, ce peuple « au cou

1. Genèse, XXVI, 1, 15, 18.

2. Genèse, XXXI.

3. Genèse, XXVII et XLIX. Les bénédictions de Moïse (Deut., XXXIII) faisaient aussi, à ce qu'il semble, partie du jéhoviste. Voir ci-après, p. 366. L'élohiste n'avait pas de ces sortes de bénédictions. Jusqu'à quel point de tels morceaux se trouvaient-ils dans le document B, on ne saurait le dire.

4. Le verset Exode, XV, 17, empêche, cependant, d'attribuer à une source israélite le cantique chap. XV.

raide [1] ». « Si je marchais au milieu de vous un seul instant, dit-il, je vous anéantirais. » Il consent cependant à montrer sa gloire à Moïse : « Tu ne saurais voir mon visage; car personne m'ayant vu n'a vécu. Mais je sais un endroit, tu t'y colleras contre le rocher. Et, quand ma gloire passera, je te placerai dans le creux du rocher et je te couvrirai de ma main, jusqu'à ce que j'aie passé. Alors, je retirerai ma main, et tu me verras par derrière ; car ma face ne saurait être vue. » Dieu passe alors devant lui, en criant : « Iahvé! Iahvé ! » Élie est censé avoir, sur le Horeb [2], une vision qui offre avec la précédente les plus frappantes ressemblances. En général, le Iahvé de la légende d'Élie présente de telles analogies avec le Iahvé des récits jéhovistes qu'on est bien tenté de croire que tous les deux ont été conçus presque en même temps, et à peu près dans le même cercle religieux.

L'institution de la Pâque (vieille fête du printemps) était déjà considérée comme se rapportant historiquement à la sortie d'Égypte [3]. Mais ce qui marqua une innovation capitale, ce fut l'insertion dans le livre de l'Histoire sainte d'un petit code, renfer-

1. Exode, XXXIII, 1 et suiv., 17-23. Cf. XXXIV, 9.
2. I Rois, XIX, 8 et suiv. Voy. ci-dessus, p. 286-288.
3. Exode, XII.

mant toute l'institution morale d'un peuple, comme le iahvéisme du Nord l'entendait[1]. Il ne semble pas que le livre des Légendes renfermât rien de semblable. La promulgation de cette loi divine était censée se faire au milieu des tonnerres du Sinaï. Nous reviendrons bientôt sur ce point capital.

A partir du moment où le peuple approche de la Palestine et livre ses premières batailles aux races déjà établies dans le pays[2], l'auteur trouve des documents, cette fois bien réellement historiques, dans le livre des Guerres de Iahvé et dans le *Iasar*. Le rôle héroïque de Caleb[3] paraît venir de cette source. De là surtout viennent ces inappréciables chants sur la source de Beër, sur la prise d'Hésébon, cet épisode si original de Balaam, peut-être les bénédictions de Moïse[4], parallèles à celles de Jacob et dérivant comme elles de vieux dires poétiques devenus proverbiaux.

Le jéhoviste, comme on l'appelle, est sûrement un des écrivains les plus extraordinaires qui aient existé. C'est un penseur sombre, à la fois religieux

1. Livre de l'Alliance, depuis Exode, XX, 24, jusqu'au verset 19 du chapitre XXIII. Voir ci-après, p. 364 et suiv.

2. Nombres, XX, 1 et suiv. (omettez 2-13).

3. Josué, XV, 13 et suiv.

4. Deut., XXXIII. Morceau de composition israélite (notez surtout v. 7), à part certaines interpolations (versets 8 et suiv.).

et pessimiste, comme certains philosophes de la nouvelle école allemande, M. de Hartmann par exemple. Il égale presque Hegel par l'usage et l'abus des formules générales[1]. Il aime l'unité. La division est toujours pour lui une punition, et sera suivie d'un retour à l'unité. Il est aussi anthropomorphique et presque aussi mythologique que l'auteur du livre des Légendes; mais la pensée religieuse est chez lui bien plus développée. Le jéhoviste fut certainement un novateur religieux de premier ordre. On peut regarder les incomparables mythes du second et du troisième chapitre de la Genèse, les récits d'Éden, de la création de la femme et de la chute de l'homme, comme son œuvre personnelle. Une pensée profonde, bien que selon nous erronée, remplit ses pages en apparence les plus enfantines. Cette conception d'un homme primitif, absolu, ignorant la mort, le travail et la douleur, étonne par sa hardiesse. Les récits de la création de la femme, de la tentation, de la pudeur naissant avec la faute, des larges feuilles du figuier indien servant à voiler les premières hontes, sont les mythes les plus philosophiques qu'il y ait dans aucune religion.

1. Un homme, une famille, une race, une langue, une vigne, dont toutes les autres viennent, une seule source pour les fleuves, etc.

En général, pour tout ce qui tient aux rapports des deux sexes, à l'amour, au mariage, le jéhoviste est profond, ému, chaste, mystérieux. Isaac et Rébecca, Jacob et Rachel sont sa création. Qu'on se rappelle, dans les Légendes patriarcales, les épisodes des fils de Dieu et des filles des hommes, de Lot et de ses filles. Cela est morne, grandiose, immoral, comme les amours de la terre et du ciel. Chez le jéhoviste tout est humain. Son grand géant de Iahvé lui-même s'occupe de mariages et s'intéresse aux amants [1]. Rien n'est tendre comme l'homme austère; le même *kalam* a pu écrire des phrases d'une langueur infinie, comme Gen., II, 23-24; XXIV, 67 [2], et fournir ses premiers textes au dogme terrible et, à quelques égards, funeste du péché originel.

On peut dire, en effet, que le péché originel a été une invention du jéhoviste. Le mal pour lui est « la voie de toute chair ». Chaque progrès humain est un péché; l'humanité ne marche qu'à coups de

1. Genèse, XXIV, 7, 12, 14, 26, 27, 50; XXVI, 8, (Isaac et Rébecca). Voir les commentaires de François de Sales sur les caresses de « ce chaste pair de mariés ».

2. Je pense que ce dernier verset est bien du jéhoviste; j'admets seulement, avec M. Wellhausen, que אביו a été corrigé en אמו.

péchés. Et le péché est souvent chez lui, comme dans le mythe d'Œdipe, un acte qu'on n'a pas commis sciemment. Le péché par ignorance entraîne les mêmes suites que le péché voulu [1]. L'explication de toute l'histoire humaine par la tendance au mal, par la corruption intime de la nature [2], est bien du jéhoviste, et elle a été la base du christianisme de saint Paul. La tradition juive garda ces pages mystérieuses, sans beaucoup y faire attention. Saint Paul en tira une religion, qui a été celle de saint Augustin, de Calvin, en général du protestantisme, et qui certes a sa profondeur, puisque des esprits très éminents de notre siècle en sont encore pénétrés. Le plan de rédemption, qui est la conséquence du dogme du péché, est conçu très clairement par notre auteur. Le salut du monde se fera par l'élection d'Israël, en vertu des promesses faites à Abraham. Le christianisme trouvera là son point de départ. Il affirmera que Jésus, issu d'Israël, a réalisé le programme divin et réparé le mal sorti de la faute du premier Adam.

Le rédacteur jéhoviste était un prophète, et ce fut sûrement le plus grand des prophètes. On peut dire qu'il est le doctrinaire du prophétisme, en ce

1. Genèse, XX, 7; XXVI, 10.
2. Genèse, II et III; V, 29; VIII, 21-22.

sens qu'il résume et explique les principes que les prophètes ne font qu'appliquer. Son esprit est bien celui des prophètes, perpétuelle mauvaise humeur contre les hommes, et avec cela beaucoup de pitié. Aussi trouve-t-on son écrit sans cesse rappelé dans les pages qui nous restent des prophètes. Le jour où l'auteur y mit la dernière main, on put dire : Un livre est né, ou plutôt, ce jour-là, véritablement, le judaïsme, le christianisme et l'islamisme naquirent. Les vieux instincts monothéistes des Sémites nomades arrivèrent, sous le mordant incomparable de ce burin de fer, à se fixer en une religion clairement définie et déterminée. La voûte de la chapelle Sixtine est la seule traduction digne de ces pages sublimes. Michel-Ange est le seul artiste qui ait su interpréter le jéhoviste ; car il est bien son frère selon l'esprit.

Nous avons insisté, à diverses reprises, sur les croisements qui se remarquent entre l'écrit jéhoviste et les parties les plus anciennes de la légende d'Élie [1]. C'est à croire que les deux enfants ont été portés dans le même sein et nourris du même lait. Nous pensons que l'écrivain jéhoviste fit partie de

1. Notez surtout le sacrifice de Moïse, Exode, XXIV, 4-8, comparé à celui d'Élie, I, Rois, XVIII, 31 et suiv., et la vision, Exode, XXXIII, 17-23 (voy. ci-dessus. p. 286-288 et p. 366).

l'école d'Élie et composa son livre, vers 850, sous le règne de Jéhu.

Comment la date d'un pareil ouvrage est-elle si incertaine? comment le nom de l'homme qui écrivit ce chef-d'œuvre est-il inconnu? La même question se pose pour les poèmes homériques, pour presque toutes les épopées, pour les Évangiles, pour toutes les grandes œuvres sorties de la tradition populaire. La rédaction des Évangiles fut, assurément, dans l'histoire du christianisme, un fait décisif. Or, à l'époque où ces petits écrits parurent, on ne s'en aperçut pas dans le sein du christianisme. Les livres de ce genre ne sont rien pour la première génération, qui sait les traditions d'original [1]. Ils deviennent tout, le jour où la tradition directe est perdue et où les écrits sont les seuls témoins du passé. C'est ce qui fait que rarement ces sortes de rédactions sont uniques. Nous venons de voir le fonds traditionnel du Nord arriver à une forme définitive. Nous verrons bientôt comment la question des vieilles histoires se posait à Jérusalem.

1. Passage, souvent cité, de Papias.

CHAPITRE XII

LE LIVRE DE L'ALLIANCE.

L'idée du Dieu législateur est une idée commune à toute l'antiquité. L'humanité, dans ces âges pesamment réalistes, ne pouvait concevoir la loi morale que comme le commandement d'un être supérieur. Elle objectivait la voix de sa conscience en une voix émanée du ciel. Le profond mouvement religieux qui s'opéra dans le royaume d'Israël, au IXe siècle avant Jésus-Christ, se résumait en l'affirmation obstinée que Iahvé est un Dieu juste, qu'il veut le bien et demande à l'homme de se conformer aux règles absolues du droit. Le corollaire presque immédiat d'une telle conception était une loi censée émanée de Iahvé et se donnant pour l'expression de sa volonté. Il n'est pas douteux que l'écrivain qu'on est convenu d'appeler « le jéhoviste », en entreprenant son histoire sacrée, n'ait eu pour but principal

d'y insérer un code résumant d'une manière abrégée les préceptes de Iahvé. Moïse fut supposé l'intermédiaire de ces communications divines, le législateur par excellence. Moïse avait-il déjà ce caractère dans les livres antérieurs, en particulier dans le livre des Guerres de Iahvé? On en peut douter. Il était naturel que le chef qui tirait le peuple de l'Égypte au nom de Iahvé devînt l'interprète du pacte de Iahvé avec son peuple. Mais cette idée même d'un pacte moral entre le Dieu libérateur et la tribu délivrée supposait un immense progrès moral, qui doit sans doute être rapporté à la grande école des prophètes Élie et Élisée.

C'est surtout par la manière dont il fixa les contours de la législation mosaïque, que le premier rédacteur de l'Histoire sainte se fit dans l'évolution d'Israël une place à part. Son livre fournit le cadre de tous les développements postérieurs de la Thora. Le deutéronomiste ne fit que l'imiter ; les pandectes juridiques, résultat du travail religieux qui amena, accompagna et suivit la restauration du temple de Jérusalem, ne firent que le copier et le commenter.

La révélation a lieu, selon le jéhoviste, dans ce redoutable entassement de montagnes rocheuses et métalliques qu'on rencontre dans la péninsule ara-

bique, six ou sept jours après avoir quitté l'isthme en allant vers le Sud[1]. Un effroyable orage couronne les sommets. Le peuple tremble, se tient à distance; Moïse seul s'approche des ténèbres où est Dieu. Il en rapporte les prescriptions que voici[2] :

Tu me feras un autel de terre, et tu immoleras dessus tes *oloth* et tes *selamim*[3], tes brebis et tes bœufs. En tout lieu où j'attacherai mon nom[4], je viendrai vers toi et je te bénirai, et, si tu me fais un autel de pierres, tu ne le bâtiras pas en pierres de taille (de telles pierres sont profanées par cela seul qu'on a passé le fer sur elles). Et tu ne monteras pas à mon autel par des degrés[5], de peur que, quand tu es dessus, ta nudité ne paraisse.

Le prêtre, dominant les foules du haut d'un autel élevé, déplaisait à ces tribus restées nomades et patriarcales. On se rabattait, pour critiquer les autels exhaussés par des marches, sur un inconvé-

1. Exode, XIX, XX, 18 et suiv.

2. Exode, XX, 24 et suiv. jusqu'à XXIII, 19, inclusivement. Les versets 22 et 23 sont pris à des codes plus récents. Le chapitre XXXIV de l'Exode est une reprise postérieure, que le dernier rédacteur n'a pas voulu perdre.

3. Noms de formes particulières de sacrifices.

4. Les anciens lieux de culte ont été désignés par Iahvé, qui y a attaché son nom par quelque manifestation. On saisit ici l'opposition contre le temple unique de Jérusalem.

5. On remarquera que les prêtres ne sont pas distincts du peuple.

nient tout matériel. Les gens placés au pied d'un escalier raide pouvaient avoir la vue choquée[1]. A Jérusalem, les degrés sont prescrits[2]; aussi les prêtres portent-ils des caleçons[3].

Après ce résumé du culte de Iahvé, comme l'entendaient les tribus du Nord, venait un petit code, à la fois civil, criminel, moral, religieux, qui fut sûrement, le jour où on le rédigea, la loi la plus humaine et la plus juste qui eût été écrite jusque-là. Nous disons à dessein « qui eût été écrite »; ces lois, en effet, n'eurent pas, dès leur publication, une force exécutoire; elles ne furent pas sanctionnées par l'autorité publique. Les prophètes, bien qu'ayant une grande puissance morale, n'avaient aucun pouvoir législatif. Ce sont donc ici des règles idéales, des utopies si l'on veut. C'est le code parfait, tel que le concevait un sage iahvéiste du IXe siècle avant Jésus-Christ.

L'esclavage est, aux yeux de l'auteur, la première chose qui demande à être légiférée.

Quand tu auras acheté un esclave hébreu, il servira six ans, et la septième année, il s'en ira libre sans rien payer.

1. Comp. Aulu-Gelle, X, 15; Servius, *ad Æn.*, IV, 646.

2. Exode, XXVII, 1; Lévit., IX, 22 (textes se rapportant au second temple).

3. Exode, XXVIII, 42 et suiv.

S'il est venu seul, il s'en ira seul; s'il est venu marié, sa femme sortira avec lui. Si son maître lui donne une femme et que celle-ci lui donne des fils ou des filles, la femme et les enfants de cette dernière seront à son maître, et lui, il sortira seul. Mais, si l'esclave dit : « J'aime mon maître, ma femme et mes fils; je ne veux pas m'en aller libre, » on l'amènera devant *Ha-élohim*[1]. et on l'approchera du battant de la porte ou du montant de la porte[2], et son maître lui percera l'oreille avec un poinçon[3], et l'esclave alors servira à perpétuité.

Si quelqu'un a vendu sa fille comme concubine domestique, elle ne s'en ira point libre comme les [autres] esclaves. Si [à l'âge nubile] elle déplaît à son maître, qui se l'était destinée, celui-ci doit la laisser racheter. [Dans le cas où personne ne se présenterait], le maître n'a pas le droit de la vendre à un étranger, puisque c'est lui qui a manqué de parole. S'il l'a destinée à son fils, qu'il la traite de la même manière que ses filles. Si, [après avoir eu des rapports avec elle] il se choisit une autre [concubine], qu'il ne fasse aucune diminution à la première sur sa viande, ses vêtements et sa demeure ; s'il ne lui donne pas satisfaction sur ces trois points, elle peut s'en aller sans rien payer en argent.

Celui qui frappe un homme, si celui-ci meurt, doit être mis à mort. Celui qui a tué sans intention, *Ha-élohim* ayant

1. *Ha-élohim* semble indiquer un reste de polythéisme. Il s'agit, en tout cas, du temple local où Iahvé rendait ses oracles et recevait les serments.

2. La porte du temple peut-être. Je crois pourtant qu'il s'agit plutôt de la porte de la maison du maître.

3. L'oreille percée était, chez beaucoup de peuples de l'Orient, la marque de l'esclavage ; la boucle d'oreille, pour les hommes, avait souvent le même sens.

choisi sa main pour faire arriver la chose[1], je te fixerai un lieu où il pourra se réfugier[2]. Mais, si quelqu'un va jusqu'à dresser des embûches à un autre pour le tuer, vous l'arracherez même de mon autel, pour qu'il meure.

Celui qui frappe son père ou sa mère doit mourir. Celui qui enlève un homme et le vend, ou entre les mains duquel on le trouve, qu'il soit mis à mort. Celui qui injurie son père ou sa mère, qu'il soit mis à mort.

Si des hommes se querellent et que l'un d'eux en frappe un autre avec une pierre ou avec le poing, le coup n'entraînant point la mort, mais forçant seulement le blessé à s'aliter; quand ce dernier se lève et peut se promener dehors en s'appuyant sur son bâton, celui qui a frappé est hors de cause. Seulement il indemnisera l'autre pour son repos [forcé] et pour les frais de guérison.

Quand un homme frappe son esclave ou sa servante avec un bâton, de façon qu'ils meurent sous sa main, il sera puni. Cependant, si l'esclave ou la servante survivent un jour ou deux, il ne sera pas puni ; car, après tout, c'est son argent.

Quand des hommes se battent et qu'une femme enceinte est atteinte d'un coup et qu'elle fait une fausse couche, sans autre dommage, [celui qui a donné le coup] sera puni d'une amende, conformément à la demande du mari de la femme, légalisée par des arbitres ; et, s'il y a d'autres dommages, vous appliquerez [le talion, c'est-à-dire] vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied,

1. Il s'agit de l'homicide par hasard, le hasard n'étant jamais que la réalisation d'un arrêt divin contre quelqu'un. En ce cas, le vrai coupable, c'est le tué.

2. Lieux de refuge, non distincts des lieux de culte.

brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure.

Si quelqu'un frappe l'œil de son esclave ou l'œil de sa servante, et qu'il le crève, il les renverra libres en compensation de leur œil, et, s'il fait tomber la dent de son esclave ou la dent de sa servante, il les renverra libres en compensation de leur dent.

Si un bœuf frappe un homme ou une femme et qu'ils en meurent, le bœuf sera lapidé, et sa chair ne sera pas mangée; mais le propriétaire du bœuf sera indemne. Cependant, si le bœuf avait de longue date l'habitude de frapper, et que son maître, dûment averti, ne l'ait pas surveillé, le bœuf homicide sera lapidé, et son maître aussi sera mis à mort. Si une rançon est proposée pour lui [par les parents du mort], il payera, comme rachat de sa vie, la totalité de la somme qui lui sera imposée. Si c'est un jeune garçon ou une jeune fille qui ont été frappés, on suivra la même règle que ci-dessus. Si c'est un esclave ou une servante que le bœuf a frappés, [le propriétaire du bœuf] donnera au maitre de l'esclave trente sicles d'argent [1], et le bœuf sera lapidé.

Si quelqu'un laisse ouvert l'orifice d'une citerne, ou, en creusant une citerne, ne recouvre pas l'ouverture, et qu'il y tombe un bœuf ou un âne, le maître de la citerne dédommagera en argent leur propriétaire, et la bête morte lui appartiendra.

Si le bœuf de quelqu'un frappe le bœuf d'un autre et que le bœuf frappé meure, ils vendront le bœuf vivant, et ils s'en partageront le prix, et ils se partageront également le bœuf mort. S'il est notoire que le bœuf avait depuis longtemps l'habitude de frapper, et que son propriétaire ne l'ait pas

1. C'était le prix d'un esclave. Zacharie, XI, 12 (VIII[e] siècle avant J.-C.).

surveillé, celui-ci donnera son bœuf en compensation pour l'autre bœuf, et l'animal mort lui appartiendra.

Si un homme vole un bœuf ou un mouton, et le tue ou le vend, il donnera cinq bœufs en compensation du bœuf et cinq moutons en compensation du mouton. Si le voleur est surpris dans l'effraction [nocturne], qu'il soit frappé et qu'il en meure, il n'y aura pas là d'homicide. Si le soleil était levé, il y aurait homicide. Le voleur [surpris] doit payer compensation ; s'il n'a rien, il sera vendu pour la valeur de son vol. Si l'objet volé est trouvé vivant en sa possession, que ce soit bœuf, âne ou mouton, il en restituera deux.

Si quelqu'un, faisant paître ses bêtes dans un champ ou un verger, les laisse aller paître dans le champ d'un autre, il compensera le mal en donnant de son champ selon le produit, et, si tout le champ est brouté [1], il donnera en compensation le meilleur produit de son champ ou de son verger.

Si un feu éclate, rencontre des broussailles [qui le propagent] et consume des tas de gerbe, ou une moisson sur tige, ou [tous les produits] d'un champ, celui qui aura allumé le feu compensera le dommage.

Quand un homme donne à un autre de l'argent ou des objets à garder et que le dépôt est volé dans la maison de ce dernier, le voleur, s'il est trouvé, payera le double. Si le voleur n'est pas trouvé, le maître de la maison sera amené à *Ha-élohim* [pour jurer] qu'il n'a pas porté la main sur la chose de l'autre. En cas de manque, qu'il s'agisse d'un bœuf, d'un âne, d'un mouton, d'un manteau, de tout objet dont [le propriétaire, en le voyant] dit : « C'est celui-là, » l'affaire des deux [contendants] viendra à *Ha-élohim*. Celui que *Ha-élohim* condamnera [2] payera le double à l'autre. Si quelqu'un donne

1. Ici le grec et le samaritain sont plus complets que l'hébreu.

2. Origine du jugement de Dieu. Le texte semble porter le

à garder à un autre un âne, ou un bœuf, ou un mouton, ou toute autre bête, et que cette bête meure ou ait un membre cassé ou soit enlevée [par l'ennemi], sans que personne l'ait vu, le serment de Iahvé interviendra entre les deux; [le défendeur jurera] qu'il n'a pas porté la main sur la chose de l'autre; le propriétaire acceptera [ce serment], et [le défendeur] ne payera rien. Mais, si [la bête] a été volée d'auprès de lui, il dédommagera le propriétaire. Si elle a été déchirée [par une bête féroce], il apportera comme témoin [les restes de la bête]; dans ce cas, il n'y aura pas de compensation.

Quand un homme empruntera [une bête] à un autre, et qu'elle se cassera un membre, ou qu'elle mourra sans que le propriétaire soit présent, [l'emprunteur] compensera [le dommage]. Si le propriétaire était présent, il n'y aura point de compensation. S'il s'agit d'un mercenaire, [les dédommagements] entreront dans ses gages[1].

Si quelqu'un séduit une vierge non fiancée et couche avec elle, qu'il paye la somme voulue pour en faire sa femme. Si le père de la jeune fille refuse de la lui donner, qu'il compte en argent [au père] ce qu'on donne pour les vierges.

Tu ne laisseras pas vivre une sorcière.

Quiconque couchera avec une bête sera mis à mort.

Celui qui sacrifiera aux dieux, hors le seul Iahvé, sera anathème[2].

Quant à l'étranger, tu ne le vexeras ni ne l'opprimeras; car vous avez été étrangers dans la terre de Mesraïm.

pluriel : « Celui que les Élohim condamneront. » Mais la vraie leçon paraît être ירשיענו (samaritain) ou ירשיע האלהים. La faute נו = ה est fréquente. Cf. XXII, 20.

1. C'est-à-dire seront retenus sur ses gages.

2. Hors la loi, voué à une mort certaine.

Tu n'affligeras[1] ni la veuve ni l'orphelin. Si vous les affligez, et qu'ils élèvent leur cri vers moi, j'entendrai leur cri, et ma colère s'allumera, et je vous tuerai par l'épée, et vos filles deviendront veuves et vos fils orphelins.

Si tu prêtes de l'argent à quelqu'un de mon peuple, au pauvre qui vit à côté de toi, tu ne seras pas à son égard comme un usurier, tu n'exigeras pas d'intérêt de lui. Si tu prends en gage le manteau de ton prochain, tu le lui rendras avant le coucher du soleil [2]; car c'est son unique couverture; c'est le vêtement de sa peau. Sur quoi se coucherait-il? Et il arriverait que, s'il criait vers moi, je l'écouterais ; car je suis bon.

Tu ne blasphémeras pas Dieu ; tu ne maudiras pas le prince de ton peuple.

Tu ne mettras pas de retard à [m'apporter la primeur de] ce qui s'entasse [dans] tes [granges] et de ce qui coule [dans] tes [celliers]. Tu me donneras l'aîné de tes fils [3]. Tu feras de même pour tes bœufs et tes moutons. [Le petit] restera sept jours avec sa mère ; le huitième jour, tu me le donneras.

Vous serez pour moi des hommes de sainteté [4] ; vous ne mangerez pas la chair [d'un animal trouvé] égorgé dans les champs : vous la jetterez aux chiens.

1. Lisez תענם.

2. Comp. Amos, II, 8.

3. Sûrement avec rachat. Cette offrande des premiers-nés, reste d'un primitif molokisme, avait été réduite, surtout par les progrès du prophétisme, à quelque chose d'assez inoffensif. Le passage élohiste, Exode, XIII, 2, ne prête plus à l'équivoque (voy. II Rois, XII, 5). Le code lévitique (Nombr., XVIII, 15 et suiv.) est encore bien plus adouci. Michée, VI, 7, reste sûrement un embarras.

4. La sainteté n'est ici que la pureté extérieure, consistant à éviter tout ce qui est souillé.

Tu ne répandras pas de faux bruits[1] ; tu ne seras pas complice du méchant dans ses faux témoignages. Tu ne te mettras pas à la suite de la majorité, quand elle va vers le mal. Tu n'opineras pas, dans un procès, selon le sens où incline la majorité, contrairement au droit. Tu ne favoriseras pas l'homme puissant dans son procès[2].

Quand tu rencontreras le bœuf de ton ennemi ou son âne égaré, tu le lui ramèneras. Quand tu verras l'âne de ton ennemi tombé à terre sous son fardeau, ne reste pas les bras croisés ; unis tes efforts aux siens pour remettre la bête sur pied[3].

Tu ne feras pas fléchir le droit de ton pauvre[4] en son procès. Évite l'œuvre du mensonge ; ne fais pas mourir l'innocent, le juste ; car je n'absoudrai pas le méchant. Tu ne recevras pas de cadeaux ; car les cadeaux font du clair-voyant un aveugle et amènent à trouver mauvaise la cause juste. Tu ne vexeras pas l'étranger ; vous savez bien l'état d'âme de l'étranger : car vous avez été étrangers dans la terre de Mesraïm.

Durant six années, tu ensemenceras la terre et tu en cueilleras les produits ; et, la septième année, tu la laisseras et l'abandonneras, pour que les pauvres de ton peuple en mangent [les produits] ; et le reste, les bêtes des champs le

1. Comp. le Psaume xv, qui est comme une petite Thora abrégée.

2. Lisez גדל, au lieu de ודל. Cf. Lévit., xix, 15, où l'on a tâché de garder les deux leçons et de donner un sens à דל.

3. A corriger par Deut., xxii, 4. הקם a pu devenir מעזב (le *qoph* a souvent donné origine à deux lettres). מעזב peut être pour מהם.

4. Ces recommandations sont adressées à Israël dans son ensemble.

mangeront. Tu feras de même pour ta vigne et ton champ d'olivier.

Durant six jours, tu vaqueras à ton travail, et, le septième jour, tu te reposeras, afin que ton bœuf et ton âne se reposent, et que le fils de ta servante et [l'esclave] étranger puissent reprendre haleine.

Mettez vos soins à observer tout ce que je vous ai dit ; ne prononcez jamais le nom d'autres dieux ; qu'on n'entende jamais ces noms dans ta bouche.

Trois fois, dans l'année, tu me feras fête. Tu observeras la fête des azymes : pendant sept jours, tu mangeras des pains azymes, comme je te l'ai ordonné [1], à la date du mois d'abib ; c'est à cette date que tu sortis de Mesraïm ; [à cette fête], on ne paraîtra pas devant moi les mains vides ; — puis la fête de la moisson, [où tu apporteras] les prémices de ce que tu auras semé dans les champs ; — puis la fête de la récolte [des fruits], à la fin de l'année [2], quand tu récolteras de tes champs [le produit] de ton travail. Trois fois dans l'année, chacun de tes mâles se présentera devant la face du Seigneur Iahvé.

Tu ne feras pas couler sur le pain fermenté le sang de mon sacrifice, et la graisse de ma fête ne durera pas jusqu'au matin.

Les prémices des fruits de ta terre, tu les apporteras à la maison de Iahvé ton Dieu [3].

Tu ne cuiras pas le chevreau dans le lait de sa mère [4].

1. Exode, XII, aujourd'hui combiné de jéhoviste et d'élohiste.

2. Sur les diverses manières de commencer l'année, chez les Hébreux, voy. Dillmann, *Exode*, p. 248.

3. Silo ou Béthel. Israël eut son temple, moins développé que celui de Jérusalem. Voir ci-dessus, p. 194 et suiv.

4. On trouvait cruel de cuire la pauvre petite bête dans le lait qui aurait dû servir à la nourrir.

Telle est cette première Thora, simple, grossière encore, mais qui contient en réalité tous les principes civilisateurs dont on fait honneur à Moïse. Iahvé est le dieu unique d'Israël; on perd sa qualité d'Israélite, on s'expose à la mort, en offrant des sacrifices à un autre dieu. A cela près, un esprit d'humanité et de douceur a pénétré la religion : Iahvé est juste et miséricordieux; il est le protecteur du faible; on lui plaît par la bonté; il punit l'homme injuste et cruel. La base du pacte de Iahvé avec Israël est de la sorte toute morale. Ce peuple est bien le peuple de Dieu; il créera dans le monde la vraie religion.

Et Moïse vint[1], et il rapporta au peuple toutes les paroles de Iahvé, et le peuple répondit d'une seule voix : « Tout ce que Iahvé a dit, nous le ferons. » Et Moïse écrivit toutes les paroles de Iahvé, et, le lendemain matin, il bâtit un autel au pied de la montagne, et il y avait douze cippes pour les douze tribus d'Israël. Et il y envoya les plus jeunes des fils d'Israël[2] pour accomplir des holocaustes et offrir à Iahvé des génisses en sacrifices *selamim*. Et il prit la moitié du sang, et il le mit dans les bassins, et, de l'autre moitié, il aspergea l'autel. Et il prit le *livre de l'Alliance*, et il le lut aux oreilles du peuple, et ils dirent : « Tout ce qu'a dit Iahvé nous le ferons, et nous obéirons. » Alors Moïse prit le sang [des bassins], et il aspergea le peuple et il dit :

1. Exode, XXIV, 3 et suiv.
2. Notez l'absence de prêtres.

« Voici le sang de l'alliance que Iahvé a frappée avec nous à propos de ces commandements. »

Ce serait, nous l'avons déjà dit, une très grande erreur de s'imaginer que de pareils textes eurent tout d'abord, quand ils furent écrits, une valeur légale. Hors les cas où ils ne faisaient qu'énoncer un droit coutumier existant, ces codes, censés révélés à Moïse sur le Sinaï ou sur le Horeb, n'étaient que des théories personnelles au prophète, des exposés idéalistes de la façon dont il concevait une société parfaite. Le code de Manou, dans l'Inde, fut de même, à l'origine, un code tout artificiel, répondant à l'idéal d'une certaine école brahmanique, et nullement une législation édictée par un pouvoir public.

On ne peut tenir, par exemple, que pour une combinaison d'utopiste exalté l'essai que fait le jéhoviste d'appliquer le principe du sabbat hebdomadaire aux années. Plein de l'idée du sabbat, qu'il conçoit comme une institution de miséricorde, comme une trêve de Dieu en faveur du faible, il l'applique bien au delà de ce que la tradition des hommes pieux avait déjà sanctionné. Il veut que l'esclavage cesse la septième année; il veut même que la terre ait son sabbat, et, comme à ses yeux la

pauvreté des uns vient de la richesse des autres, il s'imagine que ce sabbat de la terre sera très favorable aux pauvres. Cette loi ne fut certainement jamais appliquée; l'idée qu'une telle institution serait bonne pour les pauvres suppose une économie politique assez naïve. Les préceptes sur le prêt, sur le gage, sont aussi plutôt inspirés par un sentiment d'humanité que par un esprit positif de légalité [1]. Il en est de ces passages comme de tant de préceptes de l'Évangile, insensés si on en fait des articles de code, excellents si on n'y voit que l'expression hyperbolique de hauts sentiments moraux.

Plus tard, on exagéra encore les paradoxes humanitaires de notre prophète. Les canonistes du second temple voulurent que l'année sabbatique tombât en même temps pour toute la nation, ce qui eût établi la périodicité de la famine. Leur imagination de l'année jubilaire acheva le cycle des utopies qui ont fait de la Thora le plus fécond des livres sociaux et le plus inapplicable des codes. L'erreur des écrivains de législation comparée, qui mettent en parallèle les lois du Penta-

1. Le parfait contraste de cela, c'est l'inflexibilité juridique des Romains, pour lesquels la loi n'a en vue que le droit absolu et ne connaît pas de pitié.

teuque et celles des autres peuples, est de méconnaître ce point fondamental que les lois du Pentateuque ne sont pas des lois réelles, des lois faites par des législateurs ou des souverains, ayant été promulguées, connues du peuple, appliquées par des juges; ce sont des rêves d'ardents réformateurs, des vœux de piétistes, qui restèrent en leur temps sans application dans l'État, qui ne furent réellement observées que quand il n'y eut plus d'État juif, et d'où devait sortir non une société complète, une *polis*, mais une *ecclesia*, une société religieuse et morale, vivant, selon ses règles intérieures, sous le couvert d'un état profane, fortement organisé.

Le *livre de l'Alliance* fut, en réalité, le père de tous les codes hébreux qui suivirent. S'il n'a pas été adopté comme *le Décalogue* pour la loi morale de l'humanité tout entière, c'est qu'il appartenait trop particulièrement au royaume du Nord et qu'il renfermait une part considérable de législation civile, dénuée de caractère absolu. Le Décalogue appartient à la rédaction hiérosolymitaine dite élohiste. Cette rédaction, qui a donné au monde le récit initial : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre..., » devait fournir à la conscience religieuse du genre humain un élément en-

core plus essentiel, une législation courte, d'un caractère exclusivement moral, pouvant convenir à toutes les races, exprimée en cette forme concise et, si j'ose le dire, cordée, pour laquelle l'ancienne langue hébraïque possède un don spécial.

CHAPITRE XIII

RÉDACTION DE JÉRUSALEM, DITE ÉLOHISTE.

A diverses reprises, nous avons eu l'occasion de remarquer que le mouvement religieux était à Jérusalem plus calme et plus lent que dans le royaume d'Israël. Le besoin de recueillir les traditions s'y faisait moins sentir. On n'y avait rien qui ressemblât au livre des Légendes d'Israël ni au livre des Guerres de Iahvé. Ces livres, propriété exclusive du Nord, n'avaient probablement pas pénétré à Jérusalem. La rivalité des deux pays nuisait au commerce littéraire; il faut ajouter que le nombre des exemplaires d'un livre était alors si peu considérable que chaque livre se trouvait en quelque sorte attaché au sol qui l'avait vu naître. Nous pensons que la rédaction de l'Histoire sainte jéhoviste ne fut pas non plus connue à Jérusalem avant le dernier siècle du royaume d'Israël. L'enseignement oral

suffisait. On avait cependant le sentiment vague que le temps de rédiger ces sortes de documents était venu; on savait probablement qu'Israël était plus avancé à cet égard, qu'il avait accompli sa tâche historique et s'était, si l'on peut dire, mis en règle avec ses souvenirs.

Les deux royaumes avaient un grand nombre de traditions communes, toutes antérieures à leur séparation sous Roboam. Jérusalem possédait, de plus, des documents que ne connaissait pas le Nord. On avait beaucoup écrit sous David et sous Salomon. Outre les pages authentiques et contemporaines sur David et ses *gibborim*, outre les listes et les récits des *mazkirim*, on possédait des *toledoth* ou généalogies, mises par écrit assez anciennement, des pièces historiques ou géographiques telles que le dixième et peut-être le quatorzième chapitre de la Genèse. L'idée de compiler, avec ces traditions et ces documents, une histoire suivie devait venir[1]. On ne se tromperait peut-être pas

1. C'est le document que les Allemands désignent par la lettre A. Une objection contre l'ancienneté de ce document se tire de ce que des critiques éminents ont cru remarquer que les prophètes antérieurs à la captivité et le deutéronomiste ne connaissent que la rédaction jéhoviste (Reuss, *Intr.*, p. 188-189, 190-191.) Cette assertion est trop absolue. Les « 40 ans » d'Amos (II, 10; V, 25) paraissent d'origine élohiste (Dillmann, *Nombres*,

beaucoup en plaçant un tel travail vers 825 ou 820 ans avant Jésus-Christ [1].

L'ouvrage qui résulta du travail hiérosolymite était plus court que celui du Nord. Le caractère en était plus simple, moins mythologique, moins bizarre. Une foule d'étrangetés que le rédacteur israélite avait trouvées dans le livre des Légendes manquaient ici. La façon de faire agir Dieu était bien plus réservée, l'anthropomorphisme moins naïf; on sent que l'auteur craignait de compromettre la majesté divine en lui prêtant des pas-

p. 79 (2e édit.). Le Décalogue, que le deutéronomiste emprunte à un texte plus ancien, semble bien avoir fait partie de l'élohiste primitif. Voy. ci-après, p. 397 et suiv. Ezéchiel connaît le xe chapitre de la Genèse, qui n'était pas dans le jéhoviste. Le second Isaïe (LIV, 9) suppose Gen., IX, 11 (éloh.) Le chapitre XVII de la Genèse est élohiste ; les versets 6 et 16 présentent un trait essentiellement hiérosolymite ; or ce chapitre est sûrement antérieur à la captivité. Le signe de l'alliance y est la circoncision ; après la captivité, le signe eût été la fidélité à une *Thora*.

1. Les premiers prophètes dont on a des écrits (vers 800 avant J.-C.) paraissent connaître le jéhoviste. Ces prophètes, quoique ayant plutôt en vue Israël que Juda, avaient sûrement des rapports avec Jérusalem. Si l'auteur élohiste eût écrit vers 800, il eût connu le jéhoviste comme tous ses contemporains et en eût tenu compte. Or l'élohiste ne paraît, en écrivant, avoir tenu aucun compte du jéhoviste. Il y a des péricopes, il est vrai, dans l'histoire de Moïse, où l'auteur a l'air de procéder par résumés du jéhoviste. Mais ces péricopes peuvent appartenir à une Vie de Moïse bien plus moderne, non à l'élohiste primitif.

sions, souvent des travers tout humains. L'auteur eut, en outre, un singulier scrupule. Par une arrière-pensée de couleur locale, analogue à celle qui se remarque dans le livre de Job, il ne voulut désigner Dieu par le nom de Iahvé qu'à partir du moment où ce nom est censé promulgué et expliqué à Moïse [1]. Cette particularité sans portée a été l'origine du nom d'*élohiste*, par lequel on a coutume de le désigner.

C'est par sa première page que cet écrivain a marqué sa place en lettres d'or dans l'histoire de la religion, et en lettres beaucoup moins lumineuses dans l'histoire de la science et de l'esprit humain. Pour le récit de la création, en effet, le combinateur définitif de l'Histoire sainte a préféré le début hiérosolymite au début du jéhoviste, sans doute parce qu'il y trouvait un caractère plus frappant de simplicité et de dignité. Ainsi nous a été conservée l'étonnante page que voici :

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Et la terre était chaos, et ténèbres régnaient sur la surface d'abîme, et le souffle de Dieu planait sur les eaux. Et Dieu dit : « Lumière soit ! » Et lumière fut. Et Dieu vit que la

1. Exode, XII. Le jéhoviste lui-même évite de placer le nom de Iahvé dans la bouche de gens qui n'ont pu vraisemblablement s'en servir.

lumière était bonne, et il sépara la lumière et les ténèbres. Et Dieu appela la lumière Jour et les ténèbres il les appela Nuit. Et il y eut soir, et il y eut matin : premier jour.

Et Dieu dit : « Qu'il y ait une voûte au milieu des eaux, et qu'elle fasse la séparation entre eaux et eaux. » Et Dieu fit la voûte céleste, et celle-ci sépara les eaux qui sont au-dessous de la voûte céleste des eaux qui sont au-dessus. Et ce fut fait; et Dieu appela la voûte céleste Ciel. Et il y eut soir, et il y eût matin : deuxième jour.

Et Dieu dit : « Que les eaux qui sont sous le ciel se réunissent en un lieu unique, et qu'apparaisse le sol sec. » Et ce fut fait. Et Dieu appela le sol sec Terre, et l'amas des eaux, il l'appela Mers. Et Dieu vit que c'était bon. Et Dieu dit : « Que la terre fasse germer de la verdure, des herbes produisant semence, des arbres fruitiers, portant des fruits selon leur espèce, qui aient leur semence en eux-mêmes, sur la terre. Et ce fut ainsi. Et la terre fit sortir la verdure, des herbes produisant semence selon leur espèce, des arbres portant des fruits, ayant leur semence en eux-mêmes selon leur espèce. Et Dieu vit que c'était bon. Et il y eut soir, et il y eut matin : troisième jour.

Et Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires dans la voûte du ciel pour séparer le jour de la nuit, et qu'ils servent de signes pour les dates fixes, les jours et les années, et qu'ils servent de luminaires dans la voûte du ciel, pour luire sur la terre. » Et ce fut fait. Et Dieu fit les deux grands luminaires, le grand luminaire pour présider au jour, et le petit luminaire pour présider à la nuit, et les étoiles. Et Dieu les plaça dans la voûte du ciel, pour luire sur la terre et pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière des ténèbres. Et Dieu vit que c'était bon. Et il y eut soir, et il y eut matin : quatrième jour.

Et Dieu dit : « Que les eaux fourmillent d'une fourmilière de vie, et que les oiseaux volent sur la terre sous la voûte du ciel. » Et Dieu créa les grands cétacés et tous les êtres vivants et reptiles dont fourmillent les eaux, selon leur espèce, et tous les oiseaux selon leur espèce. Et Dieu vit que c'était bon. Et Dieu les bénit en disant : « Fructifiez et multipliez, et remplissez les eaux des mers, et que les oiseaux se multiplient sur la terre. » Et il y eut soir, et il y eut matin : cinquième jour.

Et Dieu dit : « Que la terre émette des êtres vivants, selon leur espèce, des bestiaux et des reptiles et les animaux de la terre, selon leur espèce. Et il fut ainsi. Et Dieu fit les animaux de la terre, selon leur espèce, et les bestiaux, selon leur espèce, et tous les reptiles du sol, selon leur espèce. Et Dieu vit que c'était bon. Et Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel, et sur les bestiaux, et sur toute [bête de] la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. » Et Dieu créa l'homme à son image ; à l'image de Dieu il le créa ; mâle et femelle il les créa [1]. Et Dieu les bénit et leur dit : « Fructifiez et multipliez, et remplissez la terre et assujettissez-la, et dominez sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel et sur tous les êtres qui rampent sur la terre. » Et Dieu dit : « Voilà que je vous donne toute herbe, produisant de la semence, qui est à la surface de la terre, et tous les arbres à fruit, produisant semence. Tout cela vous servira de nour-

1. C'est-à-dire il créa des mâles et des femelles, contrairement à ce que veut le jéhoviste. Notez le pluriel collectif ירדו, v. 26; comp. v, 2. Adam devient individuel au chap. v, verset 3. Mais toute cette reprise de l'élohiste (v, 1-3) est incohérente ; on y sent le raboutage du compilateur.

riture. Et à toute bête de la terre, et à tous les oiseaux des cieux, et à tout ce qui rampe sur la terre ayant en soi souffle vivant, [je donne] toute herbe verte en nourriture. » Et il fut ainsi. Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait ; et voilà que c'était très bon. Et il y eut soir, et il y eut matin : sixième jour.

Ainsi furent achevés les cieux et la terre et toute leur armée. Et Dieu eut achevé le septième jour son œuvre, qu'il avait faite, et il se reposa le septième jour de toute son œuvre, qu'il avait faite. Et Dieu bénit le septième jour et le sanctifia ; car c'est en ce jour-là que Dieu se reposa de toute l'œuvre créatrice qu'il avait accomplie.

Voilà les généalogies du ciel et de la terre, quand ils furent créés.

On aperçoit sans peine les différences essentielles qui distinguaient la cosmogonie hiérosolymite de celle du Nord. Malgré l'état de mutilation où celle-ci nous est parvenue, il est permis d'affirmer que la création ne s'y faisait pas en six jours, qu'elle se faisait en un seul jour [1]; que la création de l'homme avait lieu à une époque où la terre était entièrement stérile, avant toute végétation et toute vie ; que la création des animaux avait lieu après celle de l'homme ; que l'homme y était créé mâle et unique, puis la femme tirée de l'homme ; tandis que, d'après le récit hiérosolymite, les hommes sont créés en nombre indéfini comme les animaux, les uns mâles,

1. Genèse, II, 4..... ביום.

les autres femelles [1]. Le récit du paradis et de la chute manquait sans doute dans le récit hiérosolymite; car à la phrase finale : « Voilà les généalogies du ciel et de la terre, quand ils furent créés, » faisait suite immédiate la phrase : « Ceci est le livre de la généalogie d'Adam » (Gen., ch. v).

S'il est vrai que le narrateur du Nord, par son récit du paradis et de la chute, a été le fondateur de la philosophie du péché et du christianisme à la manière de saint Paul, on peut dire que le narrateur hiérosolymite, par son début, a créé la physique sacrée qu'il faut à certain état d'esprit où l'on tient à n'être qu'à moitié absurde. Cette page a nettoyé le ciel, en a chassé les monstres, les nuages mythologiques, toutes les chimères des anciennes cosmogonies. Elle a répondu à ce rationalisme médiocre, qui se croit en droit de rire des faibles parce qu'il admet une dose aussi réduite que possible de surnaturel; puis elle a sensiblement nui au progrès de la vraie raison, qui est la science. L'opposition que le christianisme scolastique a faite, depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIIIe, aux saines méthodes de la science est venue en grande partie de cette page, sous bien des rapports

1. L'idée de couple manque tout à fait dans la cosmogonie élohiste.

funeste, qui rend presque inutile la recherche des lois naturelles. Mieux vaut la franche mythologie qu'un bon sens relatif, qu'on arrive à tenir pour inspiré. Les cosmogonies hésiodiques sont plus loin de la vérité que la première page de l'élohiste; mais, certes, elles ont fait moins déraisonner. On n'a pas persécuté au nom d'Hésiode, on n'a pas accumulé les contresens pour trouver dans Hésiode le dernier mot de la géologie.

Le vrai, c'est que la belle page par laquelle s'ouvre la Genèse n'est ni savante à la façon de la science moderne, ni naïve à la façon des cosmogonies païennes. C'est de la science enfantine; c'est un premier essai d'explication des origines du monde, impliquant une très juste idée du développement successif de l'univers. Tout nous invite à chercher l'origine de cette théorie cosmogonique à Babylone. Ce qui caractérisa la science babylonienne, ce fut la tentative d'expliquer l'univers par des principes physiques. La génération spontanée et la transformation progressive des espèces y furent toujours à l'ordre du jour [1]. Une échelle des êtres

1. Bérose, Sanchoniathon, *Agriculture nabatéenne*, notices arabes sur les Sabiens et les Harraniens, dans Chwolson, *Die Ssabier*. Voy. Mémoires sur Sanchoniathon et sur l'Agriculture nabatéenne, dans les *Mémoires de l'Acad. des inscr. et B. L.*, t. XXIII, 2e partie ; t. XXIV, 1re partie.

depuis le végétal jusqu'à l'homme s'offrait dès lors naturellement à l'esprit. Le nombre sept était depuis longtemps sacramentel à Babylone; l'idée de sept étapes dans l'œuvre de la création se présentait d'elle-même. Une telle idée avait de plus l'avantage d'expliquer le sabbat par le repos du septième jour. A Babylone et à Harran, le récit cosmogonique s'embrouillait sans doute de détails mythologiques, qui devaient blesser une raison quelque peu sobre. La simplicité claire du génie hébreu et la limpidité de la narration hébraïque supprimèrent ces exubérances et firent de cette première page un chef-d'œuvre dans l'art, requis pour certains sujets, d'être à la fois clair et mystérieux.

Les idées de l'auteur hiérosolymite sur la primitive humanité sont bien plus simples que celles de l'auteur israélite [1]. Il ne connaît ni Ève ni Abel. Adam n'a qu'un fils connu, c'est Seth. De Seth à Noé, il y a dix générations de patriarches à très longue vie, Enos [2], Qénan, Mahalalel, Iared, Hénoch,

1. On peut parler avec assurance de ce qui n'était pas dans l'élohiste; car le combinateur n'a presque rien omis des premières pages. Jusqu'à Abraham, nous avons le livre au complet; et même, après cela, les suppressions ont été peu considérables.

2. *Énos*, synonyme de *Adam*, est probablement le reste d'une version cosmogonique où l'homme était appelé אנש.

Métusélah, Lamech, Noé. On remarquera que ces noms des patriarches séthites sont identiques, à très peu de chose près, aux noms des Caïnites dans la légende du Nord. Mahalalel [1] et Lamech figurent dans les deux listes. Iared et Irad sont le même personnage; Metusélah et Metusaël diffèrent à peine. Hénoch, là-bas fils de Qaïn, est ici un saint homme, qui marche avec Dieu et que les *élohim* prennent avec eux au ciel. On suppose, non sans vraisemblance, que ces Séthites de l'Hiérosolymitain, ou Caïnites du Nord, sont les dix rois mythiques qui, dans le système chaldéen, remplissent l'intervalle de la création au déluge. Il y a même, entre les chiffres de la vie des patriarches séthites et la durée du règne des rois chaldéens, des correspondances singulières [2].

Le récit du déluge est très analogue dans les deux rédactions de l'Histoire sainte, très analogue aussi au prototype chaldéen qui a été découvert de nos jours. La fin seule diffère sensiblement dans les deux récits bibliques. Le sacrifice que le rédacteur du Nord place à la fin du déluge n'existe pas dans

1. La leçon מחייאל paraît fautive. Le grec porte Μαλαλεήλ. Les deux *iod* proviennent de deux *lamed*, dont la hampe, montant en interligne, a disparu.

2. Oppert, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, février 1877; le même, *La chronol. de la Genèse*, Paris 1878.

le récit du Sud. L'auteur de Jérusalem aime à rattacher aux grands événements historiques les principes fondamentaux de la morale et de la Loi. De même qu'il a rapporté à la création l'établissement du sabbat, il rattache au déluge un pacte entre Dieu et l'humanité, qui a ses préceptes (ce qu'on a plus tard appelé les préceptes noachiques). La nourriture animale, que l'auteur, végétarien décidé [1], suppose avoir été d'abord interdite à l'homme, lui est maintenant permise. Les préceptes sont l'horreur du meurtre et la défense de manger la chair avec son âme, c'est-à-dire avec son sang; le signe de l'alliance nouvelle, c'est l'arc-en-ciel.

Le goût du rédacteur hiérosolymite pour les généalogies, ou plutôt la richesse des renseignements en ce genre qu'il trouvait à Jérusalem, lui fait insérer ensuite cette précieuse table des races du monde [2], rattachées aux trois fils de Noé, qui peut compter entre les documents les plus précieux que nous ayons sur la haute antiquité. Tyr n'y figure pas comme diverse de Sidon. Les Perses ne sont

1. Genèse, I, 29; IX, 3. C'est pour cela qu'il supprime le sacrifice après le déluge; il ignore le sacrifice de Caïn, les vêtements faits de peaux.

2. Genèse, X.

pas sur la scène du monde. La connaissance de la Syrie, de l'Arabie et de l'Egypte, des pays couschites, est frappante. L'Arménie, l'Asie Mineure, les rivages de la moitié orientale de la Méditerranée sont vus avec assez de clarté. Au contraire, du côté de l'Orient, une sorte de mur semble borner la vue de l'auteur. Les populations iraniennes, à plus forte raison celles de l'Inde, lui sont inconnues.

Des trois fils de Noé, l'auteur n'a d'intérêt que pour Sem, et, dans la famille de Sem, pour la souche particulière des Hébreux. Arphaxad, Salé, Éber, Phaleg, Ragau, Seroug, Nahor, Térach sont les échelons (géographiques pour la plupart), qui le conduisent à Abraham. Le groupe d'Abraham, Nahor, Harran, Saraï, Milkah, Jiskah, Lot, flotte bizarrement autour d'Our-Casdim et de Harran. On entre ensuite dans le pays de Chanaan. La séparation d'Abraham et de Lot, la naissance d'Ismaël, sont le prélude du pacte de Dieu avec Abraham. Ce nouveau pacte a pour signe un nouveau précepte, la circoncision le huitième jour. Cette pratique devient de droit absolu : un incirconcis ne saurait être de la race d'Abraham. Les esclaves, les gens qui vivent dans le commerce d'Israël y sont tenus

1. Genèse, XVII.

également[1]. Suivent les histoires de Sara, d'Agar, d'Isaac et d'Ismaël, les récits sur la caverne de Macpéla, les généalogies des Arabes, rattachés à Abraham par Céthura et Agar[1].

Les légendes d'Isaac et de Jacob étaient traitées par l'élohiste bien plus au point de vue du généalogiste qu'avec ces riches détails pittoresques qui faisaient le charme de la Bible du Nord. L'auteur tient à rattacher les populations voisines de la Palestine, surtout Édom, au tronc abrahamide. Une courte histoire d'Édom est sans doute empruntée aux plus vieux documents écrits des peuplades sémitiques[2]. Le pacte d'Abraham est renouvelé avec Isaac et Jacob. Comme localité patriarcale, l'auteur ignore Beër-Séba, si cher aux tribus du Nord; de la Chênaie de Mamré l'Amorrhéen, il fait une ville de Mamré, qu'il identifie avec Hébron[3]. L'histoire de Joseph n'avait pas, dans le texte de Jérusalem, ces développements qui ravissaient

1. Genèse, XXXVI.

2. L'élohiste a sur Ismaël et les Arabes des données particulières. Selon lui, Ismaël n'a jamais quitté le clan d'Abraham. Gen., XVI, 3, 15-16; XVII; XXI, 2-5; XXV, 9. L'histoire d'Ismaël est un des cas rares où les trois rédactions nous ont été conservées. Le combinateur, en les réunissant, sans trop chercher à les accorder, a fait un ensemble des plus invraisemblables.

3. Genèse, XXIII (voir Dillmann).

l'imagination enfantine des pâtres de Sichem et de Dothaïn.

Dans les récits relatifs à Moïse, le rédacteur hiérosolymite ne s'écartait que dans les détails du récit israélite. Il semble avoir été beaucoup moins porté aux amplifications. Comme son confrère du Nord, mais sans entente avec lui, il envisageait l'apparition du Sinaï comme la dernière et définitive alliance de Dieu avec le peuple élu. Le grand mémorial de ces événements miraculeux, c'est la Pâque ; or la Pâque pour notre auteur suppose la circoncision et la consécration des premiers-nés [1]. Le cantique après le passage de la mer Rouge paraît avoir appartenu au recueil hiérosolymite [2]. C'est un morceau brillant, d'une rhétorique un peu banale, composé sur le modèle des anciens cantiques, où l'on sent la composition artificielle et le pastiche.

L'élohiste traitait ainsi les mêmes sujets que le jéhoviste ; mais il les traitait selon son esprit, utilisant les listes généalogiques qu'il avait entre les mains [3], suivant son goût pour une précision plus

1. Exode, XII, 43-52, et XIII entier.

2. Exode, XV. Notez les versets 16-17, essentiellement hiérosolymites. Cf. Osée, II, 17.

3. Nombres, I et suiv.

apparente que réelle, dans les dates et les chiffres. La conquête de Josué, racontée d'une façon toute convenue, venait démontrer la réalité des promesses faites aux pères et prouver que Iahvé avait observé le pacte, si bien que le peuple n'avait qu'à le garder de son côté. L'auteur écrit surtout en vue d'inculquer des préceptes, des règles, des usages religieux. Le livre était loin encore d'être un code; c'était une histoire destinée à montrer la raison historique de certaines lois et à les fonder sur la plus haute autorité. Ainsi le sabbat résultait de la création; l'horreur du sang était proclamée au déluge; la circoncision, dont il n'est pas question dans le Livre de l'Alliance, était liée au pacte même de Dieu et d'Abraham; la Pâque était réglée à propos de la sortie d'Égypte.

La similitude de plan des deux Histoires saintes synoptiques venait de la similitude des traditions orales et d'un type d'enseignement qui existait depuis longtemps dans les deux parties d'Israël. Tous les Évangiles, de même, se ressemblaient pour le plan; car ils émanaient tous d'un même enseignement oral. Mais cette identité de plan n'empêchait pas une forte diversité dans les deux ouvrages. L'esprit poétique et libre, l'imagination qui caractérisent le récit d'Israël font complète-

ment défaut chez l'élohiste. Rien n'y est donné au plaisir; l'auteur veut servir une cause religieuse; il cherche déjà à prouver; il aime les statistiques; il vise à une chronologie. A la netteté du géographe il joint le formalisme du juriste. Sa langue, sèche, monotone, est renfermée dans un très petit nombre de mots. Tout indique un état intellectuel plus réfléchi, plus positif, plus dégagé des rêves mythologiques que chez le jéhoviste, une théologie plus simple, plus sévère, presque déiste. Le rôle des anges en général, de l'ange de Iahvé en particulier, est réduit à presque rien.

L'auteur paraît avoir été un prêtre du temple de Jérusalem, ayant à sa disposition les écrits qui se conservaient dans les archives depuis David. Son ouvrage, bien moins intéressant que celui d'Israël, eut aussi beaucoup moins de publicité[1]. Il sortit à peine des arcanes du temple de Jérusalem. Le texte historique auquel les prophètes font fréquemment allusion est presque toujours le texte dit jéhoviste[2]. Il ne faut jamais oublier, d'ailleurs, que la littérature écrite n'avait pas, à cette époque reculée, l'importance qu'elle eut plus tard.

1. C'est ainsi que le Talmud de Jérusalem a été bien moins lu et commenté que celui de Babylone.

2. Voir ci-dessus, p. 380-381, notes.

L'enseignement oral l'emportait encore de beaucoup sur le livre. L'Histoire sainte du Nord ne compta jamais qu'un très petit nombre de copies. La rédaction de Jérusalem, jusqu'au jour où elle fut enchâssée dans un plus large ensemble, n'exista probablement qu'en un seul exemplaire. On lisait peu alors; la parole remplaçait le livre, et voilà pourquoi la parole affectait des formes si vives, conçues en vue de frapper la mémoire et de s'y imprimer.

CHAPITRE XIV

LE DÉCALOGUE.

Pas plus que le livre dit jéhoviste, le livre de Jérusalem, l'élohiste, n'avait de Thora développée. Mais, comme le livre du Nord contenait le livre de l'Alliance, le livre de Jérusalem avait ce qu'on appela les Dix paroles[1], ou Décalogue[2]. Le Déca-

1. Deut., IV, 13; X, 4. Cette rubrique n'existe pas dans l'Exode, et c'est là une preuve qu'avant 622, ce petit texte avait été longtemps répété comme une cantilène traditionnelle.

2. Texte primitif (avec certaines retouches) dans Exode, XX. Deut., V, est une reproduction. Comp. Ps. LXXXI, 10-11. La division en dix articles est peu justifiée. La principale particularité élohiste du *Décalogue* est la connexité de ce qui concerne le repos du septième jour avec la cosmogonie élohiste, Gen., I. Comp. l'expression עשה מלאכה, Exode, XX, 9, 10; Gen., II, 2, 3. L'idée de tables écrites, qui paraît propre à l'élohiste, Exode, XXXI, 18 ; XXXIV, 29 et suiv. (cf. XXV, 16, 21 ; XL, 20), suppose des petits résumés dans le genre du Décalogue. Mais il est difficile, dans l'Exode, de bien distinguer l'élohiste ancien des additions lévitiques, plus modernes.

logue est la loi de Moïse telle qu'on la résumait à Jérusalem[1]. Le résumé est court, et il avait droit de l'être, l'auteur ayant semé antérieurement, à chaque occasion solennelle, ses préceptes les plus importants, et fondu, en quelque sorte, sa morale dans son histoire. Élohim, chez lui, n'ouvre guère la bouche que pour commander. Son premier mot[2] est le plus grand, le plus saint, le plus évident des commandements de Dieu, ou, si l'on veut, de la nature : PEROU OU-REBOU, « Fructifiez et multipliez. »

Le Décalogue et le Livre de l'Alliance furent écrits séparément sans aucune entente réciproque. Les traits de ressemblance qu'on trouve entre les deux morceaux viennent du commun fonds traditionnel où les deux auteurs ont puisé. A tous égards, d'ailleurs, le Décalogue présente des formules plus mûres, plus analytiques, plus dégagées.

Et Dieu dit toutes les paroles que voici :

1. Osée, XIII, 4, rappelle fort le Décalogue. Il est sûr que, vers l'an 800, il y avait des petites Thoras, au moins orales, à Jérusalem (Amos, II, 4); il est même probable que parfois ces petits textes s'écrivaient. On peut voir une allusion aux rédactions multipliées de la Thora dans Osée, VIII, 12. Voir cependant ci-après, p. 472, note 5.

2. Gen., I, 28.

Je suis Iahvé, ton Dieu [1], qui t'ai fait sortir de la terre de Mesraïm, de la maison aux esclaves. Tu n'auras pas d'autres dieux devant moi. Tu ne te feras pas d'idole ni d'image des choses qui sont dans le ciel en haut, ou sur la terre en bas, ou dans les eaux sous la terre. Tu ne te prosterneras pas devant elles et tu ne les adoreras pas ; car moi, Iahvé, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, poursuivant le crime des pères sur les fils jusqu'à la troisième et quatrième génération de mes ennemis, et faisant miséricorde jusqu'à la millième génération à ceux qui m'aiment et gardent mes commandements.

Tu ne prendras pas le nom de Iahvé, ton Dieu, pour garant du mensonge; car Iahvé ne laisse pas sans le punir celui qui prend son nom pour garant du mensonge.

Note le jour du sabbat pour le sanctifier. Durant six jours, tu travailleras et te livreras à tes occupations; mais le septième jour est un jour de repos, consacré à Iahvé, ton Dieu; tu n'y feras nulle besogne, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton esclave, ni ta servante, ni tes bêtes, ni ton hôte qui demeure chez toi. Car, en six jours, Iahvé a fait les cieux et la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve, et il s'est reposé le septième jour ; voilà pourquoi Iahvé a béni le septième jour et l'a sanctifié.

Respecte ton père et ta mère, pour que tu vives longtemps sur la terre que Iahvé ton Dieu doit te donner.

Tu ne tueras point.

Tu ne commettras pas d'adultère.

Tu ne voleras point.

1. Rappelons qu'à partir de la révélation du nom de Iahvé, le prétendu élohiste se sert, aussi bien que le jéhoviste, du nom de Iahvé.

Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain.

Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain.

Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son esclave, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui est à ton prochain.

On le voit, le progrès religieux, qui caractérise le *livre de l'Alliance*, est encore plus sensible dans la petite Thora en une dizaine d'articles élaborée par les sages de Jérusalem. La condition du pacte de Iahvé avec ses serviteurs est exclusivement la morale. Les récompenses de Iahvé sont les biens de ce monde; il les donne à qui lui plaît; or, celui qui lui plaît, c'est l'homme irréprochable. Pour vivre longtemps, pour être heureux, il faut éviter le mal. Le pas est franchi. Les vieilles religions où le dieu octroie ses biens à celui qui lui offre les plus beaux sacrifices et pratique le mieux ses rites sont entièrement dépassées. Le *Livre de l'Alliance* avait déjà inauguré des idées du même ordre dans le royaume du Nord; mais le *Décalogue* lui est supérieur en netteté. La fortune incomparable qu'a eue cette page, devenue le code de la morale universelle, n'a pas été imméritée.

Dans le *Décalogue*, en effet, est achevé le retour d'Israël au culte pur, à ce monothéisme qu'on

entrevoit aux origines de la vie patriarcale et dont le peuple avait dévié en adoptant un dieu national. Iahvé et Élohim ne font plus qu'un. Iahvé n'est plus seulement le Dieu d'Israël; il est le Dieu du ciel, de la terre, du genre humain. Il aime le bien; il ordonne le bien. Il est le vrai Dieu. Ainsi, Israël réussit à tirer le vrai de ce qui en était la négation. Le progrès en religion peut se faire de deux manières, soit en attaquant de face un culte mauvais, en détruisant et supprimant les dieux méchants; soit en améliorant le dieu particulier sans changer son nom, en le ramenant peu à peu au type du Dieu universel. L'aristocratie morale d'Israël était si profondément pénétrée par l'idée monothéiste, qu'elle réussit à faire de Iahvé le Dieu absolu. Ce funeste nom de Iahvé, elle a fini par le supprimer en le déclarant imprononçable. Pareille fortune n'arriva ni au Camos des Moabites, ni au Rimmon des Ammonites, ni au Salm des Arabes, ni même à Baal, ni à Milik.

Le temple de Jérusalem, qui semblait le plus grand malheur au point de vue de l'élohisme pur, finit ainsi par servir au développement de l'idée religieuse. Le *Décalogue* fut écrit probablement dans les chambres qui entouraient le temple. Plusieurs fois, en son histoire, Israël est arrivé à aimer ce qu'il

avait d'abord haï et à faire contribuer à son œuvre ce qui pouvait y sembler le plus contraire[1]. Même Iahvé a plié sous ce génie de fer. Une idole, un faux dieu, s'il en fût, est devenu, sous l'action constante d'une intense volonté, le seul Dieu véritable, celui qu'on sert en étant juste, qu'on honore par la pureté du cœur. Les « dix paroles » de Iahvé sont pour toutes les nations et seront durant tous les siècles les « Commandements de Dieu ».

Ainsi, dès l'an 825 à peu près avant Jésus-Christ, Israël avait fait son chef-d'œuvre, sa *Thora*, exempte encore de tout ritualisme. Est-il impossible que, chez tel ou tel peuple de l'antiquité, il ait existé des codes moraux comparables au Livre de l'Alliance et au Décalogue ? On ne saurait le dire. Mais ce qui fit le succès des formules israélites, ce fut la suite obstinée qu'y mit Israël. La Bible du IXe siècle était double quant à la lettre, mais une quant à l'esprit. Un même sentiment de douceur, de politesse, un même amour de la vie pacifique, remplit les deux histoires[2]. Les idylles exquises du jéhoviste, présentant des images toujours nobles,

1. V. ci-dessus, p. 149.

2. Voir, par exemple, les deux beaux récits, Gen., XXIII et XXIV, l'un élohiste, l'autre jéhoviste. Le charmant livre de *Ruth* présente la même peinture de mœurs douces et aimables.

furent comme une *Morale en action*, où l'horreur de la violence, l'antipathie de l'homme sauvage s'expriment sous toutes les formes[1]. L'école qui avait créé les deux livres jumeaux ne cessa plus. D'ardents zélateurs vont, pendant des siècles, inculquer la même doctrine, un Iahvé juste, protecteur du droit, défenseur du faible, exterminateur du riche, ennemi des civilisations mondaines, ami de la simplicité patriarcale. Les prophètes seront les propagateurs infatigables de cet idéal. Le livre juif des Origines est, de nos jours, imprimé à des milliards d'exemplaires. Jamais il ne fut un ferment plus actif qu'à l'époque reculée, où, fixé à peine, il entretenait dans quelques âmes brûlantes le feu sacré de la justice, de la discipline morale et du puritanisme religieux.

1. Voir, Gen., xxv, 27 et suiv., plein de nuances d'une exquise finesse.

CHAPITRE XV

AMOINDRISSEMENT PROFANE.

Pendant qu'Israël posait pour l'avenir les bases de sa suprématie religieuse, sa situation dans le monde s'amoindrissait de plus en plus. L'esprit prophétique et les institutions qui en naissaient, au moins virtuellement, interdisaient le développement commercial et industriel. La maison d'Omri représenta la dernière tentative pour donner à l'existence mondaine du royaume du Nord quelque éclat et quelque solidité. La politique est finie ; les prophètes en ont tué le principe; la bravoure militaire, si éclatante dans Omri, dans Achab, dans les Joram et les Ochozias, perd de son prix. Les saints et les héros représentent des côtés opposés du développement humain et font rarement ensemble bon ménage.

Arrivé au trône à la faveur d'une défaite de sa

nation par les Syriens de Damas, Jéhu ne sut pas, durant son règne de vingt-huit ans, réparer cet abaissement national. Hazaël garda sur la frontière orientale une supériorité marquée. Toute la région au delà du Jourdain fut momentanément perdue pour Israël. Les tribus de Gad et de Ruben, la demi-tribu orientale de Manassé, les pays de Galaad et de Basan, passèrent sous la domination de Damas[1]. Damas était devenue ce que les Philistins avaient été autrefois, le fléau d'Israël, l'ennemi capital qu'il s'agissait de vaincre ou d'endormir.

Sur un obélisque assyrien[2], Salmanasar II est représenté recevant l'hommage et le tribut de cinq peuples, parmi lesquels figure « Jahua, fils de Humri », qu'on identifie avec Jéhu[3]. Le tribut consiste en barres d'or, barres d'argent, coupes, vases de diverses sortes, plomb, etc. Nous croyons que longtemps les hébraïsants hésiteront à admettre une action importante de l'Assyrie en pays israélite dès le temps de Jéhu. Il resterait quelque trace d'un fait aussi capital dans les maigres annales de Juda et d'Israël et surtout dans les écrits des pro-

1. II Rois, x, 32-33.

2. Schrader, *Die Keilinschr.*, p. 208-211 ; Duncker, *Gesch. des Alt.*, II, p. 200.

3. Omri fut une sorte de désignation dynastique d'Israël. Voy. ci-dessus, p. 253.

phètes, qui sont un miroir si parfait de la conscience du peuple. A partir du moment où l'Assyrie touche la Palestine, la boussole d'Israël est absolument troublée; on sent, en toute chose, le contact de ce puissant élément perturbateur. On a peine à croire que l'influence qui, depuis le milieu du VIIIe siècle, se fait sentir si vivement ait existé un siècle auparavant sans laisser de trace. Peut-être, en prenant au sérieux ces adulations des stèles officielles, commet-on la même faute que si l'on tenait pour acquis, sur la foi des assertions chinoises, que le monde entier est tributaire de l'empereur de la Chine, ou, sur la foi des assertions musulmanes, que tous les souverains de la terre sont vassaux du sultan.

Joachaz, le successeur de Jéhu, semble avoir été peu fanatique. Il paraît qu'on vit de nouveau, sous son règne, un *astartéion* à Samarie[1]. La véritable histoire d'Israël, à cette époque, nous est, du reste, bien mal connue.

Jérusalem, comme nous l'avons souvent observé, n'avait point, à proprement parler, de crise religieuse. Le iahvéisme s'y continuait, officiel et paisible. Le temple était en réalité un élément con-

1. II Rois, XIII, 6.

servateur. Joas de Juda maintint, durant un long règne [1], la tradition de iahvéisme modéré d'Asa et de Josaphat, qui, au fond, n'avait été nullement interrompue par Athalie. Joas n'adora que Iahvé; mais il n'eut aucune idée de l'unité dans le culte; on sacrifiait et on brûlait de l'encens à Iahvé sur tous les hauts-lieux. Le temple représentait le culte d'État; il ne supprimait pas les autres endroits d'adoration, pas plus que la messe dite au grand autel de Notre-Dame ne supprime les messes dites dans les chapelles et aux autels secondaires. Le temple ne servait guère, en définitive, qu'au roi et aux habitants de Jérusalem [2].

Si, plus tard, Joas fut accusé des crimes les plus noirs, ce fut la conséquences des rancunes sacerdotales[3]. Ce roi, en effet, dont la légende voudrait faire le pupille et l'élève des prêtres, fut en réalité un souverain anticlérical, autant qu'il est permis de se servir ici d'un tel mot. Voici comment les choses se passèrent.

Joas veilla très attentivement sur les bâtiments du temple. Cent quarante ans s'étaient écoulés depuis que le gros œuvre était construit, et le

1. II Rois, XII; 1 et suiv.
2. Cela résulte de II Rois, XII, 6, 8.
3. II Chron., XXIV, 18 et suiv. Cf. II Rois, XII.

besoin de réparations se faisait sentir, surtout pour les parties de bois et de charpente. Il y avait, dans de telles constructions, un contraste singulier entre la solidité absolue des murs et la fragilité extrême de la décoration. Joas eut l'idée fort juste que les masses d'argent considérables qui affluaient au temple devaient servir à l'entretenir. Cet argent provenait de deux sources : d'abord, des rachats de vie d'homme, c'est-à-dire des rançons de premiers-nés, envisagés comme appartenant à Iahvé et ayant dû, selon un rite primitif, lui être sacrifiés [1] ; en second lieu, des sommes librement offertes par suite de vœux faits à Iahvé. Il n'y avait pas, à cette époque, de tarifs, comme ceux qui existèrent plus tard chez les Carthaginois [2]. Quand on venait au temple pour accomplir ses devoirs religieux, on s'adressait à un prêtre qu'on connaissait ; on traitait de gré à gré avec lui ; il prenait l'argent, et n'en rendait compte à personne. Joas se contenta d'abord d'ordonner que les réparations nécessaires fussent exécutées sur ces revenus. Or, plusieurs années après, rien n'était encore fait. Joas adressa quelques re-

1. Voir ci-dessus, p. 371, note 3.
2. Voir *Corpus inscr. semit.*, 1re partie, nos 166 et suiv.

proches à Joïada, prêtre en chef[1], et à ses confrères; il régla que désormais les prêtres ne recevraient plus l'argent de la main à la main.

Joïada, pour inaugurer ce système, fit faire un coffre ayant un trou dans le couvercle, et le plaça à côté de l'autel des sacrifices, à la droite de l'entrée du temple. Les prêtres gardiens du seuil versaient dans cette espèce de tronc tout l'argent qu'on apportait. Quand on sentait que le coffre commençait à être lourd, le *sofer* du roi et le chef des prêtres levaient le couvercle, comptaient l'argent et en faisaient des bourses d'un poids déterminé. L'argent ainsi pesé était remis entre les mains des directeurs de l'œuvre du temple, qui le dépensaient en travaux de construction, de charpente et de menuiserie, en achat de bois et de pierres de taille. Du reste, il n'y avait pas de comptabilité régulière; on n'exigeait des directeurs aucune justification de l'emploi des fonds. La cause des abus n'était pas supprimée; mais les prêtres n'en profitaient plus. On ne laissa pour le moment à ces

1. Ne pas confondre avec le capitaine des gardes. C'est d'ici qu'est venue l'addition de הכהן aux versets 9 et suiv. du chapitre XI du IIe livre des Rois. Quoi de plus invraisemblable que d'attribuer au restaurateur de la dynastie le rôle mesquin dont il s'agit ici? Voir ci-dessus, p. 323, note.

derniers que l'argent des amendes et des satisfactions pour les péchés, que l'on supposa devoir suffire à leur entretien.

L'état extérieur des deux royaumes était des plus tristes. Les attaques des Araméens de Damas se reproduisaient presque périodiquement. Vers 830, une campagne victorieuse de Hazaël mit absolument sous sa dépendance le royaume d'Israël. Joachaz vit son armée anéantie, sa cavalerie réduite à cinquante hommes. Vainqueur d'Israël, Hazaël entra sur le territoire de Juda et menaça Jérusalem. Joas de Juda n'avait pas le moyen de résister. Il donna comme rançon à Hazaël les richesses du temple, les objets votifs que ses pères, Josaphat, Joram et Ochozias, y avaient consacrés depuis le passage de Sésonq. Il y joignit ce qu'il avait d'or dans son palais. Hazaël consentit alors à ne pas marcher sur Jérusalem.

Le royaume d'Israël se releva un peu sous le règne de Joas, successeur de Joachaz[1]. Benhadad III avait succédé à Hazaël. Joas d'Israël, qui paraît avoir été brave, ne rêvait qu'une revanche. Selon un fragment[2] dont la couleur bizarre tranche forte-

1. II Rois, XIII, 4, 5. Il y eut encore, à ce moment, deux rois homonymes dans les deux royaumes durant quelques années.

2. II Rois, XIII, 14-19. Ce passage, gauchement inséré dans les

ment sur la sécheresse des annales israélites, il alla consulter le vieil Élisée.

Or Élisée était malade de la maladie dont il mourut, et Joas, roi d'Israël, descendit le voir, et il pleura sur sa figure, et il dit : « Mon père, mon père, chars et cavalerie d'Israël ! » Et Élisée lui dit : « Prends un arc et des flèches. » Et Joas prit un arc et des flèches. Et Élisée dit au roi d'Israël : « Appuie ta main sur l'arc. » Et Joas appuya sa main sur l'arc. Élisée alors posa sa main sur la main du roi, et il lui dit : « Ouvre la fenêtre du côté de l'orient. » Et il ouvrit. Et Élisée dit : « Tire. » Et il tira. Et Élisée dit : « Bois de victoire à Iahvé ! Bois de victoire contre Aram ! Tu battras Aram à Afeq jusqu'à l'extermination. » Et le prophète dit : « Prends les flèches. » Et le roi les prit, et Élisée dit au roi d'Israël : « Frappe à terre [1]. » Et il frappa trois fois, puis il s'arrêta. Et l'homme de Dieu se mit en colère contre lui et lui dit : « Il fallait frapper cinq ou six fois ; alors tu aurais battu Aram jusqu'à l'extermination. Et maintenant tu battras Aram trois fois seulement. »

Joas d'Israël, en effet, battit trois fois Benhadad, et lui reprit toutes les villes que Hazaël avait prises sur Israël.

Malgré ces moments d'arrêt, la décadence profane des deux royaumes faisait de sensibles pro-

annales des rois, paraît être ce qu'on a de plus historique sur Élisée; mais l'agencement chronologique des faits souffre ici les plus graves difficultés.

1. Avec le faisceau de flèches.

grès. Le principe d'amour qui avait été la force de la dynastie davidique allait lui-même s'affaiblissant. Les scènes anarchiques, qui ne s'étaient vues jusque-là que dans le royaume d'Israël, se voient maintenant en Juda. Joas de Juda périt comme avaient péri, en Israël, Nadab, Éla, Zimri, Joram. Deux de ses serviteurs, Jozakar fils de Simeat et Jozabad fils de Somer, le tuèrent dans la citadelle. Ce fut une conspiration de chambellans; car son fils Amasias, né d'une femme hiérosolymite nommée Ioaddine, lui succéda sans difficulté [1] et punit les coupables. La fermeté de Joas de Juda à l'égard des prêtres du temple porta malheur à sa mémoire. Quand l'histoire juive ne s'écrivit plus que sous des préoccupations sacerdotales, on l'accusa des crimes les plus énormes, de l'ingratitude la plus monstrueuse envers les prêtres qui étaient censés l'avoir sauvé et rétabli sur le trône de David [2].

Amasias de Juda (vers 825) suivit les exemples de son père Joas et pratiqua le iahvéisme sans

1. Le livre des *Chroniques* présente la chose sous un jour tout différent. Le récit des *Rois* doit être préféré, et il exclut l'autre récit.

2. C'est la version du livre des *Chroniques*, évidemment dictée par les haines que provoquèrent les mesures sur les réparations du temple (ci-dessus, p. 407-410).

détruire les sanctuaires révérés par le peuple. Il fit avec succès la guerre aux Édomites, les battit dans les plaines salées qui sont au sud de la mer Morte, et prit Séla [1], à laquelle il donna le nom monothéiste de *Jokteël* [2].

Ce succès aurait dû tourner Amasias vers un genre d'entreprises qui était en quelque sorte indiqué à la politique de Juda, c'est-à-dire vers les expéditions de la mer Rouge et de l'Inde, ainsi que l'avaient très bien compris Salomon et Josaphat. Malheureusement, Amasias ne songea qu'aux petites rivalités qui divisaient les deux parties d'Israël [3]. De Pétra, il envoya à Joas d'Israël un cartel de défi. Joas répondit d'une façon évasive. Amasias ne voulut rien écouter. Joas se mit en campagne, et les deux rois se rencontrèrent à Beth-Sémès. Les Judaïtes furent défaits, ou plutôt ils se débandèrent et retournèrent chez eux; Amasias tomba entre les mains de Joas, qui montra une modération relative. Le roi d'Israël voulut entrer dans Jérusalem par la brèche, abattant quatre cents coudées de mur, au Nord, de la porte d'Éphraïm [4]

1. La Roche, ou *Petra*.
2. Erreurs des *Chroniques*. Voir Thenius, p. 340-341.
3. II Rois, XIV, 8 et suiv. Cf. II Rois, XIII, 12.
4. Plus tard *Gennat*.

à la porte de l'Angle[1]. Il prit l'or, l'argent, les vases du temple et du palais royal, se fit donner des otages et retourna à Samarie.

Une telle conduite, si peu en accord avec la férocité des mœurs militaires du temps, montre que le sentiment de fraternité des deux peuples durait toujours. La conduite de l'armée judaïte à Beth-Sémès le prouve mieux encore. L'armée de Juda ne voulut pas se battre contre des frères pour satisfaire le sot amour-propre de son souverain. Ce qui, d'un autre côté, est bien remarquable[2], c'est que Joas d'Israël traite le temple comme un édifice qui n'a pour lui aucun caractère religieux, enlève tous les trésors métalliques, n'y fait aucun sacrifice à Iahvé. La séparation dans le culte était devenue absolue, bien que, pour les écrits, il y eût une sorte de communauté entre les deux fractions du peuple.

1. Vers la porte actuelle de Jaffa.

2. Le caractère tout à fait historique du document (ch. XIV, 1-14) permet de raisonner d'une manière ferme sur ces détails.

CHAPITRE XVI

JÉROBOAM II ET SES PROPHÈTES.

Joas d'Israël mourut au bout de quinze ans de règne, et fut enterré à Samarie, dans la sépulture commune des rois d'Israël. Son fils Jéroboam II lui succéda et régna près d'un demi-siècle (825-775). Ce fut, à quelques égards, un restaurateur. Le royaume d'Israël, sous son règne, fut riche et puissant. Le luxe reparut, tel à peu près qu'il avait été sous Achab. Il était ordinaire d'avoir une habitation d'hiver et une habitation d'été[1]. Le palais du roi, orné d'ivoire, rappelait celui des Omrides[2]. Les voluptés énervantes du harem faisaient comparer Samarie à la Jérusalem du temps de Salomon. Les femmes passaient leur vie dans les plai-

1. Amos, III, 15.
2. Amos, III, 15. Comp. I Rois, XXII, 39; Psaume XLV, 9.

sirs[1]. Les hommes nous sont représentés couchés à l'angle de divans, sur des coussins recouverts de soieries de Damas[2].

Cette mollesse, qui indignait les prophètes, ne nuisait pas évidemment à la valeur militaire. Israël, sous Jéroboam II, retrouva une partie de sa suzeraineté sur les peuples voisins[3]. Jéroboam fut soutenu dans ses efforts par un prophète patriote, Iona fils d'Amittaï, qui était de Gat-Héfer, dans la tribu de Zabulon. Ce Iona n'est autre que le Jonas dont le nom servit plus tard de prétexte à une composition si singulière[4]. Le Jonas historique paraît avoir été un très-bon Israélite. Il avait fait des prophéties par lesquelles il annonçait à Israël que ses frontières du temps de Salomon, Hamath et Damas[5], lui seraient rendues.

Moab fut un des pays que Jéroboam II réunit de nouveau à son royaume. Désespéré, Moab essaya

1. Amos, IV, 1 et suiv.
2. *Ibid.*, III, 12.
3. *Ibid.*, VI, 14.
4. On montrera, dans le tome III, que le livre de Jonas qui figure dans la Bible est un pamphlet contre le prophétisme, postérieur à la captivité. Voir *Journal des Sav.*, nov. 1888. Jonas, fils d'Amittaï, étant un des plus anciens prophètes, parut un type convenable pour représenter le prophétisme tout entier.
5. II Rois, XIV, 25-28. Voir ci-dessus p. 42-43, 116-117.

de se donner à Juda, mais n'essuya de ce côté que des rebuts. C'est, du moins, ce que l'on croit lire dans un curieux morceau prophétique qu'on a tout lieu d'attribuer à Iona, et qui paraît avoir été le manifeste de cette expédition[1]. C'est un long hurlement de rage contre Moab, entremêlé de jeux de mots sanglants et de lugubres plaisanteries. On croyait à l'efficacité des injures rythmées de ces maudisseurs de profession[2]; on était très sensible à leurs railleries. C'étaient là en quelque sorte les publicistes du temps.

Oui, dans la nuit de destruction, Ar-Moab périra !
Oui, dans la nuit de destruction, Qir-Moab périra !
Beth-Bamoth et Daibon montent aux hauts-lieux pour pleurer;
Sur Nebo et sur Médeba, Moab se lamente.

Toutes les têtes sont rasées,
Toutes les barbes sont coupées ;
Dans les rues, on ceint le *saq;*
Sur les toits, sur les places,
Tout le monde crie, fond en larmes.
Hésébon, Éléalé poussent des clameurs;
Jusqu'à Iahas, on entend leur voix...

Pauvre Moab !
Ses fuyards sont déjà à Soar, à Églat-Selisia ;
Ils remontent en pleurant la montée de Louhit;

1. Isaïe, XV, XVI. Ce morceau fut conservé pour sa bizarrerie et ses malices contre Moab. Isaïe le releva plus tard et l'inséra dans son recueil.

2. Voy. tome Ier, p. 216, 217.

Sur le chemin de Horonaïm,
Ils poussent des cris de détresse.
Les eaux de Nimrim sont taries ;
Le foin est desséché ;
L'herbe a disparu,
Plus de verdure.

Les voilà qui font leurs paquets,
Qui emportent ce qu'ils ont de précieux vers le torrent des Arabim.
Une clameur fait le tour des frontières de Moab :
Hurlements jusqu'à Églaïm,
Hurlements jusqu'à Beër-Élim !
Les eaux de Dimon sont rouges de sang ;
Et ce n'est pas tout encore :
Un lion, s'il vous plaît, pour les échappés de Moab,
Pour les survivants du pays.

« Envoyez [disent-ils] l'agneau dû au souverain du pays [1]
De Séla, par le désert, à la montagne de Sion !
Comme des oiseaux éperdus,
Comme une nichée dispersée,
Telles sont les filles de Moab [2],
Aux rives de l'Arnon.

» Donnez-nous un conseil ! Soyez équitables !
Accordez-nous un peu d'ombre contre ce soleil dévorant.
Cachez des expulsés !
Ne découvrez pas des fuyards !
Que les bannis de Moab demeurent chez vous !
Donnez-leur un asile contre celui qui veut les détruire.

1. Les Moabites sont censés réfugiés en Édom, pays qui appartient au roi de Jérusalem. Ils adressent aux Édomites un discours pour leur faire croire qu'ils voudraient aussi appartenir au royaume de Juda.

2. Les villes et bourgs fortifiés des bords de l'Arnon.

» Quand l'oppression aura cessé,
Quand la désolation aura pris fin,
Et que les envahisseurs auront quitté notre pays,
Alors un trône sera établi au nom de la clémence,
Et sur lui, en toute vérité, sera assis,
Dans la tente de David,
Un juge cherchant la droiture
Et sachant ce qui est juste.

» — Connu [leur fut-il dit], l'orgueil de Moab [1],
Connues sa fierté, son arrogance, son insolence,
Ses vaines fanfaronnades ! »

Laissez Moab se lamenter à son aise ;
Lamentez-vous sur lui, si bon vous semble.
Accordez un souvenir ému
A ces excellents gâteaux de raisins de Qir-Haréset,
A ces campagnes de Hésébon, frappées de mort,
Aux vignes de Sibma,
Dont les ceps enivraient les chefs des peuples,
Atteignaient jusqu'à Jaëzer,
Traversaient le désert,
Et dont les pampres s'étendaient au delà de la mer [2].....

A vous toutes les larmes de mes yeux,
Hésébon et Éléalé !
Hourrah sur vos récoltes et vos vendanges !
Plus de joie dans vos vergers !
Dans vos vignes, plus de chants, plus de cris !
Adieu vendanges !
Personne ne foulera plus le vin dans les cuviers.

1. Édom et Sion, que Moab vient de tenter par de fallacieuses promesses, refusent ses propositions.

2. La mer Morte. Les vignobles de Moab l'embrassaient en quelque sorte.

Aussi mes entrailles pleurent sur Moab [1],
Mon cœur gémit comme un cinnor, sur Qir-Hérès.

Fais de fréquentes visites à ton dieu, pauvre Moab ;
Fatigue-toi en contorsions pieuses, sur les hauts-lieux,
Entre à toute heure dans ton sanctuaire pour prier ;
C'est peine perdue ;
Ton dieu n'y peut rien.

Si le génie prophétique d'Israël n'avait produit que des morceaux de cette espèce, le monde assurément l'ignorerait. Cette mesquine histoire d'un petit peuple, sans grandes institutions militaires, sans suite politique, sans éclat dans l'art, mériterait à peine d'être racontée, si, à côté d'une vie profane qui n'est en rien supérieure à celle de Moab ou d'Édom, le peuple israélite n'avait eu une série d'hommes extraordinaires, qui, en un temps où l'idée du droit existait à peine, se portèrent comme les défenseurs du faible et de l'opprimé. Sous ces règnes obscurs, dont on regrette peu de ne pouvoir établir la chronologie avec précision, tant ils se ressemblent par l'effacement des souverains et le peu d'ampleur des événements, la pensée d'Israël prenait l'essor le plus original. Nous avons vu les développements suc-

1. Ironique. Toute cette fin, remplie d'allusions, de jeux de mots, de basses plaisanteries, ne peut être rendue que par à peu près.

cessifs de l'Histoire sainte et de la Thora se produire dans le secret d'une tradition orale lentement élaborée. Les plus puissants des prophètes, ceux du temps d'Achab, n'écrivaient pas leurs déclamations. Le modèle d'ordres du jour prophétiques fixés par l'écriture apparaît sous le règne de Jéroboam II ; non que ces éloquents morceaux fussent écrits à tête reposée par les prophètes avant d'être prononcés; mais la forme en était si achevée, que bien vite l'écriture s'en emparait. C'étaient des équivalents exacts des surates du Coran, des manifestes destinés non à être lus, mais à être récités, que des disciples ou des auditeurs ardents retenaient dans leur mémoire, puis confiaient à des peaux préparées, à des planchettes, aux substances par lesquelles on préludait à l'usage du papyrus.

Le style de ces morceaux n'était ni celui du *sir*, ni celui du *masal*, encore moins la prose ordinaire. C'était quelque chose de sonore et de cadencé, des phrases rythmées, sans parallélisme rigoureux, mais avec des retombées périodiques, des séries d'images vives, frappant à coups redoublés. Chaque morceau, nous dirions volontiers chaque *surate*, pour prendre le mot du Coran, avait son unité et atteignait à peu près la longueur d'un article

de nos journaux. Cela devait être déclamé sur une note de tête presque aiguë, avec des modulations et des chutes de phrase analogues à celles qui accompagnent la lecture du Coran. Le Coran est, en effet, le dernier aboutissant littéraire du genre créé par les prophètes d'Israël. Notre manière de ranger tout ce qui s'écrit en deux catégories, prose et vers, ne s'applique pas à l'Orient. Entre les vers bien caractérisés et la prose ordinaire, l'hébreu et l'arabe ont toutes sortes d'intermédiaires de prose cadencée, agrémentée, rimée. La surate prophétique est la création la plus originale du génie hébreu. Elle a fait la fortune des idées israélites; quatorze cents ans plus tard, elle a fait la fortune de Mahomet.

Le prophète du VIIIe siècle est ainsi un journaliste en plein air, déclamant lui-même son article, le mimant et souvent le traduisant en actes significatifs[1]. Il s'agissait avant tout de frapper le peuple, d'assembler la foule. Pour cela, le prophète ne se refusait aucune des roueries que la publicité moderne croit avoir inventées. Il se plaçait dans un endroit où il passait beaucoup de monde, surtout

1. Voir, par exemple, Isaïe, ch. XX ; ci-dessus, p. 298; ci-après, p. 461-462. Parfois le prophète se contente de raconter l'acte symbolique. Osée, ch. I.

à la porte de la ville. Là, pour se faire un groupe d'auditeurs, il employait les moyens de réclame les plus effrontés, les actes de folie simulée, les néologismes et les mots inouïs, les écriteaux ambulants, dont lui-même se faisait le porteur[1]. Le groupe formé, il martelait ses phrases, les faisait vibrer, obtenait ses effets tantôt par un ton familier, tantôt par d'amères plaisanteries. Le type du prédicateur populaire était créé. La bouffonnerie, bizarrement associée à un extérieur grossier, était mise au service de la piété. Le capucin de Naples, succédané édifiant de Pulcinella, a, lui aussi, par quelques côtés, ses origines en Israël.

1. Voir ci-après, p. 510-511.

CHAPITRE XVII

AMOS ET LES PROPHÈTES SES CONTEMPORAINS.

L'état de prospérité matérielle d'Israël sous Jéroboam II eut pour conséquence de créer de grandes inégalités de condition. Or l'idée la plus enracinée, dans ces temps anciens, était qu'il y a des pauvres parce qu'il y a des riches. Les lois utopiques de l'année jubilaire n'existaient que sur les feuillets du jéhoviste (à vrai dire, de telles lois n'ont jamais été réellement en exercice). Le principe fondamental des sociétés patriarcales, l'égalité des chefs de famille, était outrageusement violé.

Cette dérogation aux anciennes mœurs produisit son effet ordinaire en Israël, c'est-à-dire une recrudescence de l'esprit prophétique le plus ardent. Chez Iona fils d'Amittaï, le patriotisme fit taire, à ce qu'il paraît, les révoltes sociales. La joie de voir

Moab humilié lui suffit. Il n'en fut pas de même chez d'autres exaltés. Le contraste de la situation des riches et des pauvres, la persuasion que la richesse est toujours le fruit de l'injustice, que l'usure et le prêt sur gages sont des actes d'inhumanité [1], l'horreur du luxe, surtout, et des commodités de la vie, excitèrent les plus violentes déclamations. Un certain Amos, berger ou plutôt propriétaire de bestiaux en Thékoa, canton situé sur les frontières du désert de Judée, fut l'interprète des protestations de la démocratie théocratique contre les nécessités d'un monde qui échappait chaque jour aux rêves enfantins.

On peut dire que le premier article de journaliste intransigeant a été écrit 800 ans avant Jésus-Christ, et que c'est Amos qui l'a écrit. Nous possédons de ce patron des publicistes radicaux une dizaine de surates, qui doivent compter entre les pages les plus étranges que nous ait léguées la haute antiquité. C'est ici, bien sûrement, la première voix de tribun que le monde ait entendue. La masse des écrits assyriens, égyptiens, chinois est mensongère et adulatrice. Voici enfin un mécontent, qui ose élever hardiment la voix et faire

1. Voy. livre de l'Alliance, ci-dessus, p. 371.

appel de la béatitude officielle à un juge ami du faible. « L'homme prudent, dit-il, se tait en ce temps-ci; car c'est un temps mauvais[1] ». Lui, il parle parce qu'une force supérieure s'impose à lui. « Iahvé ne fait rien sans le révéler aux prophètes, ses serviteurs; quand le lion rugit, qui n'aurait peur? Quand le Seigneur Iahvé parle, qui ne prophétiserait[2]? »

Le style d'Amos est étrange, étudié, analogue par moments à celui de Job[3], moins arrondi pourtant et moins achevé. Le monde qu'il a en vue est d'un horizon assez restreint; il ne va pas au delà de Damas et de Tyr[4]. Nul soupçon de la puissance assyrienne[5]. La petite zone qu'embrasse son regard est livrée à une vaste piraterie; c'est la bataille de tous contre tous, une sorte de traite des blancs organisée[6]. Des tribus guerrières font des invasions chez les tribus agricoles pour enlever des hommes et

1. Amos, v, 13.

2. Amos, III, 7-8. On peut soupçonner le verset 7 d'être une glose interpolée.

3. Voir, par exemple, II, 4 et suiv. ; III, 4 etc. ; v, 7-9; IX, 5-6.

4. Hamath est pour lui dans un lointain obscur. Ch. VI, 2, 14.

5. III, 9 ; v, 27, passages où l'auteur mentionnerait Assur, si Assur était dans le champ de sa vision politique ; Calné est mentionné comme capitale d'un petit État. Chap. VI, 2.

6. C'est ce qu'on appelait גלות שלמה, « enlèvement en masse » (Amos, I, 6, 9). Cf. Exode, XXI, 16 (livre de l'Alliance).

des femmes, puis les vendre aux Ievanim (Ioniens), c'est-à-dire aux Grecs. C'était le temps où la civilisation naissait sur les bords de la Méditerranée; il fallait de la force; l'esclavage prenait d'énormes développements. Rappelons que, dans les poèmes homériques, les Phéniciens sont les pourvoyeurs d'esclaves du monde entier [1]. Israël était une des races où cette horrible industrie trouvait son aliment. Le berger de Thékoa jette sur ces scènes d'horreur un regard attristé.

> Iahvé rugit de Sion :
> De Jérusalem, il fait entendre sa voix ;
> Les pacages des bergers pleurent,
> La tête du Carmel est desséchée [2].

Damas a déchiré Galaad avec des herses de fer. Iahvé détruira par la foudre la maison de Hazaël; le feu dévorera les palais de Benhadad; les verrous de Damas seront brisés; la Békaa de On [3], le paradis de Beth-Éden [4] deviendront déserts; le peuple d'Aram émigrera vers Qir.

Gaza sera punie, parce qu'elle a vendu de nombreux esclaves israélites aux Édomites. Les autres

1. *Odyssée*, XIV, 288-297 ; XV, 475-476 ; cf. Hérodote, I, I, 2.
2. La voix de Iahvé est comme un vent qui brûle tout.
3. Baalbek, Héliopolis.
4. Paradisus sur l'Oronte.

villes des Philistins, Asdod, Ascalon, Ékron auront le même sort. — Le feu dévorera les palais de Tyr, parce que, nonobstant l'alliance fraternelle qu'elle eut avec Israël, cette ville a vendu des troupes de captifs israélites à Édom. — Édom a été sans pitié pour Israël son frère. Le feu dévorera les palais de Théman et de Bosra. — Ammon a éventré les femmes enceintes de Galaad. Malheur à Rabbat-Ammon ! — Moab a calciné les ossements du roi d'Édom. Le feu dévorera les palais de Qerioth. — Juda a méprisé la Loi de Iahvé [1] et n'a pas observé ses préceptes, se laissant aller comme ses ancêtres au culte des faux dieux. Le feu dévorera les palais de Jérusalem.

Les griefs du Thékoïte inspiré contre le royaume d'Israël sont plus spécialement articulés [2].

Ils vendent le juste pour de l'argent,
L'*ébion* [3] pour une paire de sandales [4];
Ils réclament aux pauvres la poussière qui couvre leur tête;

1. Il y avait donc déjà une Thora rudimentaire, probablement écrite. Voy. ci-dessus, p. 397 et suiv.

2. Amos, II, 6 et suiv.

3. Le pauvre. C'est le plus ancien exemple de ce mot fondamental. Notez déjà le parallélisme avec *dal*, *saddiq* et *anav*.

4. Désigne moins le prix de vente que le chétif objet pour lequel un Israélite libre pouvait être mis à l'encan.

Ils font dévier la route des *anavim*[1].
Le fils et le père courent après la prostituée,
Pour profaner mon saint nom[2].
Ils dorment à côté des autels sur des vêtements pris en gage;
Ils boivent le vin saisi, dans le temple de leur Dieu.

. . . .

J'ai suscité des prophètes d'entre vos fils,
Des nazirs d'entre vos enfants...
Et vous avez fait boire du vin aux nazirs,
Et aux prophètes vous avez dit : « Ne prophétisez pas. »

La théologie d'Amos diffère peu de celle du livre de Job. Le vieil élohisme a triomphé. Iahvé est Dieu, presque sans nuance individuelle, comme Allah des musulmans. « C'est lui qui a formé les montagnes et créé le Souffle; c'est lui qui révèle à l'homme sa propre pensée, qui change l'aurore en ténèbres, qui marche sur les hauteurs de la terre. Iahvé, Dieu des Sebaoth, est son nom[3]. » Comme le Iahvé de l'Histoire jéhoviste, le Iahvé d'Amos est anthropopathique au plus haut degré; il se repent d'avoir frappé trop fort; il revient sur les sévères préparatifs de châtiment qu'il a faits[4]. Les

1. Humbles, avec une nuance de piété. Voir ci-après, p. 514.
2. Allusions à l'hiérodulisme, qui avait pénétré dans le culte d'Israël.
3. Amos, IV, 13. Cf. V, 8 et suiv.
4. *Ibid*, VII, 3, 6.

fléaux de la nature sont tous des actes directs de sa volonté [1]. Iahvé fait pleuvoir sur une ville, et non sur une autre [2]. Le charbon, la rouille, les sauterelles, les pestes, les guerres, sont des punitions par lesquelles Iahvé invite le pécheur à revenir à lui. La vraie religion, c'est de haïr le mal et d'aimer le bien. En faisant le bien, on conserve sa vie[3]; en faisant le mal, on se tue. L'impie est un véritable insensé, un aveugle, un orgueilleux. Ce qui indigne surtout Amos, dans le bien-être du règne de Jéroboam II, c'est que cette fausse prospérité amène les hommes politiques à dire : « C'est par notre force que nous avons conquis la puissance. » Aux yeux de Iahvé, c'est là le crime par excellence, celui qui entraîne infailliblement la ruine.

La pensée dominante de tous les prophètes, la supériorité de la justice sur les pratiques du culte, est déjà clairement expliquée dans Amos.

Je hais, j'ai en dégoût vos fêtes [4],
Je ne peux souffrir vos panégyres.
Quand vous m'immolez des holocaustes,
Je ne prends pas plaisir à vos offrandes,

1. Amos, IV, 7 et suiv.
2. *Ibid.*, IV, 6 et suiv.
3. *Ibid.*, V, 14 et suiv.
4. *Ibid.*, V, 21.

Je n'ai pas d'yeux pour vos bœufs gras.
Épargnez-moi le bruit de vos cantiques,
Que je n'entende plus le son de vos nébels ;
Mais que le bon droit jaillisse comme une source,
La justice comme un fleuve qui ne tarit pas.

L'exactitude rituelle ne sert de rien pour obtenir les faveurs de Iahvé.

Allez à Béthel, ce sera un péché de plus[1] ;
Au Galgal, un péché de plus encore ;
Offrez chaque matin un sacrifice,
Tous les trois jours venez payer vos dîmes,
Rendez grâce avec des azymes irréprochables[2] ;
Faites sonner bien haut vos dons volontaires,
Puisque vous aimez tout cela, fils d'Israël !...

Quoique né dans la tribu de Juda, Amos est surtout préoccupé du royaume du Nord, de ce qu'il appelle la maison de Joseph[3]. Il y a sans doute beaucoup d'exagération dans le tableau qu'il trace des crimes qui se commettaient dans le palais de Samarie. Homme d'opposition à outrance, Amos voit tout en noir. L'amende, l'impôt, le payement de l'intérêt pour les dettes, les compensations pécuniaires, dont les juges profitaient, lui paraissent des maltôtes inventées par les classes dirigeantes pour vexer les faibles.

1. Amos, IV, 4 et suiv.
2. *Ibid.*, verset 5; je donne ici à מן le sens privatif.
3. Amos, V, 6, 15 ; VI, 6.

Les femmes, ces « vaches de Basan », sont l'origine de tous les abus[1]; elles oppriment les pauvres, disant sans cesse à leurs maris : « Apportez, que nous fassions bonne chère. » Il n'y a pas de justice pour le pauvre[2]. Le luxe est un préciput levé sur ses sueurs. « C'est parce que vous maltraitez le pauvre et que vous lui prenez un tribut sur sa charge de blé, que vous vous bâtissez des maisons de pierres de taille. Vous n'y demeurerez point. Vous vous êtes planté de belles vignes; vous n'en boirez pas le vin[3]. » Les *latifundia*, qui font fuir le pauvre[4], sont le fléau du pays.

Les idées d'Amos sur les mauvais riches, les marchands voleurs, les gens d'affaires, les accapareurs, sont celles d'un homme du peuple, étranger à toute idée d'économie politique.

Écoutez-moi, mangeurs de pauvres,
Grugeurs des faibles du pays :
« Quand [dites-vous] sera passée la nouvelle lune[5],
Pour que nous reprenions les affaires sur le blé ?
Quand sera fini le sabbat,
Pour que nous ouvrions nos magasins,

1. Amos, IV, 1 et suiv.
2. *Ibid.*, V, 12 et suiv.
3. *Ibid.*, V, 11 et suiv.
4. *Ibid.*, VIII, 4.
5. On célébrait les néoménies par le repos et la fermeture des boutiques.

Où nous ferons l'épha[1] aussi petit
Et le sicle aussi grand que possible?
Grâce à nos fausses balances,
Nous achèterons les pauvres pour de l'argent,
Les malheureux pour une paire de sandales,
Et, de cette manière, nous arriverons à vendre jusqu'à la criblure de notre blé[2]. »

Cela veut dire que le pauvre, ne pouvant plus payer des prix si élevés, sera forcé de s'endetter, de devenir l'esclave du riche, qui alors vendra sa mauvaise marchandise aussi cher que la bonne.

Le prophète en veut aux gens aisés, qui vivent sans souci, pendant que leurs frères souffrent[3].

Couchés sur des lits d'ivoire,
Étendus sur leurs divans,
Nourris d'agneaux pris dans le troupeau [des indigents],
De veaux arrachés à l'étable [du pauvre],
Chantonnant au son du nébel,
Comme David, s'inventant des instruments de musique,
Ils boivent le vin aux lèvres des amphores[4],
S'oignent d'huiles de choix,
Et ne souffrent rien des maux de Joseph!
C'est pourquoi ils iront en tête des captifs;
Alors le cri de leurs orgies cessera.

1. Mesure de capacité.
2. Amos, VIII, 4 et suiv.
3. Amos, VI.
4. L'*amphore* était le grand vase où l'échanson puisait le vin avec des *lécythes*, pour le verser dans la *coupe* des convives. Boire directement à l'amphore était un fait de honteuse ivrognerie.

Une telle lutte, au nom de l'idée patriarcale contre les progrès de la civilisation, était la conséquence d'un état religieux beaucoup plus avancé que celui des autres peuples; de même que, de nos jours, nous voyons les questions socialistes posées d'une manière bien plus âpre dans les pays où les anciennes croyances religieuses sont ébranlées. Les peuples que l'on paye avec des billets sur l'autre vie souffrent plus patiemment que les désabusés les iniquités inhérentes à la société humaine. La politique d'Amos est bien la politique d'un peuple qui ne croit ni aux récompenses ni aux châtiments de l'avenir, qui veut, par conséquent, le règne de la justice absolue ici-bas. La haine de l'injustice est singulièrement diminuée par l'assurance des compensations d'outre-tombe. Volontiers, d'ailleurs, on se figure l'état économique antérieur à l'apparition des grandes fortunes comme moins inique que le présent; on admet complaisamment que le faible y était plus garanti. C'est ainsi que, de nos jours, beaucoup de socialistes regrettent les maîtrises du moyen âge. S'ils étaient satisfaits et pouvaient jouir un jour du régime qu'ils imaginent comme parfait, leur illusion serait dissipée.

Amos se montre sévère dans ses jugements sur le culte des tribus du Nord. Béthel, le Galgal, Dan,

Beër-Séba[1] sont, pour lui, les centres d'un culte impuissant et idolâtrique [2]. La vision capitale à cet égard est celle[3] où le prophète voit Iahvé debout sur l'autel de Béthel. C'est un autel de Iahvé; mais Iahvé ne l'aime pas. Il donne ordre au prophète de frapper le chapiteau, de façon que le linteau s'ébranlé, et de casser la tête aux Israélites avec les morceaux du temple.

Israël est le royaume pécheur[4]; Israël périra[5]; mais Juda sera sauvé[6]. Iahvé réparera les brèches de la maison de David[7]. Le royaume davidique, ainsi restauré, reconquerra les peuples sur lesquels le nom de Iahvé a été autrefois prononcé, ces anciennes frontières dont Hamath et Asiongaber étaient l'horizon extrême, au Nord et au Sud.

1. Voy. ci-dessus, p. 193 et suiv.

2. Amos, III, 14; IV, 4 et suiv.; V, 5 et suiv.; VIII, 14. La même idée domine dans les fragments des prophètes du Nord qui nous ont été conservés. Il faut noter que la compilation ou, pour mieux dire, l'extrait des prophètes s'est fait par des gens du Sud, qui n'ont pris dans les prophètes schismatiques que ce qui allait à leurs vues politiques, c'est-à-dire ce qui fournissait des arguments pour l'unité de la nation, la centralisation du culte à Jérusalem et les frontières idéales du côté d'Édom et du Liban.

3. Chapitre IX.

4. Amos, IX, 8.

5. Complainte par avance, chapitre V, 1 et suiv.

6. Amos, IX, 8 et suiv.

7. *Ibid.*, IX, 11 et suiv.

Cette ardente révolte contre l'ordre établi, cette fausse situation d'un Judaïte prêchant l'anathème et la destruction en plein royaume d'Israël, était difficilement tenable. Amos avait surtout trois menaces par lesquelles il effrayait les populations : les sauterelles, le feu, le fil à plomb. Il disait avoir vu Jahvé au moment où il forme les sauterelles après la fenaison royale[1]. Les sauterelles allaient tout dévorer; par sa prière, le prophète les arrêtait. — Le feu de même commençait par absorber la Méditerranée, puis il allait manger la terre. La prière l'arrêtait encore. — Quant au niveau ou fil à plomb, rien ne l'arrêtait. Il se promenait en maître sur les hauts-lieux d'Isaac et les sanctuaires d'Israël. C'était le signe d'une absolue dévastation. La maison de Jéroboam II, en particulier, serait toute livrée au glaive. A Béthel, où Amos exerçait son ministère de terreur, cela faisait une vive émotion. Amasiah, prêtre de Béthel, dénonça Amos au roi d'Israël, et fit remarquer que le pays ne pouvait supporter un homme qui annonçait tous les jours l'extermination de la maison royale et la déportation du peuple. En même temps, il disait assez sensément à Amos : « Voyant, retourne en la terre de

1. Le roi avait droit au premier fauchage, les autres fauchages étaient pour le peuple.

Juda ; là, mange ton pain et prophétise à ton aise. Mais, à Béthel, tu ne saurais continuer à prophétiser; car c'est un sanctuaire royal[1], un établissement national[2]. » Amos lui répondit :

Prophète ne suis,
Fils de prophète ne suis,
Berger je suis,
Simple pinceur de sycomores [3].
Et Iahvé m'a pris de derrière mon troupeau
Et m'a dit : « Va, prophétise à mon peuple d'Israël. »

Amos ne céda point ; il continua de se répandre en prophéties terribles contre l'État et contre le prêtre de Béthel.

Ce qu'on peut appeler le système prophétique est déjà complet chez Amos. « Le jour de Iahvé », c'est-à-dire l'apparition de Iahvé en juge suprême, en redresseur de torts, est déjà l'idée fixe d'Israël. Du livre d'Amos à la vision de Patmos, pas un trait essentiel ne sera ajouté au tableau. Le *Dies iræ dies illa* est esquissé d'avance. Le sentiment de la justice était si ardent chez l'Israélite pieux, que toute violation du droit lui semblait entraîner comme conséquence nécessaire la fin du monde. Dès

1. *Miqdas mélek.*

2. *Beth-mamlaka.*

3. Pour que le fruit du sycomore mûrisse, il faut y pratiquer des incisions.

qu'il voyait un abus, il en concluait que le monde allait finir. Il n'avait pas d'autre manière de sauver l'honneur de Iahvé. Le penseur hébreu est d'avis, comme le nihiliste moderne, que, si le monde ne peut être juste, il vaut mieux qu'il ne soit pas; que le monde ne peut vivre avec ce qui en est la subversion. Tout nuage à l'horizon paraissait ainsi au prophète l'indice prochain de la catastrophe qu'il attendait. La révolution conçue par ce peuple fut assurément la plus radicale qui ait jamais été rêvée, puisque Dieu lui-même vient y présider.

On se figurait déjà ce jour de Iahvé sous les couleurs les plus terribles. Ce sera un jour de ténèbres, non de lumière. Il y aura des signes au ciel; le soleil se couchera en plein midi[1]. Malheur à qui désire voir ce jour-là! Ce sera comme quand un homme fuit devant un lion, se trouve face à face avec un ours, entre dans sa maison, s'appuye contre le mur et qu'un serpent le mord[2].

Un âge d'or succédera à ce grand jour des justices divines[3]. La terre sera si fertile que la moisson et les semailles se toucheront. Les montagnes ruisselleront de vin. Iahvé ramènera alors les captifs de

1. Amos, VIII, 9 et suiv.
2. *Ibid.*, V, 18 et suiv.
3. *Ibid.*, IX, 13, 14, 15. Cf. Joël, IV, 18.

son peuple. Ils rebâtiront leurs villes détruites; ils replanteront leurs vignobles et en boiront le vin. Israël, désormais, ne sera plus arraché du sol que Iahvé lui a donné[1].

Un tremblement de terre[2] qui survint deux ans

1. Ces analogies entre la théorie apocalyptique des plus anciens prophètes et celle qui fut dominante après la captivité font naître des soupçons. En trouvant dans Amos, dans Joël, dans Osée, la description du jour de Iahvé, les annonces de restauration nationale et d'unification du culte, les descriptions paradisiaques de l'avenir et l'annonce de la conversion des païens, on est tenté de voir là des interpolations. Il ne faut pas s'arrêter à ces doutes. Les extraits des anciens prophètes ont été faits d'une manière tendentieuse, en vue d'établir que les prophètes antérieurs à la destruction de Samarie eurent, sur les points importants, les mêmes idées que les plus modernes. Voir ci-dessus, p. 435, note 2. Les passages n'ont pas été fabriqués, mais ils ont été choisis. Or on sait combien cette méthode de passages choisis, ne présentant qu'un côté des choses et soulignant avec exagération quelques traits au détriment des autres, fausse la pensée d'un auteur. C'est comme si un lettré voulait prouver que toutes les idées du XIX[e] siècle, on les a eues au XVII[e], et réunissait à ce propos des passages isolés de Vauban, de Fénelon, de La Bruyère. Si nous avions les écrits complets de la vieille école prophétique, nous les trouverions fort différents de ceux de l'école plus moderne ; nous n'avons des anciens que les phrases par lesquelles ils ressemblaient aux modernes. Dans Amos, en particulier, les coups de ciseaux se reconnaissent en beaucoup d'endroits (surtout chap. V).

2. Amos, I, 1 ; Zach., XIV, 5. Il est possible que la mention qui se lit dans Zacharie provienne de Amos, I, 1, et non d'un souvenir direct.

après les menaces d'Amos sembla donner raison à ces prédictions sombres. Les événements, plus tard, les vérifièrent mieux encore. Peut-être Amos avait-il quelque prévision de la prochaine entrée en scène des Assyriens[1]. Souvent les prophètes usaient de renseignements qu'ils avaient et de leur sagacité personnelle pour deviner l'avenir et s'en faire un mérite.

Nous possédons, sous le nom de *Joël, fils de Pethuël*, une tirade prophétique sans date, d'un style qui a les plus grandes analogies avec celui d'Amos, et dont les idées sont absolument les mêmes que celles du berger de Thékoa[2]. Nous inclinons à croire que *Joël* et *Pethuël* sont des noms symboliques[3], et nous regardons le livret qui porte le nom

1. Amos, v, 27 ; vi, 14.

2. Phrases répétées d'un livre à l'autre (comp. Amos, i, 2, et Joël, iv, 16 ; Amos, ix, 13, et Joël, iv, 18) ; mêmes analogies avec Job dans les deux ; même horizon politique. Les objections que l'on fait contre l'ancienneté de Joël porteraient également contre Amos ; or on ne doute pas d'Amos. Il n'y a aucun avantage critique à supposer le chapitre iv ajouté après la captivité. A partir du v. 4, une telle hypothèse ne s'applique plus ; on rentre dans l'horizon pré-assyrien. Se rappeler les observations ci-dessus, p. 439, note 1.

3. *Joël* = « Io est El », Io et El c'est la même chose. *Pethuël* = « le simple ou le crédule d'El », celui qui est comme un enfant, comme un disciple entre les mains d'El, qui ne sait rien que ce que El lui apprend. Comp. *Lemuël* (Prov., xxxi, 1). Notez le goût

de Joël comme une suite de celui d'Amos. Une invasion de sauterelles, suivie de sécheresse, fut l'occasion de ce morceau singulier [1]. Les envahisseurs sont peints en un style qui rappelle la description de Béhémoth et Léviathan dans Job, et que, plus tard, l'Apocalypse chrétienne a imité [2]. L'auteur voit dans le fléau l'annonce du jour de Iahvé. Ce qui n'est qu'indiqué dans Amos [3] est longuement développé ici. Iahvé exerce ses jugements par les accidents extérieurs; tout accident de ce genre, dans la pensée du prophète, est l'apparition d'un juge vengeur; toute catastrophe naturelle a une cause morale et vient de Dieu irrité. Le fléau n'est pas un élément que l'on conjure; c'est l'acte d'un être suprême; or un être suprême, bien différent d'un Neptune, d'un Apollon, d'un Indra, ne peut obéir qu'à un mobile moral. Les fléaux sont ainsi les avant-coureurs de la justice divine. Le bruit de la nuée de sauterelles, c'est la voix de Iahvé, c'est Iahvé lui-même entrant en scène. Les sauterelles sont

de notre auteur pour les noms symboliques, עמק יהושפט, עמק החרוץ, analogues à ceux d'Osée. L'absence de date dans le titre, fait contraire aux habitudes de l'ancienne littérature prophétique, s'explique bien avec notre hypothèse.

1. Comp. Amos, VIII, 1-3; Nahum, III.

2. Joël, II, 1 et suiv.; cf. I, 6. Comp. Apoc., IX, 7 et suiv.

3. Amos, V, 18-20.

les cavaliers fantastiques d'une armée d'invasion poussée par le châtieur universel[1].

Iahvé fait éclater sa voix en tête de son armée;
Innombrable est sa horde.
Forts sont ceux qui exécutent ses ordres;
Car grand et redoutable est le jour de Iahvé;
Qui pourra le supporter?

« Et maintenant encore, dit Iahvé,
Revenez à moi de tout votre cœur,
Avec des jeûnes, des larmes et des cris funèbres. »
Déchirez vos cœurs, et non pas vos habits,
Revenez à Iahvé votre Dieu;
Car il est clément et bon,
Patient et riche en miséricorde[2].
Qui sait? Peut-être s'adoucira-t-il,
Se repentira-t-il du mal [qu'il vous a fait],
Ne laissera-t-il après lui que bénédiction.
Faites donc des offrandes et des libations à Iahvé votre Dieu.

Sonnez de la trompette en Sion,
Ordonnez le jeûne,

1. Joël, II, 11-17. Par moments, le morceau de Joël apparaît comme un morceau allégorique, composé à une époque où l'on aurait été obligé d'observer dans le langage des habitudes de mystère. Les sauterelles seraient les Assyriens. Cela expliquerait le pseudonyme du titre. Mais une foule de difficultés s'opposent à cette hypothèse. Comp. Joël, IV, 10, à Isaïe, II, 4, et à Michée, IV, 3. De ces trois passages, c'est le texte de Joël qui est le prototype.

2. Les mots ונחם על הרעה, au verset 13, sont une variante marginale de ונחם, au verset 14.

Convoquez la réunion sainte,
Réunissez le peuple,
Sanctifiez l'assemblée,
Appelez les vieillards,
Réunissez les enfants, les suceurs de mamelles ;
Que l'époux sorte de sa chambre
Et l'épouse de son alcôve.
Entre le portique et l'autel,
Que les prêtres qui servent Iahvé pleurent,
Et qu'ils disent : « Épargne, ô Iahvé, ton peuple,
Ne livre pas ceux de ton héritage à l'opprobre,
De peur qu'on ne rie d'eux chez les nations,
Qu'on ne dise parmi les peuples :
« Où est leur Dieu ? »

Iahvé, touché par les jeûnes et les prières, se réconcilie avec son peuple, répare les dégats causés par le passage de « sa grande armée »[1]. Mais, ce qui caractérise au plus haut degré l'ordre d'idées où vivaient les prophètes, c'est que l'accident passager des sauterelles conduit notre Voyant à l'idée d'un « jour de Iahvé » général pour toute l'humanité. Les lignes générales de l'Apocalypse sont tracées. Après les fléaux précurseurs et les brûlantes ardeurs du jugement de Dieu, vient un siècle de bonheur, où Dieu règne en maître sur une terre renouvelée[2].

1. Joël, II, 25.

2. Si on regarde l'écrit mis sous le nom de Joël comme une composition postérieure en date, il reste Amos, qui renferme les mêmes idées moins développées : V, 18-20; IX, 13-15.

Et il y aura un temps où je répandrai mon Esprit sur toute chair ; si bien que vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards songeront des songes, et vos jeunes gens verront des visions. Même sur les esclaves, sur les servantes, en ces jours-là, je répandrai mon Esprit. Et je ferai des prodiges au ciel et sur la terre : sang, feu, colonnes de fumée. Le soleil se changera en ténèbres, la lune en sang, à l'approche du grand et terrible jour de Iahvé[1].

Dieu assemble alors toutes les nations dans la plaine nommée symboliquement *Iehosafat* (Iahvé juge)[2]. Lui-même combat ou plutôt rugit de la colline de Sion. Le soleil et les étoiles combattent avec lui ; sa victoire est facile. Il punit ceux qui ont maltraité Juda et Jérusalem, surtout les Philistins, les gens de Tyr et de Sidon, qui ont vendu des troupes de Judaïtes aux Ievanim ou Ioniens[3], et les Ioniens qui les ont achetés[4]. Sion, séjour élu de Iahvé, désormais inviolable, sera une source de vie, de fécondité et de bonheur pour tout ce qui l'approche. L'Égypte, au contraire, et l'Idumée deviendront des déserts.

Ces idées vont remplir l'imagination d'Israël

1. Joël, III, 1 et suiv.

2. Inutile de dire que l'identification de cette vallée imaginaire avec le val de Cédron est bien postérieure.

3. Allusion à des événements inconnus.

4. Cf. Zach., IX, partie très ancienne. V. ci-après, p. 461. Comparez pour la traite des blancs, ci-dessus, p. 426-427, coïncidence bien forte pour l'authenticité de Joël.

jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne; elles seront la source du plus extraordinaire des mouvements religieux. Si l'on s'étonne de les trouver complètement exprimées à une époque reculée, nous répondrons que ces idées étaient un fruit si naturel des principes les plus enracinés d'Israël sur la justice de Dieu et la mortalité essentielle de l'homme, qu'elles devaient éclore dès le moment où Israël arriverait à la réflexion. C'était l'équivalent du système de réparations tardives que d'autres races ont conçu sous la forme de l'immortalité de l'âme. On trouve ces idées, que les théologiens appellent eschatologiques, dans les parties authentiques d'Isaïe, et certainement Isaïe ne les avait pas inventées. Nous ne sommes donc pas surpris que les compilateurs du volume prophétique, au VIe ou au Ve siècle avant Jésus-Christ, fouillant dans les registres de l'ancien prophétisme, y aient trouvé des pages offrant une frappante analogie avec les brillantes déclamations des prophètes plus récents et qu'ils aient copié avidement ces morceaux pour en grossir leur recueil.

L'horizon politique est, en pareil cas, le véritable *criterium* pour juger de l'âge des morceaux[1]. Quand

1. Voir mon étude insérée dans le *Journal des savants*, nov. 1888.

il n'est pas question de l'Assyrie, que le prophète est uniquement préoccupé des petites guerres entre les peuples voisins d'Israël, dans les limites de Tyr et de Damas, on peut être sûr qu'on a devant soi un morceau de la vieille école. Ainsi nous rapportons aux temps de Jéroboam II ou d'Ozias une page qui nous est venue sous le nom probablement symbolique de *Obadiahou* (le serviteur de Iahvé)[1]. Le pays d'Édom est le point de mire de ce publiciste ardent, qu'une défaite passagère a humilié, mais qui n'en est pas moins sûr des triomphes à venir. Chaque année, des complications nouvelles s'élevaient entre Juda, Israël, Édom, Moab, Ammon; il serait donc presque superflu de vouloir trouver le moment précis auquel se rattache un tel morceau. La haine entre ces peuples était toujours la même; la violence des déclamations, la même aussi. Comme la diatribe en question parlait éloquemment du « jour de Iahvé sur tous les peuples » et des revanches futures d'Israël[2], on lui donna place parmi les extraits prophétiques. Il semble résulter d'un passage de ce petit écrit que, dans une des aventures

1. C'est le prophéte qu'on nomme Abdias. Il est remarquable que le nom du père n'est pas donné, non plus que le lieu de naissance.

2. Abdias, 15 et suiv.

de guerre du temps, Jérusalem fut surprise, que seule la citadelle ou *millo* échappa, grâce à la force de ses murs. Le temple même paraît avoir été profané par les orgies des vainqueurs[1]. Un tel fait n'a rien que de fort possible; l'historiographie officielle a très bien pu le dissimuler.

Un autre fragment prophétique paraît se rapporter à ce temps[2]. L'auteur ne sort pas de l'ancien cercle. Il ne pense pas aux Assyriens. Les Ievanim ou Grecs, marchands d'esclaves, sont l'objet de sa principale colère[3]. Comme Osée, l'auteur déplore la séparation des deux moitiés d'Israël. Il est plein de rage contre Damas et les pays araméens[4], contre Hamath, contre Tyr et Sidon, pays sages selon le monde, d'une sagesse et d'une civilisation toutes profanes, contre les villes philistines aussi. Tout ce monde riche et puissant sera détruit par le feu. Mais ensuite, il pourra se convertir, aban-

1. Abdias, 16 et suiv. C'est ici le principal argument de ceux qui placent la rédaction d'Abdias après la captivité. Mais ces *convicia* prophétiques contre les peuples voisins de la Palestine ne sauraient être de l'époque perse, époque où les populations des satrapies n'avaient plus de guerres entre elles. Abdias est pour nous un prophète pré-assyrien, comme Amos.

2. C'est le chapitre IX du livre actuel de Zacharie. Voy. ci-après, p. 461.

3. Comp. Joël, IV, 6.

4. Zach., IX, 1. Je lis חורן pour חדרך, et עם ארם pour עי' ארם.

donner ses sacrifices impurs, se fondre honorablement dans Juda, comme les Jébuséens, qui, de Chananéens qu'ils étaient, devinrent Israélites. Aux yeux du prophète commence alors à se dessiner l'idéal du roi doux et pacifique, ennemi des chevaux et des chars :

Tressaille, fille de Sion,
Pousse des cris, fille de Jérusalem.

Voici que ton roi vient à toi juste et victorieux,
Humble, monté sur un âne et sur le petit de l'ânesse.
Plus de chars en Éphraïm;
Plus de chevaux à Jérusalem;
Plus d'arc de guerre!
Il dictera la paix aux nations.
Son empire s'étendra d'une mer à l'autre [1],
Et du fleuve aux extrémités de la terre.

L'imagination d'Israël prenait sa revanche contre les déceptions de la réalité. Voilà les premiers traits de ce roi Messie, qui doit réaliser toutes les espérances de la nation; le voilà avec les caractères que lui attribueront Isaïe, Michée. Tout est déjà dans ces anciens prophètes. Tout ce qui éclatera au grand jour du temps d'Ézéchias avait été clairement exprimé sous Jéroboam II et sous Ozias.

1. C'est-à-dire de la Méditerranée à la mer Rouge. Élath ou Asiongaber était l'objectif constant des rois de Juda.

CHAPITRE XVIII

APPARITION DE L'ASSYRIE DANS LES AFFAIRES PALESTINIENNES.

Les renseignements historiques nous manquent d'une manière déplorable sur le siècle qui eut pour publicistes les hommes extraordinaires dont Israël a recueilli les œuvres dans le volume de ses nabis. Nous sommes devant cette histoire comme devant une série de *Premiers Paris*, brouillés, décousus, se rapportant à des événements dont nous ne saurions presque rien par ailleurs. Il semble qu'après la mort de Jéroboam II, son fils Zacharie lui succéda régulièrement. Mais ce règne fut court. Zacharie fut tué à Samarie, devant tout le peuple, par Salloum, fils de Iabès, qui devint roi à sa place. Avec Zacharie finit la maison de Jéhu (vers 770). Cette maison avait donné cinq rois à Israël; elle maintint la supériorité du royaume du Nord sur celui de

Juda, et se défendit assez bien contre l'ennemi permanent, le royaume araméen de Damas. Si le fanatisme eut dans l'élévation du fondateur de cette dynastie une part aussi grande que le prétend l'historiographe juif, il faut avouer qu'on ne s'aperçut guère de cette origine, sous le règne de ses successeurs. Les prophètes sont attachés à ces rois et paraissent avoir vécu avec eux dans des relations pacifiques; mais ils ne semblent pas leur avoir demandé d'actes de persécution. Ils ne semblent pas non plus avoir essayé de créer pour Jéhu un rôle analogue à celui de David, comme cela aurait dû avoir lieu si Jéhu avait rendu au culte de Iahvé des services aussi grands que le suppose le texte actuel du livre des Rois.

L'assassinat de Zacharie fut suivi d'une véritable anarchie militaire [1]. Salloum ne régna qu'un mois. Il fut tué par Menahem, fils de Gadi, qui organisa sa conspiration dans Thirsa, l'ancienne capitale, et de là se porta sur Samarie. C'était un homme cruel. La ville de Tappouah [2], près de Samarie, avait refusé de lui ouvrir ses portes. Il fit égorger les

1. Voy. Zach., XI, 8 (les trois bergers en un mois), et surtout Osée, III, 4-5. Voy. ci-après, p. 461.

2. Correction presque certaine pour תפסח (II Rois, XV, 16). Le mot מתרצה à biffer; repris à tort du v. 14.

hommes et éventrer les femmes enceintes[1]. Il paraît que son pouvoir fut toujours contesté[2]. Le royaume d'Israël se débattait sous le coup d'un mal incurable. L'organisme social et religieux était en pleine décomposition[3].

Les conspirations militaires se multipliaient également à Jérusalem. Joas avait été élevé au trône et précipité du trône par une conspiration de cette espèce. Amasias, son fils, périt par suite d'un complot. Il réussit à s'échapper de la ville et se réfugia à Lakis. Les conjurés l'y poursuivirent et l'y tuèrent. On mit son cadavre dans le char qu'il montait, et ses propres chevaux le ramenèrent mort à Jérusalem, où on lui donna la sépulture ordinaire des rois.

L'armée qui avait renversé Amasias mit à sa place un de ses fils, Ozias[4], né d'une Hiérosolymitaine nommée Iecoliahou. Ozias ne paraît pas avoir été l'aîné de la famille ; mais l'armée le préférait, peut-être parce qu'il était très jeune; il

1. Il est fait allusion, dans Osée, x, 14, à un fait analogue, rapporté à Beth-Arbel.

2. Cela résulte de II Rois, xv, 19.

3. Osée, III, 4.

4. On peut hésiter entre les formes Oziah et Azariah (עזיה, עוזיה, עזריה). Les monuments assyriens présentent le nom *Azariah*. Mais est-ce le même personnage?

n'avait que seize ans. Ses commencements furent extrêmement faibles[1]; puis il s'affermit. Son règne de cinquante-deux ans fut prospère pour Jérusalem. Édom rentra dans la vassalité de Juda[2]. Ozias reprit l'expédition, si malheureusement interrompue, de son père dans le Ouadi-Arabah[3]. Il conquit Élath, la fortifia et la rattacha de nouveau au royaume de Juda. Mais les voyages d'Ophir ne furent pas repris, et on ne vit pas de nouveau bois de santal à Jérusalem.

En religion, Ozias suivit les traces de son père et de son grand-père. Ce fut un iahvéiste modéré. Il ne supprima pas les hauts-lieux; mais c'est là un reproche qu'on ne lui adressa qu'après sa mort; de son temps, personne ne croyait probablement que la pluralité des lieux de culte fût un crime. Peut-être la tradition selon laquelle il aurait été frappé de la lèpre fut-elle une conséquence de la mauvaise note que lui donnèrent les historiens piétistes.

Malgré la puissante fermentation entretenue par les prophètes, peut-être à cause de cette fermentation, Israël était encore dans le monde une quantité

1. II Rois, XIV, 11 et suiv. Comp. Amos, IX, 12.
2. Amos, IX, 12.
3. Notez Amos, VI, 14.

négligeable. Les efforts des nations, comme ceux des individus, reçoivent de l'activité générale du siècle un coefficient énorme. Même le mal est quelquefois fécond par la réaction qu'il provoque; il n'y a de tout à fait stérile que le terre-à-terre et le désordre mesquin. Vers 765 ou 760 [1], un fait d'importance majeure vint changer l'axe de la politique en Orient. Alors apparut, dans les vallées de l'Oronte et du Jourdain, une puissance militaire dont rien encore n'avait pu donner une idée. Damas, Tyr, Hamath, les villes philistines, auxquelles avaient appartenu jusque-là l'importance et la renommée, n'eurent plus désormais que des mouvements subordonnés à l'action d'un centre éloigné.

Les relations des Hébreux avec l'Assyrie remontaient aux origines; mais, depuis des siècles, elles étaient interrompues. L'Assyrie, d'ailleurs, que les Beni-Israël avaient connue était la région mésopotamienne de Sarug et de Harran, peut-être antérieurement la Babylonie et la Chaldée. Cet ancien

1. La chronologie est ici fort incertaine. Voir Oppert, *la Chronol. biblique*, p. 29-32; le même, *Salomon et ses succ.*, 1877; Schrader, *Die Keil. und das A. T.* (2ᵉ édit.), p. 217 et suiv.; Duncker, *Gesch. des Alt.*, II (5ᵉ édit.), p. 270 et suiv.; Maspero, *Hist. anc.* (4ᵉ édit.), p. 397-398.

empire assyrien avait un caractère essentiellement civilisateur. Il avait ses doctrines, ses disciplines sacrées, des corps de prêtres et de sages, un commencement de science rationnelle, un grand avancement dans les arts. Avec le temps, au contraire, s'était formé à Ninive le noyau d'un empire dont la force paraît avoir été tirée des hordes énergiques qu'ont toujours nourries les montagnes du Kurdistan. C'était la première apparition de la force militaire dans le monde; le résultat fut un despotisme brutal, que ne paraît avoir animé aucune idée morale ni religieuse.

L'esprit et le droit selon les vieilles idées devinrent des mots dénués de sens. Des kilomètres de bas-reliefs, d'un réalisme effrayant [1], nous montrent à l'œuvre ce vieux militarisme, avec sa poliorcétique avancée, la simplicité de ses idées, la barbarie de ses mœurs. La cruauté est ici, comme chez les Peaux-Rouges, une force et un mobile. Des scènes de tortures sont représentées avec autant de soin et d'amour que des scènes de victoire. Le roi, sorte d'Attila ou de Tamerlan, paraît le centre unique de tout ce déploiement. Il n'y a dans un tel monde ni grand ministre, ni grand

1. Au Musée britannique, au Louvre.

capitaine, ni grand artiste. A côté du roi, on ne voit que des soldats, des serviteurs, des bourreaux. Le roi est le dieu véritable de cet art de scalpeurs. Rien n'existe à côté de lui. Toutes les représentations n'ont qu'un but, c'est de prouver qu'il est fort. Or on est bien fort, selon cette logique de sauvages, quand on voit son ennemi écorché vif à ses pieds.

Le monde n'avait encore rien vu de semblable. L'Égypte et Babylone avaient régné par la force, au milieu de populations plus faibles et surtout moins organisées. De braves chefs de bande, tels que David, avaient fait servir la terreur à leur ambition. Les Moabites vaincus par David avaient subi des supplices aussi affreux que les vaincus de Ninive. Mais une tyrannie systématique, on n'en avait pas connu encore. C'était vraiment, comme les Voyants Hébreux le comprirent, le premier empire, la première grande agglomération de peuples par la conquête. L'empire grec, l'empire romain, jusqu'à un certain point l'empire perse, se firent pardonner leurs violences par le bien général qu'ils procurèrent et la contribution qu'ils apportèrent au progrès. L'empire assyrien paraît n'avoir fait que du mal. On ne voit aucune idée qu'il ait répandue, aucune bonne cause qu'il ait servie.

Comme les empires tartares du moyen âge, il ne passa que pour détruire. Peut-être, du reste, le sang tartare dominait-il déjà dans ces hordes terribles, et les sombres conquérants qui terrifièrent le VIIIe siècle avant Jésus-Christ avaient-ils plus qu'un rapport extérieur avec les Turcs, avec Attila et Gengiskhan.

Le contre-coup de ces cyclones dans le monde à demi patriarcal de Syrie et d'Arabie fut effroyable. Ces bonnes petites sociétés vivaient de l'idée que le gouvernement de l'univers est en somme assez juste; que la richesse, le pouvoir, la considération, appartiennent à l'honnête homme ou finissent par lui revenir; que l'adversité n'est qu'une épreuve passagère qui tourne à l'avantage de celui que Dieu frappe. Or voici le mal qui s'élevait comme un *rokh* monstrueux à l'horizon; la brutalité, la violence, devenaient maîtresses du monde. Ces stupides et cruels hoplites, qui marchent en rangs serrés à la conquête de l'Asie, sont l'antipode de l'homme juste et responsable, tel que l'auteur du livre de Job, par exemple, le conçoit.

Le fait, du reste, n'était pas exclusivement propre à l'Assyrie. Le mercenaire devenait le maître du monde. Jusqu'alors, on s'était battu pour se défendre; maintenant, on apprenait la guerre

comme un métier avantageux[1]. Aux classifications des âges primitifs, où les hommes étaient divisés par leur genre de vie, agriculteurs, bergers, chasseurs, brigands, vient s'ajouter la catégorie de celui qui se vend à un autre pour tuer et se faire tuer. Une immense forbannerie s'élevait de toutes parts. C'est l'âge de piraterie qui nous est représenté par les poèmes homériques. L'exploitation de l'homme par l'homme est maintenant la loi commune. La captivité passe pour le mal suprême, pour le type même du malheur[2]. L'homme le mieux élevé peut, d'une heure à l'autre, devenir l'*æchmalote* de celui qui le surprend. Le patriarche le plus accompli risque toujours d'être la proie d'une bande de gorilles, qui fait pis que le tuer, qui le pollue, l'assujettit à la bête, le réserve à mille morts.

Ce qui rendait le nouvel empire assyrien particulièrement odieux aux Sémites restés fidèles à l'esprit ancien, c'était son impiété. On ne voit pas de temples dans le monde assyrien de cet âge; les monuments n'offrent presque aucun symbole religieux[3]. Devant ce manque absolu de toute crainte de Dieu, l'idée qui devait venir à des peuples

1. Isaïe, II, 4 ; Michée, IV, 3.
2. Notez les sens métaphoriques de שבות, שבה, שוב שבות.
3. Les Mongols, à leur entrée dans le monde de l'Asie cité-

simples, ne regardant que le dehors des choses, était que le roi se faisait adorer. Cette substitution de l'homme à Dieu, que l'on croyait déjà découvrir dans des mythes de la plus vieille histoire, tels que Nemrod, le *Kesil*[1], paraissait la suprême folie. L'essence de l'esprit du Sémite patriarcal est le respect de l'individu. Cette suppression des créatures de Dieu au profit d'un immense orgueil, cette égalité dans l'esclavage universel, révoltaient de fières natures, étrangères à l'idée de l'État, auxquelles l'assujettissement à de petits roitelets tels que ceux de Judée et d'Israël paraissait déjà une déchéance.

Les prophètes auraient dû être, les plus indignés; mais, ne voyant le monstre que de loin, voyant, au contraire, de très près leurs adversaires de Jérusalem ou de Samarie, ils prirent l'Assyrie comme une sorte d'épouvantail à l'adresse de leurs compatriotes. Parfois même, ils semblèrent incliner singulièrement vers leurs pires ennemis et mériter le reproche d'amis des Assyriens. Le malentendu en ce genre est facile. Les

rieure, firent de même aux musulmans l'effet de peuples sans religion.

1. Le Géant ou Orion, qui voulut se révolter contre Dieu et fut attaché à la voûte du ciel.

esprits étroits accusent toujours les clairvoyants de désirer les malheurs qu'ils prévoient et qu'ils annoncent. Le rôle de Cassandre est le plus triste de ceux qui peuvent échoir aux amis de la vérité.

Chaque année, une expédition sortait de Ninive, et allait porter, dans les régions voisines du bassin du Tigre et de l'Euphrate, la terreur du roi d'Assyrie. L'Arménie, la partie orientale de l'Asie Mineure, la Cilicie, toute l'Aramée du Nord étaient domptées, presque assimilées. C'est vers l'an 765 que le fléau atteignit les pays voisins d'Israël. En présence d'une telle force, la résistance était impossible. La sagesse commandait l'union et les alliances avec les peuples voisins, surtout avec les villes de Phénicie. Mais les prophètes (les journalistes, comme nous dirions aujourd'hui) portaient toutes les questions à une sorte de paroxysme. Leur haine contre Tyr et Sidon les aveuglait [1]. La jalousie des classes était extrême; la rivalité des deux royaumes, d'ailleurs, créait à une grande puissance étrangère une brèche assurée. Ceux que le sang aurait dû rapprocher luttaient d'obséquiosité à l'égard de l'ennemi commun, pour diriger sa colère au gré de leurs secrètes inimitiés [2].

1. Voy. Zacharie, IX, et Isaïe, XXIII.
2. Osée, V, 12, etc.

On ne sait rien de la première pression assyrienne sur Israël, laquelle eut lieu sous le règne de Menahem [1]. Menahem se soumit et paya au roi d'Assyrie mille talents d'argent, moyennant lesquels le roi d'Assyrie devint son protecteur. Menahem fit payer la contribution par ses sujets aisés, et parut se résigner sans peine à une situation qui garantissait sa royauté chancelante contre les dangers intérieurs dont elle était menacée. Son fils Peqahiah lui succéda, et ne régna que deux ans. Il fut assassiné, dans le pavillon central de son palais de Samarie [2], par le chef des gardes Péqah,

1. Cette première apparition de la puissance ninivite dans le monde israélite eut lieu par le souverain assyrien que les historiographes hébreux appellent Poul ou Phul, et que l'on ne réussit pas à bien identifier avec les données de l'assyriologie. Ce n'est sûrement pas Téglatphalasar. Quand on songe que ce nom de פּול, qui peut prêter à tant d'erreurs de copistes, n'est écrit en réalité qu'une fois dans l'historiographie hébraïque (les Chroniques ne font ici que répéter le livre des Rois), et cela dans un texte où les fautes abondent, on arrive à croire que la question ne doit pas être serrée de trop près. Dans les listes assyriennes, le roi qui répondrait le mieux serait Assourdanil II. L'identification de Poul avec le roi de Babylone Πῶρος, du Canon de Ptolémée, entraîne bien d'autres difficultés. Voir Schrader, *Die Keilinschr.*, p. 227 et suiv.; Oppert, dans *Babyl. and oriental Record*, vol. II, nº 5 (Londres, 1888).

2. Les mots את ארגב ואת האריה sont tout à fait inintelligibles. Cela fait penser à l'*Ariel de Moab*, II Sam., XXIII, 20. Notez le mot *salis* qui rappelle les Forts de David.

fils de Remaliah, avec l'aide d'un corps de cinquante Galaadites.

Quelques morceaux prophétiques de ce temps nous ont été conservés parmi les fragments anonymes qu'on mit, dans l'*editio princeps* des livres prophétiques, à la fin du volume, après le dernier des prophètes, qui était Zacharie fils de Barachie [1]. Un ou deux de ces morceaux étaient peut-être de ce Zacharie fils de Iebérékiah, dont Isaïe parle comme d'un des témoins fidèles de la vérité [2]. La ressemblance des deux noms aura aidé à la confusion. Quoi qu'il en soit de ce point, les réflexions des hommes de Dieu, après l'humiliation de Menahem, étaient tristes. Israël est un troupeau destiné à la boucherie [3]. Les bergers le vendent au boucher pour s'enrichir. De toutes parts, guerres civiles, anarchie. Un moment, on a vu trois bergers en un mois [4]. Pour comble de malheur, les brebis se mangent les unes les autres. Le prophète alors brise son bâton, qui s'appelle Fraternité, en signe de la

1. Zacharie, IX-XI. Ces morceaux paraissent d'auteurs différents. Voir ci-dessus, p. 444, note 4; 450, note 1. Nous parlerons de la partie XII-XIV au tome III de cet ouvrage.

2. Isaïe, VIII, 2. Voir ci-après, p. 511.

3. Chapitre XI, 4.

4. Chapitre XI, 8. Allusion, sans doute, à Zacharie, Salloum, Menahem. Voy. ci-dessus, p. 450.

rupture définitive de la fraternité entre Juda et Israël. N'ayant pas voulu de bons bergers, le peuple sera livré à d'affreux bergers armés de coutelas, qui les mangeront. Ce sont les conquérants, les usurpateurs. Voilà ce que c'est que de n'avoir pas gardé les rois selon le cœur de Iahvé. C'est la faute des classes dirigeantes, des faux prophètes [1]. Mais Iahvé donnera une revanche à Juda et à Joseph. Il les dispersera parmi les nations, puis il les rassemblera [2]. L'orgueil d'Assur sera abaissé; le sceptre de l'Égypte disparaîtra.....

Vers le même temps, Jotham succéda, sur le trône de Jérusalem, à son père Ozias ou Azarias. Il suivit la ligne de conduite de ses ancêtres, zélé pour le temple, mais tolérant pour les hauts-lieux. Il construisit, ou plutôt il décora la porte supérieure du temple, et ajouta aux fortifications d'Ophel [3].

La plus simple sagesse eût commandé aux petits États de Syrie l'union contre Assur. Malheureusement, les divisions étaient plus vives que jamais.

1. Zacharie, x.

2. Se rappeler nos vues sur ce qui a déterminé l'auteur de la collection des Petits prophètes dans ses choix. Voy. ci-dessus, p. 439, note 1.

3. II Rois, xv, 32-38; II Chron., xxvii.

Quand une grande force politique se trouve en contact avec des petites forces divisées, il se fait toujours une polarisation. L'empire d'Allemagne, au moyen âge, par sa position à côté et au-dessus des républiques italiennes, créait deux partis, le parti guelfe et le parti gibelin. Un fait analogue se passa en Syrie, dès que l'on commença d'y sentir la puissance ninivite. Damas et Israël, oubliant leurs longues querelles, se mirent à la tête d'une ligue contre l'Assyrie. Juda, du même coup, fut incliné vers un parti tout contraire. Dès le règne de Jotham, Résin, roi de Damas, et Péqah fils de Remaliah harcelèrent cruellement le royaume de Juda. Bientôt nous verrons, sur l'appel de Juda, l'armée assyrienne apparaître pour la seconde fois dans la région de l'Abana et du haut Jourdain.

Ce qui faisait peser si lourdement l'Assyrie sur les affaires syriennes, c'était en réalité l'Égypte. Par la croissance subite du royaume ninivite, se produisit un antagonisme comme il en naît toujours lorsque deux nations s'affrontent pour l'hégémonie du monde. L'Égypte et l'Assyrie étant les deux masses les plus puissantes qu'on eût encore vues, la loi fatale qui régit l'humanité, quand elle n'est conduite que par ses instincts brutaux (hélas!

qu'un tel état est loin d'être passé !), voulait qu'elles se combattissent. Par-dessus la tête des petits royaumes de Syrie, les deux grands empires se regardaient, se mesuraient de l'œil. L'Égypte était, en général, alliée aux villes de Phénicie [1]; ce qui amenait avec l'Assyrie des complications pleines de dangers. L'opinion publique, dans les États jordaniques, était fort excitée. Le va-et-vient des alliances [2] créait en ces petits pays de terribles oscillations. Cela augmentait fort la commune bassesse. On soupesait sans cesse les forces des rivaux ; on était à l'affût de leurs défaillances ; on s'avouait faible ; on était d'avance à moitié vaincu, par le seul fait d'être à ce point préoccupé des querelles des forts.

Le prophétisme surtout souffrit de ces intrigues. Le goût de l'imbroglio politique se développe facilement dans les coteries pieuses ; les dévots se plaisent souvent aux tripotages de la diplomatie. Les prophètes, étant essentiellement des publicistes, voudront être au courant des secrets politiques des grandes puissances. Aux révélations d'en haut ils mêleront trop souvent les commérages des nouvellistes. Dans ces questions, toujours

1. Isaïe, XXIII, 5.
2. Osée, VII, 11 ; Osée presque tout entier.

douteuses, d'alliances et de coalitions, ils compromettront l'autorité de Iahvé, et on verra, non sans un vrai serrement de cœur, les ardents défenseurs du droit et de la religion pure dépenser, au profit de combinaisons sans portée, autant de passion et d'éloquence qu'ils en avaient montré en faveur de la justice et de la vérité.

Mais le génie d'Israël, toujours obsédé du problème de l'humanité, voyait avec sagacité la portée des grands événements du monde, et ses vues, à chaque révolution, s'élargissaient. Les sages d'Israël comprirent vite que le jeu des petites villes et des petits royaumes était fini, qu'il ne pouvait plus être question de dieux locaux, que le Iahvé national n'avait qu'une manière de se sauver, c'était de devenir le Dieu universel. Assur, en donnant à l'Orient l'idée d'une grande puissance, contribua presque autant que les paysans d'Israël au progrès du monothéisme. Le prophétisme sera désormais combattu entre deux tendances, la haine d'un orgueil colossal et l'éblouissement causé par une force centrale de l'humanité, qui doit se rattacher à Iahvé par des liens mystérieux. En fait et comme tendance générale, les prophètes seront pour Assur.

CHAPITRE XIX

LE PROPHÈTE OSÉE.

Le porte-voix de Iahvé, à cette heure pleine d'appréhensions et de trouble, fut Hoséa, fils de Beëri, qu'on dirait, pour la langue, les idées, les images, un frère du berger Amos. La grande sonorité déclamatoire n'est pas encore créée. Osée a peu de rythme ; c'est l'âpre discussion d'un homme du peuple, ne reculant pas devant les trivialités, les images incongrues. L'accent de la passion, qui ne vise qu'à frapper, ne s'est jamais exprimé en traits plus brefs, plus saccadés, plus pénétrants. Quand le calembour l'aide, il ne se le refuse pas; car le calembour, qui impatiente l'homme cultivé, fait beaucoup d'effet sur le peuple. L'argot même ne lui répugne pas [1]. On ne peut le comparer qu'à un pré-

1. Le roi *Iareb*, Osée, v, 12; x, 6. Notez surtout ch. i.

dicateur de la Ligue ou à quelque pamphlétaire puritain du temps de Cromwell.

L'Assyrie est, avec l'Égypte, la préoccupation dominante d'Osée [1]. La pression assyrienne est déjà si forte, que le Voyant ose prédire la captivité des deux royaumes et même annoncer que le peuple s'enfuira en Égypte, ainsi que cela arriva en effet, cent soixante-quinze ans plus tard, après la prise de Jérusalem [2]. La division des deux royaumes paraît à Osée le mal suprême, un mal non encore irrémédiable et qu'un nouveau David saurait faire cesser.

Osée était, à ce qu'il semble, éphraïmite [3]; en fait, il était supérieur aux préjugés des deux partis Une sorte de goût pour la légitimité l'entraîne vers Juda; il n'admet que le roi davidique [4]; mais son patriotisme est israélite au sens le plus large [5]. Ce qui perd le royaume du Nord, c'est l'anarchie [6]. La dynastie de Jéhu a disparu, et aucun des usurpa-

1. Chapitres V, VII, VIII, IX, X, XI surtout, XII, XIV.

2. Osée, IX, 6; X, 6. Comp. XI, 5. Se rappeler que la compilation fut faite *post eventum* et qu'on ne garda que ce qui s'était à peu près vérifié.

3. Osée, VII, 5.

4. *Ibi d.*, III, 5.

5. *Ibid.*, V, 8-11.

6. *Ibid.*, III, 4-5.

teurs éphémères qui se disputent ses dépouilles n'est de taille à la remplacer [1]. Samarie essaye des alliances étrangères; elle passe de l'Assyrie à l'Égypte, de l'Égypte à l'Assyrie, offrant des cadeaux à l'une et à l'autre [2]. Cette façon de coqueter tour à tour avec les nations finira mal, comme toutes les intrigues amoureuses et les liaisons défendues [3].

Israël a une mission; c'est une nation à part, qui est chargée d'un ministère sacerdotal [4]. Agir « à la façon des hommes [5] », c'est-à-dire comme tout le monde, est pour Israël une sorte de forfaiture. La division d'Israël et de ce qui n'est pas Israël (les *goïm*) est clairement établie [6]. Quand Israël est infidèle à Iahvé, c'est un adultère [7]. Cette image, répétée par tous les prophètes qui suivront, paraît pour la première fois dans Osée.

L'austère censeur, décidé à peindre tout en noir, ne voit autour de lui que corruption religieuse [8]. Les prêtres ont déserté le culte de

1. Osée, x, 3-4; xiii, 10-11.
2. *Ibid.*, vii, 8 et suiv.; viii, 10; xii, 2 et suiv.; xiv, 4.
3. *Ibid.*, viii, 10.
4. *Ibid.*, iv, 6.
5. *Ibid.*, vi, 7.
6. *Ibid.*, vii, 8; viii, 10; ix, 1.
7. *Ibid.*, ch. i.
8. *Ibid.*, iv, 1 et suiv.

Iahvé ; ils ne cherchent qu'à s'enrichir du prix des offrandes ; ils vivent des péchés du peuple ; ils le poussent, pour en profiter, à des sacrifices impurs [1], dont il est ensuite puni [2]. La maison du roi est aussi coupable que les prêtres [3]. Le roi et les chefs raillent la piété [4]. Les prêtres ont commis des meurtres à Sichem, à Galaad [5]. Il y a des prophètes même qui prévariquent [6]. L'idolâtrie, la superstition sont partout [7]. Le Galgal, pour Osée comme pour Amos, est un lieu de culte odieux [8]. Le peuple demande des oracles à des morceaux de bois [9]. Les hauts-lieux, où l'on offre des sacrifices et de l'encens, sont de mauvais lieux [10]. L'ombrage y est agréable ; les femmes s'y prostituent en l'honneur d'Astarté ; les prêtres y forniquent avec des filles, y « sacrificotent » avec des courtisanes sacrées.

Israël, en un mot, multiplie les autels pour pécher ; ses autels sont pour lui des occasions de

1. Osée, IV, 8-9.
2. *Ibid.*, IV, 16 et suiv.
3. *Ibid.*, V, 1.
4. *Ibid.*, VIII, 10 ; IX, 15.
5. *Ibid.*, VI, VII.
6. *Ibid.*, IV, 5.
7. *Ibid.*, XI, 2. *Baalim, fesilim.*
8. Amos, IV, 4 ; Osée, IV, 15 ; IX, 15.
9. Osée, IV, 12.
10. *Ibid.*, IV.

pécher[1]; ses fêtes, ses sabbats, ses néoménies seront balayés. Béthel, appelé par ironie *Beth-awen*[2] ou *Awen* (iniquité), Galgal et Galaad, surtout, sont maudits. L'épine et le chardon croîtront sur leurs autels[3]. On y jure par la vie de Iahvé; mais les rites sont impurs, illicites; Astarté, avec ses prêtresses et ses prêtres ignobles, se glisse à côté du Dieu pur. Que Juda, du moins, se garde de ces infamies. Sans cela, l'esclavage l'attend comme Israël[4].

Même offerts à Iahvé, les sacrifices sont un rite inutile et inférieur. Les paroles, gages sincères de repentir, valent mieux que toutes les victimes[5]. Quel plaisir peut prendre l'Eternel à des tueries de bêtes qu'on mange ensuite, à de vaines libations, à ces pains de proposition, que les gens feraient beaucoup mieux d'utiliser pour leur usage[6]? Le mot fondamental du judaïsme progressif et du christianisme : « J'aime la bonté[7], non le sacri-

1. Osée, VIII, 11; X, 1, 2.
2. Maison d'iniquité ou de néant. Ce calembour est déjà dans Amos, V, 5.
3. Osée, IV, 15, 19; IX, 15; X, 5, 8; XII, 12. Cf. Amos, IV, 4.
4. *Ibid.*, X, 11.
5. *Ibid.*, V, 6; XIV, 3.
6. *Ibid.*, VIII, 13; IX, 4.
7. חסד.

fice; je préfère la vraie connaissance de Dieu aux holocaustes » est d'Osée[1], et sûrement on l'avait dit avant lui. Nous avons trouvé la même pensée, sinon les mêmes expressions dans Amos[2].

Osée est un iahvéiste absolument pur[3]. Il a horreur des représentations figurées, des dieux faits de main d'homme[4]. Son Iahvé a pour épithète essentielle *qados* « saint ». Une fois, il semble être appelé *Qedosim*, au pluriel, d'après l'analogie d'*Elohim*[5]. Comme Amos, Osée affectionne l'expression *élohé has-sebaoth*, « Dieu des sebaoth ». On peut dire que l'idée de la Divinité, chez Osée, est supérieure à ce qu'elle est chez le rédacteur jéhoviste de l'Hexateuque. Iahvé, chez lui, n'a plus de ces colères irréfléchies à la suite desquelles autrefois il détruisait l'humanité par le déluge, Sodome par le feu, sauf à s'en repentir ensuite. Le Iahvé d'Osée ne se met en colère que pour des motifs raisonnables ; par essence, il est fidèle, patient, prompt au par-

1. Osée, VI, 6.

2. Voy. ci-dessus, p. 430-431.

3. Chap. III, 4, *zébah*, *masséba*, *éphod* et *teraphim* sont mis sur le même pied, comme parties du culte légitime. Mais il faut se défier du style poétique.

4. Osée, VIII, 4-6.

5. *Ibid.*, XII, 1. Comp. Prov., IX, 10 ; XXX, 3.

don [1]. Il n'a pas les caprices de génie que se permet le Dieu des anciens récits. La mythologie est morte ; la théologie d'Israël devient d'une parfaite correction. Iahvé aime la conversion du cœur; il la provoque[2]. Le prophète est le fouet de Iahvé ; la parole du prophète tue [3]; mais Iahvé blesse et panse la blessure; il frappe pour guérir.

On le voit, le prophétisme postérieur n'a rien ajouté à Osée. Il n'a guère fait que répéter en un style plus correct ce que le prophète éphraïmite avait dit avec une sorte de grossièreté. Osée est, à près de cent ans d'intervalle, le disciple du rédacteur jéhoviste. Sa préoccupation de l'histoire sainte[4] est très grande; il connaît au moins une *Thora*[5]. Son histoire sainte, c'est le récit jéhoviste; sa Thora, c'est le livre de l'Alliance. Le génie d'Israël produisait, dans un profond silence, ces œuvres, qui devaient faire l'étonnement de l'avenir. Le iahvéisme était, dès la première moitié du VIIIe siècle, une religion complète, la plus par-

1. Osée, XI, 9; XII, 7. Comp. Michée, VII, 18-20.

2. Osée, V, 15, VI, 1 et suiv.

3. *Ibid.*, VI, 5.

4. Notez surtout XII, 4, 5 (cf. Gen., XXV, 26; XXXII, 25 et suiv.); IX, 10 (cf. Nombres, XXV).

5. Osée, VIII, 12 : אכתוב לו רבו תורתי. Lisez דבר תורתי et avec les *matres lectionis*, דברי תורתי.

faite qu'on eût encore vue, et qui n'a guère été dépassée. La morale est entrée en plein dans la religion ; pour être l'homme de Iahvé, il s'agit avant tout d'être un homme de bien.

Qui est sage pour comprendre ces choses,
Intelligent pour les savoir ?
Droites sont les voies de Iahvé ;
Les justes y marchent,
Les pécheurs y trébuchent [1].

1. Dernier verset d'Osée.

CHAPITRE XX

LA SUPÉRIORITÉ RELIGIEUSE PASSE A JUDA. COMMENCEMENTS D'ISAÏE.

Tout en faisant, dans les déclamations d'Amos, d'Osée et des autres prophètes du même temps, la part de cette exagération que n'évite jamais le prédicateur qui veut frapper fort, on ne peut douter que le royaume du Nord ne fût tombé, après la chute de la maison de Jéhu, dans une grande décadence religieuse. Le iahvéisme, mal gardé, allait se confondant avec l'idolâtrie. Les hommes sagaces tels que Amos et Osée voyaient clairement que cela tenait à la faiblesse de la royauté; ils en venaient à l'idée que le culte d'une nation n'est solidement établi que quand il est protégé par la royauté [1]; ils prennent en pitié Samarie, qui n'a pas su se faire de dynastie durable; ils arrivent à l'idée que la dynas-

1. Osée, III, 4.

tie de David représentera seule la destinée de la race d'Abraham. Le rôle théocratique et légendaire de David grandit chaque jour. La séparation des tribus du Nord, qui avait d'abord paru un fait politique assez naturel, devenait un schisme, un crime religieux. Juda est considéré comme possédant une sorte de titre de légitimité, au double point de vue du culte de Iahvé et de la royauté, deux choses que les prophètes tiennent désormais pour inséparables.

Le iahvéisme qui tend maintenant à s'établir ressemble fort à ce que sera l'islam. Il consiste surtout dans l'austérité des mœurs, dans la répression du luxe, dans un code étroit imposé aux femmes; tout cela conçu non comme une discipline privée qu'on accepte pour soi et pour les siens, mais comme une loi d'État, dont le roi et les princes sont les gardiens. La société est un tout solidaire; Iahvé la récompense ou la punit en bloc. L'homme vertueux est responsable du libertin; il risque d'être puni pour la conduite de son voisin; il est donc obligé de se constituer en surveillant de la conduite de son voisin. De là des habitudes qui sont juste l'inverse du libéralisme moderne et de la morale de l'homme du monde comme nous l'entendons. Notre principe fondamental est la responsabilité individuelle. On

est libre d'être aussi sévère que l'on veut pour soi; on peut faire autour de soi la propagande du puritanisme; mais on n'a pas le droit de l'imposer. Le quaker ne force personne à se faire quaker, ne demande pas au gouvernement de protéger le quakérisme. Or le iahvéisme des prophètes, comme le wahhabisme, comme le vrai islam, implique la coercition pénale, l'appel au bras séculier pour faire exécuter un code moral. Les excès du pharisaïsme étaient la conséquence naturelle de cet esprit, ou plutôt le pharisaïsme est né avec le iahvéisme lui-même. La théocratie juive, dont l'islamisme ou plutôt le wahhabisme, le mahdisme, etc., sont la dernière expression, avait pour conséquence l'inquisition, l'union de l'Église et de l'État, la surveillance réciproque. Dans l'histoire, l'inconvénient est inséparable de l'avantage. Le bien s'opère souvent par des moyens qui ont l'air d'en être la complète négation, et voilà pourquoi, selon la différence des temps, le progrès peut consister, en un siècle, à combattre ce qui, dans un autre siècle, a été un progrès.

Le iahvéisme des prophètes du VIIIe siècle ayant la prétention d'être la morale absolue, il était naturel qu'on arrivât à y voir une religion bonne pour tous les hommes et à concevoir l'espérance que tous s'y

convertiraient. Cette idée, dont nous avons trouvé des traces chez Amos et chez les prophètes ses contemporains [1], va grandir d'année en année. Tyr, l'Égypte, Assur même viendront à Iahvé. De telles préoccupations, je le sais, font penser à une époque plus moderne, où le prosélytisme devient la pensée dominante d'Israël. On ne saurait, cependant, regarder comme interpolés tous les passages qui contiennent ces prédictions hardies [2]. Presque toutes les grandes idées d'Israël sont nées d'une façon si nécessaire, qu'elles semblent, au premier coup d'œil, n'avoir pas eu de commencement.

Un homme contribua éminemment à la transformation que subirent, dans la seconde moitié du VIIIe siècle, les idées israélites; ce fut le prophète Iesaïah ou Isaïe [3], fils d'Amos [4]. A un sentiment religieux des plus purs, Isaïe joignait un rare talent

1. Voy. ci-dessus, p. 438, 443, 444, 445, 447, 448.

2. Voy. ci-dessus, p. 439, note 1.

3. Dans le livre qui porte le nom d'Isaïe, il faut d'abord retrancher les chapitres XL-LXVI, qui sont sûrement d'un autre auteur. Dans les trente-neuf premiers chapitres, d'importantes distinctions sont nécessaires. Outre les chapitres XV et XVI, qu'Isaïe lui-même déclare d'un prophète plus ancien, les chapitres XIII, XIV, XXI, XXIV, XXV, XXVI, XXVII, XXXIV, XXXV, ne paraissent pas de l'ancien prophète.

4. Rien de commun entre ce dernier nom et celui du prophète Amos. L'orthographe hébraïque n'est pas la même.

littéraire. Le *sir*, dans les temps anciens, avait produit des chefs-d'œuvre; mais le genre en était pour ainsi dire épuisé. Le *masal* continuait de fleurir; mais il n'était applicable qu'à certains ordres de pensées. Jonas fils d'Amittaï, Amos, Osée avaient créé la surate, la laisse oratoire destinée à la déclamation, et l'effet avait été immense; mais Jonas fils d'Amittaï n'est encore qu'un hurleur, sa composition n'est qu'un vomissement de haine; Osée et Amos manquent souvent d'art; ils ont des faiblesses, des duretés. On en était à Ennius; Isaïe fut le Virgile qui conduisit à la maturité le rythme créé avant lui. Cette prédication cadencée, analogue à celle du Coran, qui donne encore de nos jours tant de force au livre des musulmans, quand il est bien récité, n'a jamais été porté à plus de perfection que dans Isaïe. Isaïe est presque le seul exemple d'un grand créateur religieux qui ait été en même temps un grand écrivain.

Isaïe ne fut pas le seul prophète judaïte, à l'heure solennelle où nous sommes [1]. A côté de lui, nous

1. L'indication chronologique qui se trouve dans les titres des livres d'Osée, d'Isaïe, de Michée, et qui ferait attribuer à ces prophètes une carrière trop longue, vient d'une ancienne collection qui contint les prophéties des règnes d'Ozias, Jotham, Achaz et Ézéchias. Supposons une Collection des grands écrivains fran-

voyons un certain Mika ou Michée, de Moréseth-Gath, qui fut évidemment un personnage considérable [1]. Ses idées et son style ont la plus grande analogie avec la manière d'Isaïe; on trouve même, dans les écrits des deux prophètes, des développements identiques [2]. Les passages les plus éloquents de l'école prophétique, que beaucoup savaient par cœur, étaient devenus comme une sorte de fond commun, où tout le monde puisait.

Quoique Isaïe n'ait pas inventé les belles formules religieuses qui remplissent ses écrits, sa place dans l'histoire du monde n'est nullement usurpée. Il fut le plus grand d'une série de géants. Il donna la forme définitive aux idées hébraïques. Il n'est pas le fondateur du judaïsme; il en est le génie classique. Le parler sémitique atteint en lui les plus hautes combinaisons. Isaïe est un vrai écrivain; Mahomet lui est bien inférieur. Isaïe écrit comme un Grec. La pensée et la langue arrivent chez lui à ce degré de parfait embrassement au delà

çais du temps de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, où se trouveraient naturellement Bossuet, Voltaire. En conclura-t-on que Bossuet a écrit sous Louis XV et sous Louis XVI, que Voltaire a écrit sous Louis XIV?

1. Jér., XXVI, 18.

2. Voy. ci-après, p. 499-500.

duquel on sent ou que la langue sera brisée ou que la pensée sera gênée.

Une telle perfection littéraire suppose l'école, et sans doute Isaïe fut le produit d'une culture de langue et d'idées depuis longtemps commencée[1]. Il cite et reprend pour son compte des prophéties antérieures, par exemple celle de Jonas fils d'Amittaï contre Moab[2], et un morceau[3] qui est aussi prêté à Michée[4]. Il est probable que, dans beaucoup d'autres cas, où le contrôle nous manque, il ne fait que répéter des prophètes antérieurs. Selon toutes les apparences, ce fut à Jérusalem qu'il se forma. Sûrement les écrits plus anciens, surtout le livre des Guerres de Iahvé[5], l'Histoire sainte sous ses deux formes, lui étaient connus[6], ainsi qu'à Michée[7]. Le livre de l'Al-

1. Selon II Chron., XXVI, 22 ; XXXII, 32, Isaïe aurait été l'historiographe des règnes d'Ozias et d'Ézéchias. Il y a là un de ces malentendus bibliographiques si communs dans le livre des Chroniques.

2. Chap. XV et XVI.

3. Isaïe, II, 1-4.

4. Michée, IV, 1-4. Isaïe et Michée paraissent avoir emprunté ce passage à un autre auteur. Voir Joël, IV, 10 et suiv.

5. Journée de Madian, IX, 3.

6. Isaïe, I, 9 ; III, 9 ; XI, 11, 15-16.

7. Michée, VI, 4 et suiv. Abraham pris au sens ethnographique, Michée, VII, 20.

liance et sans doute le Décalogue furent pour lui des Thoras[1] révélées de Dieu. L'âpre polémique d'Amos et d'Osée lui fit, on doit le supposer, une vive impression.

La vie dans un centre relativement considérable tel que Jérusalem et des relations fréquentes avec la royauté lui inspirèrent un ton plus digne et plus modéré que celui des prophètes du temps de Jéroboam II et d'Ozias. Nous le verrons, à diverses reprises, en rapport avec la cour et conseiller intime de la dynastie[2]. Il n'appartenait pas cependant à la caste sacerdotale, et il ne s'interdit pas quelquefois de présenter les *cohanim* sous un jour désavantageux, comme des gens qui font bonne chère avec l'argent du temple[3]. Il était marié et avait des enfants[4]. Sa femme était qualifiée *han-nebia*[5], comme on disait la *prêtresse* au moyen âge. Sans fonction, sans titre officiel, il fut pendant près de cinquante ans l'âme inspirée, la conscience agissante d'Israël. Pas une page dans son recueil qui n'ait été de circonstance, qui ne porte le cachet du jour,

1. Isaïe, v, 24.

2. La légende de sa descendance royale ne repose que sur des fables rabbiniques.

3. Isaïe, XXVIII, 7.

4. Isaïe, VII, 3 ; VIII, 3, 4, 18.

5. Isaïe, VIII, 3.

qui ne soit l'écho éloquent d'une situation donnée, vue à travers le verre coloré d'une forte et unique passion.

Il ne faut jamais, dans les anciennes histoires, sacrifier les parties qui nous choquent aux parties qui sont vraiment admirables, ni douter des unes pour soulager les difficultés que l'on trouve à tout concilier. En devenant fondateur religieux et tribun de justice, Isaïe n'a pas dépouillé entièrement la peau du vieux *nabi*. C'est le *mantis* grec, le devin, en même temps que le publiciste inspiré. On vient le trouver pour savoir l'avenir. Quelques-unes de ses consultations sentent la plaisanterie. Telle est sa réponse aux Arabes de Seïr et de Douma, qui se réduit à peu près à ceci : « Vous voulez savoir quelle heure il est ; allez vous promener [1], » ou celle aux Qédarites : « Dans un an, gare à vous [2] ! » Il y avait, dans les invasions assyriennes qui se succédaient d'année en année, tant de régularité, qu'on cherchait à en prévoir le retour, comme celui des phénomènes naturels. Nul doute qu'Isaïe ne fût très bien informé et que, sa rare pénétration y aidant, il ne vît parfaitement clair dans les affaires de son temps. Michée appelle les prophètes « les

1. Isaïe, XXI, 11-12.
2. *Ibid.*, XXI, 13-17.

guetteurs d'Israël[1] ». Leurs maisons étaient des bureaux d'opinion, très bons à consulter et dont les gouvernants devaient tenir le plus grand compte.

Comment cet homme, que nous nous figurons sous les traits d'un Carrel ou d'un Girardin, très au courant des choses et sachant donner à ses idées un tour vif et piquant, comment ce même homme a-t-il pu — sans cesser d'être un saint, un héros — faire appel à des *signes*, c'est-à-dire à des miracles, par lesquels Iahvé signalait son action particulière? On ne saurait rien comprendre aux grandes choses du passé si l'on n'admet pas que l'Orient et l'antiquité eurent une manière particulière de concevoir la raison et l'honnêteté. Des rôles qui exigeraient de nos jours que l'on donnât préalablement sa démission de tout ce qui constitue l'homme sensé ont pu autrefois être tenus par des hommes dont les nerfs fonctionnaient comme les nôtres. Isaïe, Jérémie, Jésus, saint Paul, Mahomet ont existé. La plus mauvaise critique est celle qui s'oblige à leur enlever la tête ou le cœur, pour expliquer ce qu'ils furent.

L'inspiration individuelle, principe du judaïsme et du protestantisme, à côté d'une puissance créa-

1. מצפים. Michée, VII, 4.

trice extraordinaire, a des inconvénients qu'il ne faut pas dissimuler. La croyance à l'inspiration, en effet, se fondant uniquement sur l'affirmation de l'inspiré, suppose chez le public une grande capacité de croire à pile ou face. Une foule de grandes choses assurément se sont faites par la confiance; mais combien aussi la confiance aveugle a-t-elle fait commettre de folies! Les prophètes qui, dans les premières années de l'occupation de l'Algérie, se levaient chaque printemps en promettant à leurs coreligionnaires l'expulsion des infidèles, les mahdis, qui sont le mal endémique de l'islam, ont toujours trouvé des gens pour les suivre. Dans un état social fondé comme celui des anciens Hébreux sur la foi en l'envoyé de Dieu, les plus cruels embarras, des disputes sans fin, étaient inévitables. Il y avait des inspirés pour annoncer et ordonner les choses les plus contradictoires; comment distinguer le vrai du faux prophète? L'idée d'un signe était la conséquence d'un pareil dilemme[1]. Le prophète qui devait fournir une longue carrière était obligé d'être thaumaturge à certains jours.

Isaïe, si grand par certains côtés, a de la sorte

1. Le même mot (*oth*) signifie en hébreu signe et miracle.

des parties qu'on voudrait taire. La diatribe contre Sebna et la réclame pour Éliaqim fils de Hilqiahou [1] touchent au ridicule. Les petits drames symboliques par lesquels les prophètes cherchent à rendre fortement leur pensée, les actes extravagants qu'ils se font commander par Iahvé pour frapper le peuple, dépassent ce que nous sommes disposés à concéder à la naïveté antique. Mais on pardonne tout, quand on songe à ce qu'il y eut de prodigieux dans cette situation d'un homme, oracle vivant et permanent de la nation, sorte d'horloge qu'on allait consulter, être surnaturel dont tous les actes et tous les mots valaient par eux-mêmes, si bien qu'on se disait à chaque instant : « Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il fait? » Cette manifestation perpétuelle de la volonté du dieu national, par une sorte d'ermite sordide, vêtu de saq [2], est une des idées les plus surprenantes qu'aucune famille humaine ait jamais eues. Un tel genre de vie entraînait forcément des poses, des manœuvres, des roueries, que nous qualifierions aujourd'hui des noms les plus sévères. Numa Pompilius, qui fut, s'il a existé, contemporain d'Isaïe, ne se montra pas plus scrupuleux sur le choix des moyens. Égeria et Iahvé parlaient

1. Isaïe, XXII.
2. *Ibid.*, XX, 2.

la même langue, celle de la conscience intime de la nation, interprétée par une tradition qui était censée ne se tromper jamais.

Le secret du développement extraordinaire du peuple d'Israël a été dans cette institution unique. Le prophétisme a de réelles analogies avec le journalisme moderne, qui, lui aussi, est un pouvoir individuel (et en somme bienfaisant), à côté du gouvernement, du patriciat, des clergés. Le prophétisme israélite fut un journalisme s'exprimant au nom de Dieu. Tour à tour il sauva et perdit les dynasties. Les prophètes sont à la fois le modèle des patriotes et les pires ennemis de leur patrie. Ils l'empêchent d'avoir un ordre civil, des alliances à l'extérieur, une armée. Ils dirigent contre le gouvernement une opposition à laquelle aucun État n'aurait su résister. Et pourtant, en définitive, le prophétisme a créé l'importance historique d'Israël. Il fut délétère dans la vie politique du petit peuple qui lui confia ses destinées ; mais il a fondé la religion de l'humanité. Qui voudrait être sévère pour lui ?

Une supériorité, par exemple, qu'avaient ces *nabis* de l'école iahvéiste, c'est qu'ils n'employaient, dans leurs prédictions, aucun moyen matériel, tel que l'*urim* et *tummim*. L'inspiration de Iahvé remplace tout. Les prophètes classiques, si l'on peut

s'exprimer ainsi, ont horreur de la sorcellerie, c'est-à-dire de la prévision par de prétendus procédés surnaturels. Magie, images taillées, statues, astartés, idoles [1], sont pour eux quelque chose de similaire. La superstition est le mal qu'ils poursuivent de toutes leurs forces. Contrairement à l'opinion de tant d'autres sages, ils ne pactisent jamais avec elle. En ce sens, les prophètes hébreux sont de vrais protestants, des réformateurs, des puritains. Ce n'est pas sans raison que leurs écrits furent la nourriture habituelle des grands agitateurs du XVIe siècle. Calvin, Knox, Cromwell sont bien les frères des prophètes israélites du VIIIe siècle avant Jésus-Christ. Ils en ont l'austérité, l'esprit absolu, la dangereuse simplicité. L'impuissance à séparer la politique de la religion est de part et d'autre la même. La théocratie a ses grandeurs; mais il lui faut beaucoup de temps pour arriver à la liberté.

1. Michée, III, 6 et suiv.; Isaïe, VIII, 19.

CHAPITRE XXI

COMPLET ÉPANOUISSEMENT DU PROPHÉTISME EN ISAÏE ET MICHÉE.

L'activité d'Isaïe semble avoir commencé sous Jotham [1]. C'était un souverain pieux, et dont le règne paraît avoir laissé un bon souvenir chez les prophètes. Il est douteux que nous ayons aucun morceau d'Isaïe appartenant à cette période. Achaz, au contraire, qui succéda à son père vers 741, montra pour les cultes étrangers une tolérance qui fut fortement blâmée. Les vieilles mœurs se corrompirent. La magistrature tomba dans un grand abaissement ; à tort ou à raison, le parti d'Isaïe l'accusait de trafiquer aux dépens de la justice [2]. Les scribes chassaient les

1. La vision du chapitre VI est censée avoir eu lieu en la dernière année d'Ozias. Cela est difficile à admettre. Nous traiterons de ce chapitre au tome IIIe de cette histoire.

2. Isaïe, I, 23 ; V, 23 ; X, 1-2.

pauvres du tribunal, écrivaient des sentences iniques [1]. Les malheurs du temps, surtout les nuages sombres qui s'accumulaient du côté de Ninive, étaient, selon l'habitude des écoles prophétiques, exploités comme des punitions ou des moyens de terreur. Un des plus beaux manifestes de cette opposition ardente, qui sans doute fut plus d'une fois injuste, est le solennel morceau qui plus tard parut si beau, qu'on en fit le premier chapitre du recueil d'Isaïe.

Écoutez, cieux,
Prête l'oreille, terre ;
Car voici Iahvé qui parle :

« Je m'étais fait une famille,
Je l'avais vue grandir,
Et elle s'est révoltée contre moi.

» Le taureau connaît sa crèche,
L'âne l'étable de son maître ;
Mais Israël n'a pas su,
Mon peuple n'a pas voulu comprendre. »

Oh ! nation pécheresse,
Peuple lourd d'iniquité !
Race de méchants !
Fils de perdition !
Ils ont abandonné Iahvé,
Ils ont renié le Saint d'Israël,
Ils s'en vont, lui tournant le dos !

1. Isaïe, x, 1.

Où trouver un endroit pour vous frapper encore, à votre prochaine révolte ?

Toute tête est souffrante,
Tout cœur défaillant;

Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, pas un endroit sain; rien que des contusions, des meurtrissures, des plaies récentes, non réduites, non pansées, non adoucies par l'huile.

Votre terre est un désert,
Vos villes sont brûlées par le feu,
Vos campagnes, en votre présence, des étrangers les dévorent [1].

Et la fille de Sion est là solitaire
Comme une cabane dans une vigne,
Comme une hutte dans une melonnière,
Comme une ville en alerte.

Si Iahvé-Sebaoth n'eût laissé subsister de nous un petit reste,
Peu s'en faut que nous n'eussions été comme Sodome,
Que nous n'eussions ressemblé à Gomorrhe.

Écoutez la parole de Iahvé, chefs de Sodome,
Prêtez l'oreille à la voix de notre Dieu, peuple de Gomorrhe :

« Que m'importe la multitude de vos sacrifices ? dit Iahvé,
Je suis rassasié d'holocaustes de béliers et de graisse de veaux;
Le sang des taureaux, des agneaux et des boucs, je n'en veux plus.

» Quand vous venez vous présenter devant moi,
Qui réclame tout cela de vos mains [2] ?

1. Les trois derniers mots du verset 7 paraissent des variantes introduites dans le texte.

2. רמס חצרי, variante de ראות פני.

» Cessez de m'apporter des offrandes vaines,
Dont la fumée m'est en abomination ;
Néoménies, sabbats, panégyres,
Crimes et assemblées, je ne peux plus supporter tout cela.

» Vos fêtes, vos solennités, mon âme les hait.
Elles me sont à charge,
J'en suis las.

» Voilà pourquoi, quand vous étendez vos mains,
Je couvre mes yeux pour ne pas vous voir ;
Quand vous redoublez vos prières,
Je n'entends pas.
Vos mains sont pleines de sang.

» Lavez-vous, purifiez-vous ;
Que je n'aie plus vos mauvaises actions devant mes yeux,
Cessez de faire le mal,
Apprenez à faire le bien,
Cherchez la justice,
Aidez celui qui souffre violence [1],
Soyez justes pour l'orphelin,
Défendez la veuve ;
Venez alors, et nous verrons! » dit Iahvé.

Vos péchés fussent-ils rouges comme l'écarlate,
Ils deviendraient blancs comme de la neige ;
Auraient-ils l'éclat du vermillon,
Ils prendraient la douce teinte de la laine.
Si vous voulez être dociles,
Vous mangerez les biens de la terre ;
Si vous persistez dans votre rébellion,
Vous serez dévorés par l'épée ;
Car la bouche de Iahvé l'a dit.

1. Lisez חָמוּץ, celui qui est victime de la violence.



Comment a-t-elle été changée en courtisane,
La ville fidèle, pleine de justice ?
L'équité y faisait sa demeure,
Et maintenant c'est un séjour d'assassins...
Ses princes sont des bandits, des associés de voleurs,
Tous aiment les présents, courent après les gains illicites,
Ils ne rendent pas justice à l'orphelin ;
Le procès de la veuve n'arrive pas à eux.



C'est pourquoi voici le décret du Seigneur Iahvé-Sebaoth, le Fort d'Israël :

« Oui, j'aurai ma revanche de mes adversaires,
Je me vengerai de mes ennemis...
Je rendrai tes juges ce qu'ils étaient d'abord,
Tes conseillers ce qu'ils furent autrefois [1].....
Ceux qui ont abandonné Iahvé périront.

» On s'éloignera avec honte des térébinthes que vous aimez;
On rougira des jardins où vous vous plaisez [2];
Térébinthes vous-mêmes aux feuilles fanées,
Jardins qui n'ont pas d'eau !

» Les riches seront comme l'étoupe,
Les [idoles] œuvres de leurs mains, comme l'étincelle ;
Hommes et dieux brûleront en même temps,
Et personne ne sera là pour éteindre. »

1. Allusion aux temps meilleurs de Jotham.

2. Allusion au culte d'Astarté. Cf. II Rois, XVI, 4 ; II Chron., XXVIII, 3, 4.

Ces programmes enfiévrés, ces dénonciations vagues, qui rappellent certaines violences des radicaux de nos jours, se succédèrent à diverses reprises sous le règne d'Achaz. Un des plus beaux manifestes d'Isaïe est celui qu'on peut appeler la Surate de la vigne [1], splendide morceau de littérature sacrée, type de la prédication prophétique à l'époque de sa plus grande perfection. L'auteur veut prouver que le but de Iahvé, en soignant l'éducation d'Israël pour en faire un peuple saint, a été le triomphe de la justice. Les obstacles à la justice sont les riches, les grands propriétaires, les mondains, qui mènent une vie dissipée. Tout cela est dit dans un style imagé, plein d'allusions dont beaucoup nous échappent.

Je veux chanter à mon bien-aimé [2] le cantique de mon ami sur sa vigne.

Mon ami [3] avait une vigne au coin de Ben-Sémen [4]. Et il la bêcha, et il en ôta les pierres, et il y planta du soreq [5], et il bâtit

1. Isaïe, v.

2. Iahvé. Jeu de mots entre ידיד et יהוה; la ressemblance paléographique des deux mots n'a lieu cependant que dans l'alphabet plus récent. C'est peut-être une simple faute de copiste.

3. Je préférerais lire לדודי.

4. « Le fils de l'huile » désigne la fertilité. Peut-être y a-t-il là un jeu de mots avec בן־ימן, Benjamin.

5. Ceps excellents.

une tour au milieu, et il y tailla une cuve [1], et il attendit qu'elle produisît des raisins; or voilà qu'elle produisit du verjus.

Et maintenant, habitants de Jérusalem et gens de Juda, soyez juges entre moi et ma vigne. Que devais-je faire à ma vigne que je n'aie fait? Pourquoi, tandis que j'attendais qu'elle produisît des raisins, n'a-t-elle produit que du verjus?

Eh bien, je vais vous dire ce que je compte faire à ma vigne. J'ôterai sa haie, pour qu'elle soit broutée. Je détruirai son mur, pour qu'elle soit foulée aux pieds. J'en ferai une ruine; elle ne sera plus ni taillée ni cultivée; les ronces et les épines y pousseront, et je défendrai aux nuages de verser de la pluie sur elle.

Car la vigne de Iahvé-Sebaoth, c'est la maison d'Israël, et Juda est sa plantation chérie. Il attendait de la justice, et voilà des maléfices; de la droiture, et voilà... de la forfaiture [2].

Malheur à ceux qui annexent maison à maison, qui ajoutent champ à champ, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place [pour les pauvres gens] et qu'ils soient seuls maîtres du pays! Iahvé-Sebaoth a dit à mes oreilles : « Ah! si toutes ces maisons ne sont pas réservées à la dévastation!... Grandes et belles aujourd'hui, les voilà sans habitants. Dix journaux de vigne ne donnent plus qu'un *bath*, et un *homer* de semence ne produit plus qu'un *épha.* »

Malheur à ceux qui se lèvent de bonne heure pour courir au *sékar* [3] et s'attardent dans la nuit échauffés par le vin, qui mêlent le cinnor et le nébel, le tambourin, la flûte et le vin à leurs repas, et ne font pas attention à ce que fait Iahvé, n'ont pas d'yeux pour ses œuvres! C'est pour cela que mon peuple s'en ira en exil faute de science, que ses nobles compteront parmi les hommes de la faim, que son peuple séchera de soif. C'est pour cela que le scheol élargira son ventre et ouvrira sa bouche sans mesure,

1. Cuves taillées dans le roc, pour recevoir le jus du raisin. Voy. *Mission de Phén.*, p. 230, 251, 599, 634, 664, 792.

2. Calembours qu'on ne peut rendre que par des à-peu-près.

3. *Sicera.* Liqueur enivrante, sorte de bière ou d'hydromel.

que tout cet éclat et cette richesse et cette foule joyeuse y descendront. Ainsi l'homme sera déprimé et le mortel humilié, et les yeux des orgueilleux seront abaissés, et Iahvé-Sebaoth sera haut par le jugement, et le Dieu saint sera saint par la justice. Et, pendant ce temps, les brebis paîtront dans le pays comme dans un pâturage, et les chèvres[1] dévoreront les riches plaines devenues désertes.

Malheur à ceux qui tirent le châtiment avec les câbles du mal, et le péché comme avec les traits d'une voiture ; qui disent : « Qu'il se dépêche, qu'il se hâte d'accomplir son œuvre, pour que nous voyions ; que le dessein de ce saint d'Israël se réalise bientôt, pour que nous sachions ! »

Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal, qui changent les ténèbres en lumière et la lumière en ténèbres, l'amer en doux et le doux en amer !

Malheur à ceux qui sont sages à leurs propres yeux et intelligents devant eux-mêmes !

Malheur à ceux qui sont vaillants à boire et forts à mêler le sékar ; qui acquittent le méchant pour un cadeau, et refusent au juste la justice qui lui est due ! De même que la langue de feu dévore le chaume, de même que l'herbe sèche s'évanouit dans la flamme, ainsi leur racine sera réduite en pourriture, leur fleur sera emportée comme la poussière ; car ils ont repoussé la loi de Iahvé-Sebaoth et méprisé la parole du Saint d'Israël.

Voilà pourquoi la colère de Iahvé s'allume contre son peuple ; il étend sa main sur lui et le frappe. Les montagnes tremblent ; les cadavres sont étendus comme des tas d'ordure au milieu des rues. Malgré cela, son courroux ne s'apaise pas, et sa main reste toujours étendue.

Et il élève un signal pour convoquer de loin les nations, et il les siffle de l'extrémité de la terre[2], et les voilà qui viennent,

1. Lisez גרים.

2. Iahvé siffle les Assyriens, comme un chasseur ses chiens, pour accomplir ses jugements.

légers, empressés. Pas un retardataire ; pas un seul qui traîne le pied dans la bande; nul ne dort ni ne sommeille, ni ne dénoue la ceinture de ses reins, ni ne délace la courroie de ses souliers. Leurs flèches sont aiguisées, leurs arcs toujours tendus. Les sabots de leurs chevaux semblent de silex, les roues de leurs chars sont comme la tempête. Leur hurlement est celui de la lionne ; ils mugissent comme le lionceau, qui gronde, saisit sa proie, l'emporte, si bien qu'on ne peut la lui enlever. Et, ce jour-là, il y aura contre Juda un grondement comme celui de la mer. On regardera le pays, et on n'y verra que ténèbres et nuit sombre [1].

Toutes les surates de la première époque d'Isaïe sont de cette haute et vigoureuse allure. C'est le ton d'un moraliste austère, qui gourmande une société malade et parfois prend pour des signes de maladie ce qui n'est que la nécessité du temps [2]. Les haines d'Isaïe sont celles de tous les prophètes. Elles portent sur ce qui engagerait Israël dans le mouvement général de l'humanité, les relations avec l'extérieur, la richesse, le luxe, les chars, l'appareil extérieur de la force. Iahvé seul est grand. Il se plaît à humilier les riches et les forts, à abaisser ce qui est élevé, les cèdres du Liban, les chênes de Basan, les montagnes. L'or-

1. Les derniers mots ont souffert quelque trouble.

2. Voir surtout le grand morceau comprenant les chapitres II, III, IV, moins le fragment II, 1-4, qui se retrouve dans Michée et n'est point ici à sa place.

gueil est le crime par excellence. Ne pas se fier à l'homme est un acte de piété, et aussi de sagesse, puisque ce qui n'a qu'un appui humain est essentiellement caduc. Iahvé hait les vaisseaux de Tharsis; il se plaît à briser les objets de luxe. Une des raisons qui font qu'il aime à renverser les idoles, c'est que les idoles sont des objets d'art, en matière précieuse. Les parures et la coquetterie des femmes sont chose presque aussi condamnable que l'idolâtrie. L'idéal d'Isaïe est une religieuse vêtue de noir et marchant les yeux baissés. Les élégantes de Jérusalem lui inspirent une mauvaise humeur dont nous sommes obligés, en traduisant, d'atténuer l'expression [1].

> Puisque les filles de Sion sont orgueilleuses,
> Et qu'elles marchent la tête haute,
> En jouant des prunelles,
> Et qu'elles vont trottinant
> Et faisant cliqueter les anneaux de leurs pieds,
>
> Adonaï rendra chauve la nuque des filles de Sion,
> Et Iahvé mettra à nu leur... [2].
>
> En ce jour-là, adieu les parures,
> Anneaux de pieds, médaillons, croissants,
> Boucles d'oreilles, bracelets, fichus,
> Diadèmes, chaînettes, ceintures,

1. Isaïe, III, 16-24. Notez aussi IV, 4.
2. Allusion aux violences qu'exerceront les vainqueurs.

Boîtes à parfum et amulettes,
Bagues et anneaux de nez,
Robes de prix et pelisses,
Mantes et aumônières,
Miroirs et camisoles,
Toques et pardessus.

Au lieu de parfums, une infection ;
Au lieu de ceinture, une corde [1] ;
Au lieu de cheveux bouclés, une tête rasée ;
Au lieu de simarre, un saq ;
Un stigmate [2], au lieu de beauté.

Le mécontentement contre le gouvernement perce à chaque ligne.

Le chef de mon peuple est un enfant,
Et des femmes le gouvernent [3].

Les conducteurs égarent le peuple; les riches sont idolâtres et dépouillent les pauvres. Au delà, le prophète entrevoit un état pire encore, c'est ce qu'en langage moderne on appellerait la révolution. Les hommes considérables ayant été écartés, le pays sera livré à une complète déraison.

Je leur donnerai pour chefs des jeunes gens [4],
Et des étourdis règneront sur eux.

1. Les femmes captives étaient liées d'une corde et ficelées comme une sorte de paquet.

2. Marque au fer chaud que l'ennemi imprimait sur la figure des jeunes captives.

3. Isaïe, III, 12 et suiv.

4. *Ibid.*, III, 4 et suiv.

Et les hommes se rueront l'un sur l'autre,
Le jeune sur le vieux,
Le vil sur le noble.

Il suffira qu'un homme ait un manteau pour qu'on vienne le saisir de force et lui dire : « Sois notre chef. » Mais il refusera : « Je n'ai rien; de grâce, ne me faites pas chef de ce peuple. »

Le jour de jugement et de justice va bientôt éclater. Les hommes effrayés iront se cacher dans les cavernes des rochers, dans les trous de la terre[1]. Tout ce qui est humain croulera. La justice règnera ; chacun sera traité selon ses œuvres[2]. Il y aura, dans la destruction d'Israël, un reste, une bouture, un rejeton qui fera répulluler la race des saints. Sion deviendra un nouveau Sinaï, avec nuée de jour et flamme de nuit; à l'abri de cette gloire divine, le peuple des justes sera heureux à jamais[3].

Cet avenir brillant est la perspective sur laquelle se reposent toujours les yeux du Voyant. Un court oracle que l'école prophétique se plaisait à répéter, et qu'on attribuait tantôt à Isaïe, tantôt à

1. Isaïe, II, 19 et suiv.
2. *Ibid.*, III, 11-12.
3. *Ibid.*, IV, 2 et suiv.

Michée [1], exprimait l'indomptable espoir qui a fait de Jérusalem la capitale religieuse du monde.

Or il arrivera, dans la suite des jours [2], que la montagne de la maison de Iahvé se dressera en tête des montagnes, et s'élèvera au-dessus des collines, et que toutes les nations y afflueront. Et des peuples nombreux viendront et diront : « Venez et montons à la montagne de Iahvé, à la maison du Dieu de Jacob, pour qu'il nous instruise dans ses voies et que nous marchions dans ses sentiers ; car de Sion sortira la Loi, et la parole de Iahvé de Jérusalem. Et Iahvé jugera entre les nations, et il sera l'arbitre des peuples. De leurs épées, ils forgeront des socs de charrue, et de leurs lances, des serpes. Les nations ne lèveront plus l'épée les unes contre les autres, et elles n'apprendront plus la guerre. »

Gloire au génie hébreu, qui a désiré, appelé avec une force sans égale la fin du mal, et vu se lever à l'horizon, au milieu des effroyables ténèbres du monde assyrien, ce soleil de justice seul capable de faire cesser la guerre entre les hommes ! C'était là assurément une immense utopie. Les hommes de paix, rêvés par le prophète, devaient être plus funestes au monde que les hommes de guerre les plus brutaux. Pour éviter ce grand mal d'être obligé « d'apprendre la guerre », mal cruel à coup sûr, Isaïe et Michée fondent la théocratie. Or, Iahvé ne pouvant exercer un gouvernement direct, le

1. Isaïe, II, 2-4 ; Michée, IV, 1-4.
2. באחרית הימים.

règne de Iahvé eût été le règne du parti iahvéiste, règne d'autant plus tyrannique qu'il se fût exercé au nom du ciel. L'autorité est d'autant plus dure que l'origine en est crue divine. Mieux vaut le soldat que le prêtre; car le soldat n'a aucune prétention métaphysique. Au point de vue de la philosophie de l'histoire, on ne peut donc accepter qu'avec une forte réserve la politique sacrée d'Isaïe. Mais, la théocratie une fois écartée, il reste la bonté et la raison; il reste cette vérité que la science et la justice, s'appliquant au gouvernement du monde, peuvent beaucoup l'améliorer. Cette espérance, que les sibyllistes d'Alexandrie relèvent ardemment, qui réchauffe et soutient le tendre et défaillant Virgile, où Jésus et son entourage puisent l'affirmation de l'apparition prochaine du royaume de Dieu, a pour père Isaïe ou plutôt l'école, obstinée dans son optimisme, qui la première jeta dans l'humanité le cri de justice, de fraternité et de paix.

C'est ici une des origines de l'idéalisme, et il faut s'incliner. La victoire des prophètes compte entre les rares victoires que les hommes de l'esprit ont remportées. A côté de la Grèce du ve siècle, mettons l'Israël du VIIIe siècle avant Jésus-Christ. Israël, dès cette époque reculée, vit admirable-

ment l'absurdité de l'idolâtrie, cette faute énorme dont la race aryenne ne sut pas se défendre au moment où elle se trouva en contact avec des races pratiquant les arts plastiques. La sottise de l'homme, « se prosternant devant l'œuvre de ses mains, adorant ce que ses doigts ont fabriqué », parut aux Israélites éclairés le comble de l'absurde. Le ridicule des petits bons dieux, traînant parmi les bibelots de la tente ou de la maison, les frappa. Les sages s'en moquaient et conseillaient de jeter tout cela dans le trou aux ordures, en la compagnie des rats et des chauves-souris[1]. L'idée que le *nabi* tenait son inspiration de Iahvé devait aussi expulser les ineptes pratiques de la sorcellerie[2]. C'est là une des grandes différences du développement aryen et du développement sémitique. Chez les Grecs, chez les Romains, chez les peuples modernes, jusqu'au XVI[e] siècle, l'aristocratie montra une faiblesse extrême envers les superstitions et les opinions grossières de la foule. Chez les Hébreux, les chefs selon l'esprit firent à la superstition une guerre à mort et finirent par l'emporter. En Europe, un tel mouvement ne se vit qu'à

1. Isaïe, II, 20.
2. *Ibid.*, III, 2, 3.

la Réforme; or la Réforme du XVIe siècle doit être considérée comme une recrudescence de l'esprit hébreu, produite par la lecture de la Bible. C'est la dernière poussée de l'esprit dont l'école d'Isaïe fut la plus haute et la plus claire manifestation.

Le sacrifice était la tache honteuse que l'humanité gardait de ses folles terreurs primitives, de son sot et bas empressement à apaiser des dieux chimériques. Nous avons vu Isaïe traiter cette pratique fondamentale de la religion avec une sorte de dédain. Michée n'est pas moins formel[1].

Le fidèle demande avec anxiété :

Avec quoi donc me présenterai-je devant Iahvé,
M'inclinerai-je devant le Dieu d'en haut ?
Me présenterai-je avec des holocaustes,
Avec deux veaux âgés d'un an ?
Iahvé agréera-t-il des milliers de béliers,
Des myriades de torrents d'huile ?
Donnerai-je mon premier-né pour ma faute,
Le fruit de mes entrailles pour mon péché ?

Le sage répond :

Homme, on t'a dit ce qui est le bien,
Ce que Iahvé demande de toi :
Tout se réduit à pratiquer la justice
A aimer la bonté,
A marcher humblement avec ton Dieu.

1. Michée, VI, 6 et suiv.

Le Iahvé d'Osée, nous l'avons vu, est un être complètement moral; celui d'Isaïe et de Michée a déjà les tendresses du Père céleste des chrétiens. Quelquefois il prend des tons larmoyants qui font pressentir les reproches affectueux de Jésus : « O mon peuple, que t'ai-je fait[1]?... » On est tenté de dire : « Le pauvre homme! » Le Dieu pleureur qu'aimera le christianisme, ce Dieu à qui on fait de la peine, qu'on afflige en l'offensant et qui attend en bon père le retour du pécheur, existe au moins en germe. Iahvé est déjà, à la façon dont on le plaint et dont on le traite, un pauvre crucifié.

En même temps, naît la vraie prière. L'homme pieux prend en horreur les contorsions, les convulsions, les danses frénétiques, ces incisions au front, ces façons de se taillader avec des rasoirs qu'affectionnaient les prêtres de Baal et de Camos. Le nouveau Dieu est si essentiellement le Dieu du bien, que toute âme pure se trouve naturellement en commerce avec lui. Il aime les hommes sincères et honnêtes; il les écoute. Il est douteux que nous ayons des psaumes de ce temps. Mais l'esprit de méditation intime qui a fait des psaumes le Livre de prière

1. Michée, VI, 3.

l'humanité existe déjà. Cet esprit se résume dans les nuances diverses du mot *siah*, signifiant à la fois méditer, parler bas, parler avec soi-même, s'entretenir avec Dieu, se perdre dans les vagues rêveries de l'infini [1].

C'est surtout par la conception de la Providence et de la justice sociale que le développement hébreu se sépara nettement de celui de nos races. Nos races se contentèrent toujours d'une justice assez boîteuse dans le gouvernement de l'univers. Leur assurance d'une autre vie fournissait aux iniquités de l'état actuel d'amples compensations. Le prophète hébreu, au contraire, ne fait jamais appel aux récompenses ni aux châtiments d'outre-tombe. Il est affamé de justice et de justice immédiate. Selon lui, c'est ici-bas que la justice de Iahvé s'exerce. Un monde injuste est à ses yeux une monstruosité. Quoi ! Iahvé ne serait donc pas tout-puissant ! De là une tension héroïque, un cri permanent, une attention perpétuelle aux événements du monde, tenus tous pour des actes d'un Dieu justicier. De là surtout, une foi ardente dans une réparation finale, dans un jour de jugement, où les choses seront rétablies comme elles devraient être. Ce jour sera le renversement de ce qui existe. Ce sera la révolution radi-

1. Genèse, XXIV, 63.

cale, la revanche des faibles, la confusion des forts. Le miracle de la transformation du monde s'opèrera à Sion. Sion sera la capitale d'un monde régénéré, où la justice règnera. David deviendra, ce jour-là, le roi spirituel de l'humanité.

Ces idées remontaient en Israël aux plus vieux jours. Comme toutes les idées fondamentales d'un peuple, elles étaient nées avec le peuple même. L'école prophétique personnifiée en Élie et Élisée leur donna, dès le IXe siècle avant Jésus-Christ, chez les tribus du Nord, un relief singulier. Dans la première moitié du VIIIe siècle, les prophètes Amos, Osée et leur école les proclamèrent avec une force extraordinaire, en un style énergique, bizarre et dur. Vers 740, ces vérités deviennent l'apanage propre de Jérusalem. Isaïe leur donne, par l'ardeur de sa conviction, l'exemple de sa vie, la beauté de son style, un éclat sans égal. Il est le vrai fondateur (je ne dis pas l'inventeur) de la doctrine messianique et apocalyptique. Jésus et les apôtres n'ont fait que répéter Isaïe. Une histoire des origines du christianisme qui voudrait remonter aux premiers germes devrait commencer à Isaïe.

CHAPITRE XXII

AGONIE DU ROYAUME D'ISRAËL.

Un trait particulier de l'histoire du peuple hébreu c'est que toujours, chez lui, les crises religieuses coïncidèrent avec les crises de la nationalité. Le christianisme naquit au travers de la fièvre terrible que l'établissement de la domination romaine causa en Judée, au premier siècle de notre ère. Le judaïsme, comme religion particulière, naquit sous l'étreinte de l'Assyrie, au VIIIe et au VIIe siècle avant Jésus-Christ. La constante habitude des prophètes hébreux de voir dans les grands événements du monde des actes de la politique de Iahvé [1], donnait à cet empire une sorte de consécration religieuse. Nous avons vu [2] les armées assyriennes transformées en milices, qui

1. פַּעַל יהוה.
2. Ci-dessus, p. 495.

obéissent au coup de sifflet de Iahvé. Assur sera désormais le point de mire de toutes les visions prophétiques. Iahvé est un Dieu si fort, que tout ce qui est fort dans le monde sert son œuvre en qualité de ministre involontaire et de serviteur inconscient.

L'éternelle petite guerre des rois de Juda, d'Israël, de Damas continuait. Résin, roi de Damas, qui paraît avoir été un des organisateurs les plus énergiques de la résistance de la Syrie contre Assur, et Péqah, roi d'Israël, qui luttait faiblement contre l'anarchie des tribus du Nord, marchèrent contre Jérusalem (vers 730). La maison de David fut sérieusement en péril. Péqah et Résin n'aspiraient pas à moins qu'à détrôner Achaz et à mettre en sa place un régent, qui nous est connu seulement par le nom de son père, « le fils Tabel[1] ». Peut-être est-ce Résin que l'on désignait à mots couverts par ce nom[2]. L'idée ultérieure des confédérés était probablement d'enrôler Juda dans une ligue de toutes les forces de la Syrie contre l'empire assyrien. Le royaume de Juda fut à deux doigts de sa perte. Les Philistins, profitant

1. Isaïe, VII, 6.

2. Comp. Tabrimmon, nom damasquin. Voy. cependant Oppert, *Ann. de phil. chret.*, mars 1869.

des embarras du moment, secouèrent l'espèce de vassalité où ils étaient tombés à l'égard de Jérusalem [1]. Les Syriens, campés en Éphraïm, répandaient une indicible terreur dans l'entourage d'Achaz et dans le peuple [2].

Isaïe [3] eut dans cette circonstance un rôle important. Comme le droit divin de la maison de David était pour lui un dogme, il se montra légitimiste absolu. Achaz était loin d'être un souverain tel qu'il l'eût désiré; il n'en déploya pas moins toutes les ressources de son art pour le sauver. Il fut inspiré d'aller, avec son fils, au-devant d'Achaz, vers l'orifice de la piscine Supérieure, sur la chaussée du Foulon [4], où le roi surveillait des travaux pour arrêter les Syriens. Selon une habitude fami-

1. Isaïe, XIV, 28-32. La note « dans l'année de la mort d'Achaz » est fausse, comme presque toutes les scholies de ce genre. Cf. II Chron., XXVIII, 18.

2. Isaïe, VII, 2.

3. *Ibid.*, VII, VIII, IX, 1-6.

4. Vers le petit bassin qu'on appelle maintenant Fontaine de la Vierge. Peut-être le travail de défense que surveillait Achaz était-il le tunnel qui amène les eaux de la piscine Supérieure (Fontaine de la Vierge) à la piscine Inférieure (Bassin de Siloé). Cette eau était ainsi soustraite à l'action de l'ennemi. L'inscription de Siloé, en tout cas, doit être placée, comme date, bien près de l'an 740. La meilleure reproduction publiée de cette curieuse inscription est dans la *Zeitschrift der d. m. Gesellschaft*, 1882, p. 725. Cf. *Journal des Débats*, 16 avril 1882.

lière aux prophètes, Isaïe donnait à son fils un nom symbolique, *Sear-iasoub*, « Débris-reviendront », ce qui voulait dire : « Israël périra; il ne s'échappera que des débris; ceux-là se convertiront [1]. » Isaïe récita au roi un beau morceau prophétique [2], pour le rassurer, le détourner des alliances étrangères et lui persuader de s'en remettre purement et simplement à la protection de Iahvé. Il osa donner à cet égard un signe bizarre à Achaz. « Voici une femme enceinte. Dans quelques mois, elle aura un fils, *Immanu-el* [3]. Avant qu'il ait atteint l'âge de raison, la Syrie et Éphraïm seront écrasés. Mais prends garde : les alliés que tu auras appelés t'écraseront à leur tour. L'Égypte et l'Assyrie perdront Juda. »

L'imagination du prophète ne rêvait que désastres. Un jour [4], on le vit promener, dans les rues de Jérusalem, à la façon des hommes-affiches de nos jours, une planche sur laquelle étaient écrits en grosses lettres deux noms symboliques : *Maher-salal* (Prompt au butin), *Haz-bas* (Pille vite). Comme garants de ce qui allait suivre, il prit deux témoins

1. Cf. Isaïe, x, 21.
2. Isaïe, VII, 4-9.
3. « Dieu est avec nous ! » Cela veut dire : « Dans quelques mois, tout ira bien pour nous. »
4. Isaïe, VIII, 1 et suiv.

dignes de foi, le prêtre Ouriah[1] et Zacharie fils de Iebérékiah[2]. Il s'approcha alors de la prophétesse, sa femme, et affirma que Dieu lui avait ordonné d'appeler le fils à naître des deux noms précités. « Avant que cet enfant sache dire *abi* et *immi*[3], affirmait le prophète, les richesses de Damas et de Samarie appartiendront au roi d'Assyrie. » Il était impossible de s'exprimer en un langage plus frappant.

Le tunnel (*siloh*) qu'on venait de creuser pour amener l'eau de la source de Gihon à la piscine des jardins ou piscine Inférieure, lui fournit une autre image expressive[4] : « Ce peuple ne s'est pas contenté du petit courant de Siloh, qui coule doucement. Il a rêvé l'Euphrate. Eh bien, l'Euphrate viendra et couvrira toute ta patrie, pauvre Emmanuel. » A quoi bon les secours du dehors? Iahvé réside en Sion. Il faut espérer en lui seul.

Achaz ne suivit pas les conseils d'Isaïe. A l'insu du prophète, sans doute, il traitait avec les Assyriens[5]. Il adressa un message à Téglatphalasar

1. Voir l'affaire de l'autel, ci-après, p. 516.
2. Peut-être l'auteur de Zach., IX-XI. Voy. ci-dessus, p. 461.
3. Papa et maman.
4. Isaïe, VIII, 6 et suiv. Voy. ci-dessus, p. 509.
5. II Rois, XVI, 7 et suiv.

(Touklat-habal-asar II), roi de Ninive, où il se disait son serviteur et son fils, le priant de venir le sauver de la main du roi d'Aram et du roi d'Israël, qui l'avaient attaqué. Achaz envoyait en même temps au roi d'Assyrie tout l'or et l'argent qui se trouvaient à ce moment dans le temple et le palais royal. Quand on eut épuisé pour le tribut les matières d'or et d'argent, on songea aux œuvres d'art. Achaz enleva les panonceaux décoratifs qui faisaient la beauté des trains mobiles de Salomon, ainsi que les bassins qui les surmontaient. La grande vasque fut tirée de dessus ses bœufs d'airain et mise sur un piédestal de pierre. Peut-être les restes des chefs-d'œuvre de l'art salomonien furent-ils transportés ainsi comme trophées de victoire, et sont-ils ensevelis dans les ruines des palais de Khorsabad, de même que Rome et Antioche eurent les débris de l'art hérodien. Achaz dépouilla de leurs ornements, en vue du même but, le portique du sabbat et l'entrée extérieure du roi, endroits qui étaient ornés d'œuvres d'un goût particulièrement délicat.

La formidable machine de l'armée assyrienne fut donc mise de nouveau en branle et entraînée vers les régions du Liban et de l'Antiliban. L'égoïsme étroit de la cour de Jérusalem ne fut probablement pas la seule cause de l'expédition.

Ninive, comme Rome plus tard, aimait à faire de ces apparitions triomphantes, qui étaient l'indice intermittent de son pouvoir lointain. Résin et Péqah, apprenant l'attaque dont ils allaient être l'objet, s'éloignèrent de Jérusalem[1]. Résin se porta vers le Sud pour gagner les Édomites à la ligue de résistance contre Assur. Il prit la ville d'Élath sur les Judaïtes et la rendit à Édom. Les abords de la mer Rouge furent, depuis ce temps-là, fermés au royaume de Juda[2].

Le fléau assyrien s'abattit d'abord sur Damas[3]. Téglatphalasar s'en empara, déporta les habitants à Qir[4] et tua Résin; puis il ravagea le nord du royaume d'Israël. Il prit toutes les villes de Galilée, de Galaad, et déporta une grande partie de la population de ces districts en Assyrie. Il résida tout le temps de l'expédition à Damas; Achaz s'y rendit et le reconnut pour son suzerain.

Ainsi Juda eut sa revanche sur Israël, au prix de son indépendance. Isaïe put se laver les mains des conséquences d'une politique qu'il avait déconseillée. En attendant, toutes ses rancunes étaient

1. Épisode de Oded, II Chron., XXVIII, au moins douteux.
2. II Rois, XVI, 6. Pour la discussion du texte, voir Thenius.
3. Schrader, *Die Keil.*, p. 263 et suiv.
4. Pays inconnu, probablement non loin de l'Euphrate.

satisfaites; toutes ses prédictions s'étaient réalisées[1]. Damas est en ruine; les villes au delà du Jourdain n'existent plus; la forteresse d'Éphraïm (c'est-à-dire Samarie) est humiliée. Aram et Israël ont péri ensemble. Pourquoi Israël a-t-il oublié le vrai Dieu, s'est-il fait un culte de fantaisie? Qu'il laisse là ses dieux faits de main d'homme, ses *hammanim*, ses *asérim*, et tout lui sera pardonné. Sans cela, le royaume du Nord disparaîtra tout à fait, dévoré par l'anarchie, serré entre les Philistins et Aram[2]. Le véritable Israël sera sauvé par Juda. Sion durera; c'est l'asile des hommes doux[3], des vrais disciples de Iahvé.

Le prophète, en tout cela, faisait preuve d'une rare sagacité. Il devinait avec justesse que le royaume de Jérusalem survivrait au royaume du Nord. La délivrance viendra d'abord pour la Galilée, Zabulon, Nephtali[4]; puis la lumière se lèvera pour la Palestine tout entière :

> Car un enfant nous est né,
> Un fils nous a été donné;
> La souveraineté est sur son épaule.

1. Deux morceaux : de IX, 7 à X, 4; et XVII, 1-11.
2. Isaïe, IX, 11.
3. עניים. Is., XIV, 32.
4. Isaïe, VIII, 23, rattaché directement à IX, 1 et suiv.

On le nommera conseiller-miracle,
Dieu-héros, père éternel, prince de paix;
Pour donner une prospérité sans fin au trône de David;
Pour l'établir et l'affermir par le droit et la justice,
Dès à présent et à jamais.
La jalousie de Iahvé-Sebaoth fera cela.

Il s'agit peut-être, dans cette désignation énigmatique, de quelque enfant de la race royale sur lequel les légitimistes du temps fondèrent des espérances; peut-être aussi est-ce l'image d'un roi idéal, tel qu'un iahvéiste pouvait le rêver, qui vient consoler l'imagination du prophète attristé.

Tous les événements de l'histoire, en traversant la conscience d'Israël, prenaient ainsi une teinte religieuse. Ce peuple, deux mille cinq cents ans avant Bossuet, a écrit l'*Histoire universelle*. En fait, la religion était pour peu de chose dans ces guerres de Ninive, de Damas, de Samarie. C'étaient les prophètes qui l'y mêlaient. Il faudrait se garder de croire que ce fussent-là les sentiments de toute la nation. L'état religieux du peuple était une sorte de terre-à-terre, peu en progrès sur ce qui avait précédé. Ces beaux textes du jéhoviste, de l'élohiste, le livre de l'Alliance, le Décalogue, n'avaient qu'un très petit nombre de lecteurs. Les surates des prophètes étaient à peine écrites; la voix de ces inspirés se perdait dans une sorte de désert.

Achaz portait dans la religion un éclectisme qui confinait à l'indifférence. Étant allé à Damas pour présenter son hommage à Téglatphalasar, il y vit une forme d'autel qui lui plut[1]. Il en fit dessiner les lignes générales et les détails, et il envoya ces modèles à Jérusalem au prêtre Ouriah, pour qu'il en fît construire un pareil. Ouriah se conforma aux ordres du roi et plaça le nouvel autel devant l'ancien sans supprimer celui-ci. Le roi, à son retour, alla présenter au temple ses offrandes, ses libations et ses sacrifices. Mécontent de la disposition adoptée, il voulut qu'on mît son autel le plus près possible du temple et qu'on y versât le sang de tous les sacrifices.

Ouriah obéit ; mais ces innovations eurent de fâcheux effets. Achaz garda une très mauvaise réputation auprès des iahvéistes pieux. On trouva qu'il avait négligé le culte de Iahvé, parce qu'il l'avait laissé pratiquer sur les hauts-lieux et sous les arbres touffus, où Astarté lui était associée. Chose bien plus grave, si elle était vraie! Il brûla, dit-on, son fils [aîné] à Moloch[2], abomination qui n'était

1. II Rois, XVI, 10 et suiv.

2. *Ibid.*, XVI, 3. Les actes de ce genre furent fréquents sous Manassès et Amon. Le parti pris des historiographes piétistes ayant été de placer Achaz dans la catégorie de ces rois impies,

pas alors sans exemple[1], au moins hors d'Israël. L'évocation des morts fut en vogue sous son règne[2]; la sorcellerie florissait[3].

Amoindri, affaibli, privé de ses provinces du Nord et d'au delà du Jourdain[4], le royaume d'Israël entrait dans la période de convulsions qui précède la mort. Péqah eut la fin de presque tous les souverains d'Israël. Il fut assassiné par Hosée, fils d'Éla, dans des circonstances qui supposent le pays livré à un désordre complet. Hosée succéda à Péqah; mais il y a des raisons de supposer qu'il ne prit le titre royal qu'après plusieurs années de guerre civile. L'opinion prophétique ne lui fut qu'à demi hostile, ou du moins elle le jugea avec un peu moins de sévérité que ses prédécesseurs[5]. Vers le temps où il consolida son autorité, Achaz mourut à Jérusalem, et eut pour successeur son fils Ézéchias (vers 725 avant Jésus-Christ).

il est naturel qu'ils lui aient attribué ce crime. Il serait surprenant qu'on n'en trouvât pas de trace dans Isaïe.

1. Michée, VI, 7.
2. Isaïe, VIII, 19.
3. Isaïe, Michée.
4. Michée, VII, 14.
5. II Rois, XVII, 2.

CHAPITRE XXIII

PRISE DE SAMARIE.

Ézéchias avait vingt-cinq ans quand il monta sur le trône. Sa mère s'appelait Abi; elle était fille d'un certain Zakariah. Ézéchias n'était pas encore l'homme hautement religieux qu'il fut plus tard. Rien ne prouve qu'il y ait eu d'abord entre lui et son père Achaz la moindre différence. Le ton des prophètes Isaïe et Michée fut pendant quelques années exactement le même qu'il avait été sous le règne précédent.

Michée, en particulier, est très sévère pour le roi, pour les classes élevées de la société de Jérusalem[1]. Les prêtres enseignent pour un salaire. Les faux prophètes disent à chacun ce qui lui plaît, pourvu qu'on les paye[2]. Le monde, aux yeux

1. Michée, III, 1-4, 11-12; IV, 9; VI, 9-16 VII, 1-6.
2. *Ibid.*, III, 11.

de Michée, se divise en deux classes d'hommes, les riches et les saints. Les premiers sont au pouvoir et en usent pour commettre toutes les iniquités; les seconds sont leurs victimes de tous les jours. Fraudes, faux poids, rapines, exactions, voilà les pratiques des riches. Le peuple est comme dans une marmite, sucé, émacié par des exploiteurs, qui lui arrachent la peau de dessus la chair, puis la chair de dessus les os. Les bons Israélites sont surtout ruinés par les procès pour dettes; on les voit sortir nus du tribunal; les magistrats sont sans pitié. Les jugements se rendent à prix d'argent; les nobles, les grands saignent le peuple. Les choses allaient bien mieux autrefois; il y avait encore quelques honnêtes gens.

Malheur à moi [1] !
Je suis comme ceux qui glanent après la récolte,
Qui grappillent après la vendange.....
L'homme charitable a disparu de la terre,
Le juste n'existe plus parmi les mortels.
Tous font le guet pour verser le sang,
Chacun dresse ses filets pour prendre son frère.
S'agit-il du mal, ils ont deux mains;
S'agit-il du bien, [ils sont manchots [2]].
Le prince demande,
Le juge marchande,

1. Michée, VII, 1-6. Comp. III, 8.
2. Je suppose qu'il manque quelque chose après להיטיב.

Le grand dit ce qu'il convoite,
Et la fraude est bâclée.
Le meilleur d'entre eux est comme un fagot d'épines,
Le plus honnête est pire qu'une haie de ronces...
Ne croyez pas à un ami;
Ne vous fiez pas à un intime;
Contre celle qui dort dans ton sein
Garde bien fermés les battants de ta bouche;
Car le fils traite son père de sot,
La fille s'insurge contre sa mère,
La bru contre sa belle-mère;
Les ennemis d'un homme sont les gens de sa maison.

L'état de dissolution intérieure du royaume d'Israël était à son comble. La puissance assyrienne, au contraire, arrivait à son apogée. Salmanasar[1], successeur de Téglatphalasar, était l'empereur de toute l'Asie citérieure. Hosée reconnut, d'abord, sa suzeraineté en lui payant un tribut. Mais, par derrière, il continuait ses intrigues, cherchant à former une ligue avec le roi d'Égypte Sabak, de la vingt-cinquième dynastie (éthiopienne). Il cessa tout à coup de payer le tribut, sachant sans doute quelles seraient les conséquences d'un tel acte. Une belle surate d'Isaïe[2], pleine d'allusions obscures et de pseudonymies indéchiffrables, paraît être de ce temps.

1. Le Salmanasar V des assyriologues.
2. Isaïe, XXVIII. Cf. XXX.

Éphraïm est comparé à un festin de gens ivres, couronnés de fleurs, mais de fleurs qui se fanent. Les juges, prêtres et prophètes de Juda, eux aussi, sont hors du droit sens. Ils n'y voient pas clair, leurs visions sont troubles. Les tables sont couvertes de leurs vomissements. Ils parlent en bégayant comme des gens pris de vin : *Kav la-kav, sav la-sav* [1]; se moquant des vrais prophètes, qui leur apportent sans cesse de nouveaux ordres de Iahvé.

Eh bien oui! C'est par des gens qui bégayent [2] que Dieu parlera à cette nation. Il lui parlera assyrien [3]!... Au lieu de pratiquer une politique prudente comme le conseillaient les prophètes, ces étourdis ont été agités, moqueurs. Malheur à eux!

Les partisans de la guerre à outrance disaient, en leur langage exagéré, qu'ils avaient fait un pacte avec la mort et contracté une alliance avec le scheol. Ils espéraient dans l'Égypte. L'alliance de l'Égypte, dit le prophète, n'est que mensonge et perfidie. Il

1. « Règle sur règle, précepte sur précepte. »

2. C'est-à-dire en langue étrangère. Le mot « étranger », dans presque toutes les langues, veut dire « bégayant ». Voir *De l'origine du langage*, p. 178 et suiv.

3. C'est-à-dire : « Il lui répondra par l'invasion assyrienne. »

n'y a qu'une base de résistance : c'est Sion, non la forteresse matérielle qui s'élève au-dessus du val de Cédron, mais la Sion idéale, bâtie sur le droit et la justice [1]. Le reste ne tiendra pas. Le pacte avec la mort, le contrat avec le scheol, sont des enfantillages. Le fléau assyrien écrasera tout. Que Juda veille; l'heure solennelle des jugements de Iahvé est proche.

Le pauvre Éphraïm, en effet, était à l'agonie. On sentait que c'en était fait de Joseph. Un orage terrible se formait sur la Syrie. Tyr et toute la Phénicie se soulevaient contre la domination assyrienne. Salmanasar accourut avec son puissant appareil à broyer les peuples. Tyr, à ce qu'il semble, fut privé de ses communications avec la terre [2]. Le siège fut mis devant Samarie [3]. Jérusalem, sans aucun doute, fut surveillée de très près.

1. Isaïe, XXVIII, 17.

2. Ce siège de Tyr n'est pas absolument prouvé. Il ne repose que sur un passage de Ménandre d'Éphèse, cité par Josèphe (*Ant.*, IX, XIV, 2), et sur le chapitre XXIII d'Isaïe, dont l'authenticité est douteuse, et qui n'implique, après tout, qu'une menace, un désir. Dans le passage de Ménandre, il est bien parlé d'une guerre des Assyriens contre Tyr; mais c'est Josèphe qui identifie cette campagne avec celle de Salmanasar. C'est par erreur qu'on a cru trouver le souvenir de ce siège de Tyr dans les bas-reliefs de Khorsabad.

3. II Rois, XVII, 5.

Les sièges assyriens étaient longs [1]; ils duraient des années; on bâtissait une ville contre la ville assiégée [2]; un coup de bélier coûtait des journées. L'émotion, pendant ces longues crises, était extrême. Qu'on se figure le siège de Paris durant cinq ans au lieu de cinq mois. Nous ne savons pas bien ce qui se disait à Samarie, pendant l'investissement; car la voix du prophétisme y était fort affaiblie, vers ce temps. Mais les deux petits volumes prophétiques qui portent les noms d'Isaïe et de Michée nous ont gardé les manifestes qui circulaient à Jérusalem. On y croyait généralement que le colosse, après s'être assouvi sur Samarie, se tournerait de tout son poids contre Juda [3].

Isaïe, dont l'esprit actif franchissait sans cesse les bornes de la Judée, croyait avoir le secret des desseins de Iahvé et les expliquait avec une précision qui étonne. Il avait une menace pour tous les peuples qui allaient s'engager dans la lutte. Il soupesait le temps de vie qui restait à chacun d'eux et le trouvait court. Moab n'a plus que trois ans d'existence [4]. Le siège de Tyr surtout préoc-

1. Comp. Hérodote, II, 157.
2. II Rois, XIX, 32; représentations de Khorsabad.
3. Michée, I, 9, 15.
4. Isaïe, XV et XVI.

cupait le prophète. Il tenait pour certain que l'issue en serait fatale à la ville, et, sur cette base hypothétique, il donnait carrière à ses rancunes concentrées.

Hurlez, vaisseaux de Tharsis ;
Car elle est détruite, votre forteresse [1]...

La colère des iahvéistes exaltés contre les villes phéniciennes leur faisait presque oublier leurs propres périls [2]. Ces villes représentaient pour eux la civilisation profane, l'antipode de l'idéal patriarcal. La vieille condamnation prononcée contre Chanaan troublait toutes les idées [3]. Par une étrange interversion, les Phéniciens étaient pour les Juifs d'alors ce que les Juifs d'aujourd'hui sont pour les Germains renforcés. L'idée que Tyr va être détruite provoque chez le prophète de Jérusalem un énorme cri de joie. Tyr est si coupable! Elle fournit de blé le monde entier; les richesses des nations aboutissent entre ses mains; ses marchands sont des princes ; ses colporteurs sont par-

1. Isaïe, XXIII. Il y a des doutes sur l'authenticité de ce chapitre. On y remarque de nombreuses fautes, surtout dans les versets 1 et 2. מבוא = מבית, variante sous-introduite (Voir p. 64, note 4).

2. Comp. Zach., IX.

3. Isaïe, XXIII, 11. Voir cependant, Amos, II, 9.

tout l'aristocratie. Quelle insulte à Iahvé! Cette ville distribue les couronnes [1], comme si un tel privilège n'appartenait pas à Iahvé. Aussi est-ce Iahvé qui a décrété sa ruine. Il l'a décrétée, pour ternir l'orgueil de toute beauté, pour humilier les grands de la terre [2]. Iahvé est un jaloux ; il prend un méchant plaisir à humilier l'éclat humain. Nahum, cent ans plus tard, présente aussi le commerce comme une œuvre idolâtrique et païenne [3]. L'idéal triste des prophètes, analogue à celui des puritains d'Écosse, leur inspirait une rage sombre contre la brillante civilisation des villes phéniciennes. Ils en voulaient à la vie joyeuse qu'on y menait [4]. Ils rêvaient des conversions impossibles.

Selon Isaïe, Tyr sera désolée pendant soixante-dix ans ; puis elle recommencera son métier de courtisane ; mais ses profits nouveaux seront consacrés à Iahvé ; les serviteurs de Iahvé (les prêtres

1. Verset 8. Je préfèrerais הַמְעֻטָּרָה, « la couronnée », allusion à la tête crénelée, ou à la couronne murale de Tyr, symbole qui a pu être fort antérieur aux monnaies qui le portent. Cf. Ps. LX, 9 ; CVIII, 9. L'idée de se représenter les villes comme des jeunes filles est fort ancienne. Là est peut-être l'explication des expressions *Bath-Sor*, *Bath-Sion*.

2. Verset 9.

3. Nahum, III, 4.

4. Isaïe, XXIII, 7, 12.

de Jérusalem) en profiteront. Tyr, en effet, embrassera le iahvéisme. Ses marchands, devenus de riches prosélytes, viendront faire des dévotions somptueuses à Jérusalem. Les prêtres, enrichis par ces étrangers, auront de beaux habits, mangeront et boiront à satiété [1].

En ce qui concerne l'Égypte, les colères prophétiques n'étaient pas moins vives. Iahvé va visiter l'Égypte [2]; les idoles de l'Égypte tremblent déjà. Le plan de Iahvé est d'amener une guerre civile, qui armera les royaumes de l'Égypte les uns contre les autres, et à la suite de laquelle le pays se verra livré à un maître dur [3]. Le trouble, en attendant, est profond. Tanis a une dynastie à part, qui se rattache aux anciens rois; Memphis a une prétention analogue; la folie de tous est la même.

1. Voy. ci-dessus, p. 439, note 1 et p. 477. Il ne faut pas trop s'arrêter aux soupçons que de tels passages font naître. La prophétie contre Tyr, si elle soulève de graves objections, a pour elle une bien forte raison d'authenticité, c'est qu'elle ne s'accomplit pas. Sidon et Tyr y sont encore indistinctes. Les versets 6 et 7 conviennent parfaitement à l'émigration qui donna origine à Carthage.

2. Isaïe, ch. XIX. Les versets 18, 19, 20 (première moitié) sont des interpolations, probablement de l'époque ptolémaïque. Ces interpolations ont pu être facilitées par la formule ביום ההוא, authentique aux versets 16, 23, 24.

3. L'Assyrie sans doute.

Comme Tyr, l'Égypte adoptera un jour le culte de Iahvé; alors elle sera sauvée.

Ressaisi par son rêve favori, le Voyant ne met plus de bornes à ses espérances. Son horizon s'élargissant encore, il annonce l'union future des peuples dans le culte de Iahvé. Assur, l'Égypte et Israël formeront une sorte de trio religieux.

Ce jour-là, il y aura une grande route de Mesraïm en Assur;
Assur viendra en Mesraïm, et Mesraïm ira en Assur;
Mesraïm aura le même culte qu'Assur.
Ce jour-là, Israël sera en tiers avec Mesraïm et Assur;
Il y aura une grande bénédiction sur la terre;
Iahvé-Sebaoth dira :

« Bénis soient mon peuple Mesraïm,
Et l'œuvre de mes mains Assur,
Et mon héritage propre Israël[1]. »

Voilà les chimères par lesquelles Isaïe prenait sa revanche sur la force brutale qui l'accablait. Les angoisses nationales suscitent les prophètes, en obligeant les âmes ardentes à se rabattre sur les joies de l'imagination, les seules réelles. Michée est plus écrasé qu'Isaïe par les malheurs du pré-

1. Ici encore s'élèvent des doutes graves. En tout cas, ce morceau ne saurait être de Jérémie ou de son école, ni de l'auteur qu'on appelle le second Isaïe.

sent, et cependant pour lui aussi l'avenir ultérieur est lumineux. Le sort prochain de Jérusalem est écrit dans celui de Samarie. Samarie et Jérusalem sont également coupables [1]. Samarie sera frappée la première; le coup atteindra ensuite Juda. Jérusalem sera détruite, la montagne du temple deviendra une colline boisée [2]. Son roi ne lui servira de rien (Ézéchias n'était pas encore acquis au mouvement prophétique). Sion sera violée; la population sera déportée à Babel [3]. Mais Jacob aura sa revanche; il écrasera ceux qui l'écrasent, et consacrera leurs dépouilles à Iahvé. Un roi fort, de la maison bethléhémite, un second David, réunira les exilés à ceux qui seront restés dans le pays, pour en faire un nouveau peuple. Alors commencera l'ère de justice. Jérusalem sera le centre d'un empire dont l'Égypte et l'Assyrie seront tributaires. Si Assur fait de nouvelles invasions, il sera repoussé jusqu'en sa terre de Nimroud. Les peuples rebelles seront exterminés et reviendront honteux, éperdus,

1. Michée, I.

2. *Ibid.*, III, 12. Cf. Jérémie, XXVI, 18.

3. Michée, IV, 10. Babylone faisait partie du royaume d'Assyrie. Les déportations pouvaient déjà se faire dans les terres de l'Euphrate. Là était probablement le pays de Qir.

tremblants, au culte de Iahvé. En ce temps-là, chevaux, chars, citadelles, villes fermées, disparaîtront; on regardera ces vanités militaires comme les restes d'un monde fini, monde profane fondé sur l'orgueil [1]. La paix règnera désormais sur le monde. Le monde, ayant Sion pour capitale, goûtera le bonheur parfait [2].

Les nouvelles qui venaient de Samarie à Jérusalem confirmaient et peut-être inspiraient ces fiévreuses annonces. Samarie succomba après un investissement de trois ans (721). Salmanasar était mort; l'achèvement de la campagne fut l'œuvre de son successeur Sargon [3]. Hosée tomba au pouvoir des vainqueurs, et fut enfermé dans une prison [4]. Des gouverneurs assyriens furent établis sur le pays [5].

Les prévisions d'Isaïe (prévisions qui ressemblaient fort à des souhaits) ne se vérifièrent pas au sujet de Tyr. Cinq ans de blocus ne réussirent pas à réduire la ville insulaire. L'Égypte fut

1. Comp. Zach., IX, 10, etc.; Deut., XVII, 16.

2. Lire, dans Michée, le chapitre IV entier. Comp. II, 12, 13, et Isaïe, II.

3. Cf. Schrader, *Die Keil.*, p. 271-285.

4. II Rois, XVII, 4. Le récit du livre des Rois est ici, à ce qu'il semble, proleptique.

5. Schrader, p. 272.

également exempte du fléau, et Jérusalem, cette fois, paraît n'en avoir pas trop souffert. Le royaume de Juda, comme il arrive presque toujours, fut récompensé de sa prudente félonie. Il avait abandonné son frère; il vécut encore près d'un siècle et demi. Durant ce temps, il fut en réalité vassal de l'Assyrie; mais la vassalité ne messied pas à un peuple peu fait pour la vie politique et qui produit surtout de grandes choses quand d'autres le dispensent des rudes travaux par lesquels se bâtit et se maintient une nation.

La ville de Samarie ne semble pas avoir été détruite par suite de la conquête [1]; mais, privée de ses rois et de la partie la plus notable de sa population, elle eut le sort des capitales abandonnées; elle tomba dans une prompte décadence. Il en fut de même de Jezraël et des principales villes du royaume du Nord.

1. Schrader, p. 272, 274. La vraie destruction de Samarie, qui amena la reconstruction d'Hérode, eut lieu sous Jean Hyrcan. Jos., *Ant.*, XIII, x, 2 et suiv.; *B. J.*, I, ii, 7.

CHAPITRE XXIV

ŒUVRE GÉNÉRALE DU ROYAUME D'ISRAËL.

Ainsi finit pour l'histoire religieuse, après une existence de deux cent cinquante ans, ce petit royaume, qui fut créateur au plus haut degré, mais qui ne sut pas couronner son édifice. Le iahvéisme était déjà arrivé en Israël à une grande originalité ; ses prophètes surtout donnèrent le type accompli de ce que l'avenir devait développer ; ses écrivains tracèrent avec un art merveilleux les premiers cadres de la *Thora* et de l'Histoire sacrée. Mais l'organisation manqua, parce que la dynastie manquait. Les prophètes du Nord n'eurent pas la grande audace, celle qui s'adjuge crânement l'avenir. Jamais ils n'osèrent annoncer, comme Isaïe le fait déjà pour Sion, que Béthel ou le Garizim seraient un jour le centre de l'humanité. En poésie, en littérature, le Nord fut supé-

rieur à Juda. On doit au royaume d'Israël les récits épiques du livre des Juges, les légendes patriarcales, les anciens cantiques, la poésie idyllique et amoureuse, le livre de l'Alliance et quelques très belles pages prophétiques. Mais les institutions religieuses qui ont conquis le monde sont l'œuvre de Jérusalem. Si Jérusalem eût péri avec Samarie, la destinée d'Israël dans son ensemble eût été arrêtée.

On peut dire, au contraire, que la disparition de Samarie servit à l'œuvre générale, qu'une vocation étrange avait dévolue à la descendance du vieux Jacob. De même que la destruction de Jérusalem par Titus fut une chance extraordinaire pour le christianisme naissant, de même la destruction de Samarie fut une fortune inouïe pour le judaïsme. Israël n'était pas fait pour être une patrie profane. Réduit à un espace de douze ou quinze lieues en carré, il pourra maintenant se livrer tout entier à son travail. Jérusalem va être un vase de fermentation absolument incomparable. La colline de Sion n'aura plus de rivale; elle sera l'unique aimant religieux de l'humanité.

David aussi va régner seul. La théocratie portait sa conséquence naturelle, le droit divin, la légitimité. Isaïe, qu'on peut appeler le père du

légitimisme, avait raison. Sion, seule, était un rocher solide. David va chaque jour s'idéaliser, pour devenir le roi théocratique par excellence, le roi selon le cœur de Dieu.

L'histoire et les documents du royaume d'Israël nous ont été, en définitive, légués par Juda. Or la Judée, tout en acceptant de très belles pages écrites dans les tribus du Nord, et en les fusionnant avec les siennes, fut ingrate pour Israël [1]. Les historiographes couvrirent d'un blâme uniforme un état religieux dont le seul tort fut de n'avoir pas été celui qui prévalut plus tard. « Le péché de Jéroboam » fut la banale critique qu'on adressa à ces rois, qui tous paraissent avoir été braves et dont quelques-uns eurent de la capacité. Dans cent ans, l'unité du lieu de culte sera la loi fondamentale du judaïsme. On ne pardonnera pas à Éphraïm ses nombreux sanctuaires, ces autels que possédait chaque localité, « depuis la tour isolée du gardien, jusqu'aux grandes villes fortes [2] ». Les hauts-lieux, les *asérot* et les *massébot*, qui se rencontraient à chaque pas, les deux taureaux fondus de Dan et de Béthel, les *astarteïa* et les pratiques impures qui s'y conti-

1. Voy. II Rois, XVII, 7-23.
2. II Rois, XVII, 9.

nuaient, les *Baalim* et toute cette armée du ciel, inconsidérément divinisée [1], étaient des abus sans doute; mais Juda, à pareille date, n'en était pas exempt. La prophétie par Baal [2] n'impliquait pas une apostasie générale. L'usage monstrueux de faire passer les enfants par le feu, la divination, la sorcellerie, la nécromancie, blâmés par tous les Israélites éclairés, furent des maux hiérosolymites plus encore que samaritains. On fut pour le royaume d'Israël presque aussi injuste que si l'on reprochait à la vieille Gaule de n'avoir pas pratiqué, avant le christianisme, toutes les pratiques du culte chrétien.

La Samarie ne se releva jamais politiquement du coup que lui avait porté Salmanasar. Un des traits de la politique assyrienne était une sorte de goût pour les échanges de populations entre les divers pays conquis. L'idée de la transportation est déjà dans Amos [3]. Nous en avons rencontré un exemple à propos des Damasquins transportés à Qir [4]. Déjà même des populations palestiniennes étaient dirigées vers les grandes plages

1. II Rois, XVII, 16-17.
2. Jérémie, XXIII, 13.
3. Amos, VI, 7.
4. Voy. ci-dessus, p. 513.

désertes de la Babylonie [1]. On peut supposer que les milices ninivites avaient presque absorbé les habitants de ces contrées, et que, pour les repeupler, les vainqueurs devaient y transplanter les populations que le sort des armes mettait entre leurs mains. La partie la plus considérable de la nation israélite fut transportée en Assyrie et établie soit dans la Khalakhène, près de Ninive, au Nord, soit sur le fleuve Habour [2], en Gozanitide, soit dans les montagnes de Médie [3]. Les Judaïtes conservèrent longtemps de leurs frères dispersés une notion vague [4]. Quand Juda fut porté par l'exil dans ces mêmes contrées, la fraternité religieuse des deux branches d'Israël était perdue. Puis l'oubli se fit complètement, et le champ fut ouvert à toutes les suppositions. Le iahvéisme du Nord n'était pas assez fortement noué pour résister à l'épreuve de la transportation. Nous verrons, au contraire, le iahvéisme de Jérusalem ou, pour mieux dire, le judaïsme sortir plus puissant de l'exil et se reconstituer, sur le sol d'où on l'avait violemment arraché, plus fort que jamais.

1. Voy. ci-dessus, p. 528.

2. Probablement identique au Kebar d'Ézéchiel, le Chaboras, grand affluent de l'Euphrate.

3. Désignations peu précises, leçons incertaines.

4. II Rois, XVII, 23, écrit vers le milieu du VIe siècle.

A la place des tribus amenées en Mésopotamie et en Assyrie[1], le gouvernement assyrien envoya en Samarie des populations de la Babylonie et du Nord de la Syrie (Hamath)[2]. L'idée que chaque province a son dieu géographique, qui veut être adoré d'une certaine manière et qui se venge s'il ne reçoit pas les honneurs consacrés par l'usage, était fort répandue dans l'antiquité. Les gens qui venaient habiter un pays se croyaient obligés de prendre la religion du pays. Quelques mésaventures qui arrivèrent aux colons assyriens leur firent croire que le dieu indigène était mécontent. On parla de gens attaqués par des lions (l'état de dévastation de la contrée rend la chose vraisemblable), que l'on crut des émissaires des dieux méconnus. Selon ce récit, en très grande partie légendaire[3], les nouveaux habitants du pays auraient eu si peu l'idée d'une fraternité de culte avec Jérusalem, qu'ils se seraient adressés, non à cette ville, mais à Ninive, pour porter remède à la situation. Le gouvernement assyrien entra, dit-on, parfaitement dans

1. I Rois, XVII, 24 et suiv.

2. Kouta, Avva, Séfarvaïm, pays inconnus ou douteux.

3. Le livre d'Esdras, IV, 2, 9 et suiv., présente la chose d'une manière moins sérieuse encore.

leur idée, et envoya quelques prêtres de Iahvé d'entre ceux qui avaient été transportés, pour leur enseigner le culte de ce dieu. Ces prêtres se fixèrent à Béthel et rétablirent les sacrifices selon les rites anciens. Mais les colons n'abandonnèrent pas pour cela leurs dieux nationaux. Ils les installèrent dans les hauts-lieux de la Samarie. Les gens de Babylonie firent un Succoth-Benoth[1] (*Sicca Venerea*) ou *Astartéïon;* ceux de Kouta firent un Nergal, ceux de Hamath un *asima* (?); les Avvites firent un Nibhaz et un Tartaq; les Séfarvaïtes brûlèrent leurs enfants à Adrammélek et Anammélek.

C'est là sans doute une façon de présenter les choses conçue après la captivité de Juda, sous le coup de la haine qui divisa Jérusalem et Samarie. Il n'y avait pas en réalité de désert à peupler. L'exil, cette fois comme toujours, ne frappa guère que la tête de la nation[2]. Un grand nombre d'Éphraïmites se fixèrent à Jérusalem ou s'enfuirent en Égypte. La plus grande partie de l'ancienne population

1. « Pavillon de filles. »

2. Le chiffre de 27 280 transportés, donné, dit-on, par les textes assyriens (Schrader, p. 272, 274) ne doit peut-être pas être pris trop au sérieux. Ces textes présentent, du reste, l'état du pays après la campagne comme analogue à ce qu'il était auparavant.

resta dans le pays [1]. La région au delà du Jourdain, en particulier, était israélite de race et de cœur. Tous ces éléments iahvéistes continuèrent d'exister, mais dans un état de simplicité grossière, sans sacerdoce et plus désorganisés que jamais[2]. Ayant perdu leur autonomie, ils se tournèrent vers Jérusalem pour y chercher un appui. Jérusalem et le temple gagnèrent ainsi beaucoup à la ruine du royaume du Nord. Nous verrons Josias souverain religieux de la Palestine presque tout entière[3]. Si le royaume de Juda n'eût été détruit par Nabuchodonosor, il est probable que la plaie ouverte par Jéroboam eût été presque entièrement cicatrisée.

Désormais Juda poursuivra seul l'œuvre dévolue à l'ensemble de la race d'Israël. Il poursuivra cette œuvre avec une suite bien supérieure à celle qu'avaient pu y mettre les tribus du Nord. Déjà, un demi-siècle avant la prise de Samarie, presque toute l'activité du génie hébreu s'était concentrée en Juda. Le prophétisme était arrivé à ses résultats essentiels : monothéisme, Dieu [ou Iahvé] étant la cause unique des phénomènes de

1. II Chron., XXXIV, 6; Jérémie, XLI, 5-6.
2. II Rois, XVII, 32 et suiv.
3. Même Ézéchias, s'il fallait en croire II Chron., XXX; mais c'est là une bien faible autorité.

l'univers; justice de Iahvé, nécessité que cette justice soit réalisée sur la terre et pour chaque individu dans les limites de sa vie; puritanisme démocratique des mœurs, haine du luxe, de la civilisation profane, des obligations résultant d'une organisation civile compliquée; confiance absolue en Iahvé; culte de Iahvé consistant surtout dans la pureté des sentiments. L'immensité d'une telle révolution étonne, et, quand on y réfléchit, on trouve que le moment où se fit cette création est le plus fécond de toute l'histoire religieuse. Même le mouvement initial du christianisme, au Ier siècle de notre ère, le cède à ce mouvement extraordinaire du prophétisme juif, au VIIIe siècle avant Jésus-Christ. Jésus est tout entier dans Isaïe. La destinée humanitaire d'Israël est aussi clairement écrite vers 720 que celle de la Grèce le sera deux cents ans plus tard.

Jusqu'à l'époque d'Élie et d'Elisée, Israël ne se distingue pas essentiellement des peuples voisins; il n'a pas de signe au front. A partir du moment où nous sommes arrivés, sa vocation est absolument marquée. Après un règne très favorable (celui d'Ézéchias), le prophétisme traversera une longue période d'épreuves (règnes de Manassès et d'Amon), puis triomphera complètement sous

Josias. L'histoire de Juda, désormais, sera l'histoire d'une religion, d'abord renfermée en elle-même, pendant de longs siècles, puis se mêlant, par la victoire du christianisme, au mouvement général de l'humanité. Le cri de justice poussé par les anciens prophètes ne sera plus étouffé. La Grèce fondera la société laïque, libre au sens où l'entendent les économistes, sans s'arrêter aux souffrances du faible amenées par la grandeur de l'œuvre sociale. Le prophétisme accentuera la juste réclamation du pauvre ; il sapera en Israël les conditions de l'armée et de la royauté ; mais il fondera la synagogue, l'Église, des associations de pauvres, qui, à partir de Théodose, deviendront toutes-puissantes et gouverneront le monde. Durant le moyen âge, la voix tonnante des prophètes, interprétée par saint Jérôme[1], épouvantera les riches, les puissants, empêchera, au profit des pauvres ou prétendus tels, tout développement industriel, scientifique et mondain.

Le laïcisme germanique contrebuta les poussées de cet ébionisme oppresseur. L'homme de guerre, franc, lombard, saxon, frison, prit sa revanche sur

1. Les sectes socialistes du moyen âge, se rattachant plus ou moins à l'Évangile éternel, vivaient des prophètes, surtout de Jérémie, et y puisaient leurs furibondes déclamations.

l'homme de Dieu. L'homme de guerre du moyen âge était si simple d'esprit qu'il retombait bientôt par sa crédulité sous le joug de la théocratie; mais la Renaissance et le protestantisme l'émancipèrent; l'Église ne put plus ressaisir sa proie. En fait, le barbare, le prince laïque le plus brutal était un libérateur, comparé au prêtre chrétien, ayant à sa disposition le bras séculier. L'oppression exercée au nom d'un principe spirituel est la plus dure; le tyran laïque se contente de l'hommage des corps; la communauté qui a la force d'imposer ses idées est le pire des fléaux.

L'œuvre des prophètes est ainsi restée un des éléments essentiels de l'histoire du monde. Le mouvement du monde est la résultante du parallélogramme de deux forces, le libéralisme, d'une part, le socialisme, de l'autre, — le libéralisme d'origine grecque, le socialisme d'origine hébraïque, — le libéralisme poussant au plus grand développement humain, le socialisme tenant compte, avant tout, de la justice entendue d'une façon stricte et du bonheur du grand nombre, souvent sacrifié dans la réalité aux besoins de la civilisation et de l'État. Le socialiste de notre temps qui déclame contre les abus inévitables d'un grand État organisé ressemble fort à Amos, pré-

sentant comme des monstruosités les nécessités les plus évidentes de la société, le payement des dettes, le prêt sur gage, l'impôt.

Pour oser dire laquelle a raison de ces deux directions opposées, il faudrait savoir quel est le but de l'humanité. Est-ce le bien-être des individus qui la composent? Est-ce l'obtention de certains buts abstraits, objectifs, comme l'on dit, exigeant des hécatombes d'individus sacrifiés? Chacun répond selon son tempérament moral, et cela suffit. L'univers, qui ne nous dit jamais son dernier mot, atteint son but par la variété infinie des germes. Ce que veut Iahvé arrive toujours. Soyons tranquilles; si nous sommes de ceux qui se trompent, qui travaillent à rebrousse-poil de la volonté suprême, cela n'a pas grande conséquence. L'humanité est une des innombrables fourmilières où se fait dans l'espace l'expérience de la raison; si nous manquons notre partie, d'autres la gagneront.

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE

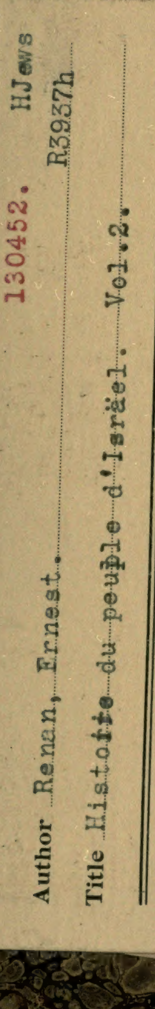
DU TOME DEUXIÈME

LIVRE IV

LES DEUX ROYAUMES

Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.




130452.
HJews
R3937h
Author Renan, Ernest.
Title Histoire du peuple d'Israël. Vol.2.

